


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

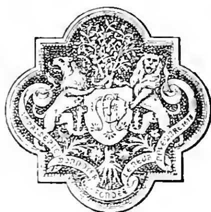
LES

PSAUMES

ÉTUDIÉS EN VUE DE LA PRÉDICATION

III

TYPOGRAPHIE
EDMOND MONNOYER



AU MANS (Sarthe)

LES

PSAUMES

ÉTUDIÉS

EN VUE DE LA PRÉDICATION

Par M. l'abbé DOUBLET

CHANOINE D'ARRAS

Auteur de SAINT PAUL et de JÉSUS-CHRIST, etc., étudiés en vue de la Prédication

OUVRAGE HONORÉ DES APPROBATIONS
DE NN. SS. LES ÉVÊQUES D'ARRAS, DE LUÇON, DE POITIERS, DE ST-BRIEUC,
DU MANS ET D'AUTRES PRÉLATS

DIXIÈME ÉDITION

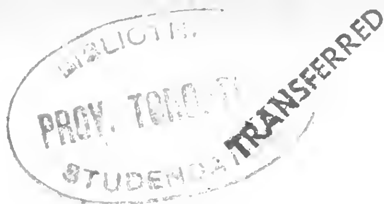
TOME TROISIÈME

PARIS
BERCHE ET TRALIN, LIBRAIRES-ÉDITEURS
69, RUE DE RENNES, 69

—

1894

LES ENFANTS DE DIEU



LES ENFANTS DE DIEU

La venue du Fils de Dieu sur la terre, sa vie, sa mort, l'éclat de ses miracles, l'épanouissement divin de ses vertus, le vaste écho de sa prédication, le rayonnement de sa doctrine, ne sont pas des faits isolés et éphémères; Jésus-Christ n'a pas apparu à notre horizon comme un astre qui se montre un instant, puis se retire, ne laissant de lui pour un moment encore qu'un sillon lumineux. Non; Jésus-Christ vint sur la terre pour s'emparer de la terre. Elle lui fut donnée comme domaine, il y vint pour l'occuper et la remplir. *Demande-moi et je te donnerai les nations pour héritage et la terre pour empire* [1]. Jésus-Christ est fondateur d'empire; il est chef de famille, ancêtre d'une nouvelle humanité. De lui est sorti tout un immense peuple, une race neuve et divine est le fruit de son incarnation et la bénédiction de son sacrifice. Écoutons saint Paul. « Le premier homme, Adam, a été créé âme vivante : le second Adam, esprit vivificateur. Or ce n'est pas la race spirituelle qui a été la première. La nature a précédé, puis

[1] Psal. II

est venu ce qui est surnaturel. Le premier homme fut de la terre et terrestre, le second fut du ciel et céleste. Tel fut l'homme terrestre, telle fut aussi sa terrestre postérité : tel fut l'Homme céleste, telle est aussi sa céleste postérité. » Ce texte fondamental est clair malgré son apparente obscurité. Deux races ont apparu sur la terre : deux familles, issues de deux ancêtres, se montrent à nous. Adam, l'homme terrestre, laissé à son impuissance native et à son néant originel, est père d'une race toute terrestre, sans destinée surnaturelle, sans élévation surhumaine, sans divine espérance ni divine fortune; *de terra terrenus* [1]. La race de l'Adam terrestre « naît du sang, de la volonté de la chair, de la volonté de l'homme. » La race de l'Adam céleste, de Jésus-Christ, « naît de Dieu, » surnaturellement et « parce qu'il est donné d'en haut à de pures créatures de devenir enfants de Dieu. » Si la première création, si l'homme laissé à sa taille et à ses perfections naturelles, est grand déjà et rempli de magnificences et de splendeurs, que dire de l'homme de la création seconde, de l'homme dépassant sa nature de la hauteur du ciel, se grandissant jusqu'à Dieu, recevant une intelligence, concevant des sentiments, prenant un langage, menant une vie de dieu? Que dire de cette race magnifique qui, sous son vêtement de chair, porte une âme céleste et un cœur divin, et, dans « son vase d'argile » et sa vie [2] d'un jour, « le trésor » d'une éternité? Quand cette famille que sa munificence s'est donnée traverse le temps pour se rendre à l'éternité, Dieu son Père la contemple d'un œil d'amour et d'orgueil : « c'est là ma fille en laquelle j'ai mis toutes mes complaisances. »

[1] I Corinth. — [2] II Corinth.

Montrant à la cour céleste cette humanité chrétienne, ces fils devenus son image et le reflet de sa splendeur, Dieu dit : « ils n'ont pas leur semblable sur la terre! » *Quod non sit ei similis in terra*[1]. Dieu dit encore : « Vous êtes des dieux, tous vous êtes les fils du Très-Haut, » *dii estis et filii Excelsi omnes.*

Après la merveille de l'Incarnation et de la vie toute de miracles de Jésus-Christ sur la terre, voici le plus étonnant des prodiges : la naissance, le développement, la perpétuité de l'humanité chrétienne au milieu du monde. Tout en elle est majestueusement divin, tout dans son histoire dépasse les proportions de la terre. Elle naît d'un miracle, et sa vie entière en est un autre perpétuel et aussi étonnant. Le Christ mourait; il mourait sur un calvaire, au milieu des cris de haine, au sein d'une complète impuissance et d'une immense ignominie. Ah! sans doute tout est bien fini de cette existence qui brilla un instant, mais s'éteint maintenant sur la potence des criminels et dans la vulgaire agonie de tout ce qui naît pour mourir! Le monde s'en tient assuré : le peuple juif crie triomphalement : « Qu'il descende maintenant de la croix! » L'empire romain, dans son mandataire Pilate, croit avoir raison pour toujours des visées ambitieuses d'un imposteur. Le cri du Psalmiste rend toutes ces espérances homicides des persécuteurs et des bourreaux : *devoravimus eum*[2], « nous l'avons dévoré! » Nous avons étouffé dans son germe la royauté du Christ; le Christ mourra et nul ne réveillera dans sa tombe sa cendre stérile et morte : *non est qui eripiat.* Or, à ce moment même de sa suprême impuissance, naissait au Christ pour ne plus

[1] Job — [2] Psal. XXXIV.

mourir une divine postérité. De son côté entr'ouvert, le nouvel Adam, durant l'extase de son agonie, laissait échapper, vierge et féconde, l'Église qui lui devait enfanter des fils innombrables, une famille infinie, une postérité vaste comme le monde et éternelle comme Dieu. Jamais œuvre plus prodigieuse ne se vit, jamais la force divine ne se manifesta à des signes plus éclatants. Aux jours de sa puissance, Jésus-Christ réunit à peine quelques disciples pusillanimes et hésitants, il attache à ses pas une foule intéressée et mercenaire que la moindre tempête disperse, qu'*une parole dure* [1] fait fuir, que la haine des Pharisiens tourne à son gré et pousse contre Celui qu'elle acclamait en triomphe. Dans la force de sa vie, Jésus-Christ est seul : le voici mort et d'innombrables multitudes accourent ! N'y eût-il que ce miracle, il suffirait mille fois à vaincre les incrédulités les plus tenaces. Aussi Jésus-Christ insistait volontiers sur cette preuve de sa divinité et cette œuvre de sa surhumaine puissance. « Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi, » puis, se comparant au grain de froment dont la fécondité réclame l'enfouissement et la mort : « tant que le grain de froment jeté en terre n'y meure, il reste stérile ; mais y est-il déposé et y meurt-il, il rend une ample moisson. » Le Psalmiste développe cette merveilleuse annonce d'une postérité innombrable acquise au Christ dans les humiliations et les anéantissements de la mort. *Je m'écoule comme l'onde, tous mes os sont ébranlés, au-dedans de moi mon cœur défaut comme la cire qui se fond. Ma force s'est desséchée comme l'argile, ma langue s'attache à mon palais ; vous m'avez chassé jusqu'à la poussière de la mort. Des*

[1] Joan. VI.

chiens dévorants me circonviennent, le conseil des méchants m'a obsédé. Ils ont percé mes mains et mes pieds ; ils ont compté tous mes os ; ils me regardent et me contemplent ; ils se sont partagé mes vêtements; ils ont jeté ma robe au sort[1]. Voilà la Victime au plus profond de sa défaite, dans sa suprême impuissance, *chassée*, comme elle le dit, *jusque dans la poussière de la mort.* Or le moment où le monde et l'enfer la croient pour jamais anéantie est le moment de son plus magnifique triomphe; du calvaire partent des voix victorieuses et des annonces de vie. Voici la postérité du Christ qui se lève, voici la famille des enfants de Dieu qui se forme, voici l'immense Église catholique, le monde transfiguré, l'humanité chrétienne qui remplit de ses flots le calvaire où l'Homme-Dieu ne meurt que pour revivre, et n'est vaincu que pour triompher. *O Dieu, je raconterai votre nom à mes frères ; je publierai vos louanges au milieu de leur assemblée ; ô Dieu, vous serez ma louange au sein d'une vaste Église ; j'offrirai mes vœux en présence de tous ceux qui craignent le Seigneur. Les peuples les plus reculés se souviendront du Seigneur et se tourneront vers lui, toutes les nations se prosterneront devant lui. A lui l'empire, il régnera sur les peuples... les pauvres mangeront et seront rassasiés..... Les riches de la terre seront au festin et se prosterneront en adorant ; ceux mêmes qui descendent dans la tombe s'inclineront devant le Seigneur.* UNE POSTÉRITÉ LE SERVIRA. *Adonaï sera annoncé à* UNE RACE FUTURE, *les Cieux instruiront le peuple qui doit surgir, le peuple que crée le Seigneur*[2]. Telle est la grande et solennelle prophétie. Une « race » nouvelle, une « postérité » innombrable, un peuple né de Dieu, né miraculeuse-

[1] Psal. XXI. — [2] Psal. XVI.

ment de l'agonie du calvaire, doit apparaître, remplir le monde et lui donner le spectacle neuf et tout extraordinaire d'une vie divine et de célestes vertus.

La grande famille des enfants de Dieu n'est pas seulement miraculeuse dans sa naissance, elle l'est dans sa vie tout entière à travers les temps et au milieu du monde. Elle est marquée au sceau du prodige; elle porte un signe manifestement divin. Elle habite le monde, elle est mêlée au monde, et néanmoins elle ne lui ressemble pas, « elle n'est pas du monde, » elle est même sur tous les points en opposition complète avec lui. Les enfants de Dieu sont seuls de leur espèce, isolés au sein des foules, exilés et étrangers au milieu des centres les plus populeux. Rien ne leur est comparable, et ils ne peuvent eux-mêmes se comparer à rien : *singulariter sum ego donec transeam*, « je suis seul jusqu'au jour de mon passage de ce monde [1]. » Ah! vraiment oui, ils sont *singuliers* les enfants de Dieu! *singulariter sum ego*. Si étranges, si singuliers, que la foule qui les regarde faire les traite volontiers d'insensés... [2] Tout en eux sent l'étranger, l'hôte d'un monde autre et supérieur. Où la foule étend ses regards avides et ses désirs impétueux, les enfants de Dieu passent froids et distraits; les biens où les autres enferment toute leur âme, eux les traitent « de fumier et d'ordure. » Les richesses que la foule adore comme sa suprême divinité, ils les méprisent comme la suprême misère; les

[1] Psal. CXL, *Singulariter sum ego*, hoc est : liberatus a malis, purus ab illorum congressione et tanquam solus habitans. (S. Chrysost. *Expositio in Psal. CXL*.) — [2] « Hi sunt quos habuimus aliquando in derisum et in similitudinem improperii. Nos insensati vitam illorum æstimabamus insaniam. » *Sapient.* v, 3.

plaisirs qui enchantent leurs adorateurs fascinés, ils les fuient comme une amère déception et une folie méprisable; la douleur que tous repoussent avec horreur, ils l'accueillent le sourire aux lèvres et la paix dans le cœur. Étrange peuple, en vérité! nation incompréhensible, qui prend la nature au rebours, « qui pleure comme ne pleurant pas, qui se réjouit comme ne se réjouissant pas, qui possède comme ne possédant pas, qui use de ce monde comme n'en usant pas [1]. » Mais si un premier et trop superficiel regard ne recueille qu'incohérence et singularités, un second, plus attentif et plus profond, perce dans des splendeurs et des immensités sans égales. Les enfants de Dieu ne sont étranges et *singuliers* à la foule que parce qu'ils sont trop grands pour elle, trop élevés pour sa chétive taille, et demeurent pour sa frivolité de sublimes incompris. Les Enfants de Dieu sont sur la terre des princes exilés et en voyage qui regagnent leur patrie. Ils le sentent, ils le disent, la longueur du chemin leur pèse: *hei mihi quia incolatus meus prolongatus est* [2] ! Tout ce qui est mortel et périssable leur répugne, tout ce qui est terre les attriste et les humilie. Un idéal céleste les captive, une vision divine ne cesse point d'absorber leurs regards ardents. A d'autres, à ceux *qui étant comblés d'honneurs ne l'ont point compris et se sont faits les compagnons et les émules de la brute* [3], à ceux-là de se jeter sur les pâtures terrestres, de *réclamer le mensonge et de courir après la vanité* : eux veulent le durable, l'immense, l'infini ; ils disent à Dieu « notre Père ! » appellent de tous leurs soupirs « son royaume, » sa gloire, sa béatitude, ses richesses, son repos, sa demeure

[1] I Corint. VII. — [2] Psal. CXIX. — [3] Psal. XLVII.

son trône ; déclarant que l'infini seul peut les remplir, le ciel seul avec ses satiétés infinies et éternelles assouvir la faim qui les dévore, étancher la soif dont ils sont brûlés. *Comme le cerf soupire après l'eau des torrents, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu. Mon âme est altérée de Dieu, du Dieu vivant. Quand irai-je apparaître devant Dieu?....* [1] *Mon âme aspire aux parvis du Seigneur; elle a défailli de désir. Mon cœur et ma chair tressaillent dans le Dieu vivant. Le passereau se trouve une demeure, la colombe un asile où elle dépose ses petits : Pour moi vos autels!... O Dieu des vertus, ô mon Roi, ô mon Dieu* [2]*!* « Nous autres, disait saint Paul, nous concevons cette volonté magnanime de sortir de la maison de nos corps pour nous en aller jouir de la présence de Dieu. » Le monde se déclare content de sa maison de boue qui s'écroule et où il vit un jour : les enfants de Dieu veulent les splendeurs des cieux et l'interminable vie qui s'y déroule. Vastes ambitieux, ils ont *l'âme pleine des années même de l'éternité* [3]. Et, grands dans leurs aspirations et leurs espérances, les enfants de Dieu le sont dans leurs vertus. Nous n'anathématisons pas, si on le veut, l'*honnête homme,* l'homme qui sans Dieu et sans pratique religieuse, prétend à la couronne et au sceptre de la vertu ; s'il nous force à croire à la réalité de ses vertus humaines, il demeurera pour nous une exception dans la foule, et nous nous étonnerons comme on s'étonne devant une curiosité. Mais, sans la religion, sans la grâce, sans Dieu, l'homme ne sera ni universellement, ni complétement, ni constamment vertueux. Trop de tempêtes agiteront ces flots, trop d'écueils s'offriront à cette barque, trop de ténèbres épaissiront cette nuit,

[1] Psal. XLI. — [2] Psal. LXXXIII. — [3] Psal. LXXVI.

pour que la traversée soit toujours heureuse, pour que le cœur reste sans souillure et la chair sans stigmate honteux. L'homme sans Dieu marche sans armure au milieu d'un pays ennemi : échappe-t-il à quelque dangereux passage, un autre lui réserve le brisement, la captivité et la mort. *Le brisement et l'infortune sont sur leur route*[1]. Si l'homme sans religion se montre fort contre un vice, un autre aura la revanche et le désarmera. Le Psalmiste chantait : *Qui gravira la montagne du Seigneur? L'homme innocent.* La phrase renversée resterait vraie toujours : *Qui restera innocent ? Celui-là* et celui-là seul *qui gravira la montagne du Seigneur*[2], qui revêtira son armure, qui sera fort de sa force, qui marchera abrité sous sa protection. Prétendre qu'en dehors de la religion la pratique universelle et constante de la vertu est impossible, qu'en dehors des catholiques pratiquants, la conscience se trouvera faible, l'honneur aura des moments de défaillance et de compromis, l'héroïsme et la continuité de la vertu deviendront pour des épaules humaines un fardeau trop écrasant sous lequel une fois ou l'autre ces épaules se déroberont, — prétendre cela peut avoir quelque chose de dur et d'odieux devant quoi notre affirmation se trouble et notre doctrine faiblit : pourtant, que c'est réel et que c'est vrai ! qu'il est vrai qu'en dehors des grâces divines et des moyens de se concilier ces grâces, les vertus d'*honnête homme* sont couvertes de taches et laissent à mille déchirures entrevoir leur inconsistance et leur fragilité ! La race des enfants de Dieu est seule une race essentiellement et puissamment vertueuse. Nous ne voulons pas dire qu'il n'y ait pas chez eux des jours de défaillance, mais ces jours

[1] Psal. XIII. — [2] Psal. XXIII.

ils les pleurent, ils s'en effrayent, ils en demandent à Dieu le pardon, ils s'efforcent d'en empêcher le retour. Sous ce rapport, il y a entre eux et les pécheurs du monde tout un abîme. L'homme sans religion fait le mal en se jouant, sans repentir comme sans rénovation généreuse : La pénitence le fait sourire, le confessionnal excite son dédain superbe, le remords n'a plus de prise sur sa conscience cautérisée. Il pèche et dit tranquillement : *J'ai fait le mal et que m'en est-il advenu de funeste?* L'enfant de Dieu pousse devant les ruines de son âme ces deux cris : *O mon Dieu, je reconnais ma faute! O mon Dieu, le cœur contrit et humilié, vous ne le repousserez pas* [1]. Mais le péché n'est pas le vrai terme de comparaison entre le fils de Dieu et l'homme du monde sans religion. L'héroïque accomplissement du bien, voilà le champ d'action où ils se mesurent. Dans chaque siècle, de même qu'il y a une certaine quantité de mauvaises actions commises, il y a une certaine quantité de vertus magnanimement pratiquées. Or ces vertus à qui appartiennent-elles? Qui triomphe de la cupidité par l'effusion des plus larges aumônes? Qui se dépouille de ses biens pour nourrir les pauvres? Qui, après s'être dépouillé de ses biens, se donne soi-même par dessus? Qui se fait pauvre au milieu des pauvres et pour servir les pauvres? De quel côté sont le jeune homme chaste, la vierge candide, l'époux fidèle, l'épouse sans reproche? La littérature est le reflet d'une société : où sont les livres purs, nobles, élevés? Où sont les œuvres qui transfigurent l'âme et sanctifient le cœur? L'inquisition ne sera pas longue : les enfants de Dieu ont seuls ces traditions de noblesse et de sainteté. Tout

[1] Psal. L.

homme vertueux, comme tout écrivain honnête, s'il n'est déjà des leurs, est au moins bien près de leur appartenir.

Quittant ces détails intimes, si nous embrassons du regard la vie extérieure et publique des enfants de Dieu, un vaste et grand spectacle s'offre à nous. La famille des enfants de Dieu part de l'Éden, parcourt tous les siècles, domine les événements de l'histoire, ou plutôt en est la raison dernière et le centre, et ne doit quitter la scène mobile de ce monde que pour entrer dans « l'immobile royaume [1] » que Dieu lui prépare pour l'éternité. Les aspects sous lesquels la race sainte se présente à nous sont très-différents, car Dieu la fait passer par les vicissitudes les plus multiples et les plus variées. Nous la suivons dans sa marche comme on suit le cours d'un grand fleuve à travers les pays qu'il arrose et les scènes diverses que traversent ses eaux. Né de quelque source ignorée, surgi de quelque colline sans nom, le fleuve grandit bientôt, se fortifie dans sa course et roule au loin de vastes et puissantes ondes. Parfois ces eaux traversant des plaines faciles, s'y étendent magnifiquement ; parfois aussi, de peur qu'un cours trop ralenti n'en corrompe la limpidité, le Créateur pousse le fleuve entre deux rives étroites, au sein des rochers, au milieu des écueils, et le fait bondir en mugissant. Partout il lui ordonne d'être la fécondité et la vie des pays qu'il traverse, et de ne fuir qu'en bénissant. Telle est dans le monde, à travers tous les âges, la course des enfants de Dieu. Aux jours où il plaît à Dieu de leur donner la gloire et la puissance, quand ils étendent librement leurs vertus fécondes et vivifient le

[1] Hebr

monde des influences de leur sainteté, leurs innombrables multitudes remplissent la société entière, s'insinuent dans tous ses pores, occupent toutes ses positions, montent sur ses trônes, manient son épée, s'honorent de ses magistratures, et, du palais à la chaumière, sont rencontrés partout. Ces temps durent peu, Dieu les donne aux siens avec mesure, car s'ils marquent pour le monde l'ère de ses plus solides prospérités, ils apportent à la race sainte plus de dangers qu'ils ne lui dispensent d'honneurs. Le cours du fleuve trop tranquille, ses ondes trop amollies, amènent infailliblement une surcharge de scories et de souillures : l'eau qui fait bondir contre les obstacles sa blanche et fière écume conservera sa saveur ; paresseuse et morte, elle ne remportera de sa trop longue paix qu'un fardeau honteux d'ignominies. Que fait Dieu ? Il rétrécit subitement les rives, il dresse des rocs menaçants, il ne donne plus à son fleuve qu'un cours heurté et bondissant. C'est l'heure où les pouvoirs publics s'arment contre l'église, où les sociétés apostates n'opposent plus à la vérité que résistances haineuses et entreprises forcenées. Au loin les plaines désertées du fleuve sont arides et stériles : le fleuve lui-même garde, dans un cours rétréci, entre des rives sans largeur, la force et la limpidité que Dieu ne veut pas cesser de lui voir. Quoi qu'il advienne, la famille des Enfants de Dieu est divine, c'est-à-dire plus haute, plus puissante, plus parfaite que tout ce que la terre peut lui opposer. Elle est plus sage que ses sages, plus forte que ses puissances, plus durable, plus *inexterminable* [1] que ses plus solides institutions et ses fondations les plus victorieu-

[1] Sap. II, 23.

sement séculaires. Et d'où viennent aux enfants de Dieu ces excellences et ces victoires ? De leur origine, de leur mission, de leur destinée. Tout ce qui n'est pas eux est de la terre, *de terra terrenus*, c'est-à-dire infirme, caduc, périssable, voué, après quelques jours de tumultueuse fortune, à l'éternelle immobilité du tombeau. Eux, venant de Dieu, *ex Deo nati* [1], retiennent de cette céleste origine une supériorité que rien au monde ne peut atteindre, une durée que rien ne peut égaler. Leur mission est le second principe de leur élévation surhumaine. Quelle est cette mission ? Reproduire, personnifier, continuer dans tous les siècles l'auguste image de l'Homme-Dieu. La mystérieuse parole des Psaumes s'explique d'eux dans sa suprême plénitude : *dixi : dii estis*, « j'ai dit : vous êtes des dieux. » Reflets de la splendeur du Christ, reproduction sublime de ses vertus, images de ses excellences, les enfants de Dieu, « copies exactes [2], portraits ressemblants du Christ, » n'ont pas d'autre mission que de remplir la terre, en attendant qu'ils remplissent le ciel de la divine figure du Verbe Incarné. Ainsi partout où le regard du Très-Haut tombe, il tombe sur la figure immaculée et glorieuse de son Christ : *aspice in faciem Christi tui*. Enfin c'est leur destinée éternelle qui assure aux enfants de Dieu la prééminence sur tout ce qui les entoure. Leur destinée en ce monde et en l'autre, est ainsi définie par le Psalmiste : *Au sein de la vallée des larmes, dans l'exil qu'ils se sont fait, ils ont disposé dans leur cœur des routes qui montent ; sous les bénédictions du Seigneur ils marcheront de vertus en vertus, puis le Dieu des dieux, ils iront le contempler dans Sion* [3]. Tant que dure leur exil

[1] Joan. — [2] Rom. VIII. — [3] Psal, LXXXIII.

et leur pèlerinage, ils *disposeront dans leur cœur des routes qui s'élèvent*, ils montent plus haut que les autres, ils dominent toutes les élévations de ce monde; puis, les jours d'exil terminés, le pèlerinage accompli, ils prennent un dernier et plus sublime essor, la prison s'ouvre, les liens se brisent, ils vont voir et posséder le Dieu qui les avait créés pour sa gloire et qui les plonge dans son infini. Des autres il est dit cette froide et désolante parole : *Ils sont placés dans l'enfer, la mort en fait sa proie.* [1] Pour les fils de Dieu, un chant triomphal accueille leur trépas comme il accueillit leur naissance : *Je contemplerai les biens du Seigneur dans la région des vivants!* Naissant à la grâce, ils naissaient à l'immortalité; cette immortalité, la mort les y introduit et les y plonge; la mort si lugubre aux enfants de la terre *est une mort précieuse* pour les fils du ciel.

Ces vues trop rapides et trop générales, sont loin de nous faire connaître la noble et majestueuse famille des enfants de Dieu. Pénétrons maintenant dans le détail. Livrons-nous à trois belles et fortes études. Dans la première, scrutons à fond les prérogatives et les excellences des enfants de Dieu. Dans une seconde, suivons-les pas à pas dans leur vie d'exilés au milieu du monde. Qu'une troisième plus intime nous fasse pénétrer dans les suaves et nobles secrets de leur existence; contemplons ce que ne peut pas apercevoir de ces divines créatures un regard profane; surprenons de ces vies célestes ce que le monde n'y saura jamais voir.

[1] Psal. XLVIII.

CHAPITRE PREMIER

LES ENFANTS DE DIEU

I

CE QUE C'EST QU'UN CATHOLIQUE.

I. — Le catholique, c'est avant tout le fils du surnaturel ; c'est en second lieu le confesseur et le disciple de la croix de Jésus-Christ ; c'est enfin l'homme de l'élévation et du progrès divin.

1. La lutte furieuse et universelle que subit à l'heure qu'il est la vérité catholique, est concentrée tout entière sur le terrain du surnaturel. C'est le surnaturel que nos incrédules modernes poursuivent de leurs haines et assaillent de tous leurs efforts. Les plus modérés, ceux qui ne se livrent pas encore à toutes les débauches de l'impiété comme à toutes les saturnales de l'extravagance, veulent bien laisser la vie à Dieu, lui conserver son ciel, et permettre même à l'homme d'élever vers son lointain inaccessible quelque platonique aspiration. Mais tout doit se borner là dans les rapports de l'homme avec Dieu : le reste est chimère

rêve d'exalté, mysticisme de cerveau malade. Ni Dieu ne peut se pencher amoureusement vers l'homme sa créature, lui ouvrir ses bras paternels, lui tenir un doux et familier langage, « parler à son cœur [1], » ni l'homme ne doit croire à cette condescendance de l'Être suprême, accepter ces avances amoureuses, compter sur cette surhumaine élévation. Chacun à sa place ! Dieu au ciel, retranché dans les froides splendeurs de la Majesté souveraine, relégué par-delà tous les horizons terrestres jusqu'à un inaccessible ciel, incapable d'aimer, inapte à se communiquer en dehors de soi, roi d'une solitude d'où aucun être créé n'approchera jamais. Quelle sera pour l'incrédulité contemporaine la destinée de l'homme? Naître, vivre, mourir sur la terre, confondu dans une même fortune avec les animaux qui l'ont servi, né de la terre et y retournant. Que si quelques intelligences plus délicates et plus élevées ont horreur d'un système qui, à défaut d'espérance, a au moins le mérite de la clarté, elles peuvent avec le philosophe spiritualiste rêver vaguement quelque vie d'outre-tombe dans des régions inconnues où Dieu ne se communique pas. Séparer l'homme de Dieu, tel est l'invariable fond commun de toutes nos erreurs contemporaines. Cette séparation, nos adversaires l'ont essayée sur Jésus-Christ, ils la continuent pour l'homme, frére et semblable de Jésus-Christ. Ils *dénouent* le Christ, selon l'admirable expression de saint Jean, ils brisent le lien sacré qui des natures divine et humaine ne fait plus qu'une seule unique personne. Ils chassent Dieu, ils gardent l'homme. Et dès qu'ils ont chassé Dieu, hypocrites insulteurs, « ils se prosternent, » ils font

[1] Osée.

devant ce Christ découronné, privé de sa personnalité divine, de sacriléges génuflexions : « O Christ, salut ! » Ils en font un sage, ils en chantent les vertus admirables, l'œuvre magnifique : que leur importe, dès qu'ils ont réussi à n'en plus faire un Dieu [1] ? Or ce travail de séparation, ils le continuent sur l'homme, élevé par la grâce de Jésus-Christ jusqu'à une grandeur et une destinée surnaturelles. L'homme, pour eux, sera ce qu'il voudra être, fils du néant ou progéniture du singe, il sera le philosophe, le sage, l'admirateur et l'amant de la nature, le disciple de la religion naturelle, l'enthousiaste du culte de l'idéal : il ne sera pas, il ne pourra jamais être *l'enfant de Dieu* dans la réalité ineffablement douce de ce mot. Non, Dieu ne sera pas son Père. Dieu, si l'on veut, sera son Créateur, Dieu sera son Maître, mais ne sera pas « son Dieu et son tout. » Dieu ne le prendra pas dans ses bras, ne l'élèvera pas jusqu'à lui, ne lui communiquera pas mystérieusement *quelque commencement de sa substance*, ne l'illuminera pas des reflets surnaturels de sa vérité, ne lui versera pas les flots régénérateurs de sa grâce, en un mot, par la merveille d'une élévation divine, ne le rendra pas apte

[1] « Tandis qu'un noble cœur aspirera à la beauté morale, tandis qu'une âme élevée tressaillira de joie devant la réalisation du divin, le Christ aura des adorateurs dans la partie vraiment immortelle de son être. Car ne nous y trompons pas, et n'étendons pas trop les limites de l'impérissable. Dans le Christ évangélique lui-même une partie mourra, c'est la forme locale et nationale, c'est le Juif, c'est le Galiléen ; mais une part restera, c'est le grand maître de la morale, c'est le juste persécuté, c'est celui qui a dit aux hommes : vous êtes fils d'un même père céleste. Le thaumaturge et le prophète mourront, l'homme et le sage resteront. » RENAN. — Voilà comment Dieu est traité !

à le voir dans son Essence et à le posséder tel qu'il est. Écoutez nos philosophes incrédules : vouloir monter jusqu'à Dieu, se prétendre appelé à franchir sur les ailes du surnaturel la distance infinie qui nous en sépare, aspirer à le voir, répéter ces filiales paroles : « O notre Père qui êtes dans les cieux !... que votre royaume nous arrive, » — tout cela, chimères coupables, orgueil et ambition insensés. « Voilà maintenant qu'on aspire à entrer en communication immédiate avec Dieu, tout comme avec les objets sensibles et les objets de la conscience. C'est une faiblesse extrême pour un être raisonnable de douter ainsi de la raison, et c'est une témérité incroyable, dans ce désespoir de l'intelligence, de rêver une communication directe avec Dieu. Ce rêve désespéré et ambitieux, c'est le mysticisme [1]. » Tel est l'homme pour le déisme : être vide de Dieu [2], né pour la terre, destiné à y souffrir un moment, et à s'y endormir pour toujours. Tout est nié de la grande œuvre divine : Incarnation, Rédemption, Grâce, Sacrements, Église, tout ce qui a eu dans le monde, à travers tous les siècles, la plus indéniable réalité, tout ce qui a imprimé sur notre terre les plus profondes et les plus ineffaçables empreintes, quoi donc ! tout ce qui à l'heure qu'il est, se meut, agit avec une invincible force, ce qui, à vrai dire, est pour le monde le seul principe de véritable vitalité... tout cela mysticisme creux, rêve ou chimère d'un

[1] Cousin, *Du Vrai*. — [2] Nous n'apercevons pas Dieu, mais nous le concevons sur la foi de ce monde exposé à nos regards, et sur celle de cet autre monde plus admirable encore que nous portons en nous-mêmes. C'est par ce double chemin que nous parvenons à Dieu. Cette marche naturelle est celle de tous les hommes : ELLE DOIT SUFFIRE. » (*Du Vrai.*)

ambitieux délire ! Hélas ! telle sera donc la suprême ambition de l'homme, tel est le terme qu'il poursuit avec un acharnement homicide, par tous les chemins de la négation et de l'erreur : découronner son être de ses gloires divines, dépouiller ce qui seul le fait grand, rejeter ce qui seul lui vaut une vie sainte et une immortalité splendide, puis se retirer dépouillé, nu, affamé dans le glacial exil d'où rien ne le retirera jamais ! Le Psalmiste a un mot pour ces malheureux : *l'homme alors qu'il fut comblé d'honneur et de gloire ne le sut pas comprendre, il se fit l'émule des bêtes sans raison et devint leur semblable*[1]. Saint Paul est plus dur encore : « l'homme *animal*, dit-il, ne sait rien entendre aux choses de l'esprit de Dieu. [2] »

Et quelles sont-elles, *ces choses de l'esprit de Dieu ?* Le magnifique ensemble des vues, des décrets, des réalisations et des œuvres divines, par lesquelles nous avons été retirés de notre néant originel et de notre bassesse native, pour être élevés jusqu'à la ressemblance, l'amour, la communication, la possession de Dieu. *C'est Dieu qui a fait surgir le pauvre de la poussière, qui a élevé l'indigent de dessus son fumier, pour le placer parmi les princes, les princes de son peuple* [3]. Oui, Dieu a voulu cela et a exécuté cela. Dieu sans doute pouvait fixer à l'homme et à l'ange une destinée tout autre, il pouvait les créer sur un autre plan et pour une autre fin. Qui le conteste? Qu'il plaise à la Majesté infinie de tenir éloignées de sa gloire ses créatures, filles du néant et vouées par elles-mêmes à la petitesse et à l'infirmité, qu'il leur dispense les biens de la nature mais leur ferme toute issue à une élévation surnaturelle et divine : qui le peut reprocher

[1] Psal. XLVIII. — [2] I Corinth. — [3] Psal. CXII.

à Dieu ? Mais aussi s'il plaît à cette Bonté si essentiellement communicative de se donner elle-même à connaître, à aimer, à voir, à posséder directement et telle qu'elle est, s'il plaît à ce « Père qui est dans les cieux » de traiter sa créature en fils, de la grandir jusqu'à lui et de l'associer à sa gloire : où est l'obstacle et qui en peut empêcher la Puissance infinie ? Qu'un roi rencontre le fils d'un pâtre, se prenne à l'aimer, l'enlève à son troupeau, le recueille au milieu des splendeurs de sa cour, qu'il le dispose peu à peu à de brillantes destinées, qu'il le rende apte à posséder un trône, puis, l'éducation finie, l'aptitude acquise, qu'il fasse de ce pâtre transfiguré un fils adoptif, un prince de sang royal, un héritier présomptif de la couronne : où est l'impossible, où est même l'étrange et l'incohérent ? Et ce que peut un roi de la terre, pourquoi le Roi du ciel se le verrait-il interdit ? Et si Dieu peut marquer à l'homme cette destinée brillante, comment l'homme, en y aspirant et en y marchant, poursuivrait-il une chimère et se rendrait-il coupable d'une audace insensée ? Le philosophe très-peu philosophe que nous citions plus haut, accuse le catholique qui, sur l'ordre de Dieu, s'élève vers Dieu par le chemin du surnaturel, et communique par la grâce avec la divine Essence, de montrer en ceci tout à la fois « une faiblesse extrême » et une « témérité incroyable [1] : » quoi ! il y a « faiblesse » à embrasser une aussi sublime vocation ? Il y a « témérité incroyable » à répondre à un appel et à un ordre explicite et absolu du Très-Haut ? Quelle pitié de voir tant de suffisance dans une si grande faiblesse de raisonnement ! « En vérité, disait Pascal, il est glorieux à la Religion d'avoir pour

[1] Cousin, *Du Vrai.*

ennemis des hommes si déraisonnables [1]. » Car enfin, que l'on s'inquiète si véritablement Dieu a élevé l'homme jusqu'aux cimes d'une grandeur et d'une gloire surhumaines ; s'il l'a créé pour jouir d'une vue face à face, sans voile, sans intermédiaire, de sa propre Essence, si, après les jours d'épreuve de la vie présente, Dieu se donnera à posséder dans l'extase d'une béatitude infinie : qu'on scrute ce grand problème, qu'on s'enquière des fondements et des preuves de cette affirmation d'où dépendent le terme et la direction de toute la vie : à la bonne heure ! Mais qu'*à priori* on déclare cette élévation une chimère, qu'on la repousse comme une « faiblesse » et « une incroyable témérité : » voilà qui n'est ni rationnel ni logiqne, voilà l'infaillible marque d'un esprit superficiel et impuissant. « Quand des témoignages certains, contrôlés et vérifiés à la lumière de la raison la plus exigeante, lui ont démontré qu'il en est véritablement ainsi ; que « Dieu a daigné réellement parler aux hommes autrefois en plusieurs occasions, que plus tard il leur a parlé en la personne de son Fils descendu sur la terre [2], » alors le philosophe chrétien ne sait plus s'arrêter à cette connaissance imparfaite de Dieu qui résulte du témoignage de sa conscience, il entre dans le nouveau chemin que Dieu lui ordonne de suivre pour arriver à lui [3], » il franchit, porté par Dieu, les limites de sa nature. Sans perdre, sans anéantir, sans violenter cette nature, mais en la transfigurant et en l'exaltant, il reçoit cette « nouvelle naissance, » dont lui parle son Dieu, il surajoute à son être naturel un être surnaturel et divin, il « devient un même esprit avec Dieu, » il est enté « en Dieu, » « enraciné en Dieu, » il se remplit « de toute

[1] *Pensées.* — [2] Hebr. I. — [3] Mgr Pie, *Erreurs du temps présent.*

la plénitude de Dieu, » il reçoit en lui « un commencement de la substance divine, » il « entre en partage, en communion avec la nature divine, » il reste homme et pourtant il tient de Dieu, *divinæ facti consortes naturæ.* Voilà l'homme tel que le font la bonté et la puissance divines, l'homme *surgissant de sa poussière et relevant son indigence de dessus son fumier* [1], pour devenir prince du sang royal et héritier du trône de Dieu, *cum principibus populi sui.* Il ne nous reste plus qu'à contempler cette sublime créature, et à recueillir de son cœur et de ses lèvres la profession de sa divine grandeur. Elle dit d'abord une étrange parole, elle formule le mystère de sa déification par une expression toute extraordinaire : *je suis tout vôtre, ô mon Dieu ! TUUS SUM EGO* [2]. Moi, petit et chétif par nature, fils du néant, fils de la terre, me voici devenu *vôtre.* J'ai revêtu la pourpre divine, je porte en moi le caractère divin qui me rapproche de Dieu et m'unit à Dieu. Quand je parle, « je parle comme des discours de Dieu ; » quand je pense « j'ai en moi l'intelligence du Christ ; » quand « je ressens, je ressens dans mon cœur ce que Jésus-Christ ressentait dans le sien ; » quand j'agis, j'agis en Dieu, je fais des œuvres immortelles, j'ai en mon pouvoir un *fiat* qui remue pour ma gloire future les profondeurs de l'éternité. Et je ne suis pas seulement, ô mon Dieu, *vôtre* par la puissance, je le suis aussi par l'amour. Je dis à Dieu : « Mon père ! » « car nous n'avons plus reçu l'esprit d'esclavage qui fait que l'on tremble, nous avons reçu un esprit d'enfants adoptifs qui nous fait nous écrier : O père, ô père ! Car l'Esprit-Saint lui-même rend ce témoignage au-dedans de notre âme, que nous sommes les enfants de Dieu. Or

[1] Psal. CXII. — [2] Psal. CXVIII.

si nous sommes des enfants, nous sommes des héritiers, héritiers de Dieu, cohéritiers avec Jésus-Christ. » Le glacial déiste n'approche pas de la divinité qu'il relègue dans un inaccessible lointain, nous qui nous « nommons ses enfants et qui le sommes véritablement, » nous nous jetons dans ses bras et sur son cœur : *tuus sum ego* [1]. Et comment s'est accompli ce grand mystère ? Comment sommes-nous à Dieu de cette ineffable manière qui nous permet de lui dire : *je suis vôtre, ô mon Dieu ?* Une profonde révélation du Psalmiste va nous l'apprendre. *O Dieu, l'éclat de votre face s'est imprimé sur nous* [2], nous fait resplendir de votre splendeur, nous rend lumineux de votre lumière. La grâce nous transfigure à ce point, que nous recevons en petit et par don ce que Dieu possède infiniment et par nature. Un phénomène naturel nous peut donner quelque idée de ce sublime mystère. Offrez au regard du soleil un pur cristal, le soleil en y imprimant son éclat le fait magnifiquement resplendir; ce cristal, tout en conservant sa nature, reçoit comme un être nouveau, comme une vie supérieure ; le soleil est lumière, lui, participant de son éclat, associé à sa nature, devient lumineux. C'est le mystère de la grâce, c'est le commencement de notre splendeur. Puis viennent les jours de la gloire, le voile de la mortalité se déchire, la « maison de boue que nous habitons maintenant s'écroule [3], » le palais de Dieu s'ouvre, son sein nous reçoit, ses joies nous enivrent, sa vie nous inonde ; à la lumière qu'il fait jaillir sur nous, par la force divine dont il arme notre regard, nous le voyons « face à face » « tel qu'il est, » nous le possédons sans obstacle, nous sommes à lui et il est à nous sans intermédiaire, les

[1] Psal. CXVIII. — [2] Psal. VI. — [3] II Corinth. V.

paroles du Psalmiste se vérifient dans leur plénitude : *Ils seront enivrés de l'abondance de votre demeure ; vous les rassasierez au torrent de vos voluptés. Car en vous, ô Dieu, est la source de la vie, et à votre lumière nous verrons la lumière*[1] ; illuminés par vous, rendus assez puissants pour supporter sans éblouissement ni vertige la vue de votre gloire, nous trouverons dans cette vue béatifique, dans ce « face à face » à jamais ineffable, l'entier et infini rassasiement des aspirations de notre être : *nous serons rassasiés au torrent de vos voluptés*[2]. Tel sera le terme. En attendant, tant que durent le pèlerinage et l'exil, nous sommes *divins* dans notre manière de vivre, comme nous serons plus tard *divins* dans notre manière de jouir. Déifiés par le sublime mystère de la grâce que nous portons en nous, « trésor renfermé dans des vases d'argile, » nous ne pouvons plus nous comporter qu'en *dieux*. L'Esprit-Saint nous emporte à son souffle, Jésus-Christ nous ouvre et « nous illumine la vie ; » désormais tout dans notre conduite doit porter la ressemblance divine, et s'illuminer des clartés mêmes de Dieu. C'est cette conclusion que formulent ces mots du Psalmiste : *O mon Dieu, montrez-moi* VOTRE *chemin*[3] ! *Toujours j'aurai* VOS *voies devant mon regard*[4]. *J'ai gardé les voies du Seigneur*[5]. Toutes ces expressions, simples en apparence, ont une merveilleuse profondeur, saint Augustin nous les illumine dans son commentaire. « Dieu, dit-il, voulut agir en homme, afin que l'homme apprît à agir en Dieu. » Continuons à contempler le chrétien, le catholique, l'homme devenu « céleste », *de cœlo cœlestis*[6], transfiguré et déifié par la grâce. Si un

[1] Psal. XXXV. — [2] Psal. XXIV. — [3] Psal. XXIV. — [4] Psal. CXVII. — [5] Psal. XVII. — [6] I Corinth. xv.

être divin est déposé en lui, si une vie divine lui est assignée dès l'exil et une félicité divine préparée dans l'avenir, Dieu, qui fait tout avec sagesse, aura très-certainement inspiré à cet élu des sentiments et des aspirations en harmonie avec ses destinées surnaturelles. L'homme transfiguré par la grâce sentira jaillir de tout son être de nobles et grandioses appels vers « son royaume » qui est dans les cieux. Écoutez-le, écoutez ces voix plus grandes que les voix de la terre, voix divines dont l'impie se moque pour ne les comprendre pas. *Dieu, mon Dieu, je soupire après vous dès l'aurore, mon âme a soif de vous ! Je n'ai fait à Dieu qu'une prière, de même que je ne poursuis qu'un seul but : habiter, Seigneur, avec vous, dans votre demeure, tous les jours de ma vie. Le cerf ne désire pas avec plus d'ardeur l'eau des fontaines que mon âme ne vous désire, ô mon Dieu ! Mon âme a soif du Dieu fort, du Dieu vivant. Oh ! quand viendrai-je ? quand apparaîtrai-je devant la face du Seigneur*[1] ? Ainsi l'homme s'explique à lui-même l'un des plus insondables mystères de son âme. Pourquoi, sur la terre, cette âme demeure-t-elle invinciblement affamée ? Pourquoi aucun des biens de la terre ne la peut-il remplir ? Pourquoi ce cri qui s'échappe du palais comme de la chaumière : *fame pereo ?* Pourquoi tous les êtres, rassasiés des pâtures terrestres, s'endorment-ils contents, et l'homme gorgé d'honneurs, de richesses, de voluptés, de plaisirs, l'homme est-il réduit à jeter à ces biens qui l'affament une amère plainte et une malédiction désespérée : *vanitas vanitatum : et omnia vanitas ?* Pourquoi ? O homme, divine créature, faite pour l'infini, destinée à te nourrir de Dieu, comment le fini, le terres-

[1] Psal. XLI.

tre, le néant te pourraient-ils rassasier ? Incommensurable abîme, comment l'atome te pourrait-il remplir ? *Je ne serai rassasié, ô mon Dieu, que quand ta gloire m'apparaîtra* [1]. Les êtres inférieurs trouvent leur rassasiement sur la terre, moi seul je ne le puis trouver qu'en Dieu. *Mon cœur et ma chair ont tressailli dans le Dieu vivant. Le passereau se trouve une demeure, la colombe se fait un nid où elle déposera ses petits ; pour moi tes autels !... O Dieu des vertus, ô mon Roi, ô mon Dieu! Bienheureux ceux-là seuls qui habiteront ta demeure, ô mon Dieu* [2] ! Cette assurance est le pivot sur lequel roule toute la vie du catholique; c'est elle qui décide du chemin à prendre, de la direction à garder. Aussi c'est par excellence l'article de son *Credo :* Il le tient, comme Job, enfermé dans son cœur, il l'oppose aux défaillances de la nature,aux désespoirs de la douleur,aux suggestions perfides de l'incrédulité. *Quelle est mon attente, n'est-ce pas le Seigneur ?* Oui, *je le crois, je verrai* un jour, non pas des biens terrestres, des récompenses à la taille de ma nature, mais je verrai, je posséderai, je goûterai les béatitudes divines, les biens infinis, la gloire, la félicité, le repos, les voluptés, les plaisirs même de Dieu : *je le crois, je verrai les biens de Dieu dans la région de la vie* [3].

Ainsi la destinée de l'homme est de s'élever à une vie surnaturelle ; sa fin, de posséder Dieu directement. C'est son seul *bien*, en dehors duquel il ne trouve que la ruine, l'infortune, la mort. Une double formule enferme l'existence de l'homme tout entière : *s'attacher à Dieu, voilà le bien : — Ceux qui s'éloignent de vous, ô mon Dieu, ceux-là périront* [4]. Ils périront comme l'on périt pour

[1] Psal. XVI. — [2] Psal. LXXXIII. — [3] Psal. XXVI. — [4] Psal. LXXII.

s'être voulu soustraire aux conditions et aux lois de l'existence, comme on s'asphyxie faute d'air, comme on se dessèche faute de nourriture, comme on s'engouffre faute de garder le pied sur le terrain solide. Dieu ayant, dans sa munificence, réglé que ses créatures intelligentes seraient élevées à un ordre surnaturel, vivraient d'une vie divine pour être aptes à le posséder plus tard directement, nulle volonté perverse de l'homme ne peut faire rapporter ce décret, nul refus ne peut ébranler la loi, nulle désertion n'anéantira le privilége voulu par Dieu. « Si nous refusons de croire, Dieu n'en restera pas moins fidèle à son plan; Dieu ne peut pas se dédire [1]. » Le surnaturel n'est pas un bien libre et facultatif, et l'homme, fût-il roi de la science ou du génie, n'aura jamais la faculté de tenir ce langage : « Vous me parlez d'une vie supérieure et surnaturelle, vous développez tout un ordre surhumain basé principalement sur le fait de l'Incarnation d'une Personne divine, vous me promettez, pour l'éternité, une gloire infinie, la vue de Dieu face à face, la connaissance et la possession de Dieu tel qu'il se connaît et qu'il se possède lui-même ; comme moyens proportionnés à cette fin, vous m'indiquez les éléments divers qui forment, en quelque sorte, l'appareil de la vie surnaturelle : foi en Jésus-Christ, préceptes et conseils évangéliques, vertus infuses et théologales, grâces actuelles, grâce sanctifiante, dons de l'Esprit-Saint, sacrifice, sacrements, obéissance à l'Église. J'admire cette hauteur de vues et de spéculation. Mais, si je rougis de tout ce qui m'abaisserait au-dessous de ma nature, je n'ai non plus aucun attrait pour ce qui tend à m'élever au-dessus. Ni si bas, ni si haut. Je ne

[1] II Tim. II, 13.

veux être ni la bête ni l'ange, je veux rester homme. Je n'ai pas la prétention d'arriver après cette vie à une félicité si ineffable, à une gloire si transcendante, si supérieure à toutes les données de ma raison ; et surtout je n'ai pas le courage de me soumettre ici-bas à tout cet ensemble d'obligations et de vertus surhumaines. Je serai donc reconnaissant envers Dieu de ses intentions généreuses, mais je n'accepterai pas ce bienfait qui serait pour moi un fardeau »[1]. L'homme peut-il tenir ce langage? Et Dieu, si l'homme refuse sa grandeur et sa félicité surnaturelles, Dieu lui doit-il comme récompense de vertus naturelles une récompense naturelle ? Mais que parlons-nous de vertus chez l'homme qui inflige à son Dieu, par ce refus insolent, la plus sanglante des injures ? Non ! Le milieu naturel choisi par l'ingratitude et la lâcheté de l'homme, n'existe que dans son grossier désir ; la *destinée naturelle* est sans réalité pour l'homme, Dieu veut l'homme dans une perfection et une gloire surnaturelles, il l'a créé pour cette destinée, il ne l'a créé que pour elle ; c'est, suivant l'expression vulgaire, *à prendre ou à laisser*. Dieu servi, puis possédé *surnaturellement*, ou bien Dieu à tout jamais perdu, et, avec Dieu perdu, tout bien, toute félicité, toute joie, tout repos, éloignés pour jamais : voilà le terme unique de l'homme. La parole du Psalmiste reste inébranlable : *qui elongant se a te peribunt*, « ceux qui se séparent de vous périront ; » et saint Paul : « Ceux qui résistent à l'organisation de Dieu, se livrent à la damnation[2]. »
« On ne prouvera jamais que Dieu, après avoir tiré l'homme du néant, après l'avoir doué d'une nature excellente, n'ait pas conservé le droit de perfectionner

[1] Mgr Pie, *Les Erreurs du temps présent*. — [2] Rom.

son ouvrage, de l'élever à une destinée plus excellente encore et plus noble que celle qui était inhérente à sa condition native. Au contraire, les mêmes faits qui établissent d'une façon irréfragable que Dieu s'est mis en rapport direct et immédiat avec l'homme par la révélation, les mêmes faits qui nous obligent d'admettre la divinité des saintes Écritures et l'existence de l'ordre surnaturel, nous forcent aussi de reconnaître l'obligation où nous sommes d'entrer dans cet ordre de grâce et de gloire sous peine des châtiments les plus justes et les plus sévères. En nous assignant une vocation surnaturelle, Dieu a fait acte d'amour, mais il a fait aussi acte d'autorité. Il a donné, mais en donnant, il veut qu'on accepte. Son bienfait nous devient un devoir. Le souverain Maître n'entend pas être refusé. Si l'argile n'a pas le droit de dire au potier : « pourquoi fais-tu de moi un vase d'ignominie ? » elle est infiniment moins autorisée encore à lui dire : « pourquoi fais-tu de moi un vase d'honneur? » Phénomène monstrueux de l'ordre moral ! Vous êtes indocile au bienfait, révolté contre l'amour ! Eh bien ! le domaine imprescriptible de Dieu s'exercera sur vous par la justice. Malheureux mendiant du chemin, le Roi vous avait invité aux noces de son Fils, au banquet éternel de la gloire, c'était à vous de vous acheminer et de revêtir la robe nuptiale de la grâce pour être admis ; vous vous êtes présenté sans cet ornement prescrit, il n'y aura point de place pour vous, même dans un coin de la salle, même à la seconde table : vous serez chassé dehors, jeté dans les ténèbres extérieures, là où il y aura des pleurs et des désespoirs [1]. » Telle est la fin désastreuse où mène le refus de notre vocation

[1] Mgr Pie, *Les Erreurs du temps présent.*

surnaturelle. Le rationaliste qui la repousse par son orgueil, l'indifférent qui passe outre, le pécheur qui s'en dépouille pour ne se revêtir plus que de ses vices et ne se signer que « du signe de la bête, » n'ont d'autre attente que ce mot foudroyant de Dieu qui les accueillera aux abords de l'éternité : *Nescio vos*, « je ne vous connais pas. » Je ne connais que mes enfants que j'ai revêtus de ma gloire, destinés à mon bonheur, associés à ma vie. Je ne connais dans mes créatures que ce que j'y ai mis moi-même ; vous n'êtes pas ce que je vous avais faits : vous êtes hommes, je vous avais faits dieux : *Nescio vos* [1], « je ne vous connais pas ! »

2. Le catholique n'est pas seulement fils du surnaturel, il est fils de la croix. La même volonté divine qui nous sauve par l'adoption d'une vie surnaturelle, ne nous fait jaillir cette vie que de Jésus-Christ, de son Incarnation, de sa Rédemption, de son sacrifice, de sa mort, de sa croix. Quand saint Paul disait aux fidèles : *J'ai fait profession de ne connaître qu'une seule chose : Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié* [2], il ne poussait pas un de ces cris d'amour impossibles à scruter en rigueur théologique, et où il ne faut chercher que la pieuse exagération d'un cœur insatiable d'exprimer l'ardeur qui le consume : non, l'Apôtre formulait avec la plus rigoureuse exactitude la double condition du salut. Cette double condition quelle est-elle ? Nous associer à Jésus-Christ, nous enter, nous greffer en lui, ne plus faire avec lui qu' « une même chose, » pour puiser en lui seul notre vie divine, et par lui seul nous élever à notre surnaturelle grandeur. Et cela ne suffit pas encore, il nous

[1] Matth. — [2] I Corinth.

faut nous associer à *Jésus-Christ crucifié;* croire en son sang, confesser le mystère de sa mort, nous unir à cette mort, afin de ressusciter avec lui à une nouvelle existence. Impossible d'être sauvé sans l'être dans la splendeur surhumaine d'une vie divine : impossible de naître à cette vie divine *sans Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié* [1].

Nous pouvons hardiment formuler cette proposition : Dieu n'aime que son Verbe, son Fils, son Unique, son Bien-aimé. L'amour qu'il porte aux créatures dépend de ce premier, intime et infini amour, en est l'extension et l'écoulement. C'est dans ce sens profond que saint Paul nous apprend que « toutes choses n'ont de consistance que par Jésus-Christ et en Jésus-Christ. » Toute vie découle de lui, toute grâce, toute faveur, toute bénédiction jaillit de lui comme de sa source unique. Dieu ne fait du bien qu'en considération de son Verbe ; Dieu n'aime que ce qui se rattache à son Fils, et porte en quelque manière son sceau et sa ressemblance. Cette vérité, le Psalmiste l'exprime d'un mot. *O Dieu,* dit-il, *regardez la face de votre Christ* [2]. En nous voyez votre Fils, votre Christ, bénissez-nous parce que nous lui sommes liés, parce qu' « il ne rougit pas de nous nommer ses frères, » parce que nous sommes sa famille et qu'il nous appelle « ses petits enfants. » En nous, ô Dieu, c'est lui que vous aimez. Quand *sur nous l'éclat de son visage se reflète* [3], quand nous sommes revêtus de ses livrées royales, et que nous portons sa ressemblance, ce sont ses attraits, c'est sa beauté divine que vous retrouvez en nous. En nous *voyez donc la face de votre Christ.* Ce grand principe posé, qui n'en voit la con é-

[1] I Corinth. — [2] Psal, LXXXIII. — [3] Psal. VI

quence? Nous ne nous élevons à l'ordre surnaturel et divin que par Jésus-Christ, lui seul est notre introducteur dans ce sanctuaire sacré, dans ce saint des saints inaccessible; « par lui seul nous avons accès auprès du Père. » La grâce nous inocule une vie divine : Jésus-Christ seul par son Incarnation, en s'unissant à notre nature, en devenant « de notre chair, » « en participant à tout ce que nous sommes, » nous fait, par un admirable échange, *admirabile commercium*, participer à tout ce qu'il a et tout ce qu'il est, nous communique sa vie, nous fait vivre de lui, ce qui est nous élever au-dessus de notre vie naturelle jusqu'à une surnaturelle et divine vie. Écoutons Jésus-Christ nous exposer lui-même ce profond et magnifique mystère. « Moi, je suis la voie, la vérité et la vie. Personne ne vient à mon Père que par moi. Moi, je suis la vraie vigne et mon Père est le vigneron. Toute branche qui ne porte pas de fruit en moi, il la retranchera. Demeurez en moi et moi en vous. Comme la branche ne peut porter de fruit par elle-même si elle ne demeure unie à la vigne, ainsi vous non plus, si vous ne demeurez en moi. Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il sera jeté dehors comme le sarment, et il séchera, et on le ramassera, et on le jettera au feu, et il brûlera [1]. » « Nous avons ici à considérer trois choses : la vigne ou la tige, qui est Jésus-Christ ; les branches de la vigne, c'est-à-dire les fidèles ; et le laboureur, qui est le Père éternel. Les deux premières choses nous font sentir combien nous sommes unis à Jésus-Christ et le besoin extrême que nous avons de cette union. Notre union avec Jésus-Christ présuppose premièrement une même nature entre lui et

[1] Joan. xv.

nous, comme les branches de la vigne sont de même nature que la tige. Il fallait donc que Jésus-Christ fût de même nature que nous. Elles présupposent secondement une intime union entre lui et nous, jusqu'à faire un même corps avec lui, comme le sarment et les branches de la vigne font un même corps avec la tige. Elles présupposent en troisième lieu une influence de Jésus-Christ sur nous, telle que celle de la tige sur les branches qui en tirent tout le suc dont elles sont nourries. De là suit une extrême dépendance de tous les fidèles à l'égard de Jésus-Christ. Comme les branches sécheraient et périraient sans ressource et ne seraient plus propres que pour le feu, sans le suc qu'elles tirent continuellement de la tige, il en serait de même de nous si nous ne recevions continuellement de Jésus-Christ la grâce qui nous fait vivre... « Vous ne pouvez rien faire sans moi [1]. » « Vous ne pouvez rien faire : » rien du tout; vous ne pouvez porter le moindre fruit, ni pousser, par conséquent, la moindre fleur, parce que la fleur n'est que le commencement du fruit [2]. » Nous voici bien ramenés au mot du Psaume : *O Dieu, ceux qui se séparent de vous périront.* Ils périront se séparant de la vie elle-même, se voulant soustraire aux conditions essentielles de la vie. Une autre raison de cette infaillible et désastreuse perdition, se tire de l'œuvre même de Jésus-Christ Incarné et descendu parmi nous. Quoi donc! Le Fils de Dieu sera venu dans ce monde, il aura fait partie de notre famille, il nous aura adoptés comme frères, nous passant tous ses droits, nous constituant ses cohéritiers, nous transfigurant en d'autres lui-même, et il nous sera loisible de le repousser, et, en le repoussant,

[1] Joan. xv. — [2] Bossuet, *Méditat.*

de désespérer son cœur, de dévaster à plaisir et de faire crouler toute son œuvre? Non, non, ô homme, ô incrédule, ô déiste, « on ne se joue pas ainsi d'un Dieu! » « La seconde naissance de l'homme, sa régénération surnaturelle, son adoption divine, ont coûté cher au Dieu Sauveur, elles ont été le prix de grands travaux. Celui qui était éternellement dans le sein du Père s'est Incarné dans le sein d'une femme; Celui qui était Dieu s'est fait homme, afin de nous élever jusqu'à des hauteurs divines. Pour acheter nos âmes, ou plutôt, ainsi que nous le dirons tout à l'heure, pour les racheter, pour leur ouvrir les portes du ciel, Jésus-Christ a donné sa vie pour les éclairer, il a laissé une doctrine, un symbole, pour les guider, il a dicté des préceptes, et pour les sanctifier il a institué un Sacrifice, des Sacrements, un Sacerdoce; pour les régir il a établi une Église, une hiérarchie. Trente-trois années ont été consacrées à ce grand œuvre, qui ne s'est achevé que sur l'arbre douloureux de la croix. Or quel est le thème du naturalisme? C'est qu'il est permis à chacun d'accepter ou de refuser sa part dans les lumières de l'Évangile et dans les mérites de la croix. Philosophe, vous voulez un Christ restreint, limité... Non! vous ne ferez pas un Christ qu'on puisse accepter ou refuser à sa guise, un christianisme abandonné au libre choix et au caprice de chacun. Je vous le dis en vérité, quiconque ne voudra pas librement fléchir au nom de Jésus sur la terre et, par suite, dans le ciel, sera forcé de fléchir dans les enfers, là où « les démons croient et rugissent[1]. »

Et ce n'est pas seulement *Jésus-Christ* que le catho-

[1] Mgr Pie, tom. II, page 357,

lique fait profession de reconnaître et d'adorer, c'est encore *Jésus-Christ crucifié.* En dehors d'un Christ *crucifié*, aucun principe de régénération, d'exaltation et de salut ne reste plus à l'homme. Pourquoi ? « Il ne reste plus, dit le grand Apôtre, de victime expiatrice pour le péché. » Nous ne partons plus seulement de la notion de notre néant originel pour proclamer la nécessité d'un médiateur qui nous fasse franchir les limites de notre nature et nous porte dans les hauteurs du surnaturel, nous partons de la notion du péché, de la chute, de la déchéance pour proclamer la nécessité d'un sang expiateur, d'un sang « pur, immaculé, sans contact avec le péché, et plus grand que les Cieux, » d'un sang divin. *Sine sanguine non fit remissio* [1]. Ceux-là seuls qui portent empreint sur leur front le sang de l' « Agneau, » pourront éviter la condamnation et la mort. Les fils de la Croix du Christ sont seuls les enfants de Dieu et les élus. Le crime capital du naturalisme, quel est-il ? Saint Paul l'exprime d'un mot : « il se débarrasse de la croix du Christ : *evacuare crucem Christi.* Il nie sa nécessité, il se soustrait à ses divines influences, il refuse ses corollaires pratiques, ses préceptes et ses devoirs. Négation, éloignement, refus : telles sont les trois causes de la condamnation inévitable de ces hommes « qui, je le dis en pleurant, marchent en ennemis de la croix du Christ. » Quelles seront par contre les trois conditions du salut ? Croire au mystère de la croix, recourir aux influences de la croix, se conformer aux leçons de la croix.

Croire au mystère de la croix, *per fidem in sanguine ejus* [2]. Il y a à ce mode de salut une raison, et comme

[1] Hebr. — [2] Rom.

une nécessité absolue. La foi à des mystères, à des vérités impénétrables, ressort par une suite logique et une conséquence nécessaire de notre élévation à l'ordre surnaturel. Par cette élévation nous sommes placés face à face avec l'Essence divine, nous sommes faits pour Dieu et nous possédons Dieu. Posséder Dieu! Posséder son intelligence, posséder son cœur, entrer « dans les trésors » de sa volonté infinie, entendre de sa bouche la révélation de ses pensées intimes, de ses projets, de ses plans, de ses desseins, pénétrer *dans les puissances de Dieu*, nous engager dans cet ensemble infini que saint Paul appelle « les abîmes de Dieu : » — qu'est-ce, tout cela, pour nos esprits bornés et notre raison si étroite ? qu'est-ce, sinon nous trouver placés en face d'un océan sans rivages, et de précipices, où l'œil n'aperçoit que des obscurités formidables et où l'oreille n'entend que des bruits vagues et lointains? Dieu dit superbement aux enfants des hommes, aux êtres finis et chétifs : « mes pensées ne sont pas vos pensées. » *Vos pensées, ô Dieu*, s'écrie le Psalmiste, *sont d'insondables abîmes*[1]. Dieu pense en Dieu, puissamment, infiniment, sans aucune de nos défaillances et de nos étroitesses. Pour notre raison mesquine, ses grandes pensées sont des étrangetés inexplicables; ses desseins, des entreprises inouïes, sans relation, sans proportion avec ce que nous connaissons d'ailleurs; ses œuvres, des œuvres qui, par leur nouveauté, leur surprise, leur inattendu, nous semblent à nous confiner à l'extravagance, *quod stultum est Dei :* partout « les insondables abîmes, » *abyssa multa*. Le Psalmiste pousse le même cri que saint Paul devant ces effroyables profondeurs de Dieu. « O abîmes! »

[1] Psal. XXXV.

O altitudo[1] ! *judicia tua abyssus multa !* Dieu a un amour qui est un abîme, *abyssus multa;* il a un dévouement qui est un abîme, une condescendance qui est un abîme, il descend vers sa créature jusqu'aux dernières profondeurs d'un inappréciable abîme, toujours : *O altitudo !* toujours : *abyssus multa!* Il lui plaît d'entrer avec ses créatures dans des rapports les plus étroits, les plus intimes possibles : *O altitudo !* Le monde le voit avec stupéfaction descendre sur la terre, vivre familièrement au milieu de ses fils, toucher leurs plaies, guérir leurs blessures, enseigner leurs ignorances, dissiper leurs ténèbres, mais surtout répandre à flots tout l'amour de son cœur. Déjà dans ce Dieu descendu, quel abîme ! Et cette incarnation du Fils de Dieu n'est encore que le premier pas dans l'abîme. Ce Dieu souffre, il gémit, il pleure, « son âme est triste, » le voici devenu *le ver de terre*[2] que l'on foule aux pieds, *l'opprobre des hommes et l'abjection de la terre;* il a préparé un gibet sur une montagne ignominieuse, il gravit cette montagne, il se fait élever sur ce gibet, il y agonise, il y meurt. Et parce qu'il y meurt il donne la vie au monde, parce qu'il y est vaincu et écrasé, il triomphe, *il relève la tête*, il écrase à son tour ses persécuteurs et ses opposants, *il brise sur la terre la tête d'innombrables ennemis*. En avons-nous fini avec le mystère ? Non certes ! ce Dieu crucifié et mort veut aussi être un Dieu enseveli ; il se fait mettre au tombeau, la terre le recouvre et l'engloutit ; *le gouffre*, comme avait chanté le Psalmiste, *a ouvert sur lui sa gueule béante* et il y est tombé, « il est descendu jusqu'aux plus basses régions de la terre. » Cet ensevelissement sans magnificence, cette sépulture sans éclat,

[1] Rom. — [2] Psal. XXI.

le Dieu « anéanti » les perpétue dans l'Église à travers les temps. L'autel catholique est un tombeau, les voiles eucharistiques sont le linceul, toutes les générations qui passent contemplent à leur tour le Dieu crucifié, le Dieu mort, le Dieu enseveli. Tel est le mystère de la croix, le dernier, le plus sublime, le plus profond, le plus lourd à la raison, le plus écrasant à l'orgueil, et aussi le plus vital, le plus nécessaire, celui sans lequel on n'est pas fils de Dieu ni héritier du royaume. Comment se sauve l'homme ? Par la foi, *per fidem*. Quelle foi ? « La foi dans le sang du Christ, » *per fidem in sanguine ejus* [1]. C'est ce grand et terrible mystère qui, de tout temps et dans notre société contemporaine, sépare l'humanité en deux classes : ceux qui rejettent ce mystère le traitent de folie et se perdent, *verbum crucis stultitia pereuntibus* ; ceux qui l'accueillent, y adhèrent, y voient le triomphe de la sagesse et de la puissance divine et se sauvent, *iis autem qui salvi fiunt virtus Dei est*. De ces derniers, des enfants de Dieu, le Psalmiste dit une parole magnifique de force, de profondeur, de justesse : ILS ONT SUPPORTÉ DIEU, *sustinuit anima Dominum* [2]. Que Dieu est lourd à l'intelligence ! Quel poids de ses mystères ! Quel fardeau de ses extraordinaires desseins, de ses œuvres inouïes, de ses merveilles incompréhensibles ! Or, en même temps que c'est la gloire de l'homme, c'est son épreuve : l'homme doit « porter Dieu, » *portate Deum*, dit le sublime Apôtre se faisant l'écho du Psalmiste. Il doit « supporter » les pensées et les vouloirs de Dieu, il doit supporter les œuvres divines, pour étranges, inouïes, « extravagantes » qu'elles soient ; il doit « porter » « la folie » de Dieu, il

[1] Rom. — [2] Psal. CXXIX

doit « prendre sur lui l'opprobre du Christ, » « il doit devenir fou pour être sage. » C'est là le fardeau de la croix. Croire ce grand Mystère, y adhérer puissamment, intrépidement, en dépit des révoltes de l'intelligence et des oppositions plus furieuses de la volonté ; dire avec saint Paul : « Ce qui est folie en Dieu est plus sage que toute sagesse humaine, ce qui est en Dieu impuissance est plus fort que toute force humaine ; dire cela, professer cela, c'est être l'enfant de la croix du Christ et, par la vertu de la croix, l'enfant de la prédestination et du salut. Pour les autres, « pour ceux qui périssent, *pereuntibus autem* [1], le mystère de la croix reste impénétrable, garde ses incohérences, ses impossibilités, ses scandales, devient « la pierre du scandale » contre laquelle ils se heurtent et se brisent. Aussi que font-ils ? Au lieu que les autres, enfants fidèles et intrépides, « portent » le fardeau de la croix, et trouvent dans la croix le principe de leur salut actuel et de leur gloire future, eux « allégent » le fardeau, se débarrassent du poids de la croix, rejettent un Sauveur « anéanti » et crucifié. L'esprit rationaliste commença vite cette triste besogne ; déjà, de son temps, l'Apôtre stigmatisait les erreurs « qui marchaient en ennemies de la croix du Christ, » qui déchargeaient, et, pour rendre toute la vigueur de l'expression, qui *vidaient* le dogme du Dieu crucifié, de ses plus rebutantes affirmations et de ses plus écrasantes charges : *evacuare crucem Christi* [2]. Dites à ces hommes qu'au milieu des temps, entre les splendeurs pâlissantes de la civilisation païenne et l'éclat plus puissant de nos sociétés nouvelles, parut un homme extraordinaire, un philosophe, un sage, dans

[1] I Corinth. — [2] Galat. v, 11

lequel se concentrait et se résumait toute la sagesse, la science, la vertu des siècles précédents, et se préparaient les conquêtes des siècles futurs, dites que cet Homme remuait les foules, maniait les cœurs, faisait fléchir les volontés comme jamais homme ne le fit ; dites que ce Jésus, moitié idéal, moitié réel, apparaît au regard de la science contemporaine comme la résultante de toutes les forces et de toutes les noblesses de l'humanité, ils croient, ils adhèrent. Mais dites que ce sage divin, thaumaturge extraordinaire, ce conquérant comme pas un autre ne fut jamais, dites que c'était un Dieu descendu dans la chair de l'homme : ils se troublent, ils chancellent. Ajoutez que ce Dieu fait homme mourut, pour le salut du monde, de la mort de la croix : ils ne vous écoutent plus, ils ne veulent plus entendre, *durus est hic sermo*[1] ! Ils se dérobent, ils s'enfuient rejetant le fardeau, *evacuant crucem Christi.* — Les malheureux ! La Parole du Psaume se vérifie dans toute son énergie implacable : *qui elongant se a te peribunt,* « ceux qui s'éloignent de vous périront. » La raison de cette infaillible perte est dans cette seconde affirmation que nous avancions plus haut. Croire à la croix du Christ ne suffit pas, il faut de plus, en second lieu, en puiser la vertu, en recevoir les vivifiantes influences. Du milieu du paradis terrestre jaillissaient les fleuves qui fécondaient ce sol de bénédiction ; du Calvaire jaillissent les eaux de la grâce qui font germer l'homme surnaturel, la fleur divine destinée à embaumer et à embellir le paradis du ciel. Du Christ en croix, de ses plaies ouvertes, de son côté percé sortent à flots infinis les eaux surnaturelles « qui jaillissent

[1] Joan. VI.

jusqu'à l'éternité». Nier le mystère de la Croix, c'est nier le seul moyen par lequel la grâce nous est communiquée. Ne plus être le fils de la croix, c'est cesser d'être le fils de la grâce et le fils de Dieu. Otée la croix, rien ne reste plus de l'œuvre divine, qui n'a été conçue, exécutée, continuée, et qui ne subsiste, que dans la croix. C'est en elle que le baptême chrétien a ses puissances de régénération. « Ignorez-vous, vous tous qui avez été baptisés, que c'est dans le Christ que vous avez été baptisés ? C'est dans la mort du Christ que notre baptême s'est consommé [1]. » C'est de sa mort que nous sommes nés, de sa croix qu'a jailli notre surnaturelle existence. Où la pénitence chrétienne a-t-elle ses racines ? D'où tire-t-elle sa magnifique efficacité ? D'où, sinon de la croix ? La Victime y expire sanglante et brisée. Elle réunit ses dernières forces pour pousser vers Dieu sa suprême clameur, *cum clamore valido :* « Père, pardonnez-leur ! » Elle montre sa face meurtrie et livide : « O Dieu ! considérez la face de votre Christ, » *aspice in faciem Christi tui :* Dieu regarde, s'émeut, s'attendrit, pardonne, et le monde est sauvé. Qu'est-ce encore que l'Eucharistie, sinon le vivant mémorial de la mort du Christ, *memoriale mortis Domini* [2] ? Qu'est l'autel, sinon le Calvaire perpétué dans tous les siècles ? Ainsi chacun des Sacrements, canaux de le grâce, ne tire que de la croix seule, la fécondité surnaturelle qui nous enfante à l'éternité et à la vie de Dieu. Si la confirmation fait de nous des combattants et des héros, c'est qu'elle nous unit à Celui qui de la croix a terrassé d'un coup tous les ennemis de Dieu. Si « le mariage est un grand sacrement, » c'est dans l'union de Jésus-Christ

[1] Rom. — [2] Off. SS. Sacrament.

et de l'Église. » Or c'est à la croix que le nouvel Adam donna l'être à cette Ève mystérieuse, l'Église catholique, qu'il prenait pour épouse. L'Ordre remplit le monde et les siècles « d'autres Jésus-Christ. » D'où naissent ces prêtres ? Qui a fait croître et mûrir cette splendide moisson ? « Si le grain de froment ne tombe en terre pour y mourir, il reste seul et stérile ; s'il meurt, il produit une moisson abondante. » Enfin, si l'homme, au sortir de ce monde, est oint, comme en y entrant, *d'une huile de joie ;* si un sacrement spécial lui redonne pour le dernier combat des forces neuves, c'est que de l'agonie du Calvaire jaillissent sur toutes les couches de mort de vivifiantes et victorieuses virilités. Que suit-il de cette doctrine ? C'est que la croix est pour l'homme le seul principe de la vie surnaturelle, comme elle est le premier et le principal objet de sa foi. C'est que se soustraire à la croix du Christ, « la vider [1] » de ses vitales influences, c'est infailliblement se condamner à mourir. Enfin, en troisième lieu, tandis que les contempteurs et les négateurs de la croix répudient ses leçons et repoussent ses martyres, l'enfant de Dieu y monte, s'y fait attacher, s'y fait meurtrir, et apparait, comme son Chef, aux regards apaisés de la Justice, dans l'attitude du pénitent et dans l'appareil de l'expiation suprême : *Aspice in faciem Christi tui.* Ah ! ne nous y trompons pas ! Nous passerons par les mêmes chemins que Jésus-Christ a parcourus, nous nous montrerons au ciel et à la terre dans le même brisement douloureux, « nous sortirons, » nous aussi, « la couronne d'épines sur la tête et la pourpre sanglante à l'épaule, » « nous sortirons du camp porteurs de l'igno-

[1] Galat. v, 11.

minie du Christ, » ou bien, contempteurs de cet ordre immuable de la justice, déserteurs de cette essentielle condition du salut, nous aboutirons, après d'insolentes délices et de provocatrices jouissances, à cet abîme où la douleur n'est plus qu'une malédiction et l'expiation un inutile désespoir. Ou nous serons fils de la croix, et par elle héritiers de la gloire, ou nous serons les fils perdus du plaisir, et par lui les victimes de l'éternelle et irrémédiable douleur.

3. Fils du surnaturel, fils de la croix, le catholique est, en troisième lieu, le fils de l'élévation et du progrès divin : *ascensiones disposuit in corde suo, ibunt de virtute in virtutem* [1]. L'Apôtre formule ainsi la loi du progrès : « Si la partie matérielle qui est en moi se corrompt, mon être surnaturel est sans cesse renouvelé et se vivifie chaque jour davantage. » Voilà la double question du progrès nettement posée, voilà les parts clairement faites : la part de l'homme et la part de Dieu. Notre société contemporaine est fastueusement éprise du progrès matériel qui la signalera à l'histoire comme sa marque distinctive. A-t-on jamais plus puissamment développé l'industrie ? A-t-on plus puissamment creusé la matière ? Lui a-t-on, dans aucun siècle, arraché plus de secrets, mieux utilisé ses forces, mieux appliqué ses ressources ? A-t-on jamais voyagé plus vite, correspondu plus instantanément, plus ingénieusement corrompu toutes les substances, et contrefait toutes les solidités ? Heureux siècle ! éclairé à la plus étincelante lumière du gaz ou de l'électricité ! Les niais crient au grand siècle et au progrès : en réalité plus

[1] Psal. LXXXIII.

notre civilisation matérielle se développe, plus notre puissance intellectuelle et notre valeur morale diminuent. Nous perdons dans les regions de l'esprit et du cœur tout le terrain que nous gagnons dans le règne de la matière. Nous serons dans l'histoire signalés comme d'excellents chimistes et de pitoyables penseurs. Peut-être se souviendra-t-on des magnificences de nos *expositions universelles*, mais à coup sûr on demeurera stupéfait du vide de nos principes et de l'effrayante solitude de nos intelligences et de nos cœurs. Le Psalmiste juge d'un mot ces civilisations toutes matérielles des peuples en décadence : *toutes ces choses vieilliront comme un vêtement* [1]. Le vêtement sera splendide, nos sociétés contemporaines pourront nous apparaître rayonnantes sous la parure de leur luxe, de leurs industries, de leurs dépouilles de toute sorte conquises sur la matière : *toutes ces choses vieilliront*. Cette civilisation apparente ne revêtira que la faiblesse et la caducité, tout ira dégénérant, s'amoindrissant, se perdant dans les petitesses et les vilenies d'un bas-empire. Tel est pour les sociétés le sort du progrès sans Dieu : *corrumpitur*, dit l'Apôtre : *veterascunt*, avait dit le Psalmiste. Tel est aussi pour l'individu le terme fatal de toute opulence, de tout progrès dans la vie purement naturelle. Quand l'homme méconnaît assez sa destinée éternelle pour borner au temps le développement et le progrès de sa vie ; quand il est à ce point traître à sa grandeur surnaturelle, qu'il ne s'occupe plus qu'à faire croître et à cultiver sa nature, une implacable justice le poursuit de son berceau à sa tombe, détruit à mesure tous ses progrès, lui reprend toutes ses conquêtes, fait corres-

[1] Psal. CI.

pondre quelque irrémédiable décadence à ce qu'il croyait être le triomphe de cette nature et l'apogée de cette domination. Le malheureux ! Il aspire au progrès de la vie : la mort gagne sur lui chaque jour une effrayante avance. Il aspire au progrès de sa fortune, de ses honneurs, de son bien-être, de ses plaisirs : la caducité des choses terrestres se joue de sa crédulité enfantine, le néant déborde de tout lui-même, une voix déchirante, une plainte désespérée, et, selon le mot de l'Apôtre, « une réponse de mort [1], » s'échappent de toutes ces mensongères conquêtes. Comme un insensé l'homme moderne « sème dans sa chair, et de cette chair ne moissonne ensuite que la corruption. » Tel est peut-être le côté le plus désastreux de notre situation actuelle. L'homme a oublié qu'il y avait en lui deux êtres, deux vies, deux destinées, deux régions, deux patries. N'ayant plus l'œil de la foi fixé sur l' « invisible, » le surnaturel et le divin que Dieu a surajoutés à sa nature, ne voyant plus que cette nature, méconnaissant tout ce qui est au-dessus d'elle, il enfouit en elle toutes ses espérances, ses travaux et ses ressources, semblable à cet extravagant qui confierait toute sa fortune à une banque ruinée ou jetterait sur un navire percé à jour, au milieu de l'Océan, ses titres, ses bijoux, ses diamants et son or. La ruine suit cette folie, le dénuement éternel sera le partage de ces extravagances. *Ils ne trouvèrent plus rien dans les mains, ces hommes qui se croyaient possesseurs de si grandes richesses... Ils s'appuient sur leur force, ils se glorifient de leurs trésors. Ils se flattent au fond du cœur que leurs maisons seront éternelles, que leurs habitations subsisteront de siècle en siècle, que leur*

[1] II Corinth.

nom se perpétuera sur la terre. Mais l'homme n'est pas stable au milieu des honneurs, il ressemble aux bêtes qui meurent. Cependant ils placent là leur espérance, et leurs imitateurs applaudissent à leur illusion. Ils seront parqués dans le sépulcre comme un troupeau de brebis; la mort sera leur pasteur... Ne crains donc pas quand un homme s'enrichit, quand l'opulence de sa maison augmente : à sa mort il n'emportera rien, sa gloire ne descendra pas avec lui. Proclamez-vous heureux durant la vie, vantez votre fortune et votre bien-être, vous n'en viendrez pas moins à la demeure de vos pères, là où éternellement l'on ne voit plus la lumière. L'homme n'a pas compris l'honneur dont il était comblé : il ressemble aux bêtes qui meurent [1] ! Il n'a pas su quelle portion de son être il lui fallait cultiver et faire grandir, le genre de progrès auquel Dieu le conviait, l'éternelle et divine moisson de gloire qu'il lui fallait recueillir. Comme les « bêtes » il a « semé dans la chair, » comme elles « il a moissonné la corruption et la mort. » Méprise lamentable de nos générations, aussi fiévreusement appliquées à faire progresser la matière qu'oublieuses de développer en elles ce qui seul est précieux et solide, le germe sacré de notre grandeur divine et de notre éternelle félicité ! Dès lors qu'arrive-t-il, quelle catastrophe et quelle ruine sont le terme fatal de tant d'efforts tentés dans le vide, de tant de coups frappés à faux ? Le Psalmiste continue sa sombre élégie. *L'homme est comme un torrent qui s'écoule, comme un songe qui s'évanouit ; le matin il s'élève comme l'herbe des champs, le matin il fleurit, le soir il se dessèche et il tombe..... Notre vie passe comme la parole qui n'est plus;*

[1] Psal. XLVIII, traduction de l'hébreu.

nous disparaissons comme l'oiseau dans les airs[1]. *Ma langue a dit : O Dieu, faites-moi connaître ma fin et la mesure de mes jours, que j'apprenne combien je suis périssable ! Vous avez mis à ma durée une borne étroite, mon existence est comme un rien à vos yeux, tout est vain dans l'homme le mieux affermi. L'homme passe comme une ombre, vainement il se tourmente, il entasse sans savoir qui recueillera*[2]. Il naît pour mourir, sa vie n'est guère qu'une lente et continuelle mort, il progresse vers la tombe, le terme et le prix de ses efforts sont le sépulcre : tel est l'homme du progrès matériel, l'homme, hélas! que nous rencontrons à chacun de nos pas.

A côté de cet atome perdu et de cet insecte d'un jour, voici la noble et radieuse créature, fille d'une élévation et d'un progrès divins, voici le catholique, en marche comme tous les autres hommes vers un idéal convoité, mais qui a vu où était le seul progrès véritable, qui a démêlé le mystère de sa double existence, qui a mis chaque chose à sa place, le temps et la nature au second plan, l'éternité et la destinée divine au premier. Comme il arrive dans les asiles d'aliénés, où ceux-là seuls qui sont sages passent pour fous, nous autres catholiques, nous sommes volontiers considérés dans le monde comme des têtes faibles, des imbéciles arriérés et stationnaires, incapables de rien comprendre au grand mouvement qui emporte la société contemporaine vers les splendeurs d'un progrès merveilleux. Il ne saurait donc être inutile de montrer comment le catholique est seul l'homme du progrès sérieux. Remarquons d'abord que notre Dieu se montre en tout le Dieu

[1] Psal. LXXXIX. — [2] Psal. XXXVIII.

du progrès et que le développement progressif est en tout la grande tradition de la famille des enfants de Dieu. Pas plus que le soleil dans les cieux, la famille catholique ne reste immobile sur la terre. Un mot l'a poussée dans la carrière : *ambula,* « marche ! « Un autre mot ferme sa vie du temps et ouvre celle de son éternité : « J'ai terminé ma course, » *cursum consummavi.* L'intervalle n'a été rempli que d'un héroïque et perpétuel progrès; nous faisons ce que Dieu fait dans toutes ses œuvres ; nous progressons. Voyez Dieu. Il pouvait de son premier *fiat* faire jaillir du néant une création organisée, parfaite, rayonnante : au contraire, comment lui plait-il de créer ? Il travaille sur un chaos primitif et s'y reprend à six fois pour lui donner sa perfection dernière et la couronner de ses dernières splendeurs. En créant l'homme, il commence par la boue et finit par la divine magnificence de la grâce, qui de ce fils de la terre fait un fils de Dieu. A cette humanité déchue, et, dans sa pensée, déjà refaite et suréminemment restaurée et ennoblie par la grâce du Rédempteur, il pouvait envoyer ce Rédempteur sans en retarder la venue durant des siècles. Non, fidèle à son plan immuable d'acheminement et de progrès, il fait grandir durant quatre mille ans la lumière de la prophétie et prépare le monde à l'avénement de l'Homme-Dieu. Le genre humain passe, de progrès en progrès, par l'ordre de la nature, auquel Dieu superpose immédiatement celui de la grâce , qui lui-même introduit l'homme transfiguré dans celui de la gloire, terme magnifique de toute élévation et de tout progrès.

Tel est Dieu, tel sera l'enfant de Dieu, le catholique, l'homme par excellence du progrès. Il part des abîmes sans fond de sa déchéance, pour parvenir jusqu'aux

cimes presque infinies de la vie, de la félicité et des honneurs de Dieu. Voici dans un Psaume, le Psaume XXXIX, toute la suite de ce divin progrès. Le point de départ, c'est la triple malédiction des ténèbres de l'esprit, des vices du cœur, des douleurs de la chair. Que le rationalisme en prenne son parti : il peut échafauder ses systèmes et multiplier ses sophismes pour créer une humanité neuve et vierge : le fleuve de la déchéance n'en suit pas moins sa course, nous emportant tous dans ses flots douloureux : « le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort [1]. » Si l'humanité ne remonte pas ce fleuve, toute espèce d'autre progrès n'aura de valeur que l'illusion et de fin que la mort. Or Dieu seul triomphe de l'impétuosité de ce fleuve, Dieu seul peut nous en faire remonter le cours; dès lors, tout progrès qui n'a pas Dieu pour mobile et pour guide, est un de ces progrès qui conduisent fatalement un individu ou un peuple à la décadence. Nous crions donc à Lui du fond de notre abîme, *De profundis clamavi. J'ai longtemps attendu le Seigneur. Il s'est incliné vers moi, il a entendu mes cris, il m'a retiré du gouffre bruissant, du bourbier plein de fange. Il a fixé mes pieds sur le roc; il a dirigé mes démarches. Il a mis sur mes lèvres un cantique nouveau, un hymne en l'honneur de notre Dieu. La multitude verra, elle demeurera stupéfaite, elle espérera dans le Seigneur. Heureux l'homme qui fonde sa confiance en Dieu, qui ne se tourne point vers les orgueils et les pompes mensongères de ce monde!*

O Dieu, vous faites de grandes choses! Vos desseins ne sauraient être retracés. Je les publierai, je les raconterai, tout innombrables qu'ils soient [2].

[1] Rom. — [2] Psal. XXXIX.

Voilà la suite entière des progrès, qui d'un être dégradé jusqu'à la fange fait, dans les blancheurs de la grâce et les richesses de la gloire, un ange, un élu, un fils de Dieu. La rénovation du baptême et de la pénitence, la force du combat et les magnanimités de la lutte commencent à arracher l'homme de l'abîme où l'a couché la justice de Dieu et où le retient sa perversité personnelle : *de lacu miseriæ et de luto fæcis* [1]. Amnistié et purifié, l'homme s'élève jusqu'aux illuminations sereines et profondes de la vérité. Quand tous errent dans la nuit obscure, chancellent au milieu des ténèbres, et n'apportent dans la connaissance et l'appréciation de toutes choses, qu'une raison flottante et mal assurée, *sicut parvuli fluctuantes,* l'intelligence du catholique, comme son cœur, comme sa volonté, comme toute son âme, est immuablement fixée, « fixée au roc, » dit le Psaume : *Dieu m'a fixé au roc.* Rien en lui ne reste hésitant et irrésolu. Il sait d'où il vient, où il va, ce qu'il doit faire, ce qu'il lui faut éviter; il sait ce qu'il veut et ce que lui réserve l'avenir. *Nos scimus!* C'est là le premier et inestimable progrès de l'âme catholique : *Statuit super petram pedes meos* [2]. Un autre en est la suite et la conséquence : le catholique est sous l'empire d'une législation à la fois lumineuse et puissante qui comprime les saillies des passions, les révoltes du vice, les astucieuses entreprises de l'amour-propre sous un joug sacré. *Dieu dirige mes démarches* [3]. D'où viennent les laideurs secrètes, les défaillances honteuses, les compromis inavoués d'une vie d'*honnête homme*, sinon de l'absence d'une force intime qui retienne la concupiscence dans le devoir ? Quand l'homme par l'illumina-

[1] Psal. XXXIX. — [2] Psal. XXXIX. — [3] Psal. XXXIX.

tion de la foi et la rectitude de l'action, a gravi les sommets d'une vie sainte, quand la grâce l'a déifié, quand la grandeur surnaturelle lui a permis l'accès des cieux, alors, devenu créature divine, Dieu lui fait parler un divin langage : c'est la troisième élévation du progrès chrétien. *Dieu a mis à mes lèvres un nouveau cantique* [1], des paroles inouïes, des expressions à jamais ineffables ; l'homme dira au Très-Haut : « Vous êtes mon Père ! » *O notre Père qui êtes dans les Cieux*!... Il osera dire : « O mon Dieu et mon Tout ! » Dans l'extase du plus incompréhensible des amours, il ira jusqu'à réclamer de Dieu les douceurs et les gloires d'un baiser ! *Qu'il me baise du baiser de sa bouche* [2] ! Voilà l'homme de la grâce. Un dernier pas reste à faire, un dernier abîme à franchir, la grâce va devenir la gloire, l'exil fera place à la patrie ; la consommation suprême, le suprême progrès couronnera l'homme de splendeurs infinies, et lui ouvrira l'accès à une félicité sans limite, sans mesure, sans fin : *Ascensiones disposuit in corde suo : ibunt de virtute in virtutem : videbitur Deus deorum in Sion* [3].

O Seigneur, mon Dieu, vous opérez de grandes choses ! Vos desseins sur nous ne sauraient être retracés ; si je les veux publier, si je les raconte, ils défient tout ce que j'en puis annoncer [4].

II.— Dans un nouveau Psaume, l'enfant de Dieu va plus magnifiquement encore se révéler à nous. Ce Psaume commence comme s'ouvrent les Béatitudes évangé-

[1] Psal. XXXIX. — [2] Cantique. — [3] Psal. LXXXIII. — [4] Psal. XXXIX.

liques, par le mot magique du *bonheur*. Au sein de la « vallée des larmes, » du milieu des plaintes et des cris déchirants de victimes toujours et partout torturées, quand tout gémit et tout pleure, quand l'univers entier fait entendre un mystérieux soupir [1], quand de toutes les parties du monde ne reviennent à l'homme que « des réponses de mort », une voix douce et puissante s'élève plus haut que les mille voix de la douleur ; un mot est dit qui fait tressaillir toutes les âmes, relève tous les désespoirs et sèche toutes les larmes; une créature est proclamée *bienheureuse*, le bonheur est promis à la terre, libre à tous d'y croire, d'y courir, de s'y enivrer. Mais à quel prix ce bonheur? quelle vaillance le conquiert? quelle vertu le mérite ? et aussi, hélas! quelles lâchetés le laissent s'évanouir, et quelles trahisons s'en rendent éternellement indignes? Lisons notre beau Psaume.

Bienheureux l'homme qui n'est point allé au conseil des impies ; qui ne s'est point fixé dans le chemin des pécheurs; qui ne s'est point assis dans la chaire du blasphème. Mais qui place toutes ses complaisances dans la loi du Seigneur, qui médite cette loi nuit et jour. Il est comme l'arbre planté sur le bord des eaux. Il se couvre, dans la saison, des plus beaux fruits, son feuillage jamais ne tombe; tout prospère et lui réussit. Oh! qu'il n'en est point ainsi des impies, qu'il n'en est point ainsi! Eux sont comme la poussière que le vent chasse de dessus la terre. Ils ne se lèveront pas, les impies, au jugement, ils ne se réuniront pas, les pécheurs, à l'assemblée des justes. Car Dieu connaît les sentiers du juste, et le chemin de l'impie, c'est le chemin de la mort [2].

[1] Rom. VIII : « Omnis creatura ingemiscit » — [2] Psal. I.

Les voilà bien en regard tous deux, le juste et le pécheur, le catholique et l'impratiquant, le Fils de Dieu et le fils de la terre : les voilà dans leur vie d'ici-bas et dans leur situation dernière à la fin des temps et durant l'éternité. Rien autant que ce vivant et incisif parallèle ne met en relief les mérites et les récompenses du chrétien.

1. Et en quoi donc, tout d'abord, le catholique, cet homme montré au doigt, réputé esprit faible, cœur étroit, être gênant et inutile, en quoi le catholique se montre-t-il un véritable héros ? Son premier et incomparable titre, sa première gloire, qui l'élève déjà prodigieusement au-dessus de la foule, c'est que seul il a résisté au torrent ; il foule aux pieds sans crainte les flots courroucés d'un océan, il traverse sans en rien redouter les fureurs d'un vaste incendie ; seul, soldat invincible, il tient tête à une innombrable armée d'ennemis. Voilà en quoi il est étrange : étrange comme tout ce qui cesse d'être vulgaire pour devenir rare et précieux. Jetez les yeux sur le monde, contemplez la foule, l'innombrable foule des âmes vulgaires et sans valeur. Trois groupes réunissent ces âmes ; le monde offre aux regards de qui l'observe trois régions où, à des degrés divers de perversité, trois espèces différentes de transfuges se trouvent rassemblés. Le monde, comme l'enfer du Dante, partage en cercles différents ses perversités multiples. Or franchir d'un pas toujours immaculé ces régions fangeuses, se garantir de ces contagions et vaincre ces entrainements universels, c'est assurément l'œuvre d'une grande âme et le triomphe d'un noble cœur. Quelle est la première de ces trois régions, patries de toutes les défaillances et de toutes les perversités ?

Bienheureux l'homme qui n'est point allé dans les réunions des impies[1] *!* Sans être encore impie soi-même, « on va dans les réunions des impies. » Voici les âmes molles, inconsistantes et lâches ; voici la patrie des légèretés, des ignorances, des trahisons. Ces régions sont vastes et immenses sont les foules qui les remplissent. Notre société contemporaine compte ces transfuges par milliers. Ces hommes sont ignorants, ils n'ont de la religion, des vérités divines, des devoirs surnaturels, que quelques vagues et indécises notions. Dieu, âme, éternité, vertu : mots sans signification et sans portée. Jamais l'idée de se sacrifier à cet ordre de convictions, à ce genre de devoirs ne leur viendra un moment. Souvent ils ne blasphèmeront pas Dieu ni ne *frémiront* contre son Christ : mais c'est que l'occasion leur en manque et que le milieu où ils sont actuellement ne s'y prête pas. Attendez : les voici qui, pour le moindre intérêt, le plus léger plaisir, devant l'occasion la plus insignifiante, *s'en vont dans la réunion des impies*[2], y causent, y blasphèment, s'y font les railleurs des choses saintes, les contempteurs de la religion et les panégyristes du vice Qui ne connaît ces hommes ? qui n'a entendu ces lâches langages, se prêtant tour à tour avec une indifférence égale au bien comme au mal, au vice comme à la vertu ? Dieu n'est rien pour ces malheureux, ils le renieront et l'adoreront tour à tour au caprice du moment, à la volonté de qui ils fréquentent, selon les exigences du milieu qui les reçoit. Plus loin, le ciel s'assombrit davantage, la région devient plus âpre et plus dévastée. L'homme du monde n'y est plus seulement la légère et pusillanime créature qui ondule à tous les souffles, cède

[1] Psal. I. — [2] Psal. I.

à toutes les sollicitations, et se risque à tous les compromis, ce n'est plus l'homme qui se contente d'engager dans les sentiers du mal un premier pas encore novice et mal assuré, l'homme qui n'a de conviction arrêtée sur rien, qui, s'il ne croit guère au bien, n'est pas fixé encore dans les négations du mal ; c'est ici le *statuta desolatio* du prophète, c'est un état définitif, un séjour fixe et permanent dans l'incrédulité de l'esprit, les vices du cœur, la grossière et invincible indifférence de la vie. Le remords a disparu de ces âmes, *Dieu n'est plus devant leur regard,* les illuminations de la foi sont éteintes, la volonté est absolument morte, les vérités éternelles n'existent plus même de nom, l'homme du monde, comme le prodigue de l'Évangile a mis entre lui et la maison paternelle un long chemin, il habite la « contrée lointaine, » c'est le déplorable état de tant de pécheurs dont le prophète dit dans notre Psaume *qu'ils se sont fixés dans les voies du Seigneur.* Plus loin encore, quand nous descendons les profondeurs de l'abîme, le Psalmiste ajoute : *heureux qui ne s'est point assis dans la chaire du blasphème.* La Vulgate dit : *la chaire de pestilence;* l'hébreu : *la chaire de la dérision.* Toutes ces expressions trouvent dans les bas-fonds et les repaires du mal où nous sommes parvenus et que nous scrutons, leur effrayante et complète réalisation. Oui, au fond de notre société moderne, au milieu d'une classe qui se multiplie, au sein de *l'école sans Dieu*, dans l'enseignement incrédule, du haut des chaires publiques, dans le secret des loges de francs-maçons, l'impiété coule à pleins bords et le vice avec l'impiété; le blasphème contre Dieu, la haine contre tout ordre social, le renversement de tous les principes, la négation de toutes les vérités, l'attaque furieuse de tout ce qui est

pur, noble et bon, composent l'effroyable patrimoine d'une multitude d'êtres, qui ne vivent plus que pour la perte et la dévastation de l'Église et de la patrie. Ils ne vacillent plus comme les premiers entre le bien et le mal; ils ne fixent plus comme les seconds sur le chemin du mal un pied silencieux et n'y veulent pas rester solitaires : ils sont ardents à la corruption, ouvriers de la plus active propagande, ils aspirent à s'appeler *légion*, ils répandent partout leurs doctrines empoisonnées et leurs miasmes mortels. Tous les genres de séductions, ils les exploitent, tous les moyens de corruption leur sont bons; tuer les âmes en les arrachant à Dieu, déchristianiser le foyer domestique, pervertir la femme et l'enfant, soûler de haine l'ouvrier et le pauvre, préparer tout pour le bouleversement suprême de la société tout entière : tel est leur rêve effroyable et le but avéré de leurs persévérants efforts.

Justus autem quid fecit ? « Le catholique, lui, que fait-il ? »

Un homme s'est rencontré, admiration du ciel et de laterre, qui habite cette corruption sans en contracter la souillure, qui traverse cet océan d'incroyance et de vices sans pâlir devant ses tempêtes ni se heurter à ses écueils, ni succomber à la furie de ses flots. L'œil fixé à une divine étoile, *méditant la loi de Dieu nuit et jour*, le catholique, sans jamais pactiser avec l'erreur, sans la craindre, sans en être jamais victime, suit tranquillement sa route vers sa radieuse éternité. A côté de lui, *on se risque dans le conseil des méchants*, on est faible devant l'impiété, on cède au vice, on tente « d'allier le Christ avec Bélial : » seul le catholique ne lacère pas son symbole, ne fait pas à son décalogue de déloyales déchirures, et ne livre pas son drapeau à l'ennemi.

Bienheureux l'homme qui n'est point allé dans l'assemblée des impies! Si tout autour de lui *on se fixe dans le chemin des pécheurs*, lui se fixe plus solidement encore dans les sentiers de la sainteté. Si l'on nie. il affirme; si l'on se souille, il reste pur ; si l'on entreprend de cacher des vices inavouables sous des essais de *morale indépendante*, si l'on essaye des théodicées sans Dieu, lui qui scrute, qui étudie, qui médite, qui connaît son Dieu et son âme, sa destinée et sa route, *qui nuit et jour médite la loi* [1], lui qui « sait, » *nos scimus*, il est fort devant l'erreur, il a plus de logique, il a en main d'irréfutables preuves, il a des arguments sans replique : il semblait insensé, lui seul est trouvé sage. Mais le catholique fait plus que garder intact au milieu des trahisons universelles son dépôt surnaturel et divin : le catholique est apôtre, il est conquérant. Si le monde est infecté des miasmes *de la chaire de pestilence*, il est embaumé par ceux qui exhalent« les vivifiants parfums de Jésus-Christ. » Si la propagande du mal est active, celle du bien ne l'est pas moins. Chaque principe antisocial, chaque prétention antireligieuse trouve une affirmation et une énergie catholiques pour lui barrer le chemin. Si jamais les entreprises révolutionnaires ne furent aussi audacieuses, jamais non plus les œuvres catholiques n'eurent une semblable force, et ne remportèrent de si décisifs triomphes. Ce sera la seule vraie gloire de notre âge, au milieu de ses défections et de ses égoïsmes, d'avoir vu naître un *parti catholique* aussi magnanime à affronter toutes les luttes, qu'habile, dévoué, courageux à les faire réussir. Nous sommes réservés à ce grand spectacle : tout fléchira, tout s'écroulera autour du catho-

[1] Psal. I,

lique ; mais lui, du milieu des ruines sociales, surgira puissant par ses principes et ses lumières, se mettra à l'œuvre, rebâtira l'édifice ruiné, et consolera le monde, las d'illusions et de mensonges, dégoûté des déclamations de ses prophètes et de ses guides, en lui redonnant son Dieu, son âme, son espérance, toute sa sécurité présente et ses gloires à venir.

2. *Bienheureux l'homme qui n'est point allé au conseil des impies ; qui n'a point fixé ses pas dans le chemin des pécheurs ; qui ne s'est point assis dans la chaire du blasphème*[1]. Tel est ce que l'on pourrait nommer la sainteté *négative* du catholique ; mais Dieu lui demande plus encore que de se préserver de la contagion du vice, il doit fournir toute une carrière de vertus, il faut qu'il se couvre de fruits et se charge de bonnes œuvres. C'est à la création intelligente plus encore qu'aux êtres sans raison que s'adresse le grand commandement divin : « que la terre produise : » *germinet terra.*

Il est comme l'arbre planté au bord des eaux. Il se couvre, dans la saison, des plus beaux fruits, son feuillage jamais ne tombe, tout prospère et lui réussit [2]. Telle est la vie chrétienne, tel est le catholique : c'est *un arbre chargé de fruits;* un arbre qui donne ses fruits *dans la saison ;* un arbre *planté au bord des eaux ;* un arbre *dont le feuillage jamais ne tombe, et en qui tout prospère et réussit.* Pesons chacun des traits de cette gracieuse image. Et d'abord : *produire du fruit* et le produire *dans la saison,* quand il convient, comme il le faut, tel que Dieu le réclame et l'attend. Rien n'irrite autant la patience et n'offense la sagesse divines, rien non plus ne

[1] Psal. I. — [2] Psal. I.

trouble autant l'harmonie des êtres et ne dévaste l'œuvre du Très-Haut que la stérilité des hommes dans le bien. L'œuvre divine a pour fondement et pour condition d'existence une vaste et puissante solidarité. Aucun être n'est isolé, aucun homme ne peut vivre solitaire, aucun membre du corps social ne peut abdiquer son rôle spécial et trahir sa mission particulière, sans qu'un désordre s'ensuive. Qu'un seul rouage dans cette admirable machine refuse son mouvement, à l'instant même cette immobilité égoïste déconcerte le mouvement de tous, et cause à l'ensemble un détriment qui peut prendre les proportions d'un désastre. Aucun membre de la société ou religieuse, ou sociale, ou domestique ne peut refuser à la loi divine la fécondité de ses œuvres sans trahir ses semblables et mériter la colère et le châtiment du suprême Ordonnateur. Que dans l'homme l'âme cesse de tenir fermement l'autorité, tout périt bientôt dans les commotions et les révoltes du vice. Que dans la société domestique le père ou la mère manquent à leurs devoirs, l'édifice se ruine, le désordre, les passions diverses envahissent pour les dévaster et les jeter par terre un à un, tous les éléments de force, de noblesse et de sécurité. Que dans la société entière le pouvoir se montre destitué de ses qualités propres et essentielles : la justice, le respect de la loi divine, la perspicacité, la fermeté, le dévouement, la prudence, quelles perturbations générales ! quels troubles profonds ! bientôt même quelle décadence et quelle ruine menacent la nation infortunée ! Non, pas un être dans la création ne refuse impunément le fruit que Dieu le destine à porter. La stérilité, c'est la mort, c'est le suicide. Dieu demande à sa créature, qu'il avait créée pour l'action, un compte redoutable de son inutilité et

de son sommeil. Le serviteur inutile « est jeté dans les ténèbres extérieures, » l'arbre infructueux est arraché et brûlé, le figuier sans fruit se dessèche sous la malédiction qui le frappe.

Mais quel est l'arbre *qui se charge de fruit en sa saison* [1] ? Le Psalmiste nous l'apprend : c'est l'arbre *planté au bord des eaux*. L'Écriture affectionne cette figure de *l'arbre* pour signifier la vie chrétienne. L'arbre est fixé au sol, il y jette profondément ses racines, il en retire les sucs qui le nourrissent, il vit du sol, en même temps qu'il y trouve sa solidité et son appui. Toutes choses humaines traversent la terre, ou plutôt la jonchent de leurs ruines éparses ; les générations passent en fuyant; les feuilles chassées par le souffle d'automne ne sont pas plus errantes que les œuvres, les fortunes, les dominations humaines. Le chêne séculaire, lui, voit passer ces splendeurs fugitives, et reste inébranlable au sol qui le retient. Ainsi de la vie chrétienne. Cette vie a toutes ses racines dans un sol divin, une séve surnaturelle la nourrit, l'éternel est son élément, Dieu même est sa substance ; quand autour d'elle tout se fane, se dessèche et tombe, elle seule conserve sa vigueur printanière, son feuillage n'est jamais jaunissant, ses années ne font que grandir ses forces et multiplier ses fruits, *folium ejus non defluet* [2]. D'où le catholique puise-t-il ces énergies sans cesse renaissantes, cette vie immortelle, cette fécondité d'œuvres, cette puissance de ressources qui bravent depuis dix-huit siècles toutes les attaques et survivent à toutes les ruines ? C'est, dit le Psalmiste, qu'il est *un arbre planté au bord des eaux*. L'eau c'est la grâce, la grâce c'est ce principe surnaturel, cette séve surhu-

[1] Psal. I. — [2] Psal. I.

maine qui transfigure en divin et en éternel tout ce qu'elle touche d'humain, d'éphémère, de caduc. La grâce c'est Dieu même communiqué à l'être créé, Dieu versant à flots les richesses de sa propre nature. L'homme touché de cet « inénarrable don, » s'écrie dans la vérité la plus magnifique : « Je vis : mais non, ce n'est plus moi, c'est Jésus-Christ, » c'est le divin, c'est l'éternel, c'est le tout-puissant « qui vit en moi. Dès lors tout s'explique de la mystérieuse existence de cet être à la fois *humain* et *divin ;* humain par sa nature, divin par la grâce qui s'y est ajoutée, qui déifie sa vie entière, donne à ses œuvres une surhumaine valeur, transfigure en éléments de félicité et de gloire tous les événements et toutes les péripéties diverses qui composent le drame de l'existence. La parole du Psalmiste se réalise : *jamais son feuillage ne tombe, tout ce qu'il fait prospère et réussit* [1]. La richesse multiplie ses récompenses avec ses aumônes ; la pauvreté le couvre de la royale pourpre du Dieu indigent ; la santé prête à son action ses énergies généreuses ; la maladie lui apporte les bénédictions du Golgotha ; la vie accumule ses mérites avec ses œuvres saintes ; la mort devient son plus noble triomphe et son « gain » le plus assuré : *Omnia quæcumque faciet prosperabuntur.*

3. Au contraste des désolations de la vie du pécheur, ces richesses de la vie chrétienne se révéleront mieux encore à nous. Le pécheur, l'incrédule, l'homme qui vit sans son âme et sans son Dieu, ce n'est plus l'arbre fixé à un sol généreux dont il tire d'immortelles et impérissables ressources où il alimente et renouvelle

[1] Psal. I,

sans cesse sa féconde vie : c'est « la poussière que le vent chasse de dessus la terre, » *tanquam pulvis quem projicit ventus a facie terræ.* Admirable figure ! Qu'elle rend bien dans sa stérilité et ses désastres la vie de ces malheureux dévoyés que l'Écriture qualifie d'*êtres inutiles* [1] ! La poussière. Il y a là tout ensemble désunion, mobilité, stérilité. Rien n'est lié, rien n'est uni dans cette poussière du chemin, tout y tourbillonne en désordre, aucun ensemble n'y régnera jamais. Tel est l'incrédule et l'impratiquant. Quelle suite, au contraire, quelle harmonie puissante, quelle logique dans la vie chrétienne ! Le catholique est le premier logicien du monde. Rien dans son âme, dans sa vie, dans ses actes, ne flotte au hasard et désordonnément. Dans le Dieu dont il tient l'être et dont il attend la gloire, le catholique reconnaît une autorité suprême devant laquelle il s'incline avec respect et amour. Soumise à Dieu, son âme en retour se soumet les sens et règne en paix et victorieusement sur la partie inférieure de cet harmonieux royaume. Le catholique sait d'où il vient et où il va. Dès lors sa marche est assurée comme son regard est ferme ; tous ses actes se suivent, s'enchaînent, se portent tous vers un but connu et poursuivi, sa vie entière répond à une idée éternelle, et un avenir infini projette sur elle de nobles et vénérables rayons. *Oh ! qu'il n'en est pas ainsi de l'impie, qu'il n'en est pas ainsi ! lui est ce qu'est la poussière* [2] : désunion, désagrégation, désordre. Tout dans cette triste existence marche au hasard, tout y est livré au plus épouvantable imprévu. Comme il n'a pas d'origine, il n'a non plus pas de fin, aucun de ses actes n'a de but précis, il tra-

[1] Psal. XIII. — [2] Psal. I.

vaille, il vit, il souffre, il meurt, sans savoir pourquoi et pour qui, qui l'a fait naître, qui le fait mourir, ce qu'il devient, où il va, si c'est au néant, ou à la justice, à l'expiation, à l'éternelle et définitive douleur. C'est l'eau qui fuit, c'est la feuille qui tourbillonne au-dessus du gouffre, c'est l'atome perdu dans de silencieuses et mornes immensités; ou plutôt, selon l'expression même du Psaume, c'est *la poussière chassée du vent*, sans direction, sans but, sans terme, sans usage ni emploi. Que si nous étendons le point de vue et appliquons aux peuples entiers le mot et la pensée du Psaume, un peuple aussi peut n'être plus qu'*une poussière chassée du vent.* Oh! ne nous donnons plus la peine d'interroger l'avenir et de nous faire prophète : la poussière est sous nos yeux, les peuples européens passent devant nous *comme la poussière chassée du vent.* Les habiles ont cru qu'on faisait impunément des traités de Westphalie et qu'impunément on proclamait les principes de 89, qu'impunément on déchirait l'unité religieuse d'une nation, on laissait l'erreur semer sa dissolvante poussière : ils n'ont pas vu que les principes fondamentaux une fois répudiés, le symbole lacéré, et l'unité de croyance rompue, restait *la poussière chassée du vent* [1], c'est-à-dire, tourbillonnant en désordre,une multitude d'opinions diverses, de factions opposées, d'affirmations et de négations discordantes, qui fractionnent un peuple, usent ses forces vives, et préparent sa dissolution et sa mort. Le regard d'aigle de Bossuet vit de loin ces lamentables choses, et ce qu'il dit de l'Angleterre livrée à l'hérésie, est vrai de plus en plus et pour toutes les nations européennes. « Qu'est-ce donc qui les a poussées ? quelle force, quel

1 Psal. I.

transport, quelle intempérie a causé ces agitations et ces violences ? N'en doutons pas, chrétiens : les fausses religions, le libertinage d'esprit, la fureur de disputer des choses divines, sans fin, sans règle, sans soumission, a emporté les courages... Chacun s'est fait à soi-même un tribunal, où il s'est rendu l'arbitre de sa croyance... Les rois en ont souffert, mais aussi les rois en ont été cause. Ils ont trop fait sentir aux peuples que l'ancienne religion se pouvait changer. Les sujets ont cessé d'en révérer les maximes quand ils les ont vues céder aux passions et aux intérêts de leurs princes. Ces terres trop remuées et devenues incapables de consistance, sont tombées de toutes parts, et n'ont plus fait voir que d'effroyables précipices..... Quelque chose de plus violent se remuait au fond des cœurs : c'était un dégoût secret de tout ce qui a de l'autorité et une démangeaison d'innover sans fin après qu'on en a vu le premier exemple. C'est en cette sorte que les esprits une fois émus, tombant de ruines en ruines, se sont divisés en tant de sectes [1]. » Nous voici bien à la parole du Psalmiste : *ils sont devenus ce qu'est la poussière que chasse le vent.* Où est l'unité, la cohésion, la force dans notre France, pour ne parler que d'elle ? Divisée en factions rivales, partagée sous des drapeaux divers, livrée à la fureur des partis, ravagée tout entière par le souffle âpre et dissolvant des révolutions, elle ne se connait plus elle-même, ne sait plus sa propre histoire, répudie ses gloires et ses forces d'autrefois, n'a plus foi en l'avenir, ne voit plus même d'où lui viendra le salut de l'heure présente, triste jouet d'imposteurs qui l'abusent, d'aventuriers qui la livrent,

[1] Bossuet, *Orais. fun. d'Henriette d'Angleterre.*

incapable à la fois de se fixer à un principe, de formuler un *credo* politique, et de retenir à un sol ferme et solide sa vie d'aventures et sa course désordonnée. Ce n'est plus là désormais que *la poussière chassée du vent*[1].

Chassée du vent. C'est là un nouveau trait. A la désunion et au désordre la vie antichrétienne joint l'inconsistance. Le catholique fixé, comme l'arbre, au sol où il pousse de puissantes racines, attaché par une ancre solide au rivage de l'éternité, héritier présomptif d'un « immobile royaume, » le catholique n'est jamais mobile ni inconsistant. Nul œil ne le voit chanceler, nul regard ne le trouve faible, il est inébranlable comme le Dieu qui est son soutien, il reste au milieu des vicissitudes du temps le fils de l'éternité, il se rit de la mobilité des choses, tout change autour de lui, tout « vieillit, » « la figure du monde passe, » lui seul compte pour ses années *les années éternelles*, et, comme le Dieu dont il est le fils et auquel il dit : « mon Père, » « il reste le même toujours et ses années ne défaillent pas : » *anni tui non deficient.* Disons encore, disons toujours : *Oh! qu'il n'en est pas ainsi des impies, qu'il n'en est pas ainsi! eux sont comme la poussière que chasse le vent*[2]. Privés des éternelles espérances, sans lendemain assuré, sans refuge, sans avenir, ils sont livrés à tous les caprices des choses humaines et à toutes les caducités du temps. A mesure qu'ils se voudraient fixer sur la terre, un vent de mort les soulève et les chasse impitoyablement devant lui. Marche! marche! de l'enfance à la jeunesse, de la jeunesse à l'âge mûr, de la maturité aux décadences de la vieillesse : marche! marche!

[1] Psal. I. — [2] Psal. I.

Ils voudraient s'arrêter, ils voudraient pousser dans le sol d'ici-bas quelques racines : marche ! Et toujours chassés vers l'abîme, toujours emportés dans le tourbillon, ils finissent par disparaître sans avoir rien fait de sérieux, rien fondé de durable, sans laisser même d'une vie qui fut peut-être bruyante, un dernier écho ni le plus insignifiant souvenir : *periit memoria eorum cum sonitu.*

Comme la poussière... un quelque chose d'indéfini, d'inutile, de vain. Le sable arrête l'Océan, la glèbe reçoit la semence et la féconde, la terre ferme et liée reçoit les édifices de l'homme et nourrit les arbres de Dieu ; mais la poussière ?..... Que faire de cette inconsistance ? Comment retenir ces insaisissables atomes ? comment féconder ces amas arides et desséchés ? La poussière n'est pas seulement le symbole de la désunion et de la mobilité, elle l'est aussi de la stérilité la plus absolue ; *elle est chassée par le vent de la surface de la terre* [1]. L'Écriture fait mention fréquemment de la *terre* et la donne comme le terme des bénédictions de Dieu et des espérances de l'homme. Quand l'homme est charnel encore et terrestre dans ses aspirations et ses désirs, Dieu lui donne une terre *terrestre ; terram dedit filiis hominum*, « une terre coulante de lait et de miel, » remplie des fruits les plus savoureux, semée de beautés et d'agréments de toute sorte, une terre, « qui est comme le paradis du Seigneur. » Le Juif charnel s'y trouve content, se nourrit à l'aise « de la graisse de la terre, » et n'élève pas plus haut ses pensées et son cœur. Mais à « l'homme terrestre » a succédé l' « homme céleste et divin, » *de cœlo cœlestis.* A cet homme nou-

[1] Psal. I.

veau il fallait « de nouveaux cieux et une nouvelle terre » : Dieu lui donne la *terre des vivants*, la terre où germe, s'épanouit et se féconde la véritable vie, la vie de la grâce et de la gloire. C'est la terre dont le Fils de Dieu disait : « Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre. » C'est la terre mystérieuse, remplie des richesses éternelles et des divines splendeurs, la terre dont le Psalmiste chante : *Je verrai les biens du Seigneur dans la terre des vivants*. L'homme surnaturel ne vit, ne travaille, ne souffre que pour la conquête de cette céleste patrie, de cette inébranlable terre, de cette « cité permanente, » de cette *terre objet de tous les désirs* [1]. C'est la terre où le juste pousse ses éternelles racines, c'est la terre aussi d'où l'impie, poussière stérile et aride, est chassé par le vent. Quel est ce souffle mystérieux, ce vent terrible qui s'élève et pousse devant lui cette poussière dans ses implacables tourbillons ? Saint Paul nous parle quelque part de l'impie que « Jésus-Christ exterminera du souffle de sa bouche. » Dieu dans le livre de Job nous montre comment d'un bras terrible il « saisit la terre par ses extrémités, la secoue violemment et en chasse les impies. » L'apôtre Jude suit du regard cette vivante *poussière* et la voit livrée sans trêve et sans fin « aux tourbillons d'une tempête éternelle. » Voilà le Psalmiste expliqué puissamment, nous connaissons cette *poussière chassée par le vent de dessus la surface de la terre* [2]. Le Psalmiste d'ailleurs, laissant là les images, achève de nous apprendre quel sort est réservé aux pécheurs.

Ni les impies ne se lèveront au jour du jugement,

[1] Psal, CV, 24. — [2] Psal. I.

ni les pécheurs ne se réuniront à l'assemblée des justes. Souvenons-nous ici de la parole du Sauveur : « Or quand ces choses commenceront à s'accomplir, » quand le jugement sera proche, quand viendra « le jour du Seigneur, » qui doit détruire l'empire du mal, exalter et couronner enfin la persévérance des justes, alors, « LEVEZ la tête[1]. » C'est alors au tour des bons à « lever la tête. » Si longtemps ils ont dû la tenir baissée sous la persécution et la fortune insolente des pécheurs! Mais les rôles sont changés : « c'est maintenant « le temps de chaque chose ; » « chaque chose est à sa place, » chacun occupe son rang, « en tête le Christ » et « tous ceux qui sont au Christ. « Aux justes Dieu dit : *Levez la tête!* Aux pécheurs un ordre implacable tient honteusement la tête et les yeux baissés : *Nolite extollere in altum cornu vestrum!* Les uns prennent vers les hauteurs un essor magnifique, *simul rapiemur in nubibus obviam Christo in aera :* eux, les impies, retenus par une chair, en laquelle la résurrection n'a fait qu'éterniser la faiblesse et l'impuissance, chargés de liens, dévoués à l'abîme, eux rampent hideusement sur une terre qui les doit tous engloutir. *Les pécheurs ne se lèveront pas.* Encore moins *se réuniront-ils à l'assemblée des justes*, encore moins entreront-ils dans la cité bienheureuse. *Comme des chiens affamés, ils erreront autour de la cité*, éternellement repoussés par l'inexpiable sentence : « Allez, maudits ! »

Car Dieu a connu la voie des justes, et le chemin des pécheurs c'est la mort [2].

[1] Matth. — [2] Psal. I.

II

LES PRÉROGATIVES DES ENFANTS DE DIEU

Achevons, en quelques traits rapides, d'esquisser la physionomie divine des *Enfants de Dieu*.

L'Apôtre disait d'eux qu'ils portent *un trésor dans des vases d'argile* [1] ; le Psalmiste nous avertit que leur gloire, leur perfection, leur prix inestimable, leur céleste *beauté est toute cachée au-dedans* d'eux-mêmes. La foule légère et inintelligente, les fortunés et les orgueilleux de ce monde n'entendent rien à la gloire intime et dissimulée des Enfants de Dieu ; leurs humbles dehors, leur simplicité et leur candeur trompent les regards inexpérimentés des gens du monde : on voit trop le « vase d'argile » pour prendre garde au précieux « trésor » qui s'y trouve renfermé : *deridetur simplicitas justi* [2]. Nous autres, éclairés d'en haut, guidés par le divin Psalmiste, parcourons ces gloires, et faisons le splendide inventaire de ces richesses.

Au sein de la profonde nuit qui pèse sur le monde, les Enfants de Dieu sont tout étincelants des divines clartés. Tandis que les autres sont « fils des ténèbres et de la nuit, » eux sont les fils de la lumière et du jour. « ils marchent à la clarté du jour : » première et précieuse prérogative. En second lieu, alors que l'angoisse envahit le monde et que la désolation et la ruine sont l'apanage des choses terrestres, que le sol tremble sous tous les pas, et que le souffle de la destruction passe en les renversant, sur tous les ouvrages de l'homme,

[1] II Corinth. — [2] S. Greg. pap. *Moral.* .

la sécurité, une sécurité pleine, absolue, perpétuelle, apporte une paix inaltérable et un délicieux sommeil au cœur des enfants de Dieu. La force fait de plus leur troisième prérogative. Ceux que le monde juge si faibles, si dénués et si impuissants, triomphent de tout obstacle, repoussent toute puissance, sont plus forts que tous leurs ennemis. Enfin la richesse, cette richesse que l'Apôtre nomme « inscrutable » et dont la fortune infinie d'un Dieu fait tout le fond, « ce trésor dans les cieux [1], » est leur éternel héritage et l'objet magnifique proposé à leur espérance et à leurs efforts. Lumière, sécurité, force, richesse divine et infinie : telles sont les quatre prérogatives attachées à la vie chrétienne, les quatre biens réservés et exclusifs des Enfants de Dieu.

I. — La lumière. Quelle douce, noble, fructueuse chose que la lumière ! Ceux qui en jouissent possèdent en elle la source des plus multiples et des plus précieux biens. La vie leur réserve ses jouissances : la vue des objets les plus chers, des êtres les plus aimés, des beautés les plus suaves, des spectacles les plus ravissants, leur est une inépuisable cause d'intimes et vifs plaisirs. N'est-ce pas la lumière encore qui est le soutien de la vie ? Qui nous guide dans nos démarches, qui éclaire os travaux, qui fait mouvoir tous les ressorts de notre activité, sinon cette puissance de communiquer avec le monde qui nous entoure ? Quel désordre, quel chaos, quelle immobilité et quelle stérilité désolante là où la lumière a cessé d'entretenir et de féconder le travail !

[1] Matth

Quand la lumière est ravie à l'homme, l'homme « s'assied » tristement « dans des ténèbres de mort ; » il n'aura plus qu'une dure existence; il prendra le bâton du voyageur, la besace du pauvre et il tendra la main. Et la cécité ne nous fait pas seulement une vie désolée et ruineuse, elle multiplie les dangers sous nos pas en même temps qu'elle nous isole et nous prive de nos plus indispensables appuis.

Si telle est la cécité corporelle, que dirons-nous de cette autre cécité qui ravit à l'âme sa divine lumière et la plonge dans les ténèbres d'une mortelle nuit? *Sedentes in tenebris et in umbra mortis* [1]. Comment peindre l'état de ces aveugles spirituels, malheureux qui, enfermés dans la vie présente comme en l'horreur d'un tombeau, sans Dieu et sans espérance, n'entrevoient rien des réalités supérieures, des magnificences et des immensités du monde surnaturel pour lequel ils étaient créés. Les enfants de Dieu *marchent,* dit le Psalmiste, *sous les torrents de lumière qui jaillissent de la face de de Dieu* [2]; *Dieu les illumine*, « Dieu resplendit dans leur cœur, » la Révélation leur découvre les sublimités et les douceurs de leur vocation sainte, « nous autres, nous savons ! » s'écrient-ils en triomphe. Ils savent le grand secret, *magnum pietatis sacramentum*. Quel est ce secret ? « Dieu a tant aimé le monde qu'il a livré pour nous son Fils unique. » Voilà le grand secret, l'œuvre ineffable qui absorbe l'éternité de Dieu. « Il nous livre son Fils ; » ce Fils nous aime avec passion, avec « excès, » « jusqu'à la dernière limite de l'amour, » *in finem;* nous aimant, il nous attire à lui, il nous élève jusqu'aux sublimités de son trône, jusqu'aux inénar-

[1] Psal. CVI. — [2] Psal. LXXXVIII.

rables délices de son royaume. De l'épreuve nous passons aux gloires et aux jouissances d'un royaume éternel. Telle est la vision radieuse qui passe sur l'âme des Enfants de Dieu, soutient leur courage, relève leur énergie, sèche leurs larmes, et tempère les ivresses dangereuses de leurs prospérités. *Dans la lumière de Dieu ils voient la lumière* [1], ils aperçoivent aux clartés de la foi les splendeurs du plus étincelant avenir. Les autres, les aveugles, brisent leur regard à la pierre du sépulcre, et n'ont pour horizon, au sein de leurs plus brillantes fortunes que sa sombre et impénétrable horreur. Aucune des profondes émotions, aucun des tressaillements délicieux qui s'élèvent en nous à la pensée de nos destinées éternelles ne font vibrer leur âme. Ils ne voient pas, ce sont des aveugles. Ne dites pas à l'aveugle : « Quel beau ciel ! que cet azur est limpide ! que ces torrents de lumière s'y versent avec magnificence ! que ces campagnes sont riantes ! que ces fleurs nous envoient de charmants sourires ! que cette mer est belle et ces immensités de l'Océan grandioses ! » L'aveugle n'entend rien à ce langage, rien ne se peint en son âme froide et vide des charmes et des splendeurs dont vous l'entretenez. Dites moins encore à l'homme du monde sans religion : « Qu'il est doux d'avoir dans les cieux un père, une mère, des frères, une famille ! Que les cieux sont beaux ! que cette patrie est douce ! que cet avenir renferme de gloires et de béatitudes ! » Ne lui dites point ces choses : ne les comprenant point, il ne saurait les goûter, *non percipit* [2]. Il vit enfermé entre les fausses jouissances et les douleurs trop réelles de la vie présente ; son œil de chair ne peut envoyer à son

[1] Psal. XXXV. — [2] Corinth.

âme aucune des émotions divines dont la foi est pour les enfants de Dieu l'inépuisable source. Et cette vie de l'incrédule n'est pas seulement une vie désolée, elle est une vie de désœuvrement et de ruine. Il est bien dit dans les Psaumes, qu'aussitôt que *le soleil se lève, l'homme se rend à son travail jusqu'au soir* [1] ; nulle part on ne parle du travail des ténèbres et de la nuit. L'immobilité et l'inaction suivent les ténèbres : *au milieu de l'obscurité ils demeuraient assis* [2], dans un nécessaire et continuel repos. Ainsi l'aveugle spirituel passera de longs jours, se brisera peut-être dans les plus durs travaux, se présentera au seuil éternel tout haletant des labeurs de la vie : en réalité il n'aura acquis sur la terre qu'une étroite tombe et dans l'éternité qu'un effroyable dénûment : *sedentes in tenebris et umbra mortis*, *vinctos in mendicitate* [3]. Et comme elle est inerte et ruineuse, cette vie d'aveugle est une vie de piéges, de précipices et de dangers. Nous l'allons voir tout à l'heure, l'un des plus précieux apanages de la vie chrétienne est la sécurité. Les Enfants de Dieu gardent toujours au cœur l'écho de la divine parole : « Ne tremblez pas, petit troupeau ! » L'Enfant de Dieu ne tremble devant personne et pour quoi que ce puisse être. Il est fixé au roc, *son refuge est placé dans les hauteurs* [4], nul trait ne peut l'atteindre, aucun mal ne le peut envahir, sa barque surnage au-dessus de toutes les tempêtes, ses jours survivent à tous les naufrages du trépas. Devant chaque adversaire il a sa devise : *a quo trepidabo* [5], « qui me rendra tremblant? » L'homme sans religion, partant sans espérance et sans secours, est par excellence le craintif et le trem-

[1] Psal, CI. — [2] Psal. CVI. — [3] Psal. CVI. — [4] Psal. XC. — Psal. XXXVI.

bleur. Eh vraiment! comment rester ferme au sein de tant d'écueils, au milieu de dangers si continuels et si terribles, quand le sol tremble, quand le ciel menace ruine, que la tempête gronde, que les précipices sont béants et que, dans une nuit affreuse, il faut suivre un chemin d'égarement et de mort? Tel est le malheureux sort de ceux dont la lumière divine s'est retirée, qui suivent sans y voir la plus dangereuse des routes, se heurtent à tous les obstacles, se blessent à toutes les pierres, et finissent par disparaître engloutis sans espoir dans des abîmes sans fond.

Demandons au Psalmiste d'où vient cette cécité si désastreuse et qui jette l'homme dans une aussi terrible perdition. Elle vient de l'homme lui-même, puis, par un juste retour de la justice, elle vient de Dieu. L'homme s'aveugle soi-même, Dieu ensuite lui retirant une lumière si outrageusement et si obstinément repoussée, rend ses ténèbres irrémédiables et sa nuit éternelle. Pourquoi ces hommes n'aperçoivent pas nos grands spectacles catholiques? Pourquoi tant d'objets ou délicieux et suaves, ou formidables et terribles, qui nous émeuvent, nous enchantent, nous terrifient, les laissent froids et impassibles, comme est l'aveugle devant les scènes les plus remplies d'émotions? La réponse est dans ce mot du Psaume : *Ils n'ont pas voulu comprendre pour n'être pas forcés à bien agir* [1]. Ils ont refusé de regarder la lumière, ils ont obstinément fermé les yeux, ils ont honteusement tenu baissé vers la terre un front que Dieu avait élevé noblement vers les cieux, « ils ont pris cette résolution de marcher les yeux abaissés vers la terre : » *oculos suos statuerunt declinare in terram* [2]. C'est chez

[1] Psal. XXXV. — [2] Psal. XVI.

ces malheureux une « résolution, » ils ont étouffé les instincts de leur âme « naturellement chrétienne, » ils ont atrophié leur cœur, ils ont tué leur conscience, ils sont arrivés, au prix de ces sataniques efforts, à ce que *Dieu ne fût plus devant leur regard*, « ils ont préféré les ténèbres à la lumière, ils ont voulu *la nuit pour leurs délices* impures : la nuit, une nuit épaisse, profonde, inexorable leur a été accordée, Dieu lassé de tant d'obstination « les a livrés au désir de leur cœur : » ils voulaient être aveugles, ils le sont. Heure terrible ! châtiment épouvantable ! La foudre longtemps retenue tombe sur ces grands coupables et les aveugle pour l'éternité : « le feu du ciel tombe sur eux et ils ne voient plus la lumière du soleil, » *supercecidit ignis et non viderunt solem*. « Quel état, quand non-seulement on se retire de la lumière, mais qu'à son tour par un juste jugement la lumière se retire, et non-seulement se retire, mais se cache ! C'est l'état de ceux « dont l'entendement est enveloppé et obscurci de ténèbres par l'ignorance qui est en eux, à cause de l'aveuglement de leur cœur : qui désespérant de leur retour, se livrent à toute impureté et à toutes actions impudiques, » comme à l'envi et à qui pis fera [1]. »

Nous autres, « bénissons le Seigneur, » rendons-lui d'éternelles actions de grâce de ce qu'il a daigné faire de nous « des enfants de la lumière et du jour ; » de ce que *sa lumière jaillit sur nous dès l'aurore*, de ce que tout le jour *nous marchons sous les feux jaillis de sa face*, et que, venu le soir, quand s'épaississent les ombres, quand la nuit enveloppe le reste des hommes, pour nous, *du milieu même de cette nuit une lumière se lève*, [2]

[1] Bossuet, *Médit.* — [2] Psal. CXI.

un flambeau nous luit : *votre parole, ô mon Dieu, nous est un flambeau qui guide nos pas* [1].

II.—Le Psalmiste parle, non pas seulement de la sécurité des enfants de Dieu, mais d'une sécurité à part, exclusive, unique, une sécurité *singulière*, ne ressemblant en rien aux sécurités de ce monde, ou plutôt aux semblants de sécurité dont les mondains doivent se contenter et qui achèvent de les perdre. *Dans une paix profonde je m'endormirai, je me reposerai, parce que vous m'avez d'une façon toute singulière affermi dans l'espérance : SINGULARITER in spe constituisti me* [2]. Qu'est-ce donc à dire et dans quelle situation différente sont placés le catholique et l'impratiquant au point de vue spécial de la sécurité ? Ah! vraiment oui, toute différente ! Ici comme sous beaucoup d'autres points de vue, le catholique est « à part, » *singulariter sum ego.* Il tient une position, il est maître d'une fortune, il jouit d'une puissance dont aucun autre ne peut approcher. Sans religion l'homme est restreint à la terre ; il n'est plus que *fils des hommes*, et comme ce n'est que *la terre que Dieu a donnée aux enfants des hommes,* ce n'est que la terre non plus que l'*enfant des hommes* possède, et en laquelle il doit borner toutes ses espérances et chercher tous ses soutiens. Or perpétuellement ces espérances se brisent à quelque néant, ces soutiens s'effondrent et préparent de vastes ruines ; tout dans le monde *vieillit comme le vêtement*, *tout* des choses terrestres *s'écoule comme l'onde*, *s'évanouit comme la fumée.* L'homme est la dupe misérable de déceptions sans nombre ; il croit

[1] Psal. CXVIII. — [2] Psal. IV.

acquérir, il se dépouille ; il croit posséder, il perd ; il croit s'enrichir, il s'appauvrit ; il s'épuise en travaux ruineux, il se confie en des appuis qui le trompent, il traverse l'existence, jouet ridicule de l'existence, « traînant après lui, comme parle magnifiquement Bossuet, la longue chaîne de ses espérances trompées. » Il n'a pas voulu du Dieu éternel, Dieu en le délaissant le livre à l'éternelle ruine ; il a renoncé à *la terre désirable*, la terre *des vivants*, la terre éternelle, il reste avec la terre qui s'effondre et disparaît ; il a fait fi du « trésor dans les cieux, » il demeure dénué et sans ressource au jour où, la justice venue, Dieu le chasse de sa patrie d'emprunt où il eut la sottise de se croire fixé pour toujours. *A la fin Dieu te détruira, il t'arrachera, il te forcera à t'en aller de ta demeure, il enlèvera tes racines du sol de la vie. Les justes verront et trembleront ; ils se riront de toi, ils diront : Voilà l'homme qui n'a pas fait de Dieu son soutien, mais qui a mis son espoir dans la multitude de ses richesses, qui a cherché sa force dans des biens illusoires. — Moi, comme un olivier fécond, je prospérerai dans la maison du Seigneur. Mon espérance est dans la miséricorde du Seigneur, dans les siècles des siècles, durant toute l'éternité* [1]. Voilà le juste, voilà l'enfant de Dieu. *Dieu est son salut, qu'a-t-il à craindre ?* Voici en quoi l'Enfant de Dieu est placé dans une sécurité *singulière :* il a, s'il est permis d'employer une expression trop familière, il a tout en double et de rechange. Saint Paul nous fait admirablement voir la sécurité et la puissance d'une pareille situation. La patrie terrestre croule et s'effondre sous nos pas ? la patrie céleste nous recueille dans ses splendeurs. La terre s'évanouit ? le ciel s'entr'ouvre

[1] Psal. LI.

Notre corps tombe en lambeaux? L'immortalité les doit revêtir. « Ce qui est en nous l'homme du dehors se corrompt ? L'homme intérieur a de quotidiennes rénovations. » « La figure du monde passe ; » mais « le monde n'est pas digne de nous, » et nous le traversons, « saluant et contemplant de loin nos futures espérances, et faisant profession de n'être sur cette terre que des pèlerins et des étrangers. » « Nous le savons, si cette maison de terre que nous habitons maintenant tombe en poussière, nous avons dans le ciel une demeure, faite non pas de main d'homme mais de la main même de Dieu. Et tant que nous restons enfermés dans cette demeure d'ici-bas, nous gémissons dans l'attente de cette immortelle splendeur dont nous devons être revêtus au ciel[1]. » Étranges hommes que les catholiques ! *singulariter sum ego*[2]. Où les autres pleurent et se désespèrent, eux tressaillent d'espérance et de joie. La ruine fait horreur ; et nous : « ce qui nous est lucre et fortune, en vue du Christ, nous le regardons comme une ruine. Tout nous ruine au prix de l'éminente science de Jésus-Christ Notre Seigneur ; pour lui nous avons tout jeté et regardons tout comme fumier et ordure, pourvu que nous fassions la conquête de ce Christ Jésus. » A qui la mort ne fait-elle pas horreur? Nous le déclarons, nous autres, du plus profond de l'âme : « mourir nous est un gain. » Un gain ! un gain alors que la mort nous arrache tout et nous arrache à tout ! Oui vraiment, puisque de cette même main dont elle nous dépouille de notre mortalité elle nous revêt de notre gloire éternelle, et qu'alors qu'elle semble nous tout ravir; en réalité elle nous fait tout posséder : *satiabor cum apparuerit gloria tua.*

[1] II Corinth. — [2] Psal. IV.

Et si l'avenir est si rempli d'une sécurité délicieuse, le présent ne saurait l'être moins. Nous connaissons la parole de l'Apôtre : « Nous le savons, à ceux qui aiment Dieu tout coopère au bien, à ceux qui d'après la volonté divine sont appelés à la sainteté » ; parole qui sert d'écho à ce mot du Psalmiste : *Ils sont comme l'arbre planté au bord des eaux : jamais leur feuillage ne tombe, tout ce qu'ils font prospère et réussit* [1]. Où tous les autres trouvent dangers, précipices, chutes, brisement et ruine, ils ont un chemin sans écueils, ils suivent une route large, facile et sûre. Le Psalmiste a des images nombreuses et variées pour peindre les mille dangers, les obstacles continuels qui interceptent le chemin de l'homme à travers la vie. Ces dangers surgissent de trois côtés à la fois : du monde, de Dieu, de nous-mêmes. Le monde est pour l'homme un océan plein de tumultes, fréquent en naufrages, terrible par ses tempêtes et ses « grandes eaux » en furie. A chaque jour, à chaque heure, nous sommes exposés à nous voir battus de ces orages, brisés sur ces écueils, entraînés dans de vastes et irrémédiables abîmes. Tantôt un choc violent une tempête soudaine, une ruine, une catastrophe subite et imprévue assaille une existence et la brise violemment quand elle s'avançait sereine et fortunée vers la haute mer. *Je voguais en haute mer quand la tempête m'a englouti* [2]. Tantôt, sans choc violent et subit, toute une vie est assaillie par une continuité inexorable d'infortunes. Rien n'a réussi à ce malheureux, sa demeure n'a point cessé d'être une maison de calamité et de deuil : c'est alors *le déluge des grandes eaux*, tout s'y engloutit, tout s'y perd. Parfois, sans infortune du

[1] Psal. I. — [2] Psal. LXVIII.

dehors, l'âme se suffit à elle-même à s'infliger de poignants martyres, l'âme est triste, désolée, abattue, la vie lui est à charge, le monde lui est odieux, elle est comme noyée dans des larmes mystérieuses, dont elle ne connaît pas la source et dont elle ne verra point la fin, larmes aussi intarissables qu'elles sont douloureuses. *Les eaux ont pénétré jusque dans l'intérieur de mon âme*[1]. En dehors de la Religion, ces assauts des tempêtes ou ces envahissements *des grandes eaux*, ou ces infiltrations meurtrières de la tristesse dans l'intime du cœur, resteront à jamais sans consolation ni soutien, les âmes y périssent dans des agonies indicibles. Ou le coup les renverse et les brise violemment, ou la douleur les mine et les consume peu à peu; ou elles traînent l'existence comme le forçat sa chaîne, avec une morne stupeur et un silencieux désespoir, ou elles cherchent dans le suicide une délivrance lâche et criminelle. Oh! qu'il fait bon connaître et aimer Dieu au jour de la douleur! Qu'il fait bon se voir en sûreté quand la mer gronde et que les flots en furie brisent tout autour de soi les barques imprudentes qui s'y sont confiées! Qu'est Dieu dans la tempête, au milieu des flots de la douleur? Dieu a trois manières de nous délivrer de ces flots. Quand nous sommes trop faibles pour en supporter plus longtemps l'assaut terrible, Dieu se montre et les refoule, les flots reculent, ils fuient, ils nous laissent en sécurité sur un rivage protecteur : *O Seigneur, vous êtes le Dieu des merveilles, vous avez montré au milieu des peuples quelle est votre puissance. Vous avez sauvé des eaux votre peuple, les fils de Jacob et de Joseph. Les eaux vous ont vu, ô Dieu, elles vous ont vu et elles ont tremblé, les abîmes se*

[1] Psal. LXVIII.

sont épouvantés [1] : la mort prend la fuite, la maladie, la ruine, la calamité, la douleur, tous ces flots, tous ces abîmes où nous allions nous engloutir, sont écartés par un mot de la divine puissance. Nous nous pensions perdus : inopinément et sans en connaître la cause, nous nous voyons sauvés. Si nous sommes plus forts l'intervention providentielle reste plus énergique dans une égale protection et un égal amour : la tempête ne s'apaise pas, les « grandes eaux » continuent à sévir, mais un bras vigoureux nous y soutient, nous sommes quelque temps battus des flots sans nous y engloutir, jusqu'au moment où, l'épreuve finie, Dieu nous en arrache tout à fait. *Le lit des eaux s'est montré à nu*, tant la tempête était affreuse, tant les abîmes qu'elle creusait étaient vastes et profonds, *les fondements de la terre ont été dévoilés à ta menace, ô Jéhovah, au souffle de ta colère! Alors, me tendant la main d'en haut, tu m'as saisi, tu m'as soulevé du sein des ondes* [2]. Les âmes héroïques ne cessent pas un instant d'être jetées, par le Dieu qui les éprouve et multiplie leurs combats, au milieu des plus formidables tempêtes. Durant toute leur vie les saints sont battus des flots de la tribulation. Que fera Dieu pour ces héros et ces athlètes de la douleur? Dieu les laisse en plein océan, mais leur fait trouver dans les hauteurs mêmes de leur vertu d'inaccessibles cimes, d'inexpugnables refuges d'où les vagues, quelque gigantesques qu'elles soient, ne sauraient approcher. *O Dieu, parce que vous êtes mon espérance, vous avez placé mon refuge en d'inaccessibles hauteurs, les maux ne sauraient approcher, les calamités n'ont plus d'accès dans ma demeure*, les flots bouleversent le dehors, au-des-

[1] Psal. LXXI. — [2] Psal. XVII,

sous de moi tout est tumulte, désolation, et ruine : mon âme reste sereine, la tempête n'y a point eu accès, *non appropinquabit tabernaculo* [1].

Si les choses terrestres nous bouleversent dans leurs perpétuels orages, les perversités humaines n'ont pas pour nous moins de dangers et moins d'écueils. Si Dieu seul nous peut délivrer des flots de la douleur, quel autre que lui nous peut sauver des flots de la perversité? Comment nous délivrerions-nous des méchants ! nous vivons chez eux, ce monde est leur domaine, la vie actuelle est nommée par le Psalmiste *le jour des méchants*. Jésus-Christ, à ceux qui s'étonnaient de sa passion, et, dans cette passion, de l'audace perverse de ses ennemis, ne disait-il pas que « c'était maintenant l'heure de la puissance des ténèbres? » Tous passent par ce *jour des méchants*, par cette heure de la puissance des ténèbres [2] ; » mais qui dominera le mal? qui triomphera de la perversité des méchants? qui résistera sans trembler à leurs entreprises impies? qui demeurera devant eux sans redouter leur insolente fortune, sans courber le front devant leur opulence et leur crédit? Nul autre que celui qui se sent appuyé de Dieu, et qui trouve en Dieu contre la persécution des méchants un refuge toujours ouvert et toujours assuré. *Des pervers s'approchaient de moi pour me dévorer, mes ennemis, mes persécuteurs, ils ont chancelé, ils sont tombés. Le Seigneur m'a gardé dans sa tente, durant le jour des méchants, il m'a caché dans le secret de sa demeure, il m'a bâti sur les rochers une forteresse, il a exalté mon front par-dessus tous mes ennemis* [3]. *A l'ombre de tes ailes j'espérerai, ô mon Dieu, jusqu'à ce que l'iniquité s'écoule* [4]. Quand l'*ini-*

[1] Psal. XC. — [2] Matth. — [3] Psal. XXVI. — [4] Psal. LVI.

quité sera écoulée, quand *le jour des méchants sera passé,* dans le ciel, dans la Patrie, nous serons à l'abri sous la gloire, au milieu de la béatitude infinie : en attendant, *sous les ailes* de Dieu, notre Protecteur et notre Père, nous échapperons au torrent de l'iniquité : *donec transeat iniquitas.*

Hélas ! telle est notre situation malheureuse que, tandis que nous subissons par la loi de la mortalité et de l'exil la persécution du monde, par notre propre perversité nous provoquons la Justice et nous nous exposons perpétuellement aux coups de la main de Dieu. Oh ! qui nous protégera contre Dieu ? Oh ! qui nous sauvera de ses mains redoutables ? « Il est horrible de tomber dans la main de Dieu : » tous les pécheurs y tombent : pécheurs nous-mêmes, comment y échapper ? Voici encore pour le catholique une sécurité délicieuse. Il pèche : qui est innocent ? mais lui « connaît le chemin de la pénitence, » lui sait comment s'apaise la justice et comment tombe le courroux de Dieu. Un soupir, une larme, une confession généreuse, une promesse du cœur : tout est sauvé, tout est restauré dans l'âme, tout est garanti du côté de Dieu. *Heureux celui à qui a été pardonné son crime ! Heureux l'homme auquel Dieu a remis son péché !... O Dieu, je vous ai déclaré mon crime ; je ne vous ai point caché mon iniquité. J'ai dit : je confesserai contre moi mon iniquité au Seigneur, et vous m'avez remis l'impiété de mon crime. C'est pourquoi vos saints vous imploreront au temps propice. Au débordement des grandes eaux, le fléau n'approchera pas de nous* [1]. Il est écrit de notre grand et redoutable Dieu que *devant lui marche la tempête :* cette

[1] Psal. XXXI.

tempête engloutira les pécheurs et elle arrêtera devant les justes ses flots les plus impétueux.

Mais c'est peu encore d'être en sécurité du côté du monde et du côté de Dieu; nos grands dangers nous viennent de nous-mêmes, et nous nous sommes nos plus redoutables ennemis. Paul s'écriait plein d'angoisse : « qui me délivrera de ce corps de mort ? » Il faudrait transcrire et commenter tous les Psaumes pour entendre tous les cris de détresse de l'humanité déchue, contempler toutes ses larmes, compter tous ses appels désespérés. Voici l'homme livré aux détresses de sa propre nature, le voici peint au vif par le Prophète-Roi. *Je suis accablé de tristesse au milieu des luttes que je subis chaque jour; je vis dans le trouble; des appréhensions, des terreurs m'environnent, l'obscurité m'enveloppe..*, *Je cherche un sauveur qui me délivre à la fois des défaillances de l'âme et des fureurs de la tempête* [1], — *a pusillanimitate spiritus et tempestate.* Voilà deux admirables paroles qui résument notre état dans les deux détresses où toutes les autres sont comprises : la *pusillanimité de l'âme* et la *tempête.* Si nous étions forts qu'importeraient les assauts de la tempête, les souffles du mal, les oppressions de l'ennemi? Mais hélas ! nous sommes faibles, un rien nous abat, le plus léger orage nous renverse, le moindre flot nous engloutit. O Dieu, soyez notre secours contre nos faiblesses! O Dieu! soyez notre secours contre les flots soulevés, *a pusillanimitate spiritus et tempestate.* Et telle est bien la double protection dont Dieu nous investit. *Deus fortitudo mea*, « Dieu est ma force. » Admirable mystère ! « Ne sentez-vous pas en vous-mêmes comment le Christ est en vous ? »

[1] Psal. LIV

« Comment en vous le Christ n'est pas faible, mais au contraire plein de force ? » C'est là tout le secret du chrétien, il est *christophore,* il porte Dieu ; toute la force de Dieu est en lui et le soutient, et ce même homme qui gémissait si amèrement sur la *pusillanimité de son âme,* qui cédait devant tous les obstacles et brisait son énergie à tous les écueils, le voici devenu, sous le voile d'une faiblesse apparente, plus fort que toutes les forces humaines réunies; il se rit des dangers, appelle avec ardeur l'heure des plus terribles luttes, affronte sans pâlir toutes les tempêtes, sûr de résister à leurs flots et de dompter leurs fureurs.

III. — Ainsi, nous le voyons, la troisième et merveilleuse prérogative des enfants de Dieu, c'est la force. Cette force atteint en eux les proportions du prodige. Voici une créature, faible et inconsistante par nature, rendue plus faible encore par le brisement de sa chute originelle, assaillie furieusement au dehors par des ennemis innombrables, trahie au dedans par sa propre concupiscence, écrasée sous la pression des sens, asservie sous le poids de la mortalité, entraînée dans les impétueux courants des passions et des vices, la voici qui résiste, tient tête à tous ses adversaires, les repousse, les refoule, les taille en pièces, les anéantit. *Je poursuivrai mes ennemis, je les atteindrai, je les taillerai en pièces, je ne m'en reviendrai qu'après les avoir anéantis. Je les briserai, ils ne pourront tenir devant moi; je les abattrai à mes pieds* [1]. Saint Jean Chrysostome, pour se représenter cette merveille, se faisait la pein-

[1] Psal. XVII.

ture d'un guerrier qui, seul, sans secours, sans compagnons d'armes, enveloppé d'ennemis de toutes sortes, leur livrerait à tous et toujours des combats spéciaux. Au premier prodige de n'être pas écrasé, il joindrait celui de les tailler tous en pièces. A la première merveille de leur pouvoir tenir tête, il ajouterait cette seconde de leur livrer à chacun des batailles particulières, selon leurs armes, leurs positions, leur défense spéciales : ici les combattant en plaine, là les attaquant sur mer, plus loin emportant des forteresses et forçant des villes : athlète universel, soldat capable à lui seul de défendre un royaume et de mettre en fuite des légions d'ennemis. Tel est l'enfant de Dieu, tel est le catholique, quand il est digne de ce nom et du nom de « bon soldat du Christ » que lui donne l'Apôtre. Tous les ennemis du dehors le vrai catholique les affronte, mais sa lutte la plus héroïque, ses combats les plus terribles, il les engage au-dedans de soi-même contre les forces de sa nature et les oppositions furieuses de son péché. Le saint n'est pas fort d'une force vulgaire et commune, il s'élève jusqu'aux derniers héroïsmes de la vertu. Quelle tyrannie est plus violente que la tyrannie des sens? quels assauts plus terribles que ceux de la volupté? qui n'est pas terrassé par cet adversaire? qui ne tombe pas mortellement atteint des traits brûlants de ce *démon du midi?* Une seule vertu résiste, celle qui est forte de la force de Dieu. *Le Seigneur vous protégera de son ombre, sous ses ailes vous conserverez l'espoir. Sa vérité sera votre cuirasse, vous ne redouterez rien des dangers terribles de la nuit, ni durant le jour, de la flèche qui vole, ni dans l'ombre du mystère d'iniquité qui y circule, et des incursions du démon du midi. Mille tomberont à votre gauche, dix mille à votre droite, et de vous la mort n'approchera*

pas [1]. Et fussions-nous forts contre les révoltes des sens, que pouvons-nous contre l'effervescence de la colère ? Quand notre sang bouillonne dans nos veines, et que dans notre poitrine notre cœur bondit furieux ? Au sein des clameurs sinistres de la colère, une voix douce s'est fait entendre, voix plus haute que la terre, voix où se cache toute la force d'un Dieu : « Bienheureux les doux ! Bienheureux les pacifiques !... » Cette voix enchanteresse est la seule au monde qui apprivoise la bête féroce et change en inoffensif agneau le tigre le plus bondissant et le plus furieux. L'homme fasciné par la douceur de l' « agneau qui efface les péchés du monde, » peut rappeler à Dieu, comme son plus beau titre, qu'il a toujours su conserver la douceur : *Souvenez-vous, ô Dieu, de David et de son inaltérable douceur* [2] ! Mais la colère vaincue, reste au fond de nos âmes un sentiment plus contenu, mais aussi plus sombre, plus sinistre, plus implacable, plus absorbé dans des désirs et des projets de vengeance. Nous dominerons nos colères, mais ce sentiment qui de nous le dominera ? Qui pardonnera du fond du cœur la plus sanglante injure ? qui accueillera sans plisser les lèvres et froncer le sourcil quelque misérable, auteur pervers de nos plus mortelles infortunes ? Ah ! celui-là seul qu'a touché la grâce du Calvaire et qu'a oint l'huile divine de la charité. *Si jamais j'ai rendu le mal à ceux qui m'avaient fait le mal, que je tombe sous les coups mérités de mes ennemis, qu'ils me poursuivent, qu'ils me saisissent, qu'ils foulent aux pieds ma gloire et ma vie* [3]. L'enfant de Dieu est plus magnanime encore, et montre, contre d'autres adversaires, dans un autre genre de combat, plus de force et plus d'indomptable énergie.

[1] Psal. XC. — [2] Psal. CXXXI. — [3] Psal. VII.

Une fascination nous emporte plus que toutes les autres, c'est celle de l'orgueil, de l'ambition, du brûlant désir et de la recherche haletante des dignités et des honneurs. Sous l'empire de cette fascination désastreuse, nous rêvons à des cimes impossibles, nous nous élevons à des hauteurs insensées, nous perdons totalement de vue notre origine, nous réclamons l'empire, nous voulons les hommages universels, nous nous bâtissons des temples, nous voici « comme des dieux! » De qui cette folie n'est-elle pas plus ou moins l'histoire? Qui est humble? Qui l'est dans le monde, dans cette terre de toutes les ambitions, dans cette patrie de tous les orgueils? L'Homme-Dieu fut humble, « doux et humble de cœur » : à sa suite sont humbles les vrais enfants de Dieu, et ils sont les seuls. *O mon Dieu, mon cœur ne s'est point enflé d'orgueil, mes yeux ne se sont point superbement élevés, je n'ai pas marché avec une fierté hautaine, ni donné un essor ambitieux aux désirs de mon cœur. Comme l'enfant à la mamelle est réglé par sa mère, ainsi ai-je réglé mes aspirations* [1]. Dernier et plus étonnant prodige de la force et de la magnanimité chrétiennes : ce n'est pas seulement le luxe orgueilleux de l'accessoire que répudie l'Enfant de Dieu, c'est le nécessaire, l'essentiel, la vie elle-même, les biens de l'existence, cette terre où nous poussons nos plus indispensables racines, qu'il méprise et rejette. « Nous autres, s'écriait Paul, nous concevons cette volonté magnanime d'aimer mieux déloger de nos corps pour aller vivre avec le Seigneur. *O Dieu*, soupire l'âme sainte dans les Psaumes, *pourquoi faut-il que mon exil soit tant prolongé?* Et par avance, autant qu'elle le peut, elle s'élève par dessus les choses terrestres jusqu'à

[1] Psal. CXXX

ce divin idéal que sa foi contemple et dont son cœur est épris. *Oh ! qui me donnera des ailes, et je prendrai mon vol, et je m'irai reposer ! Et j'ai dit : Qui me donnera des ailes comme à la colombe, et je m'envolerai, et je gagnerai le lieu de mon repos. Et voici que je me suis éloignée, voici que j'ai pris la fuite, et je demeure dans la solitude*[1], toute dégagée, toute dépouillée des choses et des préoccupations de ce monde, dépouillée de moi-même aussi, ne voulant plus que le ciel, n'aspirant plus qu'à l'éternelle vie, ne cherchant plus rien que Dieu. — C'est là le dernier triomphe de la magnanimité chrétienne : il n'est pas donné à la créature de revêtir une plus divine noblesse ni de monter plus haut.

IV. — Parvenus à ce sommet, le dernier que la vertu donne à contempler sur la terre, la quatrième prérogative de la vie chrétienne couronne les enfants de Dieu : ils sont riches. La parole apostolique se réalise en eux dans toute sa plénitude : *nihil habentes et omnia possidentes*, « dénués de tout, ils possèdent tout. » L'Enfant de Dieu est un prince en voyage. Inutile à vous de chercher des yeux les splendeurs du trône, l'éclat de la pourpre, le scintillement de la couronne : comme l'Homme-Dieu *voyageur* sur notre terre, il traverse l'existence sans les dehors de la majesté royale, sans l'appareil de sa suprême fortune, sous le plus modeste et le plus vulgaire extérieur. Que ferait-il de cette pompe ? Que lui seraient ces bagages, sinon d'encombrantes inutilités ? Que l'on s'extasie tant que l'on voudra sur cette humilité dans une si majesté si haute,

[1] Psal. LIV.

sur tant de simplicité au milieu de si vastes trésors, *in quo sunt omnes thesauri*, lui n'a qu'une réponse, il ne donne qu'une explication, *vado ad Patrem* [1], » je vais à mon Père, » je me rends dans mon royaume, je vais à ma gloire, je ne suis encore qu'exilé et voyageur, *vado*. Les âmes d'élite ont saisi cette situation, et cette situation à son tour leur fait comprendre la parole du Psalmiste décrivant l'âme chrétienne, la *fille du Roi :* « toute la gloire de la fille du roi est cachée au dedans, » rien n'en paraît au dehors, « le trésor est enfermé dans des vases d'argile. » Or qu'arrive-t-il ? Si, durant le voyage, quelque fortune roturière étale auprès du prince un luxe insolent, le prince passe inaperçu pour la foule, les médiocrités étincelantes recevront seules des hommages insensés. Des deux fortunes, l'une terrestre qui n'est rien, mais qui brille, attirera tous les regards et enflammera toutes les convoitises ; l'autre qui est divine, mais dissimulée et invisible, n'obtient pas même le regard du dédain. Où est la fortune véritable ? Pour la sottise du monde, la voici..... *leurs fils sont comme des pousses vigoureuses dans tous les charmes de leur jeunesse ; leurs filles chargées de parures, couvertes d'ornements, font songer aux splendeurs du temple. Leurs greniers sont toujours pleins, ils regorgent de l'un dans l'autre ; leurs brebis sont toujours fécondées, elles sortent de leurs étables par innombrables troupeaux ; leurs vaches sont vigoureuses ; point de brèche ni de ruine à leurs murailles, et dans leurs places publiques nul cri séditieux. Bienheureux, dit-on, le peuple dont tous ces biens sont l'héritage*[2] ! Voilà la fortune pour le monde : donnez-lui ces richesses, il se tient content. Soyez fils de Dieu,

[1] Joan. — [2] Psal. CLXIII.

créatures immortelles, ayez la perspective d'un trône, rendez-vous d'un pas hâtif et la joie au cœur à une éternité splendide : pour le monde ces destinées sont des chimères et ce bonheur d'une autre vie, fût-il éternel, fût-il divin, fût-il infini, ne vaut pas l'ivresse d'un plaisir terrestre, ni la jouissance des biens d'un jour ! *Acceperunt mercedem suam vani vanam !* Les insensés jouissent la durée d'une heure, puis vont s'abîmer dans un tombeau pour toujours !

Où est la vraie richesse ? Avant tout, sans doute, celle qu'on possède réellement. L'homme du monde est possédé par sa fortune, mais lui-même ne la possède pas, elle n'est pas à lui, elle lui échappe, elle s'évanouit et le laisse après un instant d'illusion dans une réalité de misère inexprimable. Quelle est encore la richesse véritable? Assurément, celle que ne détruit pas la mort, mais dont les splendeurs remplissent l'éternité. Et encore ? Celle qui est vaste et infinie comme le cœur qui la désire, comme les besoins qu'elle doit assouvir. Et encore ? Celle qui renferme en elle toutes les jouissances et procure à son heureux maître tous les honneurs et tous les plaisirs ; celle dont aucun mécompte ne peut flétrir les charmes ; celle qui chasse à jamais les pleurs, et ouvre à l'homme l'enceinte réservée du parfait, infini, éternel bonheur. Or qu'est-ce que tout ce magnifique ensemble de biens célestes, qu'est-ce que cette fortune ? Qu'est-ce, sinon Dieu lui-même ? Dieu se donnant à voir, à posséder, à aimer ; Dieu ouvrant à l'homme l'infini trésor de sa couronne, le plongeant dans l'insondable océan de ses joies ; Dieu, en un mot, disant à l'homme : « Je serai moi-même ta récompense, immense à l'excès ! » *Ils ont dit*, les insensés, voyant les fortunes de la terre : *bienheureux le peuple qui possède tous ces*

biens[1] ! Non, non, mais : *bienheureux le peuple dont le Seigneur est le Dieu*, la récompense, la possession éternelle et infinie, *merces magna nimis*. Et comment Dieu nous est-il, dès la vie présente, l'universelle richesse, l'ensemble opulent de tous les biens à la fois ? Prêtons l'oreille au chant du Psalmiste. *Mon Dieu, mon roi, je vous exalterai, je bénirai votre nom dans les siècles des siècles... Je méditerai la splendeur, la magnificence de votre majesté, les œuvres de votre puissance. Ces œuvres rediront votre terrible force, elles annonceront votre grandeur, elles perpétueront la mémoire de vos suavités, elles loueront votre justice. Le Seigneur est plein de compassion, il est rempli de clémence, il est patient, il déborde de bonté. Le Seigneur est suave à toutes ses créatures, sa bonté plane sur toutes les œuvres de ses mains*... *Le Seigneur soutient ceux qui chancellent, il relève ceux qui sont tombés. La création entière a les yeux sur vous, ô Dieu, et à tous les êtres vous donnez leur pâture au temps marqué. Votre main s'ouvre, et tout ce qui a l'être se trouve rassasié de vos biens. Ce Seigneur est juste dans toutes ses voies, miséricordieux dans toutes ses œuvres. Le Seigneur est père de ceux qui l'aiment, de ceux qui l'invoquent dans la vérité de leur cœur. Il fait la volonté de ceux qui le craignent, il exauce leur prière, il assure leur salut, il garde ceux qui l'aiment, il perdra les impies. Ma bouche répétera sans cesse les louanges du Seigneur, toute chair bénira son saint nom dans tous les siècles, à jamais* [2].

[1] Psal. CXLIII. — [2] Psal. CXLIV.

CHAPITRE DEUXIÈME

LES ENFANTS DE DIEU AU MILIEU DU MONDE

Je suis le plus jeune et le plus méprisé [1]

Qui parle ainsi dans les Psaumes ? Le juste, l'enfant de Dieu. Et cette parole qu'il prononce et par laquelle il peint sa situation au milieu du monde, nous place devant un des desseins les plus mystérieux de la divine providence. Qui ne croirait que Dieu, voulant placer ses élus au milieu du monde, les mêler à la foule, les faire vivre de la vie de tous, les constitue au moins les dominateurs et les maîtres de ce monde dont ils font la gloire, la force et le salut? Qui ne croirait que le juste a l'empire, et que, fils de Dieu, il jouit des honneurs de sa divine naissance, et exerce dans le milieu ingrat où il se trouve placé les droits et les pouvoirs paternels? Pourtant il n'en est rien. Le juste a moins sa place que les autres, il respire moins librement l'air commun, il est plus méprisé, plus opprimé, plus foulé, *il est,* dit-il, *le plus jeune et le plus méprisé.* Et Dieu le veut ainsi. Il le veut d'une volonté si persévérante, si inébranlable,

[1] Psal. CXVIII.

que les efforts de l'homme et la durée des âges n'y ont rien changé. Ce que Dieu montrait en image, il y a de longs siècles, dans l'étroite enceinte de la demeure du Père des croyants, du patriarche Abraham, est vrai toujours. Ce qu'était Isaac devant Ismaël, l'enfant des promesses devant le fils du désert, le *parti catholique*, toujours le plus jeune, le *mineur*, le plus faible, le plus désarmé, le plus dénué d'influence et de pouvoir, continue à l'être en face du monde, devant des frères oppresseurs et qui se font tyrans.

Nous aurons trop souvent occasion, dans le cours de cette étude, de dévoiler le plan divin poursuivi dans cette situation étrange, pour que nous nous arrêtions à des explications prématurées. Tout d'abord esquissons l'état des âmes justes au milieu du monde : nous verrons après le bien que les enfants de Dieu retirent de leur mélange avec les pécheurs, et le triomphe que la puissance divine en obtient. Quant aux justes au milieu du monde, ils sont tout ensemble des exilés, des proscrits, des vainqueurs.

I

LES EXILÉS

« Je suis un étranger sur la terre[1], » *incola ego sum in terra* : tel est le mot, telle est la devise de toute la famille des Enfants de Dieu, des âmes chrétiennes et saintes, « qui usent de ce monde comme n'en usant pas, » « qui saluent de loin leurs futures espérances, » et qui, du plus profond de leurs aspirations et de leurs

[1] Psal. CXVIII.

désirs, crient à Dieu à chaque heure : « Que votre royaume nous arrive ! » C'est à ces âmes que le Sauveur disait : « Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous. Si vous aviez été du monde, le monde aimerait ce qui est à lui. Mais parce que vous n'êtes point du monde, et que je vous ai choisis du milieu du monde, à cause de cela le monde vous hait. » Puis, continuant dans sa prière : « Père saint... le monde les a haïs parce qu'ils ne sont point du monde, comme moi-même je ne suis point du monde. Je ne prie pas pour que vous les ôtiez du monde, mais pour que vous les gardiez du mal. Ils ne sont pas du monde, comme moi-même je ne suis pas du monde. Sanctifiez-les dans la vérité [1]. »

Voilà, dans les paroles du Maître, nettement dessinées, les situations respectives des âmes chrétiennes, de la société chrétienne et du monde. Les Enfants de Dieu ne quittent pas le monde. Jésus-Christ, connaissant le dessein de son Père de les faire vivre en plein cœur du monde, n'a pu prier pour qu'ils en soient retirés : « je ne prie pas pour que vous les ôtiez du monde : » mais en même temps qu'ils sont dans le monde, « ils ne sont pas du monde, » ils y sont des étrangers. Ou le monde ne les connaît pas et les laisse, ou il les connaît et s'en occupe mais pour les haïr. Tout se résume en cette parole de l'Apôtre : *per quem mihi crucifixus est mundus et ego mundo* [2], « par le Christ le monde est un crucifié pour moi et je le suis pour lui : » nous vivons l'un à côté de l'autre sans nous quitter jamais et en nous haïssant toujours : « suppliciés au monde, et le monde à nous, l'un pour l'autre des condamnés à mort et des exécutés, muets, insensibles, morts:

[1] Joan. — [2] Galat.

Qu'elle est fondamentale, qu'elle est grave, mais qu'elle est dure, cette vérité ! Qui ne l'a pas comprise n'a rien su de sa destinée : or cette vérité est de celles pour lesquelles Jésus-Christ ajoutait : *qui a des oreilles, qu'il entende!* Peu *ont des oreilles pour entendre*[1]. Pour la foule, pour les âmes légères, folâtres, éternellement dissipées et rieuses, cette céleste doctrine descendue du Calvaire partage avec « le mot de croix » l'appellation de folie : *stultitia pereuntibus*. Ah ! que pour nous, « pour ceux qui se sauvent, » elle garde ses splendeurs, ses horizons infinis, ses magnificences divines ! Entrons dans les enseignements du Psalmiste, goûtons-les, approfondissons-les, et n'en sortons que l'âme pleine de ces deux paroles : *Je suis un étranger sur la terre*[2], et cette autre : *O mon Dieu, sur la terre qu'ai-je voulu que vous*[3] ?

Le monde est pour l'âme et la société chrétiennes, une terre étrangère, une terre odieuse, une terre ennemie.

I. — Mieux qu'on ne le lui peut expliquer l'âme chrétienne se sent isolée dans le monde, et comprend qu'elle n'y a ni sa place ni son repos ; elle y passe, elle le traverse, mais en voyageuse et en exilée ; on l'y connaît peu, on l'y apprécie mal, et elle-même porte sur tous les objets qui fascinent et transportent les mondains, des jugements contraires et odieux. En parlant du monde, où tous les autres se fixent, elle dira : *Je suis une étrangère en ce monde : je n'en puis plus de ce séjour étranger ; oh ! qu'il se prolonge mon exil*[4] ! Parlant de la

[1] Matth. — [2] Psal. CXVIII. — [3] Psal. LXXII. — [4] Psal. CXIX.

terre, son expression invariable est celle-ci : *le lieu de mon pèlerinage* [1]. Parlant des habitants au milieu desquels elle coule sa fugitive existence, elle les nomme *les étrangers, les fils de l'étranger* [2], *les habitants de Cédar*, c'est-à-dire de la tristesse, de la désolation, de la noirceur. Au milieu de la foule, elle se dit seule, elle se compare volontiers au *passereau solitaire au haut d'un toit : je suis,* dit-elle, *devenue semblable au pélican de la solitude* [3]. Je ne recherche pas la foule, je fuis les fêtes tumultueuses, les divines tristesses passent sur moi, les aspirations vers un autre monde me remplissent, les nobles soupirs, les plaintes de l'exil, les gémissements du pèlerinage occupent seuls des heures qui tout autour de moi sont livrées aux rires bruyants et aux ivresses du plaisir : *me voici devenue comme le hibou dans les ruines.* Telle suis-je pour le monde, tel le monde est pour moi. Sa plus vivante enceinte n'est pour moi qu'une solitude, mes plus radieuses espérances, mes réalités les plus inébranlables, les clartés les plus éblouissantes de mon éternel avenir ne lui sont que comme des ruines, et moi-même, au milieu de ces ruines, comme le triste et sombre hibou : *sicut nycticorax in domicilio.*

Ces mots nous révèlent la solution de l'énigme : comment, vivant en plein cœur du monde, y ayant sa famille, ses biens, son travail, son complet établissement, ses intérêts les plus chers, l'enfant de Dieu n'y est pourtant jamais qu'un hôte et qu'un étranger. Si l'on s'étonne qu'une portion considérable de l'humanité traite ce monde de *terre étrangère*, et ceux qui l'habitent de *peuples étrangers*, il suffit de réfléchir solidement

[1] Psal. CXVIII. — [2] Psal. XVII. — [3] Psal. CI.

à ce qui constitue pour l'homme une patrie et une société. Ce qui fait la patrie? Mais qu'est-ce autre chose tout d'abord que la stabilité et la permanence? La patrie est pour nous le sol où nous poussons nos racines, où nos espérances se fixent, où nos travaux se fécondent, où nos liens sont éternels, où nos cœurs se reposent dans de solides et durables affections. Le reste, c'est le *voyage*, c'est la *terre étrangère*, nous y passons, nous nous y créons peut-être quelques relations fugitives et inconsistantes, quelques beaux jours y éclosent pour notre cœur, nous y cueillons d'une main rapide quelques fleurs, qui, nous le savons, sont destinées à se flétrir : rien dans tout cela ne nous fait la patrie. A ce compte, comment l'homme pourrait-il ici-bas se croire chez lui et être assez insensé pour se faire sa patrie de ce qui n'est pour lui qu'un lieu de passage, *in loco peregrinationis?* « L'homme passe, » *transit homo*, et comme si nous ne comprenions pas assez déjà, par cette expression, que cette terre où *nous passons* ne saurait nous être une patrie, le Psalmiste ajoute : *in imagine transit homo*, c'est en image, en représentation et en peinture que *l'homme passe*. Non-seulement *il passe*, mais il passe sans laisser plus de mouvement, d'œuvres, de vie, que ne le ferait le passage d'une statue, *in imagine transit*. Quelle est la vraie Patrie? Sans nul doute l'éternité et elle seule. Là tout est fixe, permanent, inébranlable; les années de cette Patrie sont *les années éternelles :* cette patrie elle-même, c'est *la région des vivants*, la terre de l'éternelle et impérissable vie, c'est « l'immobile royaume, » c'est « la cité permanente [1]. » Rien n'y est plus fragile, ni caduc, ni sujet à l'altéra-

[1] Hebr.

tion et au changement. De plus la patrie n'est pas seulement la permanence, c'est encore la société. Dans l'exil, durant le voyage, l'homme n'a pas plus de société véritable qu'il n'a de véritable demeure. Tout est agitation, tumulte, course affolée à travers les choses, tout se touche, ou plutôt se coudoie, rien n'est lié, rien ne se tient. Et pourquoi les enfants de Dieu ne formeront jamais avec les enfants des hommes de société véritable? Pourquoi nous les trouverons tous *assis* à l'écart, *le long des fleuves de Babylone*, jamais dans la cité même, jamais en plein cœur de « Babylone ? » En voici les trois raisons péremptoires. La Société ne se construit que sur la base d'une triple communauté : communauté de sentiments, communauté d'intérêts, communauté de services. Où ce triple lien se rompt, la société devenue impossible ne tarde pas à se dissoudre : on peut habiter la même terre, on n'y forme pas une société.

Or jamais âmes ne furent plus différentes, jamais sentiments ne s'entrechoquèrent davantage qu'entre les enfants de Dieu et les amateurs du monde. Pas un point de contact, nul centre commun par où il soit possible de les réunir. Où les uns s'arrêtent et se fixent, les autres poursuivent une rapide et infatigable route. L'homme du monde, victime d'une grossière méprise, et qui du grand chemin fait sa demeure, et des années fugitives son immuable éternité, dit dans l'ivresse d'un orgueil insensé : *non movebor in æternum*, « à jamais on ne pourra m'ébranler ! » L'enfant de Dieu sourit de pitié, presse à travers le chemin son pas d'exilé et de voyageur, et murmure son habituelle devise : *je suis pèlerin comme mes pères*, je me hâte, je fuis, je prends vers l'éternité un essor que rien n'arrête, *qui me don-*

nera des ailes et je m'envolerai et je m'irai reposer [1] ? L'homme du monde aperçoit tout sur la terre, dévore tout de l'insatiable regard de ses convoitises : une seule chose lui échappe, c'est Dieu. Dieu est non avenu pour ces hommes, *il n'est pas devant leur regard*, il n'entre pour rien dans les calculs de leur intérêt ni dans les péripéties de leur existence. *Ils n'invoquent pas Dieu : l'empire a dit dans son cœur : Dieu n'est pas* [2]. Leur vie se déroule, leurs plans s'organisent, leurs entreprises s'accomplissent, sans que Dieu y soit jamais ni pour rien invoqué. L'ordre surnaturel n'existe pas pour eux, c'est chimère et folie. Leur parle-t-on de Dieu : ils répondent : *et où donc est Dieu ?* Leur montre-t-on du doigt les splendeurs divines du ciel à conquérir, *ils abaissent leurs yeux vers la terre* [3], et avec leurs yeux leurs cœurs, leurs espérances, leurs désirs. Leur fait-on le récit délicieux, la prophétie enchanteresse d'une béatitude et d'une gloire infinies à posséder dans la Patrie de tous les biens, ils n'ont à cette annonce que le sourire de l'incrédulité. Imaginations! rêves de cerveaux malades ! « Ces biens qui nous les fera voir, » *quis ostendit nobis bona?* « L'homme animal, » qui ne vit que pour la nature et dans la matière, ne conçoit rien que ce qui est terrestre et matériel ; *eux, c'est dans les coursiers et les chars*, le faste de l'opulence, le tumulte des plaisirs, la satiété de tous les biens de ce monde qu'ils placent la félicité. Voilà les gens du monde; voici les enfants de Dieu. Dieu remplit leur âme, absorbe leurs pensées, illumine leur regard, se montre partout, se laisse apercevoir sous le voile lucide des choses, Dieu, tour à tour, avec ses immensités, ses douceurs suaves,

[1] Psal. LIV. — [2] Psal. LII — [3] Psal. XVI

ses charmes exquis, sa puissance sans borne, sa sainteté et sa justice infinies. Le chrétien trouve Dieu partout quand l'incrédule ne le voit nulle part. Quand l'un dit, branlant la tête : *ubi est Deus eorum ?* l'autre s'écrie dans un transport d'admiration, de frayeur et d'amour : *où irai-je, ô mon Dieu, pour éviter votre visage*[1] *?* Même abîme entre eux en face de la destinée. Quand l'incrédule nie la splendeur divine du paradis catholique, le chrétien y jette par avance toute son âme et tout son cœur : *Oh ! quand viendrai-je, quand apparaîtrai-je devant la face du Seigneur ? Je me nourris de ma tristesse et de mes larmes nuit et jour, m'entendant interpeller sans cesse : « et où est-il donc ton Dieu ? » J'ai rappelé mon souvenir, j'ai répandu mon âme, oh ! oui ! j'irai à la demeure admirable du Seigneur, j'entrerai dans la maison de Dieu. O Dieu, quand m'apparaîtra votre gloire, je serai rassasié*[2]. Ainsi se creuse entre eux l'abîme, ainsi s'élève le mur de séparation. Une direction tout opposée leur donne des sentiments tout contraires. Des uns il est dit : *incurvaverunt animam*, « ils ont abaissé leur âme jusqu'à terre ; » des autres : *ascensiones disposuit in corde*[3], « il y a des élévations, » des sommets magnanimes, de puissants essors « dans ces cœurs. » Les uns sont les conquérants d'une gloire divine et éternelle, les autres travaillent à se creuser un sépulcre. *L'insensé et le fou périront ; à d'autres ils laisseront leurs richesses, le sépulcre sera leur demeure à jamais ; de génération en génération ils l'habiteront ; ils n'ont laissé que leurs noms sur la terre*[4]. Et nous autres les enfants de Dieu ? *Dieu rachètera notre âme du*

[1] Psal. CXXXVIII. — [2] Psal. XVI. — [3] Psal. LXXXIII. — [4] Psal. XLVIII.

sépulcre, Dieu nous recueillera près de lui. Eux sont les fils de la poussière, nous sommes nous autres les fils de l'héritage éternel. A eux les pensées frivoles, les désirs étroits, les chétives espérances, à nous les vouloirs divins, les horizons sans limite, les pensées éternelles, les aspirations infinies.

Dans ce qui précède se montre déjà une nouvelle et profonde différence entre la famille mondaine et la famille de Dieu : la différence des intérêts. Quelle union possible, là où les intérêts sont opposés ? Et quelle identité d'intérêts possible là où les destinées, le but, le terme final, les routes à suivre, les moyens à employer, les obligations à remplir, sont absolument et universellement contradictoires ? Pour l'un la douleur est une malédiction, pour l'autre un remède, un auxiliaire et une espérance. Pour celui-ci la prospérité terrestre est un piége dont il se défie, pour celui-là elle est un bien suprême qu'il appelle de ses vœux les plus ardents et couve, pour ainsi parler, de ses plus avides regards. L'un « répute le rire une folie et un mensonge, » l'autre, ne béatifie que la plus rieuse et la plus folâtre existence. L'un écoute docilement Dieu, qui lui dit : « Bienheureux ceux qui pleurent ! » L'autre ne trouve dans cette parole qu'extravagance, et dans les larmes qu'une faiblesse sans excuse ou un désespoir sans remède. Où l'un place sa fortune, l'autre met sa ruine ; où tout finit pour l'homme du monde, tout commence pour l'enfant de Dieu. Le sépulcre de l'un est un écroulement universel et une éternelle ruine ; la tombe de l'autre est pleine d'espérance et de vie. L'un s'engloutit dans la mort comme dans un gouffre sans issue, l'autre dit en face du trépas cette extraordinaire parole : « J'aspire à ma dissolution, et mourir m'est un gain. » Divisées à ce

point dans leurs intérêts les plus fondamentaux, comment les deux sociétés formeraient-elles jamais une famille? Non jamais : toute union demeure impossible, et le mot du Psalmiste est le seul mot de la situation : l'enfant de Dieu dit de lui-même : *je ne suis qu'un étranger au milieu de mes frères.* Il dit des enfants du monde : *dès leur naissance ils sont dévenus des étrangers,* « alienati sunt peccatores a vulva » *Les fils des étrangers n'ont eu pour moi que fourberies et mensonges, les fils des étrangers ont vieilli dans le vice, ils ont chancelé dans le chemin* [1].

Si l'intérêt commun est un lien puissant, la réciprocité des services en est un autre d'une universelle efficacité, L'homme, chétif atome quand il est seul, devient un conquérant et un dominateur invincible quand de ses forces et de celles de ses semblables il forme un faisceau puissant. Mais ici encore, les enfants de Dieu trouvent au milieu même du monde, *la terre étrangère* [2], la solitude stérile et morte : nulle part ils ne peuvent employer les mondains ni être employés par eux. Les voici les uns pour les autres des êtres inutiles, *inutiles facti sunt.* « Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui est à lui. » « Ce n'est pas que les hommes du monde s'aiment les uns les autres : c'est tout le contraire, et le monde est rempli de haines et de jalousies, mais c'est que les plaisirs et les intérêts du monde font des liaisons et des commerces agréables. Mais les disciples de Jésus, Christ n'ont rien qui plaise au monde. Le monde veut des flatteurs : on n'y vit que de complaisances mutuelles en s'applaudissant l'un l'autre. A quoi est bon un chrétien ? Il est inutile : il n'entre ni dans nos plaisirs,

[1] Psal. XVII. — [2] Psal. CXVIII.

ni dans nos affaires qui ne sont que fraudes. « Défaisons-nous-en, disent les impies dans le livre de la Sagesse, *car il nous est inutile*[1] ; sa vie simple et innocente est une censure de la nôtre, il faut le faire mourir, puisqu'il ne fait que troubler nos joies. Chrétiens, innocent troupeau, c'est ce qui vous fait la haine du monde! Vous ne savez point vous faire craindre, ni rendre le mal pour le mal, vous serez bientôt opprimés : quelque paisibles que vous soyez, on ne laissera pas de vous reprocher que vous faites des cabales contre l'État, pour lequel vous levez sans cesse les mains au ciel, et vous serez les ennemis publics[2]. » Après Bossuet, écoutons un docteur de l'Église nous rendre admirablement bien compte de la réciproque *inutilité* des enfants de Dieu et des gens du monde, et du réciproque isolement qui suit cette inutilité. « Le monde, dit saint Grégoire le Grand tourne en ridicule la candeur du juste. Toute la sagesse de ce monde consiste à voiler les tortuosités de son cœur, donner aux mots de trompeurs dehors, présenter le faux sous les apparences du vrai et le vrai sous celles du faux. Tel est l'art dont la jeunesse est soigneusement instruite, telle est la science dont on paye à prix d'or l'acquisition. Les plus versés dans cet art du memsonge, couvrent la foule du plus transcendant dédain ; les inhabiles ne sont plus, dans un milieu qui les raille, que de gauches et timides maladroits. Des noms complaisamment adoucis recouvrent cette duplicité odieuse,

[1] Sapient. II. — [2] Frappante parole de Bossuet! Il y a quelques mois à peine, en plein cœur de notre dernière Chambre, en face de la France et de l'Europe, un misérable, un *fils d'étranger*, dénonçait les catholiques comme les seuls vrais ennemis de l'État! Cette situation et ces vérités sont de tous les siècles.

qui devient bon ton et urbanité. Le monde enseigne à ses partisans à gravir les plus hauts sommets des honneurs, et à placer le suprême bonheur dans la possession de ces vanités éphémères ; il veut qu'aux maux reçus on réponde par des maux plus cruels encore, que les plus forts écrasent violemment tout ce qui leur résiste, que les plus faibles assouvissent furtivement sous les dehors d'une bonté feinte, une vengeance qu'ils ne peuvent obtenir ouvertement. Tel est l'enfant du monde ; voici l'enfant de Dieu. Jamais l'orgueil ne lui fait taire la vérité, sa parole est l'expression exacte de la vérité, le vrai il l'aime, le faux il l'évite ; il fait le bien sans songer au retour, il souffre plus volontiers le mal qu'il ne s'en rend coupable ; jamais il ne cherche à venger une injure, l'injure qu'il reçoit pour la défense de la vérité, il la répute un gain précieux. Voilà la candeur dont le monde fait l'objet de sa dérision ; pour les sages et les habiles du monde, la simplicité de la vertu est folie, tout ce qui se fait innocemment pour eux se fait sottement, tout ce qui obtient l'assentiment et l'hommage de la vérité mérite par contre les dédains de la prudence charnelle. Qu'y a-t-il de plus sot aux yeux du monde que livrer son âme dans une parole sincère, ne recourir à aucune ruse ni aucun mensonge, ne rendre jamais injure pour injure, prier pour ceux qui nous maudissent, rechercher l'humble pauvreté, abandonner ses richesses, n'opposer aucune résistance à qui en dépouille, à qui frappe à la joue gauche présenter la droite ? Le juste est ainsi un objet de mépris pour le monde, et est jugé absolument indigne d'intérêt et de faveurs. Tandis qu'aux regards cachés du juge suprême il brille de l'éclat de ses vertus, il est resplendissant de mérites, ici-bas il a horreur de la louange, et

accueille avec joie l'humiliation. Son corps peut s'amaigrir et se dessécher dans les austérités du jeûne, son âme s'engraisse dans les satiétés du divin amour. Toujours prêt aux luttes de la patience, toujours en armes pour la défense de la justice, les injures qu'il reçoit sont ses titres de gloire et les objets de sa joie. A ceux qui pleurent il donne ses larmes, à ceux que la prospérité couronne, il donne le tribut sincère de ses joies [1]. » Dans cette contrariété complète, absolue, universelle de sentiments, de manière d'être, de façon d'agir, quelle entreprise pourrait jamais tenir unis le mondain et l'enfant de Dieu ? Comment l'emploi de moyens si différents ne leur interdirait-il pas toute action commune ? Reste donc la parole du Psalmiste : *je suis devenu un opprobre pour eux, une fable, un objet de dérision et de mépris* [2]. L'enfant de Dieu est pour le monde un être ridicule, *les buveurs de vin font des chansons sur lui* [3] ! Toutes ses idées confondent le monde, toute sa conduite le choque, le contredit, l'irrite. Au milieu de la foule l'enfant de Dieu est seul : *je suis étranger sur la terre* [4] ; la foule remplit tumultueusement la demeure, moi *je suis comme le passereau solitaire au haut du toit.* Ma vie pour le mondain semble une ruine, ma lumineuse espérance n'a pour lui qu'obscurité et ténèbres; mes joies intimes, il ne les saurait comprendre, ma modestie et ma retenue ne lui apparaissent que mélancolie, humeur sombre et bizarre, mœurs insociables et sauvagerie; il me regarde *comme un hibou caché dans des ruines.* Tout pour le chrétien, dans ses rapports avec le monde, se résume par ce mot : *SINGULARITER*

[1] S. Gregorius pap. *ex libr. Moral.* — [2] Psal. XXX. — [3] Psal. LXXVIII. — [4] Psal. CXVIII.

SUM EGO DONEC TRANSEAM [1], « je suis un être à part, jusqu'à ce que, quittant le monde où rien ne me ressemble et où je ne ressemble à rien, m'élevant jusqu'aux hauteurs divines pour lesquelles je me sens créé, j'aille retrouver mes pareils dans ma patrie des Cieux. »

II. Mais notre doctrine manquerait de plénitude et d'énergie si nous donnions le monde seulement comme une terre étrangère : elle est de plus, pour les enfants de Dieu, une terre *odieuse*. Écoutez-les s'en ouvrir dans une plainte amère et un appel brûlant : *Malheur à nous ! Comme notre exil se prolonge ! Nous n'en pouvons plus d'habiter ici-bas !* Pourquoi cette malédiction et cette plainte ? Pourquoi ce séjour du monde devenu si odieux ? Pourquoi ces âmes par milliers fatiguées de leur exil et appelant avec une invincible ardeur l'heure de la délivrance ? *Une nuit ténébreuse m'a enveloppée et j'ai dit : qui me donnera des ailes comme à la colombe, et je m'envolerai et je m'irai reposer* [2]. *Et voici que je me suis éloignée en fuyant, et me suis retirée dans la solitude.* Ainsi l'âme chrétienne rend compte elle-même de ce qui l'éloigne du monde et le lui rend odieux. *Une nuit ténébreuse l'y enveloppe* [3], les vérités qui lui sont sa radieuse et indéfectible lumière sont niées, bafouées, opprimées dans le monde qu'elle habite, les maîtres, les tyrans, sont « les rois des ténèbres, » *rectores tenebrarum harum*. La foule, la multitude, ceux qui l'approchent et au milieu desquels elle doit converser et agir « ont l'intelligence chargée de ténèbres ; » tout ce qui a nom Dieu, âme, vertu, récompense éternelle,

[1] Psal. CXL. — [2] Psal. LIV. — [3] Psal. LIV.

surnaturelle et divine destinée est dans ce monde ténébreux comme les visions fantastiques et les chimères de la nuit. Son Dieu? Ah! ce Dieu qui pour elle est la seule réalité vivante, est pour ceux qui l'entourent l'objet du plus complet oubli et du plus absolu dédain : *mes larmes sont devenues ma quotidienne nourriture, tandis que je m'entends sans cesse interpeller : Mais ton Dieu, où donc est-il*[1]? Ce Dieu qu'elle invoque avec ardeur ne trouve autour d'elle que des lèvres muettes et des cœurs glacés : *Deum non invocaverunt.* Et non-seulement dans cette terre odieuse, dans ces réunions sans christianisme, dans ces foyers domestiques attristés et assombris par l'incrédulité de plusieurs membres, Dieu n'est pas invoqué, mais il est méprisé, il est trahi, il est outragé. *Dixit insipiens in corde suo : non est Deus.* « L'impie a irrité Dieu, » *irritavit impius Deum.* « Ils vous ont exaspéré, ô mon Dieu, » *irritaverunt te, Domine*[2]. Oh! quel supplice pour l'âme fidèle, quelle torture de toutes les heures! quelle désolation de toute la vie! Perpétuellement sa foi est méconnue, ses convictions les plus intimes outragées, sa profession chrétienne contrainte, tout son être surnaturel froissé et meurtri. Comment ne lui serait-elle pas odieuse, cette terre où tout ce qui lui est plus cher qu'elle-même et sa propre vie est dédaigneusement foulé aux pieds?

La situation actuelle de la France, nous oblige à quitter les généralités trop vagues de la question, pour entrer dans des détails aussi vrais et aussi précis qu'ils sont douloureux. Notre époque et la composition tout unique de notre société contemporaine rendent, comme cela ne se vit jamais ni nulle part, odieux et insuppor-

[1] Psal. XLI. — [2] Psal. CXVIII.

table aux âmes chrétiennes le séjour du monde. Notre France actuelle, fille de l'impiété voltairienne du dix-huitième siècle, et des commotions révolutionnaires du dix-neuvième, est divisée jusque dans l'intérieur des familles, en deux parties distinctes: ceux qui sont restés fidèles à la foi catholique, ceux qui l'ont oubliée. Sans doute, l'urbanité, les convenances, la charité et la longanimité chrétiennes peuvent adoucir les chocs et prévenir les explosions : au fond la plaie est béante, l'abîme reste creusé, et la muraille de séparation divise les cœurs, les intelligences et les volontés. Depuis tantôt un siècle que l'État s'est déclaré athée et que l'éducation des jeunes gens est devenue franchement incrédule, une génération sans foi s'est levée ; aux fils de Voltaire qui remplirent la société de 1830 de leur impiété rieuse, a succédé la génération actuelle, acquise dans sa plus grande partie à un matérialisme abject, à une indifférence morne et grossière, souvent à une hostilité furieuse contre l'Église, toujours à une opposition sournoise et mesurée, autant que haineuse et implacable. Ces hommes vous les trouvez partout, ils sont à tous les postes, ils dominent dans tous les intérieurs. Or qu'y font-ils ? Quelle pression leur vie irreligieuse fait-elle peser sur les âmes qui dépendent d'eux ? Hélas ! il est trop aisé de le savoir, l'expérience s'en déroule à chaque pas. Le plus souvent, nous le voulons bien, leur triste irréligion se contente de désoler la famille par le coupable exemple de la désertion. Ils ne persécutent pas, mais ils glacent. La charité chrétienne, la pieuse amabilité d'une mère, d'une épouse ou d'une fille, anges égarés et perdus dans les régions de la mort, ont beau faire luire sur le foyer domestique ses plus chauds rayons, un froid mystérieux pèse sur tous les cœurs,

un malaise indéfinissable avertit que les consciences sont violentées. Et ce n'est pas tout : la plaie s'élargit encore, et l'abîme devient plus profond. On permettra à la jeune fille de demeurer la douce et charmante captive de la vertu et de la foi catholiques : en dépit de la haine et des tentatives révolutionnaires, les mains chrétiennes recueilleront ces précieux dépôts, et cultiveront ces fleurs que l'esprit du monde eût flétries. La femme s'élèvera dans la vigueur immaculée de la religion, et en même temps, par une contradiction impie le jeune homme sera livré à une éducation sans Dieu. Il ne sera pas honoré encore des signes de la virilité, il n'aura pas atteint la plénitude de l'être, que déjà une irréligion prématurée épouvantera les oreilles chrétiennes du cynisme de ses blasphèmes et de ses négations. Impie, infortuné de quinze ans ! Compterons-nous les larmes d'une mère, à laquelle l'oppression d'un époux irréligieux ou indifférent aura imposé cette poignante torture ? Ah ! ils ne sauront jamais les douleurs qu'ils causent, ces pères et ces époux qui créent ainsi des foyers domestiques désolés par l'irréligion. Ils ne sonderont jamais la profondeur de ces blessures, ils n'entendront jamais ce que les plaintes des consciences opprimées ont de poignant et de désespéré ! Et jusqu'ici nous n'avons mis en scène et livré à la vindicte de toute conscience honnête, que les chefs de famille irréligieux sans fanatisme et corrupteurs sans parti pris. Que dire de ceux qui se font tyrans implacables ? qui portent la haine de la religion jusqu'à n'en vouloir plus souffrir le plus vague et le plus lointain spectacle, le mépris de la conscience jusqu'à fouler aux pieds ses droits les plus inviolables et les plus sacrés ? Notre société contemporaine commence à voir de ces tyran-

nies hideuses, au prix desquelles les autres n'ont plus de violences et ne comptent plus de forfaits. Que deviendra entre ces mains immondes, sous ce joug impie, dans cet intolérable milieu, la piété d'une épouse, la vertu d'une fille dont Dieu a obtenu la foi et conquis le cœur ! Ah ! c'est pour elles que le monde ne sera plus seulement une terre étrangère, mais un *odieux* exil ! Et qui s'étonnera de surprendre dans ces jeunes âmes des rêves d'affranchissement ? Qui osera faire un crime à la jeune vierge odieusement persécutée et opprimée dans ses convictions religieuses de soupirer cette élégie du Psalmiste : *La tristesse me consume au milieu de mon angoisse, le trouble me saisit quand j'entends parler les pécheurs, quand l'oppression du mal m'accable. Je suis tout environnée de péchés ; des colères et des oppositions me poursuivent, mon cœur est plein de trouble au-dedans de moi, de mortelles frayeurs me torturent, la crainte et l'épouvante fondent sur moi, une nuit épaisse m'environne ; et j'ai dit : Oh ! qui me donnera des ailes comme à la colombe, et je m'envolerai, et je m'irai reposer. Et voici que, m'éloignant, j'ai pris la fuite pour aller habiter la solitude* [1] d'un cloître béni. Ah ! sans doute nos *libéraux*, habiles en toutes les oppressions, avides de tous les despotismes, ont trouvé un remède à cette situation violente et contre nature [2], dont ils sen-

[1] Psal. LIV. — [2] Il est bon d'entendre ces confessions et ces menaces. « Pour moi c'est un spectacle auquel je ne m'accoutume pas, de voir un ami de la liberté donner son enfant à l'Eglise, qu'il ne cesse de proclamer l'ennemie de toute liberté. Et ce n'est pas l'exception, c'est la règle. La démocratie parmi nous est ainsi faite, que tout enfant qui vient au monde reçoit en naissant le baptême et le sceau de l'ennemie de la démocratie.

tent eux aussi le contre-coup douloureux : il suffira de déchristianiser la femme, en ouvrant à ses premières années l'école sans Dieu [1]. Ils le voudraient bien! Peut-

La jeunesse arrive, l'adolescent est confirmé par la même puissance hostile. Dans la communion il jure de demeurer fidèle à ce même adversaire, qui, de son côté, lui jure une inimitié implacable. Après cela le mariage, puis la mort. Et cet ami de la liberté depuis sa naissance jusqu'à son dernier jour, est à toutes les circonstances solennelles le témoin, le gage, le disciple, le client, la proie et le jouet de l'Église ennemie.

« La démocratie, la liberté ne seront que des mots aussi longtemps que vous les servirez du bout des lèvres, et que vous les renierez, que vous les livrerez, dès que l'occasion solennelle s'en présentera dans la vie ou dans la mort.

« Car il faut savoir pour qui vous êtes, et avec qui vous êtes. Voulez-vous l'absolutisme, le despotisme intellectuel et civil ? Croyez-vous que la servitude de l'intelligence soit un bien ? Dans ce cas donnez vos enfants à l'Église. Voulez-vous au contraire la liberté, le développement de la raison ? Dans ce cas il est monstrueux de donner vos enfants à l'Église, qui maudit ce que vous croyez. Quand je songe que de votre plein gré vous livrez, vous abandonnez ces intelligences naissantes, qui ne peuvent se défendre à l'Église que vous condamnez, que vous maudissez vous-mêmes, de quel mot me servirai-je? Le mot que je vais prononcer est dur, mais il est nécessaire : C'est une sorte d'infanticide moral que vous consommez, le sachant ou l'ignorant. » (Edgar Quinet.) — Voilà le manifeste de la libre pensée contemporaine. Les familles sont bien et dûment averties. Tout époux, tout père libre penseur doit, sous peine de trahison, faire peser sur les siens le plus effroyable des despotismes, celui qui écrase la conscience et charge l'âme des chaînes les plus indissolubles. Que l'on s'étonne après cela des tortures que les âmes sont appelées à subir dans le monde et des efforts qu'elles tenteront héroïquement pour y échapper !

[1] « Des écoles ont été fondées dans le but systématique de

être y arriveront-ils, mais pour le moment la France, quoique bien malade, garde encore trop de séve catholique et trop aussi de son antique bon sens. En attendant que la jeune fille sorte comme le jeune homme d'une éducation antichrétienne, sans foi, sans principes, sans conscience, sans vertus, en attendant que nous ayons des filles, des épouses, des mères *libres penseuses*, qu'y aura-t-il et que verrons-nous ? Toujours la *terre odieuse*, la terre sans soleil, où ces fleurs se dessèche-

former des jeunes filles libres penseuses..... Il ne s'agit pas ici de quelques excentricités exceptionnelles ou d'aberrations sans portée : il s'agit d'une grande œuvre de propagande, dont on ne dissimule ni le fond, ni le but, ni les tendances, ni les résultats. La vérité est que nous sommes en face d'une profonde et vaste entreprise d'impiété, dirigée contre les jeunes filles françaises. Ce sont des pépinières de filles et de femmes libres penseuses qu'on veut créer et multiplier : et c'est dans toutes les provinces de France comme à Paris, et même à l'étranger, qu'on se propose de les propager.

« Voilà où l'on nous mène et où nous en sommes dans un enseignement public. On fait bien mieux que de discuter sur l'indépendance de la morale, on sépare en fait l'éducation et la morale de la religion, de toute religion, de toute croyance ; on élève des jeunes filles en libres penseuses, et celles-ci à leur tour, devenues mères de famille ou institutrices, formeront de nouvelles générations de filles et de femmes libres penseuses. Et cet esprit on le leur inspire dans les occasions les plus solennelles, les plus capables de laisser de fortes impressions dans leur esprit et dans leur cœur. Il est manifeste que si un tel système d'éducation pouvait se généraliser et prévaloir pour les jeunes filles dans notre pays, il ne faudrait pas deux générations, il n'en faudrait qu'une, pour faire de la France une nation d'impies et un peuple comme il ne s'en vit jamais sous le soleil. » (Monseigneur l'Evêque d'Orléans ; *les Alarmes de l'Épiscopat*, p. 14.)

ront, la terre meurtrière d'où nos jeunes filles persévéreront à vouloir s'échapper : *quis mihi dabit pennas ?...* Trois avenirs se présentent pour ces âmes malheureuses qu'opprime un despotisme sans conscience, sans pudeur, sans merci. Ou elles resteront au milieu du monde. Mais quelle vie sera la leur ! Perpétuellement froissées dans ce que l'âme a de plus intime et de plus délicat, tyrannisées dans leur croyance, soumises pour leurs devoirs religieux à la plus odieuse tutelle, blessées mortellement dans leur conscience, au sanctuaire même de toute liberté, au centre de tout affranchissement : telles sont ces âmes, esclaves sous une liberté apparente, de la plus implacable tyrannie. Ou bien, hélas ! elles se façonneront au joug, s'habitueront à l'horreur d'une vie sans religion, et trouveront dans la trahison de leur conscience et le reniement de leur Dieu, une paix à la fois lâche et criminelle, en attendant qu'elles aillent répondre de leurs serments violés et de leur foi éteinte. Malheureuses qui n'ayant pas eu le courage d'affronter le combat avec l'homme, affrontent la plus terrible des luttes avec la justice de Dieu. Reste un troisième parti, beaucoup le prennent : le monde s'en plaint, le monde crie au fanatisme, il jette au seuil de nos couvents l'écume de ses malédictions et de ses blasphèmes : s'il gardait une plus calme équité et de plus justes appréciations des choses, il verrait que lui-même est en grande partie coupable des désertions dont il se plaint et des vides dont il s'irrite :

Où peuvent se cacher tes saints?
Les pécheurs couvrent la terre !

Quand une âme candide et pure a vu autour d'elle s'étaler la corruption, quand les chants dissolus ont

meurtri son oreille, que sa foi manque d'air et étouffe dans une atmosphère épaisse d'incroyance et d'hostilité, que le sarcasme l'a blessée au plus profond de son être, et que toute sa vie ne fait plus, dans un milieu ennemi, que se dessécher et se flétrir, elle se prend à rêver à d'autres cieux, elle porte son regard vers quelque terre promise, où sans crainte elle pourra vivre à Dieu. Le cloître pieux, la chaste et croyante solitude deviennent l'objet de ses incessants désirs : *Elle dit : qui me donnera des ailes*[1] ? .... Elle soupire, longtemps peut-être, elle déchire beaucoup son cœur, elle mouille de beaucoup de larmes les débris épars de ce qu'elle quitte sans cesser de l'aimer, mais elle ajoute avec une plénitude de volonté que rien n'arrête : *j'ai pris la fuite, je me suis éloignée, et ma demeure est la solitude.* Encore une fois que le monde rugisse, soit ! mais au moins qu'il sache reconnaître, avec l'illustre saint Jean Chrysostome, que le cloître serait plus rare si les âmes trouvaient ailleurs, au lieu d'une terre *odieuse*, la terre féconde de la piété et de la vertu.

III. — Mais le monde, outre qu'il est aux âmes une terre *odieuse*, leur est encore une terre *ennemie*, une terre où tout est pernicieux et hostile, et dont il est trop vrai de dire « qu'elle dévore ses habitants. » Y demeurer, c'est se perdre; vivre dans Sodome, c'est se jeter dans les flammes; aimer le monde, c'est encourir les malédictions qui le frappent, car c'est embrasser ses maximes, suivre ses erreurs, conniver à ses crimes, et se trouver bientôt comme lui-même, *totus in maligno positus* [2].

[1] Psal. LIV, — [2] Joan. Epist.

Sans raisonnements, sans recherches profondes, contemplons seulement un spectacle que nous trace l'Écriture, voyons les troupes captives, les prisonniers gémissants dans leur *terre ennemie.*

Le long des fleuves de Babylone nous nous étions assis, et nous pleurions au souvenir de Sion. Aux saules du rivage nos harpes restaient suspendues. Et nos maîtres qui nous avaient menés en captivité, réclamaient de nous le chant de nos cantiques de Sion. Ah! comment chanter les cantiques du Seigneur sur la terre étrangère? O Jérusalem, si je t'oubliais, que ma droite perde le mouvement! Que ma langue reste fixée à mon palais si je perdais ton souvenir, si je ne faisais pas de Jérusalem le premier objet de ma joie! O Seigneur, souvenez-vous des fils d'Edom au jour de Jérusalem. Ils disaient : détruisez, détruisez tout jusqu'aux fondements! Fille de Babylone, ô malheureuse, béni soit celui qui te rendra tous les maux que tu nous as faits! Bienheureux qui saisira tes enfants et les brisera contre la pierre[1]!

Les voilà, ces troupes captives, ces âmes enchaînées par le monde, traînées par lui hors de leur patrie, de leur cité, de leur temple, réduites à n'habiter plus que la rive inhospitalière d'un fleuve. Telle est la situation faite par le monde aux âmes chrétiennes.

Étudions chaque détail du palpitant tableau que nous présente le Psalmiste, scrutons chaque trait de cette lamentable vie d'exilé et de captif. Voyons d'abord quels dangers courent ces âmes enchaînées au milieu du monde, quels sont les désastres de leur captivité, puis ensuite quelles ressources leur restent et comment elles peuvent assurer leur affranchissement et leur salut.

[1] Psal. CXXXVI.

Quatre traits nous peignent les dangers des âmes chrétiennes au sein du monde. Le Psalmiste nous montre les captifs et les exilés *assis le long des fleuves de Babylone* [1]. Babylone elle-même est bâtie sur les *fleuves,* les eaux courantes et fugitives : rien en elle de fixe et de durable, rien qui ressemble à la fermeté d'un sol que les générations foulent sans l'entamer ni l'amoindrir. Les fleuves de Babylone, ce sont les joies fausses, les prospérités caduques, les richesses incertaines, les honneurs qui s'enfuient, les trônes qui croulent, les royautés que le lendemain la foule traîne aux gémonies, tout cet ensemble de corruption et de mort dont l'Apôtre disait : « la figure de ce monde passe, » *prœterit figura hujus mundi.* Oh ! quel danger d'être *assis le long des fleuves de Babylone* [2] ! de vivre au sein des délices et des ivresses décevantes du monde. L'âme s'arrête, contemple, se fixe dans l'admiration et l'amour de ces splendeurs éphémères, elle en fait le bonheur, elle y place la destinée et la fin dernière, elle se courbe, elle adore, c'est son Dieu, c'est son culte : malheureuse ! créée pour un ciel éternel, elle laisse sa destinée divine en proie au courant et aux agitations d'un fleuve rapide, qui la mène à des abîmes sans fond [3] ! Et ce

[1] Psal. CXXXVI. — [2] Psal. CXXXVI. — [3] « Attendite flumina Babylonis. Flumina Babylonis sunt omnia quæ hic amantur et transeunt..... Nescis quo te miseris. Fluvius est iste Babylonis : et quod multum sonat, strepitus aquæ saxa percutit. Attende quia fluit, percutit, attende quia labitur. Et si attendas quia fluit et labitur, cave quia trahit. » (Sanct. August. *Explanat. in Psalm. CXXXVI.*) — « Flumina Babylonis sunt bona temporalia hujus mundi, quibus qui affixi sunt per desiderium, ut avari, ambitiosi, voluptuosi, magno sonitu contentionum et litium alliduntur ad saxa et cum ipsis

n'est pas tout encore. En même temps qu'elle tourbillonne dans les ondes turbulentes des *fleuves de Babylone*, le Psalmiste nous la montre encore immobile, inerte, *assise* le long de leurs rivages maudits. Que fait l'âme qui a cessé d'aspirer au ciel ? qui, méconnaissant sa destinée éternelle, ne travaille plus que « pour une nourriture qui périt ? » Quelles sont ses œuvres ? Quel est son gain ? Quel « trésor » amasse-t-elle pour l'éternité ? Jésus-Christ vient à ces âmes et les questionne : « Pourquoi rester ainsi inactives tout le jour ? » Hélas ! ces âmes sont *assises*. Elles sont assises *le long des fleuves de Babylone*, comme le Prodigue était assis sur son fumier. Sous le symbole du « fleuve, » est représenté le fuyant, le caduc, l'éphémère des biens du monde; sous l'image du fumier, ce qu'ils ont de grossier et de criminel. Quant à leurs cruels mécomptes leurs douleurs éternelles, leurs amers et poignants désespoirs, ils nous apparaissent dans les larmes dont sont baignés les captifs. *Le long des fleuves de Babylone nous nous étions assis et nous pleurions* [1]. Ainsi le monde est pour les âmes une terre ennemie et deux fois maudite, cette terre les souille et elle les désole : en les jetant dans les eaux fugitives des jouissances qui passent, en les arrêtant nonchalamment sur des rivages étrangers, elle les écarte de l'acquisition et de la conquête des biens véritables : en les livrant en proie à ces fausses et cruelles ivresses, elle leur prépare des lendemains remplis de larmes, de regrets cuisants,

aquis volvuntur in præceps donec ad abyssum magni maris in æternum puniendi præcipitentur. » (Bellarminus, *Explanat. in Psalm.*.)

[1] Psal. CXXXVI.

de douleurs sans allégement ni espoir : *sedimus et flevimus.*

Nouvel et plus lamentable effet de la captivité des âmes au milieu du monde : elles y deviennent silencieuses, leur bouche se ferme, hélas ! comme leur cœur, leur prière s'éteint, le chant d'amour des enfants de Dieu expire sur leurs lèvres glacées : *aux saules du rivage nos harpes demeuraient suspendues.* Qu'est-ce que l'homme ? Saint Jean Chrysostome répond gracieusement : c'est une harpe mélodieuse que fait vibrer l'Esprit-Saint et d'où s'élèvent les magnificences et les suavités d'un cantique à la gloire de Dieu. Si *les cieux chantent la gloire du Très-Haut*, si de l'univers entier jaillit un chant de louange, combien plus l'homme, roi de cet univers, son inspirateur et son organe, fera-t-il entendre à son créateur la riche mélodie de ses vertus ? La vie chrétienne n'est qu'un vaste et splendide concert à la louange de Dieu : chaque vertu élève la voix, chaque belle et sainte action se mêle à l'harmonie de l'ensemble, chaque faculté de l'âme, chaque puissance du corps, chaque âge de la vie, chaque condition de la fortune est appelée à jeter sa note et à mêler ses divins accents. Quelles voix pures et suaves s'échappent du cloître solitaire ! Quelle puissante harmonie jaillit de la portion du monde qu'habitent les enfants de Dieu ! Mais quand ces Enfants de Dieu sont captifs à Babylone, quand l'esprit et les maximes du monde les ont enlacés dans des chaînes de fer, quand, au lieu de cheminer puissamment par les routes de l'éternité, ils demeurent *assis le long des fleuves de Babylone*, alors leurs voix se taisent et leur amour s'éteint. *Comment chanteraient-ils le cantique du Seigneur sur la terre étrangère ?* Hélas ! dans ce pays lointain, sur cette terre

ennemie du monde, on désapprend jusqu'à la langue des cieux [1] ! Les vraies maximes du christianisme n'ont plus de force, l'âme ne rend plus de sons chrétiens, tout est faux et tortueux dans ces intelligences, où Dieu n'est plus écouté, où la foi est muette, où la conscience elle-même n'élève plus qu'une voix mourante et des plaintes sans écho. Le monde pourra-t-il détruire plus encore la vie sainte dans ces pauvres âmes captives ? Ajoutera-t-il d'autres ruines à ces premières ruines ? Hélas ! oui, il a juré de tout jeter bas, de renverser l'édifice chrétien jusqu'à ses fondations les plus profondes : *dicunt : exinanite! exinanite usque ad fundamentum in ea.* Plus qu'à aucune autre époque un douloureux phénomène s'offre à nos regards. Des âmes ont eu la plus complète et la plus solide éducation chrétienne : la foi les a inondées de ses lumières, elles ont joui longtemps, dans la sécurité de la confiance, des vérités, des promesses, des révélations de Dieu. Quelques années s'écoulent, le monde passe sur ces existences : quel changement [2] ! Cette jeune fille si

[1] « Habent organa sua cives Jerusalem, scripturas Dei, præcepta Dei, promissa Dei, meditationem quamdam futuri sæculi ; sed cum agunt in Babylonia organa sua in salicibus ejus suspendunt. Salices ligna sunt infructuosa, et hoc loco ita posita, ut non aliquid boni possit intelligi de salicibus. Rigantur hæc ligna de fluminibus Babyloniæ, et nullum fructum ferunt, sicut sunt homines cupidi, avari, steriles in omni opere bono : ita cives Babyloniæ. » (Sanct. August. *Explanat. in Psal. CXXXVI.*) — [2] « Aliquando interrogant nos et dicunt nobis : exponite nobis rationem quare venit Christus, et quid profuit Christus generi humano. Dicunt nobis : *cantate nobis verba canticorum.* Reddite nobis rationem Adventus Christi et quæ est alia vita. Nolo credere, doce me rationem, quare mihi

ardente et si ferme dans sa croyance chrétienne, ce jeune homme si instruit et si convaincu, ces âmes si profondément vouées aux gloires et aux douceurs de la vérité catholique,vous les revoyez et vous ne les reconnaissez plus. Elles chancellent, elles hésitent : nos dogmes les plus clairs, nos vérités les plus absolues les trouvent indécises et rêveuses. Elles ne nient pas comme les incrédules, mais elles sont fécondes en objections et en difficultés, elles demandent l'amoindrissement de la vérité, l'atténuation, la réduction du mystère, elles ne veulent désormais que des *vérités diminuées*[1]. Quoi ! un enfer éternel ! Quoi ! un Pape infaillible ! Quoi ! une Église qui ose bien revendiquer pour elle seule le monopole absolu de la vérité et du salut ! Il faut tout expliquer à ces âmes, et nos explications ne triomphent plus de leurs défiances et de leurs pusillanimités : *defecit sanctus et diminutæ sunt veritates.*Que s'est-il passé pour ces âmes, et comment en sont-elles venues des générosités magnanimes de la foi aux trahisons ou du moins aux compromis et aux murmures de la défiance? Hélas ! *le long des fleuves de Babylone nous nous étions assis et nous pleurions : nos harpes restaient suspendues aux saules du rivage*[2]. Tel est le commencement de la perte des âmes au milieu du monde : puis ce mystère d'iniquité se continue, Babylone vient à ces âmes déjà abattues et défaillantes, Babylone parle, comme parlait Satan au paradis de l'Eden. *Et ceux qui nous avaient*

imperas ut credam. Ille dicturus est : dic mihi, canta mihi, redde mihi rationem. Astutus est, dolore quærit : non quærit quid discat, sed quid reprehendat. » (Sanct Augustin. *Explanat. in Psal. CXXXVI.*)

[1] Psal. XI. — [2] Psal. CXXXVI.

amenés captifs nous disaient : chantez-nous donc de vos cantiques de Sion[1]. On cause religion dans le monde. Ces discussions sans lumière, ni discrétion, ni bonne foi, furent peut-être à toutes les époques l'écueil de beaucoup d'âmes faibles : jamais le mal ne se fit désastreux comme de nos jours. La question religieuse est actuellement le fond et le dernier mot de toutes les questions. Que l'on cause politique, morale, philosophie, que l'on agite les problèmes sociaux ou les problèmes scientifiques, à l'instant le dogme révélé, le mystère catholique, Jésus-Christ, l'Église, la papauté, le sacerdoce, toutes les vérités les plus délicates et les plus intimes de la foi, ce qui ne se cause ou plutôt ne se chante que dans le sanctuaire de l'âme, sous l'œil de Dieu et le souffle de son Esprit, tout cet ensemble de célestes et divines choses est livré en pâture aux lèvres irrévérencieuses et ignorantes du premier venu. Entre les frivolités de la politesse et les lazzis du bel esprit, on traitera de nos dogmes, on réformera notre *Credo* séculaire, on tranchera sans appel la question des mystères, on tracera sa route à l'Église et l'on dira son fait à la Papauté ! Dans la presse quotidienne, l'imberbe surgi l'on ne sait d'où, entre un frivole

[1] « Quid respondemus ? Respondeo illi et dico : O homo, quomodo non vis tibi imperem ut credas ? Plenus es malis cupiditatibus. Si bonam dicam istam Jerusalem, non eam capis ; oportet ut exinaniaris quo plenus es, ut possis impleri quo inanis es. Ergo noli facile huic aliquid dicere. Lignum est salicis, lignum est sterile. Noli percutere organum ut sonet, suspende potius. Sed ille dicturus est : dic mihi, canta mihi, redde mihi rationem. Novi quis dicat, non bono animo audis, non sic pulsas ut tibi dignum sit aperiri. Ille te implevit qui me captivum ducit..... Quid

premier-Paris et un feuilleton impudique, effeuillera dans des mains indignes les fleurs de nos plus célestes vérités, et posera un pied sali jusque dans l'enceinte la plus réservée et la plus redoutable de nos révélations divines. Les *cantiques de Sion* sont chantés sur la place publique par des saltimbanques et des histrions ! Oh ! qu'on nous pardonne la vivacité de notre langage, jailli tout brûlant de l'indignation de notre cœur. Mais n'est-ce pas une intolérable chose qu'au milieu des facéties d'un journal comme parmi les inanités d'une conversation mondaine, des docteurs sans doctrine, des voix sans autorité, des juges sans mandat, ni bonne foi, ni respect, ni science, donnent sur les plus vénérables et les plus saintes choses leurs téméraires et frivoles appréciations ? Que les plus ignorants dans les matières de la religion soient les plus audacieux à nier et à contredire, si bien qu'il semble que la plus haute science, la science religieuse, est la seule sur laquelle on puisse disserter d'autant plus qu'on la possède moins ? Sans doute les âmes chrétiennes qui écoutent ces péroreurs légers, devraient les couvrir du mépris que mérite trop bien leur témérité : mais, hélas ! d'ordinaire il n'en est rien, soit politesse, soit complaisance, soit respect humain,

ergo respondemus ? Babylonia te portat, Babylonia te continet, Babylonia te nutrit, Babylonia de te loquitur : non nosti capere nisi quod fulget ad tempus, æterna meditari ignoras, non capis quod interrogas. *Quomodo cantabimus canticum Domini in terra aliena?* Vere fratres sic est. Incipite velle prædicare veritatem quantulamcumque nostis, et videte quam necesse sit ut tales patiamini irrisores et exactores veritatis, plenos falsitatis. Respondete illis exigentibus a vobis quæ capere non possunt, et dicite ex fiducia cantici vestri ; *quomodo cantabimus canticum Domini : in terra aliena.* » (S. Augustin. *Explanat. in Psalm. CXXXVI*.)

soit défaillance, l'on écoute, l'on sourit, l'on trouve qu'il y a du vrai, l'on approuve, l'on est presque convaincu. La gradation marquée par saint Bernard suit sa marche fatale. Ce langage semble d'abord insupportable à entendre, *primum importabile videbitur ;* puis il choque de moins en moins, *non adeo grave;* puis il ne paraît presque plus condamnable, *et leve senties ;* puis enfin l'âme déchristianisée n'en sent plus du tout l'injustice ni le danger, *paulo post nec senties* [1]. Reste un dernier pas à faire dans cette voie qui mène aux abîmes, bientôt, après avoir chanté aux incrédulités du monde *les cantiques de Sion*, on mêle aux chants de Sion les incrédulités du monde : on n'a plus qu'une foi altérée et méconnaissable, mélangée de sophismes, de doutes, d'erreurs, de négations inconscientes, on est catholique sans catholicisme, croyant sans croyance, chrétien sans Jésus-Christ. Le monde veut plus encore : il ne lui suffit pas d'ébranler une âme, il la veut renverser de fond en comble, détruire en elle, jusqu'aux fondements, tout l'édifice chrétien : *ils disent : détruisez tout en elle jusqu'aux fondements* [2] ! Cette clameur a dix-huit siècles de date : elle poursuit chaque âme chrétienne en particulier, elle poursuit l'Église entière [3]. Pour le monde c'est un premier triomphe d'enchaîner et de bâillonner l'Église, de la jeter aux catacombes, de lui enlever l'air

1 Sanct. Bernard., *de Considerat.* — 2 Psal. CXXXVI. — 3 « Quantas enim persecutiones passa est Ecclesia ? Quomodo dicebant filii Edom, id est, carnales homines, subditi diabolo et angelis ejus, colentes lapides et ligna, sequentes concupiscentiam carnis : extinguite christianos ! tollite christianos, nec unus remaneat, evertite usque ad fundamentum ? Nonne dicta sunt hæc ? » (S. Augustin. *Explanat. in Psalm. CXXXVI.*)

et la lumière, de la produire au prétoire, de la désigner aux huées de la foule, de lâcher sur elle toutes les haines et toutes les fureurs : c'est beaucoup qu'elle apparaisse sanglante et exténuée, couverte de hideux crachats et d'ignominieuses meurtrissures ; mais enfin comme elle reste vénérable sous sa pourpre de dérision et sa couronne d'épines : il la faut, comme dernière ressource, traîner au Calvaire et anéantir : *tolle! tolle! crucifige!* Alors les ruses se démasquent, les feintes douceurs font place aux clameurs furieuses : après avoir demandé *les cantiques de Sion,* on réclame le gibet, l'ignominie, la destruction et la mort ; *dicunt : exinanite! exinanite! usque ad fundamentum in ea* [1]. L'histoire de l'Église à travers les âges n'est guère que l'histoire de ce sinistre cri. L'histoire de notre époque, et tout particulièrement de l'heure présente, est l'histoire des efforts furibonds du monde pour dévaster les âmes et anéantir en elles tout ce que le christianisme y a si magnifiquement construit : *exinanite! exinanite!* Deux fondements soutiennent tout l'édifice chrétien des âmes : la foi et la vertu. C'est contre eux que la pioche révolutionnaire frappe avec fureur. Journaux, brochures, théâtres, publications savantes, littérature légère, plumes élégantes pour les salons, plumes ordurières pour la foule, tout est mis en œuvre pour détruire la foi et la morale. L'intelligence est enlacée dans mille objections et mille sophismes, le cœur est mis en face de toutes les séductions. Jamais le travail de l'enfer ne fut plus actif ni le péril des âmes plus extrême, ni la clameur meurtrière plus vibrante et plus universelle : *détruisez, détruisez tout jusqu'aux fondements* [2]!

[1] Psal. CXXXVI. — [2] Psal. CXXXVI.

Quelle espérance de salut reste aux captifs de Babylone ? Comment les âmes chrétiennes au milieu du monde se sauvent-elles de son impiété et de sa corruption ? Achevons notre Psaume.

Saint Augustin fait d'abord cette remarque, que les captifs ne sont pas fixés dans Babylone, mais campés hors de ses murailles. le long des fleuves. Habiter Babylone, résider dans ses murs, assister à ses festins, s'enivrer à ses joies, posséder son or et se vêtir de ses pourpres, c'est, non plus s'exposer au danger, mais y avoir déjà péri [1]. Quand l'âme vit de la vie du monde, et que, heureuse et fixée, elle possède ses biens, pratique ses maximes et se remplit de son esprit, l'âme est mauvaise : elle tombe sous le coup des malédictions divines : « Malheur au monde pour ses scandales ! » « malheur à vous qui riez !.... » Quand Babylone périra, ses malheureux périront avec elle. Comment échapper aux malédictions qui l'attendent, aux désastres qui lui sont réservés ? « Mes petits enfants, n'aimez pas le monde ni ce qui est dans le monde. » Sortez du monde, de son esprit, de ses goûts, de ses maximes, de ses fêtes, de ses satiétés malsaines, de ses mortels enivrements, « sortez hors du camp, portant l'opprobre du Christ ; » « préférez à tous les trésors de l'Égypte l'ignominie de Jésus-Christ. » Trop infortunés déjà d'habiter les rives de ses fleuves, d'avoir devant les yeux le spec-

[1] « Multum interest inter medium Babylonis et exteriora Babylonis. Sunt qui non sunt in medio ejus, id est, non tanta concupiscentia sæculi et delectationibus obruuntur. Qui vero, ut aperte dixerim et breviter, multum mali sunt, in medio Babylonis sunt, et ligna sunt sterilia tanquam salices Babylonis. » (S. Augustin. *Explanat. in Psalm. CXXXVI.*)

tacle de ses vanités, mais protégés au moins par quelque éloignement et quelque solitude du scandale de la dissolution des pécheurs, « asseyez-vous sur les rives des fleuves de Babylone, et pleurez. »

« Pleurez. » Dans les larmes sont les premières espérances et les premiers germes de la conversion et du salut [1]. *Ils s'en allaient*, dit un Psaume, *tout baignés de larmes en jetant leurs semences, mais au retour ils reviendront comblés de joie avec la charge de leurs épis.* Si les captifs de Babylone s'offraient à nous couronnés de roses, oints de parfums, brillants d'allégresse, tout espoir de retour serait perdu pour eux, Babylone ensevelirait leurs joies folles et leur serait un tombeau maudit. Tant que la vie de Babylone est riante, tant que ses fêtes enivrent et ses biens rassasient, tant que l'âme au sein du monde traverse une vie de prospérité et de plaisirs, elle n'a que faire de Dieu, *Dieu n'est pas devant son regard*, rien ne lui manque, les tumultes quotidiens étouffent toutes les voix de sa conscience, les feuilles de roses lui cachent l'abîme, le rassasiement des biens terrestres dissimule pour un instant le vide affreux que laissent, en se retirant, Dieu, la grâce, l'avenir, l'éternité. Il faudra la douleur pour arracher ces âmes infortunées des fascinations de la vie mondaine. Le rire insensé les expose aux foudres de la malédiction divine : *Væ vobis qui ridetis* [2]! les larmes les ramè-

[1] « Vidisti quonam modo reddit fortes afflictio ? Quomodo compunctos ? Quomodo mentem conterit ? Flebant enim et legem observabant, et qui, cum prophetæ lacrymarentur, ridebant, ludificabantur et subclamabant : hi nunc nemine admonente, ad lacrymas convertebantur et flebant. » (S. Chrysostom. *Exposit. in Psalm. CXXXVI.*) — [2] Matth.

neront aux bénédictions vivifiantes d'une autre parole: *beati qui lugent* [1]; « bienheureux ceux qui pleurent! » O bienheureuses larmes qui sont une voile à des yeux trop avides des spectacles du monde! Austérité bienheureuse qui fait trêve avec les joies dissolues, les frivolités éternelles, les dissipations et les tumultes où l'âme se perd et s'engouffre comme en de mortels tourbillons. La douleur nous chasse de force du milieu de Babylone. Qu'y ferions-nous avec notre cœur oppressé et nos yeux rougis? On ne veut plus nous y voir, on ne nous y souffre plus, et nous-mêmes nous sommes blessés de ses joies insultantes autant que de ses rebuts dénaturés. Alors nous sortons, tristes, solitaires, découragés. Nous regardons d'un œil morne le courant des fleuves: ainsi s'écoulèrent nos joies, ainsi passa notre fortune. O fleuves de Babylone! insensés qui jettent dans tes eaux fugitives leurs aspirations et leurs espérances! *Le long des fleuves de Babylone nous nous étions assis, et au souvenir de Sion nous versions des larmes* [2].

Au souvenir de Sion. Pas de douleur sainte, pas de larmes fécondes, si le *souvenir de Sion* ne s'y vient mêler. Les larmes stériles sont celles que la douleur fait verser sans que la religion, ni les console, ni les consacre. Pleurer « les larmes de Babylone, » selon le mot de saint Augustin, souffrir des maux que l'idée divine, le souvenir de ses promesses, l'attente de ses miséricordieuses délivrances ne vivifient pas, c'est pleurer sans espérance, c'est souffrir sans profit. Hélas! c'est pis encore, c'est plus dangereux, plus impie, plus pervers: c'est souffrir le blasphème à la bouche, le désespoir dans le cœur; c'est achever de méconnaître

[1] Matth. — [2] Psal. CXXXVI.

Dieu, c'est maudire son âme, c'est désespérer de l'existence, et finalement se précipiter dans l'abîme d'où l'on ne revient plus. Les âmes qui trouvent dans la douleur présente le chemin de leur béatitude éternelle, sont celles qui, sorties de Babylone, délivrées de ses douleurs sans espoir comme de ses joies insensées, *pleurent au souvenir de Sion*, se souviennent « de leur Père qui est dans les cieux, » qui, au milieu de leur long oubli et de leurs égarements dénaturés, est toujours resté leur « Père, » et toujours resté « dans les cieux; » qui les y attend, qui les y appelle, qui ne leur a fermé les joies de Babylone et ouvert les tristesses de l'exil, que pour les convertir et les sauver. Ces âmes disent : « j'irai à mon Père, *ibo ad Patrem.* Assises encore et pleurant *le long des fleuves de Babylone,* dans le lointain d'une vie sans religion et sans Dieu, elles s'élancent déjà, par la pensée et le désir, jusqu'à « Sion, » jusqu'à la vie chrétienne, jusqu'à la foi qui illumine, l'espérance qui fortifie et console, l'amour qui nous fait tout retrouver quand nous avons tout perdu [1]. Leur douleur est une douleur pleine de force, de vie et de bénédiction, la douleur baignée des larmes saintes dont le Sauveur disait : « Bienheureux ceux qui pleurent parce qu'ils seront consolés. »

Que les progrès sont rapides d'une âme que Dieu pousse dans la voie du retour et du salut! Tout à l'heure elle ne faisait, sous l'influence de ses larmes, que

[1] « Oportet ut fleas recordando Sion. Multi enim flent fletu Babylonico, quia gaudent lucris et flent damnis, utrumque de Babylonia est. Flere debes sed recordando Sion. Si recordando Sion fles, et quando tibi secundum Babyloniam bene est oportet ut fleas. (S. Augustin. *Explanat. in Psalm. CXXXVI.*)

se souvenir de Sion, maintenant elle y aspire avec d'indicibles ardeurs. Il est une première vérité qu'elle a comprise et qui a inauguré sa conversion : elle a compris qu'*on ne chantait pas les cantiques du Seigneur sur la terre étrangère* [1], qu' « entre le Christ et Bélial aucun accord n'est possible, » qu' « on ne peut servir deux maîtres, » que vivre à Babylone, y rire ses rires et s'y enivrer à ses joies, c'est mettre entre soi et Dieu une infranchissable barrière : elle a quitté Babylone, elle s'est retirée à l'écart. Là, dans la solitude, loin des pestilentielles influences du mal, les suaves souvenirs, les chastes pensées viennent à elle comme les parfums d'un printemps trop tôt fini. Ses premières joies saintes, son innocence d'autrefois, les fêtes du sanctuaire, les délices de la piété, tout ce qui couronna d'allégresse et d'honneur ses premiers ans s'impose à elle et lui cause des tressaillements inconnus. *Si je t'oubliais, ô Jérusalem, que ma droite oublie elle-même son mouvement! que ma langue s'attache à mon palais si je ne me ressouvenais pas de toi, si je ne faisais pas de Jérusalem le premier objet de mes joies* [2]!

Fille de Babylone, malheureuse, béni soit celui qui te rendra tous les maux que tu m'as faits [3] ! Indignation magnanime de l'âme convertie, qui, regardant son abjection et sa misère, tourne sur Babylone, cause unique de ses infortunes, des regards de douleur, de colère et de mépris. C'est le prodigue qui regarde, tremblant d'indignation, l'inhospitalière région où le vice l'a mené, les haillons qui le couvrent, les pourceaux qu'il garde, les glands qu'on lui refuse, et dont il n'a plus même le droit de se nourrir! Oh! qu'alors il

[1] Psal. CXXXVI. — [2] Psal. CXXXVI. — [3] Psal. CXXXVI.

maudit une terre ennemie et réclame le sol paternel! Qu'il rend avec un noble et grand cœur, aux maîtres qui l'ont avili et le torturent, le mépris dont ils accablent sa misère et son dénûment! *Fille de Babylone, malheureuse, béni soit celui qui te rendra les maux que tu m'as faits* [1]!

Béni soit qui prendra tes enfants et les brisera sur la pierre! Quels sont-ils, ces « enfants de Babylone ? » Ce sont nos vices, nos péchés commis, nos habitudes perverses contractées, nos inclinations rendues furieuses, notre concupiscence devenue irrésistible, tristes fruits de notre séjour sur la terre ennemie, enfants maudits de Babylone où nous avons trop longtemps habité. Et que faut-il faire maintenant ? Détruire cette postérité honteuse et abominable, saisir ces enfants du mal, et les briser sans pitié sur la pierre. Sur quelle pierre? « La Pierre, dit l'Apôtre, c'est le Christ. » Magnifique commentaire de saint Augustin! C'est contre le Christ que se sont brisées et anéanties toutes les iniquités du monde. Lui seul est la « Pierre » contre laquelle les « fils de Babylone » sont écrasés. Un Prophète annonça de cette pierre : « Voici que je pose une pierre en Sion..... tous ceux qui se heurteront à elle seront brisés : tous ceux sur qui elle tombera seront écrasés [2]. »

[1] Psal. CXXXVI. — [2] « Qui sunt parvuli Babyloniæ ? Nascentes male cupiditates. Sunt enim qui cum veteri cupiditate rixantur. Quando nascitur cupiditas antequam robur faciat adversum te mala consuetudo, cum parvula est. Ne enim cupiditas nequam pravæ consuetudinis robur accipiat, cum parvula est, elide illam. Sed tunc ne elisa non moriatur, ad petram elide. « Petra autem erat Christus. » (S. Augustin. *Explanat. in Psal. CXXXVI.*)

II

LES PROSCRITS

I. — L'Église catholique et les âmes saintes qui en sont les filles ne sont pas seulement des exilées gémissant sur une terre étrangère, odieuse, ennemie ; nous ne les trouvons pas seulement baignées de larmes *le long des fleuves de Babylone*, mais, suivant une prophétie du Sauveur dont les siècles n'affaiblissent pas la réalisation terrible, « ce sont des brebis » innocentes et timides vivant « au milieu des loups[1].» D'où vient au monde la constante et efficace licence de torturer les enfants de Dieu ? Bossuet va nous répondre. « Quand je considère tant de sortes de cruautés qu'on a exercées sur les chrétiens, je médite souvent en moi-même pour quelle cause il a plu à Dieu, qui pouvait choisir des moyens plus doux, qu'il en ait coûté tant de sang pour établir son Église. En effet, si nous consultons la faiblesse humaine, il est malaisé de comprendre comment il a pu se résoudre à souffrir qu'on lui immolât tant de martyrs, lui qui avait rejeté dans sa nouvelle Alliance les sacrifices sanglants; et après avoir épargné le sang des taureaux et des boucs, il y a sujet de s'étonner qu'il se soit plu durant tant de siècles à voir verser celui des hommes, et encore celui de ses serviteurs par tant d'étranges supplices. Et toutefois tel a été le dessein de sa Providence, et je ne crains pas de vous assurer que c'est un conseil de miséricorde. Dieu ne se plaît pas dans le sang, mais il se plaît dans le spectacle

[1] Matth.

de la patience. Dieu n'aime pas la cruauté, mais il aime une vertu éprouvée, et s'il la fait passer par un examen laborieux, c'est qu'il sait qu'il a le pouvoir de la récompenser selon ses mérites. Dieu nous propose le ciel comme une place qu'il veut qu'on lui enlève et qu'on emporte de force, afin que non contents du salut, nous aspirions encore à la gloire ; et qu'étant, non-seulement échappés des mains de nos ennemis, mais encore ayant surmonté toute leur puissance, nous puissions dire avec l'Apôtre : *hæc est victoria quæ vincit mundum fides nostra* [1]. » Saint Paul parle quelque part de la « multiforme sagesse divine » qui a présidé à l'économie entière de la Rédemption. Cette sagesse « multiple,» si variée dans ses plans, ses résolutions, ses volontés, ses effets, qui nous montre dans « une croix » sanglante, dans un innocent qui y est attaché, dans un Fils de Dieu qui y expire, tous les trésors de la puissance de Dieu, toute sa bonté, toute sa justice, toute sa sainteté, *verbum crucis... Dei virtus est* [2] : cette même sagesse nous fait apercevoir dans la conduite de Dieu envers ses enfants au milieu du monde, en dépit d'une apparente rigueur, une miséricorde sans limites, une glorieuse et inépuisable affection. Au milieu du monde, perdus, repoussés, écrasés dans une foule haineuse et rugissante, il fait de ses enfants des *proscrits*. Dieu ne pourrait-il les défendre? Écoutez le Chef de tous les élus : « Pensez-vous que je ne puisse pas prier mon Père et qu'il ne m'enverra pas à l'heure même plus de douze légions d'anges? Mais comment s'accompliront les Écritures, puisqu'il en doit être ainsi ? Et le calice que m'a donné mon Père, ne le boirai-je donc pas [3] ?

[1] Bossuet, *Panég. de saint Victor*. — [2] I Corinth. — [3] Matth. XXVI.

Ainsi telle est la situation, que nous en comprenions ou non les mystérieuses grandeurs. Comme Dieu « a livré son Fils unique, » Dieu nous livre. Nous envoyant dans le monde, il nous y envoie « comme des brebis au milieu des loups. » Le Psalmiste a vu cette volonté formidable, ce sanglant dessein de Dieu sur sa famille durant le temps de l'épreuve. *O Dieu, que vous avez traité durement votre peuple! Vous nous avez fait boire un vin d'amertume et de douleur* [1]. *Vous nous dispersez au milieu des peuples, vous avez vendu votre peuple à vil prix* [2], *vous nous avez conduit au milieu des piéges, vous avez chargé nos épaules de tous les fardeaux de la douleur; nous avons passé par le feu et par l'eau*[3]. *Oh! qu'elles sont innombrables les tribulations des justes* [4]! *Leur nombre s'amoindrit; ils sont livrés en proie à toutes les vexations des méchants, et par-dessus encore, la douleur les accable* [5]. Tout est employé contre les catholiques, toutes les armes paraissent bonnes, toutes les ruses deviennent innocentes, toutes les infamies sont permises. Le monde a pour eux tous les procédés les plus divers, il passe dans l'intérêt d'une haine sans merci par les contradictions les plus inexplicables. Rien n'est selon lui plus digne que les enfants de Dieu de son oubli superbe et de ses mépris; et rien plus qu'eux n'occupe sa pensée, n'absorbe sa jalousie et sa rage, ne provoque ses continuelles fureurs. Que de fois le monde déclare superbement que l'Église se meurt et que le christianisme a fait son temps! Et ce même monde, au moindre signe de la vitalité catholique, pousse des cris de fureur, fait des levées d'armes formidables, et

[1] Psal. LIX, 5. — [2] Psal. XLIII. — [3] Psal. LXV. — [4] Psal. XXXIII. — [5] Psal. CVI.

jure de détruire un ennemi devenu trop puissant. Ce qu'ont vu tous les autres siècles, que de fois nous l'avons nous-mêmes contemplé. « Ordinairement ceux que l'on méprise, on ne les juge pas dignes de colère, et ce foudre de l'indignation ne frappe que sur les lieux élevés, c'est pourquoi David disait à Saül : que poursuivez-vous, ô Roi d'Israël ? contre qui vous irritez-vous? « Quoi ! un si grand roi contre un ver de terre ! » Il ne trouve rien de plus efficace, pour se mettre à couvert de la colère de ce prince, que de se représenter comme un objet tout à fait méprisable, et en effet on se défend de la faveur des grands par la bassesse de sa condition. Les chrétiens toutefois, bien qu'ils soient le rebut du monde, n'en sont pas moins le sujet, non-seulement de la haine, mais encore de l'indignation publique; et malgré ce mépris qu'on a pour eux, ils ne peuvent obtenir qu'on les néglige. Tout le monde est armé contre leur faiblesse [1]. » Notre culte n'est que la ridicule et méprisable comédie où s'amuse la foule, et où les cerveaux faibles vont se fanatiser ? Qu'importe alors aux rois de la science, aux dictateurs du génie ? Or, dès que nos cloches se mettent en branle, dès que nos voix s'élèvent, dès que nos processions s'organisent et que nos cérémonies déploient leurs pompes, l'impiété pousse des clameurs accusatrices, crie à l'intolérance, et, au nom de la liberté, réclame contre nous toutes les puissances du bâillon ! Le Psalmiste s'étonnait et s'effrayait de cette étrange situation des enfants de Dieu dans le monde : haïs dans leur propre patrie, proscrits dans leur propre famille, dénués de secours, laissés sans garantie ni défense en proie à toute l'astuce et

[1] Bossuet, *Panégyrique de Saint Victor*.

à toute la violence de leurs ennemis. *Nous sommes, ô Dieu, immolés chaque jour à cause de toi. On nous regarde comme des brebis vouées au sacrifice. Réveille-toi ! Pourquoi dors-tu, ô Adonaï? Sors de ton sommeil, ne nous rejette pas à jamais. Pourquoi nous cacher ton visage? Pourquoi oublier notre misère et notre asservissement ? Notre âme est abaissée jusque dans la poussière, notre face est collée à terre. Lève-toi! viens nous secourir: par ta miséricorde délivre-nous* [1] *!*

Que fait Dieu quand ses fils agonisent sur leur long calvaire? quand le monde les asservit et les torture? quand il les poursuit de ses haines et les déshonore sous ses sifflets? que fait Dieu? que prétend-il? quel est son dessein ? Dieu répare ; Dieu guérit ; Dieu éprouve ; Dieu couronne et glorifie.

Dieu répare. Depuis la chute du genre humain au paradis terrestre, Dieu « dans son excessive miséricorde » n'a plus fait que cela. Sa majesté divine avait subi le plus sanglant des outrages : Dieu répare sa gloire outragée. L'homme du même coup tombait dans la disgrâce, perdait ses plus précieux priviléges et ses plus divines grandeurs, gémissait sous la domination de ses ennemis, vivait et mourait frappé des foudres de la malédiction de Dieu : Dieu répare cet autre désastre, il sauve l'homme des mains de l'éternelle justice, en lui donnant, comme autrefois au Patriarche [2], un *signe* auquel il reconnaîtra sa délivrance et son salut. Quel est ce signe? Un seul signe a été donné à l'humanité coupable: la croix où monte, souffre, expire l'Homme-Dieu, entouré de la multitude de ses

[1] Psal. XLIII. [2] « Et erit signum fœderis inter me et inter terram. » (Genèse, IX.)

bourreaux et de ses insulteurs. Voilà le signe : souffrir, et souffrir de la part du monde la persécution, le bannissement, la torture, la mort. Tel fut « l'Auteur et le Consommateur de notre foi ; » tels seront après lui et avec lui tous les enfants de Dieu. « Jetez les yeux sur l'Auteur et le Consommateur de notre foi, Jésus ; repassez dans votre souvenir qui est Celui qui souffrit dans sa Personne une si affreuse persécution de la part des pécheurs [1]. » Or qu'est-il advenu à ce Juste, à ce Type premier, à ce Chef des enfants de Dieu, quand il revint « de cette grande tribulation,» subie au milieu du monde ? Par sa Passion il restaura la gloire divine, éteignit les foudres de la justice, réconcilia le ciel et la terre, et conquit pour lui-même la gloire infinie du trône à côté de Dieu. « Et le voilà qui siége » maintenant « à la droite de Dieu. » Tel est le moyen de la Rédemption humaine, tel est le *signe* auquel l'homme saura qu'il a part à cette Rédemption : « Souffrir avec Jésus-Christ, pour être couronné avec Jésus-Christ ; » « souffrir persécution pour la justice, » « éprouver de la part des pécheurs une grande et implacable contradiction. » Jésus-Christ disait aux siens : « s'ils vous haïssent, sachez qu'ils m'ont haï le premier. » Être haï du monde, voilà donc la marque la plus assurée que l'on est aimé de Dieu. Scrutons maintenant à la lumière de cette doctrine, un texte tout mystérieux du Psalmiste. *O Dieu, vous nous avez repoussés, vous nous avez détruits, vous vous êtes irrité contre nous... vous nous avez traités avec la dernière rigueur, vous nous avez abreuvés d'un vin de douleur. Vous avez donné à ceux qui vous craignent un SIGNE qui leur fait éviter les blessures de*

[1] Hebr.

l'arc [1]. Ailleurs le Psalmiste nous découvre quel est cet arc dont les flèches terribles exterminent les pécheurs et les précipitent pour jamais dans les horreurs de la « seconde mort. » L'arc du Très-Haut est sa justice, les flèches sont les sentences dernières et éternelles dont cette justice atteint et détruit les pécheurs : « Allez, maudits! » Comment éviter les blessures de l' « arc? » quels privilégiés les flèches divines épargneront-elles à jamais? Ceux qui sont marqués du *signe :* Dieu *a donné à ceux qui le craignent un signe qui les protége contre les blessures de l'arc* [2]. Ils souffrent persécution, ils sont baignés de larmes, parfois ils apparaissent couverts de sang, toujours « ils portent empreinte sur leur chair mortelle la mortification de Jésus-Christ : » c'en est assez : voilà le « signe » que respectera la dernière et éternelle justice, et ainsi, ô Dieu, *se sauvent vos bien-aimés* [3]. Ils se sauvent par la persécution au milieu du monde. Car à le bien voir, cette persécution renferme excellemment toutes les conditions et tous les éléments de l'expiation et du salut. Quel outrage la chute de l'homme infligea-t-elle tout d'abord à la majesté divine? Saint Paul nous le révèle en ces deux mots : *ils servirent la créature plutôt que le Créateur* [4]. L'homme se fit le complaisant disciple du tentateur qui lui persuadait

[1] Psal. LIX. — [2] Psal. LIX. — [3] Psal. LIX. « Per illa omnia dura persecutiones videlicet et afflictiones, quibus in hoc mundo justi vexantur signum dat Deus electis suis, *metuentibus eum*, *ut fugiant a facie arcus*, qui sagittas lethiferas jaculabitur in omnes impios tempore suo, id est, in novissimo die. Tribulationes enim quibus nunc purgantur electi signa sunt gravissimarum pœnarum quas luent impii post hanc vitam. » (Bellarminus, *Exposit. in Psal. LIX.)* — [4] Rom.

de renier Dieu. La créature fut écoutée, Dieu fut méconnu : voilà le premier grand crime de l'humanité. Quel en sera le châtiment et l'expiation ? Que l'homme qui s'est complu dans les créatures, soit haï des créatures pour l'amour de son Dieu : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice ! » Quel fut encore le péché de l'humanité ? L'homme chercha son plaisir dans l'outrage de son Bienfaiteur et de son Dieu; sa joie fut une joie impie, son rire un rire sacrilége, ses plaisirs des plaisirs maudits. O homme, ô coupable, ô infortuné ! tu as outragé Dieu, tu es sous le coup de la divine condamnation, tu devrais, en traversant l'existence, remplir les chemins de l'exil, *la vallée des larmes,* des cris de ta détresse, des plaintes déchirantes de ton effroi : et tu folâtres ! et tu t'amuses ! et tu ris ! Dieu se montre implacable au rire de l'homme. Dieu vient à l'homme, il le regarde d'un œil sévère, il lui rappelle d'un mot l'inconvenance de sa joie et les colères que son rire outrageant soulève : *malheur à vous qui riez* [1]. Et comment Dieu, qui s'obstine à pardonner, éteindra-t-il sur des lèvres imprudentes l'éclat de ce rire qui provoque son courroux ? Comment mettra-t-il ses élus à couvert de ces joies impies et des châtiments qui les suivent, *ut liberentur dilecti tui ?* Encore une fois Jésus-Christ donne le *signe.* « Or le monde se réjouira, mais vous autres vous serez dans la tristesse; » vous aurez l'attitude, la *tenue* qui convient à des expiateurs et des pénitents. Et cette tristesse d'où leur viendra-t-elle ? De la persécution du monde. « Vous serez dans le monde comme dans un pressoir, » où l'on vous foulera sans merci. *O Dieu, vous nous avez livrés en proie au monde,*

[1] Matth.

et c'est là *le signe que vous avez donné à ceux qui vous craignent pour échapper aux blessures de l'arc* [1]. Continuons. Quel nouvel outrage renferma la chute de l'homme, et que la persécution du monde fait expier aux enfants de Dieu ? L'homme fut lâche et pusillanime au jardin de l'Éden ; il y fut maladroit et malavisé, il y montra une crédulité niaise, il y fit preuve d'une inconcevable faiblesse d'esprit et de cœur. « Gloire de Dieu » par l'acte de sa création, l'homme devenait, par sa chute imbécile, la honte et le déshonneur de Dieu. Fils dégénéré, Prince du sang ignominieusement vaincu, l'homme ne peut rentrer que vainqueur dans la cité royale, où son Père veut bien encore l'attendre et le faire roi. Vainqueur, il faudra donc qu'une lutte nouvelle s'engage, que de nouveaux ennemis se présentent : cette lutte et ces ennemis, la perversité du monde les offre à l'Élu pour toute la durée des siècles. Vaincu dans un premier combat, l'homme aspire à une seconde bataille, la vue des ennemis exalte son courage et fortifie son espoir : *si l'armée ennemie campe devant moi, c'est là que je mettrai mon espoir* [2]. « Disons donc avant toutes choses, que les chrétiens doivent être forts, et que l'esprit du christianisme est un esprit de courage et de fermeté. Car, si nous voyons dans l'histoire que des peuples se vantaient d'être belliqueux, parce que dès leur première jeunesse on les préparait à la guerre, on les endurcissait aux travaux, on les accoutumait aux périls, combien devons-nous être forts, nous qu sommes dès notre enfance enrôlés par le saint baptême à la malice spirituelle, dont la vie n'est que tentation, dont tout l'exercice est la guerre, et qui sommes expo-

[1] Psal. LIX. — [2] Psal. XXVI.

sés au milieu du monde, comme dans un champ de bataille, pour combattre mille ennemis découverts et mille ennemis invisibles? Parmi tant de difficultés et tant de périls qui nous environnent, ne devons-nous pas être munis dans un esprit de force et de fermeté, afin d'être toujours immobiles, malgré les plaisirs qui nous tentent, malgré les afflictions qui nous frappent, malgré les tempêtes qui nous menacent? Mépriser les présents du monde, ses richesses, ses biens, ses plaisirs : voilà la première maxime; mais parce qu'en refusant les présents du monde on encourt infailliblement ses disgrâces, non-seulement mépriser ses biens, mais encore mépriser sa haine et ne pas craindre de lui déplaire : voilà la seconde maxime. Et comme sa haine méprisée se tourne en une fureur implacable, non-seulement mépriser sa haine, mais sa rage, mais ses menaces, et enfin se mettre au-dessus des maux que la fureur la plus emportée peut faire souffrir à notre innocence : voilà la troisième maxime [1]. » « O peuple choisi, ô enfants de paix, ô citoyens de la Jérusalem bien-aimée, si Dieu votre Père eût voulu que vous vécussiez en paix en ce monde, il ne vous aurait pas exposés en proie au milieu de vos ennemis ; mais voulant exercer et épurer votre vertu par l'épreuve de la patience, il vous a mis parmi une nation ennemie, afin que vous souffrissiez en ce siècle leur persécution et leur violence [2]. » Enfin dans la chute du genre humain, il nous est aisé de découvrir un orgueil démesuré et une ambition satanique. L'homme, dans les rêves insensés de son orgueil, entrevoit l'espérance de s'élever jusqu'à Dieu, devenir .son semblable en usurpant

[1] Bossuet, *Serm.* — [2] Bossuet, *Serm.*

son indépendance et son trône souverain. Comment s expiera cet orgueil ? Par l'humiliation. Cette indépendance ? par la tutelle oppressive et l'écrasante domination que le monde fera sans relâche peser sur les enfants de Dieu. Ceux-ci courberont la tête : ils seront les plus faibles toujours, ce sont les mineurs dont les aînés abusent au profit de leur orgueil et de leur ambition, *adolescentulus sum et contemptus.* « O Dieu, vous nous imposez la tyrannie des hommes! » *imposuisti homines super capita nostra.* « Il faut que dans le cours de ce siècle, les bons et les saints, le monde prédestiné serve et gémisse pour l'ordinaire sous l'oppression et la tyrannie des méchants et des réprouvés [1]. » Ainsi le veut la divine justice pour des desseins de miséricorde et des voies de salut.

Et Dieu, dans ce plan tout mystérieux auquel le monde ne peut rien entendre et auquel nous-mêmes avons tant de peine à nous conformer, Dieu ne poursuit pas seulement la restauration de sa gloire et de la dignité humaine, mais encore la guérison et la santé de l'humanité déchue. Scrutons un texe étonnamment profond des Psaumes : *ô Dieu, vous avez ébranlé la terre, vous l'avez bouleversée, la voici toute dans le trouble, guérissez ses meurtrissures* [2]. La meilleure définition à donner de la nature humaine dans son état de déchéance, est celle du Psalmiste. Elle est *meurtrie;* non pas morte, non pas anéantie, mais pleine de *meurtrissures;* des pieds à la tête l'humanité n'offre plus que des forces à rétablir et des *meurtrissures* à cicatriser. Or de tous les maux de l'homme l'affaiblissement de sa volonté est le pire ; la fascination du plaisir l'entraîne, de fatals

[1] Bossuet, *Serm.* — [2] Psal. LIX.

compromis l'introduisent dans les rangs du monde, la séduction l'y retient, des liens charmants l'y enchaînent ; il y demeure, il s'y complaît, il est perdu. Comment éclairer cet aveugle ? Comment réveiller cet endormi ? Le Psalmiste nous indique le moyen de Dieu. Dieu *ébranle la terre, il la bouleverse*, il laisse *les nations frémir, les peuples former de vains complots*, tout s'arme contre l'Église, tout fait la guerre aux enfants de Dieu, leur existence agitée par de continuelles tempêtes n'est plus que cette mer furieusement battue des vents ; tout les assaille, tout les poursuit, tout en triomphe, les voici, selon le mot du Psalmiste, *comme des brebis dévouées au sacrifice*. Au dehors on les croira perdus : or, ce sera l'heure de leur force et l'heure de la puissance de Dieu. Dieu ne les secoue violemment que pour chasser leur léthargie mortelle, *il n'ébranle la terre que pour guérir ses meurtrissures* [1], il ne livre ses fils aux brutalités de l'oppression, que pour empêcher qu'ils s'amollissent dans la paix et le commerce des pécheurs.

Et la même conduite providentielle qui les guérit, les éprouve. La persécution des pécheurs est la principale épreuve par où les justes doivent passer. *O Dieu, comme vous nous avez éprouvés ! Pour nous apprécier vous nous avez fait passer par le feu, comme on éprouve l'argent. Vous nous avez fait marcher au milieu des piéges, vous avez chargé nos épaules de tribulations ; vous avez appesanti sur nos têtes la tyrannie des hommes, nous avons passé par le feu et par l'eau* [2]. Or, durant toutes ces épreuves, au sein de tous ces combats et de toutes ces douleurs, l'élu se forme, l'enfant de Dieu s'aguerrit, se

[1] Psal. LIX. — [2] Psal. LIX.

fait magnanime, se dégage des petitesses et des perversités du monde, prend son essor vers ses destinées divines. De « terrestre, » qu'il était, il devient « céleste, » « il sort du camp » des pécheurs « portant sur lui l'ignominie du Christ, » il lève contre l'ignoble tyrannie de la chair, des vices, du monde, l'étendard de l'affranchissement, et, parvenu au sommet de ses triomphes; il jette à toutes choses son défi sublime : *quis me separabit a charitate Christi*, « qui sera assez fort pour me séparer de la charité de Jésus-Christ ? » L'épreuve en a fait un héros, en attendant que la victoire en fasse un triomphateur, et le triomphe l'heureux possesseur du repos et de la béatitude de Dieu. *Nous avons passé par le feu et par l'eau; et vous nous meniez, ô Dieu, au repos* [1] ineffable du ciel. Cette belle doctrine des Psaumes, l'Apôtre la formule ainsi : « Nous mettons notre gloire à souffrir nos tribulations ; car, nous le savons, a tribulation donne lieu à la patience, la patience à l'épreuve, l'épreuve aux espérances, et nos espérances ne seront pas trompées. »

Non, certes ! nos espérances sont celles des conquérants et des victorieux. Au travers de ces guerres si rudes, de ces fatigues si pénibles, de ces combats si meurtriers, nous avançons vers la Patrie, chaque forteresse emportée, chaque colline gravie, chaque position élevée intrépidement prise, nous rapproche « de la vue du Dieu de Sion, *ascensiones in corde suo disposuit, in valle lacrymarum, in loco quem posuit, etenim benedictionem dabit legislator, ibunt de virtute in virtutem, videbitur Deus deorum in Sion*[2]. « O sainte paix de Sion ! O égalité des anges ! O divine Jérusalem, où il n'y a point de séditieux, point

[1] Psal. LIX. — [2] Psal. LXXXIII.

de fourbes, point de malfaiteurs, où il n'y a que des gens de bien, des amis et des frères ! O heureuse égalité des anges ! O sainte compagnie où Dieu régnera en paix, où nul ne blasphémera son saint nom, nul ne contreviendra à ses ordonnances ! O sainte Sion où toutes choses sont stables ! Eh Dieu ! qui nous a jetés dans ce flux et ce reflux de choses humaines ? Qui nous précipite dans cet abîme et cette mer agitée de tant de tempêtes ? Quand retournerai-je à vous, ô Sion ? Quand verrai-je vos belles murailles, et vos fontaines d'eaux vives, qui sont la félicité éternelle, et votre temple qui est Dieu même et votre lumière qui est l'Agneau [1] ? » *Quando veniam et apparebo?* Quand sortirai-je de ces combats ? Quand posséderai-je mon royaume ? Quand serai-je revêtu de ma gloire ? Quand habiterai-je pour jamais mon éternelle Patrie ? L'homme qui espère ces splendeurs, qui élève vers elles ses brûlants soupirs, qui combat, durant le temps, pour une immortelle conquête, cet homme-là, dès cette vie, est un triomphateur et un roi. Le monde borné et aveugle ne comprend pas ce mystère de la glorification des enfants de Dieu par les fatigues et les dangers de la lutte, « il ignore ce que Dieu fait de ses justes [2]. » Ce qu'il en fait ? des triomphateurs, et pour cela des combattants. Les incrédules et toute la tourbe des ennemis de l'Église se croient les seuls instigateurs, les seuls arbitres et les seuls maîtres de la gigantesque lutte engagée contre le catholicisme : ils ne voient pas que c'est Dieu qui la permet, qui en un certain sens la veut et l'ordonne, qui y emploie pour le bonheur des siens toutes les forces et les fureurs de ses ennemis. Merveilleuse conduite de

[1] Bossuet. *Serm.* — [2] Sapient.

Dieu ! L'humanité se perd durant la paix délicieuse du paradis terrestre, elle se perd par une entente fatale avec le démon et l'empire entier de la vanité et du péché. Que fera Dieu ? Comment sauvera-t-il l'homme ? Par une guerre qu'il suscitera et qu'il entretiendra entre ses enfants et le monde : *INIMICITIAS PONAM.* [1] Grand mot qui à lui seul dénoue l'énigme de l'histoire humaine et des étranges annales de l'Église catholique. O Dieu ! Qu'est ceci ? Vos enfants, qui sont des enfants de douceur et de paix et les « pacifiques » par excellence, ne cesseront pas un instant de vivre au milieu de guerres implacables ! Eux les plus inoffensifs seront les plus poursuivis ! Le monde entier, pour ainsi dire, s'armera contre eux, et vous ne leur faites, en les envoyant vivre au milieu du monde, que des prédictions terribles ; ils n'entendent que bruits de guerre et clameurs de bataille : « on se saisira de vous, on vous persécutera, on vous livrera... Vous serez en haine à toutes les nations à cause de mon nom. » Vous aurez beau répandre vos bienfaits, verser votre charité à pleines mains, multiplier partout les munificences de votre dilection : « vous serez haïs. » Les peuples vous persécuteront « à cause de mon nom, » pour votre nom seul de *catholiques*. O mes fils ! vous ne vous expliquez pas ce mystère : cette haine si imméritée qui vous enveloppe vous demeure incompréhensible : comprenez cependant, percez ce voile sanglant, je suis derrière, avec toute ma puissance, toute ma sagesse, toute ma bonté. *Ponam inimicitias* [2]. C'est moi qui fais naître cette hostilité, qui permets ces fureurs, qui *vous livre* à vos ennemis. Par là je vous arrache à leur mortelle

[1] Genèse. — [2] Genèse.

amitié, à leur pernicieux commerce, je vous aguerris, je vous éprouve, je vous élève, je vous rends dignes de moi et de l'éternité.

II. — Nous tenons le fil conducteur de notre étonnante histoire ; le secret de notre écrasement perpétuel au milieu du monde nous est connu : il ne nous reste plus qu'à contempler dans le Psalmiste les scènes diverses, les fureurs et les perversités multiples de cette lutte du monde contre les enfants de Dieu.

On les méprise et on les raille ; on les chasse ; on les hait ; on les trahit ; on ameute contre eux les fureurs inconscientes de la foule, et, à un jour donné, on lâche sur eux la meute des lions rugissants. Ne perdons pas de vue dans cette formidable étude, que la haine du monde contre les catholiques garde, dans ses excès divers, un caractère mystérieux : le doigt de Dieu est là : *INIMICITIAS PONAM*, « je susciterai des inimitiés. »

Le premier trait qui marque l'inimitié du monde, c'est le dédain. Saint Paul marquait nettement la position prise par le monde vis-à-vis l'Église catholique, sa révélation, sa science divine, son sacerdoce, son action, ses prérogatives, sa spirituelle domination : « Nous sommes les faibles, vous êtes les forts, vous êtes les nobles, nous sommes les roturiers. Jusqu'à cette heure nous souffrons la détresse de la faim et de la soif, nous sommes nus, on nous soufflette au visage, la persécution nous chasse, nous travaillons de nos mains ; nous bénissons et l'on nous maudit, on nous persécute, et nous le souffrons, on blasphème et nous prions, nous ne sommes plus regardés que comme le rebut de ce

monde, un objet de dérision et de mépris [1]. » Étrange chose ! Nous seuls sommes maîtres de la plus haute et de la plus divine des sciences, nous seuls sommes les dépositaires et les promulgateurs des secrets de Dieu ; nous seuls « savons » dans la réalité entière et la plénitude de ce mot, *nos scimus.* Les autres cherchent, étudient, doutent, chancellent, changent de croyances plus souvent que les arbres changent de feuilles ; nous, nous « savons » immuablement, complétement, divinement. Or qui s'avise dans le monde de nous décerner les palmes de la science ? Qui « d'entre les princes de ce siècle » consent à nous attribuer la richesse de nos révélations ? A les entendre ne sommes-nous pas les plus ignorants et les plus crédules des hommes ? Nos révélations divines ne sont-elles pas le code de la sottise humaine, nos mystères les plus sacrés, nos rites les plus augustes, des jongleries de comédiens ? Ah ! vraiment oui, nous sommes, comme notre Maître, *l'abjection du monde et l'opprobre du peuple* [2] ! Rien de semblable ne s'est vu jamais. Remontez les siècles, étendez votre regard, embrassez l'histoire des peuples anciens : au milieu d'aberrations grossières le respect du divin tient fermement debout, la religion fait la gloire de la patrie, l'histoire nationale et l'histoire religieuse s'enlacent, les dieux sont de toutes les joies, de toutes les prospérités comme de tous les revers, la science religieuse tient au milieu des autres sciences une première place incontestée. Poëtes, historiens, philosophes, hommes de génie, hommes de guerre, politiques, rois et dominateurs des peuples, tous courbent devant l'idée divine et la pompe religieuse la hauteur de leur intelligence et

[1] II Corinth. — [2] Psal. XXI.

la splendeur de leur gloire. Pour nous seuls, Pontifes de la vérité, venus dans le monde pour illuminer le monde, nous trouverons la répulsion hautaine, l'inquisition dédaigneuse, le rire, le sarcasme et la calomnie. Nos adversaires seront des penseurs illustres, et nous des sots. Nous aurons tout donné à la société moderne, dogme, morale, philosophie, littérature, arts et sciences ; durant de longs siècles nous aurons préparé le mouvement scientifique dont notre époque est si fière ; c'est à nous seuls que l'on devra jusqu'à cette littérature païenne dont on fait une arme contre nous, nous l'aurons sauvée des désastres politiques, cachée dans nos cloîtres, retranscrite dans la patience d'un travail de jour et de nuit, et que serons-nous ? des ennemis des lumières, des oppresseurs de l'esprit humain ! Le Psalmiste a décrit cet outrage, et l'on entend dans sa voix frémir l'indignation qui remplit son âme. *Lève-toi, juste juge de la terre, rends ce qu'ils méritent à ces superbes ! Jusques à quand, ô Seigneur, jusques à quand les pécheurs se glorifieront-ils ? Ils auront donc toujours la parole, ils répandront donc toujours leurs discours iniques ; ils parleront donc toujours, ces artisans de mensonge*[1] *? Seigneur, ils ont humilié ton peuple.* Douloureux mystère ! Alors que les prêtres de Dieu, blanchis dans le travail de l'étude, courbés sous le poids vénérable de leurs méditations, ne parlent des vérités saintes qu'avec le tremblement du respect, alors que les génies les plus puissants, un Augustin, un Anselme, un Thomas d'Aquin, un Bossuet, un Pascal, ces géants de la pensée et de la science, s'inclinent devant nos dogmes comme devant la majesté même de Dieu, eux, nos incrédules,

[1] Psal. XCIII.

qui n'ont pas donné à ces abîmes le plus fugitif regard, qui ne savent rien, comme dit saint Paul, qui n'ont devant ces vastes et profondes choses qu'une intelligence languissante et mal affermie, *languens circa quæstiones* [1], ils les traitent néanmoins dans leurs conversations frivoles ; ils jugent, ils apprécient, ils décident, ils accueillent nos plus inébranlables vérités, nos affirmations les plus invinciblement assises de leurs difficultés puériles et de leurs doutes impertinents. « Mais qu'ont-ils vu, ces rares génies, qu'ont-ils vu plus que les autres ? Quelle ignorance est la leur ! Et qu'il serait aisé de les confondre, si, faibles et présomptueux, ils ne craignaient d'être instruits ! Car pensent-ils avoir mieux vu les difficultés à cause qu'ils y succombent, et que les autres qui les ont vues les ont méprisées ? Ils n'ont rien vu, ils n'entendent rien : ils n'ont pas même de quoi établir le néant auquel ils aspirent après cette vie, et ce misérable partage ne leur est pas même assuré ! » Aussi, incapables de raisonner, ils raillent, ils prétendent détruire par le ridicule, ces vérités catholiques dont ils ne peuvent triompher par la discussion et le raisonnement. Le Psalmiste a savouré encore l'amertume de cette nouvelle persécution : la persécution du rire, la plus meurtrière et la plus terrible : *impius cum in profundum venerit contemnit.* Lisez leurs écrits, fouillez leur presse quotidienne, où toutes les questions religieuses sont insolemment effleurées. Donnent-ils des raisons sérieuses? Discutent-ils leurs doutes et leurs négations ? Opposent-ils au vaste et séculaire ensemble des vérités catholiques l'ombre même d'une objection décisive ? Non ; ils raillent, ils se font, suivant l'énergique expres-

[1] I Tim. VI.

sion de saint Augustin, « les moqueurs de Dieu, » *irrisores Domini* [1]. L'impiété finit fatalement par là. Luther essaye de raisonner, Voltaire raille : *irrisores Domini*. Et quant aux fils de Voltaire, plus ignorants que leur pere, plus incapables de sonder nos questions religieuses, ne sachant rien de la foi catholique que ce que leur apprennent leurs frivoles journaux, ils en parlent d'autant, qu'ils les ignorent davantage ; leurs réponses sont des plaisanteries, leur réfutation un bon mot. Ce ne fut pas là la moindre partie des souffrances et des humiliations de l'Homme-Dieu : on le plaisanta avec une malice cruelle, on le siffla, on lui cracha au visage, on le vêtit de blanc comme un personnage de théâtre ou un fou, on lui fit des génuflexions dérisoires, et on composa contre lui des chansons. *Ils m'ont sifflé*, dit la sainte Victime dans les Psaumes, *les buveurs de vin faisaient des chansons contre moi* [2]. Tel est encore le supplice par où doit passer l'Église. Le glaive ne l'ensanglante pas toujours, mais toujours le rire la poursuit et la tue. La tactique fut persévéramment la même et contre le chef et contre les membres. Pour rire à l'aise de Jésus, on lui mit la robe d'un fou ; pour tourner la croyance catholique en dérision, on la dissimule sous l'enveloppe burlesque des plus ridicules calomnies. Dans les premiers siècles de l'Église, les ennemis des chrétiens persuadaient à la foule que les fidèles adoraient un âne : nos ennemis font croire à la même foule que nous accordons une croyance imbécile à des inepties. *Ils ont fait de moi un être monstrueux* [3]. *O Dieu, vous nous livrez à l'opprobre de ceux qui nous entourent, à la dérision et aux rires de ceux qui vivent à côté de*

[1] *Comment. in Joan.* — [2] Psal. LXVIII. — [3] Psal. LXX.

nous[1]. *Nous voici la fable des nations; durant tout le jour la honte nous poursuit, la confusion couvre notre face au milieu des reproches qui nous assaillent, des calomnies que lancent contre nous nos ennemis et nos persécuteurs*[2]. Sans doute les âmes d'élite, les forts d'Israël, les catholiques aussi puissants d'intelligence que de cœur, savent faire bon marché de ces incapacités railleuses; devant la cuirasse de leur science et le bouclier de leur foi, ces dérisions impertinentes *n'ont d'autre puissance que ce que peut la flèche lancée par une main d'enfant*[3]; mais, hélas ! à côté des forts qui résistent, combien d'âmes faibles qui chancellent ! Oh ! qui dira, avec la puissance du rire, le nombre de victimes tombées sous ce glaive effilé? Ne nous étonnons pas de la continuité et de l'amertume des plaintes du Psalmiste en face de ce genre de guerre et de persécution. Le sang versé enflamme les courages et multiplie les martyrs ; mais, quand un rire moqueur circule dans un peuple et le remplit de ses échos meurtriers, on peut voir les fronts se courber, les démarches devenir chancelantes, les trahisons se multiplier ; le chemin du temple est désert, la foule se cache pour bien faire, et les meilleures âmes demandent pardon aux hommes d'appartenir à Dieu.

L'envie joue un rôle si prépondérant dans la persécution du monde contre les enfants de Dieu, que le Psalmiste lui attribue la persévérance et les fureurs dont cette persécution est marquée : *c'est d'une haine inique* qu'ils nous poursuivent, c'est l'envie qui les fait contre nous *grincer des dents*[4]. La vieille histoire de

[1] Psal. XLIII. — [2] Psal. XLIII. — [3] Psal. LXIII. — Psal. XXXIV.

Caïn et d'Abel se rajeunit à travers les siècles : Caïn envieux est toujours fratricide ; Abel est toujours traîtreusement mené à l'écart et immolé aux fureurs de l'envie. Restreignons, pour éviter les longueurs, ce point de vue si tristement fécond. Taisons les jalousies haineuses dont l'Église n'a cessé d'être poursuivie depuis sa naissance; les entreprises tantôt ouvertes, tantôt dissimulées des pouvoirs publics pour la priver de son influence victorieuse, de ses conquêtes, de sa royauté sur les intelligences et sur les cœurs, les persécutions basses et lâches des gouvernements pour la punir d'être libre, grande, honorée, puissante, et de verser sur les peuples de trop magnifiques bienfaits. Le récit serait long de ces traits du Caïn fratricide. Si la *querelle des investitures* fait, sous des noms et des circonstances diverses, le fond de l'histoire politique de l'Église, le fond de cette querelle elle-même, c'est l'envie. Mais sans embrasser un aussi vaste ensemble, fixons sur nous-même et sur l'heure présente un seul et rapide regard. Que reproche-t-on à l'Église ? En quoi a-t-elle démérité ? Sa morale est pure, ses œuvres immaculées, elle ne prêche au monde que ce qui fait les patries puissantes, les sociétés heureuses, les familles honorées, les âmes fortes et généreuses dans la pratique de tous les dévouements et de toutes les vertus. L'Église est dans le monde l'élément le plus essentiel de la prospérité du monde. Elle seule, à l'heure qu'il est, maintient les principes et sauve les fondements de l'ordre social que tant de coups furieux menacent à tout instant de renverser. Or l'Église est poursuivie d'une animosité inquiète et jalouse. On lui reproche amèrement trois choses : sa vie, ses bienfaits, sa puissance. Son indéfectible vie pèse au monde ; les furieux crient :

Quand donc mourra-t-elle et quand périra son nom [1] ! Les sages et les prudents, lui conseillent de se renfermer le plus possible dans le silence et l'immobilité : *transmigra in montem sicut passer.* L'envie cruelle que suscite la vitalité de l'Église, se fait jour à travers les plus étranges contradictions. Tantôt ses ennemis l'accusent avec colère de trop vivre ; tantôt avec des clameurs de triomphe, ils annoncent qu'elle est bien près de ne vivre plus : *devoravimus eum !* Une même envie fait naître ces sentiments et ces langages si divers. L'Église vit de par Dieu, en dépit du monde, voilà son grand crime. Un autre encore, c'est qu'elle reste la plus dévouée et la plus puissante à faire le bien. Où ses religieux et ses prêtres évangelisent et se dévouent, les âmes sont ennoblies et purifiées ; où ses religieuses apparaissent, les douleurs sont mieux soulagées, leurs asiles mieux tenus, leurs victimes plus contentes ; où ses couvents se construisent, où ses colléges s'élèvent, où ses universités se fondent, la foule accourt et ses flots envahissent des enceintes toujours trop étroites. Voilà l'irrémissible crime de l'Église catholique : elle triomphe où échouent ses ennemis ; elle crée des œuvres fécondes quand ses adversaires gardent pour eux l'impuissance et la stérilité. Vivre et créer, c'est dominer, c'est régir, c'est jouir de multiples et puissantes influences ; telle est encore l'Église : elle enlace le monde dans le réseau divin de ses ministères, elle pousse dans la société, dans l'intérieur des familles, dans l'intime de l'âme humaine de profondes et vigoureuses racines ; il faut en prendre son parti : cette mission lui vient directement du ciel, Dieu l'impose à la terre comme la bénédiction de la terre, l'Église traite

[1] Psal. XL.

avec les âmes, elle domine dans les consciences, elle dicte à toute la vie humaine des arrêts souverains ; elle est crue, elle est écoutée, elle est obéie. Les défenses tyranniques n'y ont rien fait, la violence des pouvoirs s'est brisée à une domination « qui n'est pas de ce monde [1], » après dix-huit siècles les divines influences de l'Église sont irrésistibles comme aux premiers jours. Accepter cette céleste bienfaitrice serait le plus sage : le monde ne s'y résoudra jamais. Le monde jalouse la chaire d'où jaillit une doctrine qui courbe les intelligences et fait plier les plus violentes résistances des cœurs. Il jalouse le confessionnal où les âmes sont étreintes dans des liens inconnus de la terre, et subissent une domination que nul être créé ne peut imposer. Il s'irrite de nos sacrements qui roidissent les âmes contre les entraînements qu'il leur voudrait faire subir, il s'irrite de nos pompes sacrées qui enchantent les foules, et maudit nos temples qui les abritent et les réunissent. Quand gronde sourdement la bête révolutionnaire, il est aisé de distinguer au milieu du bruit cette clameur impie : *Abolissons toutes les fêtes du Seigneur* [2] !

Abolir, détruire, renverser le catholicisme : tel est le rêve de l'envie, tel est le but unique des efforts de la révolution. Mais, comme la révolution est rusée et menteuse, elle a inventé, pour dissimuler son plan homicide, une formule adoucie ! Elle ne parle que de *la séparation de l'Église et de l'État.* La séparation ! C'est la formule, c'est le mensonge même de Caïn quand il voulut tuer Abel. Il commença par le mener à l'écart, par le *séparer :* « Allons à l'écart, » *egrediamus foras,* « et

[1] Joan. — [2] Psal. LXXIII.

quand ils furent dans un champ écarté, Caïn se rua sur son frère Abel et il le tua. » Nos habiles et nos prudents qui conseillent si volontiers à l'Église cette *séparation*, feraient bien de méditer cette page, la première page sanglante de l'histoire humaine. Et le Psalmiste lui aussi leur pourrait apprendre ce qu'il faut penser de cette duperie fameuse : *la séparation de l'Église et de l'État*. Écoutons un admirable Psaume, mettons-le dans la bouche de l'Église et comprenons-en toute la profondeur et tout l'à-propos. *Ma confiance est dans le Seigneur. Comment donc pouvez-vous dire à mon âme : Retirez-vous, fuyez aux montagnes comme le passereau. Les méchants, je le sais, ont déjà bandé l'arc, préparé les flèches de leur carquois, ils s'apprêtent à percer dans l'ombre les justes au cœur innocent. Votre œuvre ils l'ont détruite. Et le juste qu'a-t-il fait ? Dieu est dans son sanctuaire, Dieu est dans son ciel, au siége de sa domination. Ses yeux sont abaissés sur le pauvre, ses regards interrogent les fils des hommes. Dieu interroge le juste et l'impie. Quant à celui qui aime l'iniquité, celui-là hait son âme. Les lacets tombent sur les pécheurs comme une pluie ; le feu, le soufre, l'esprit des tempêtes rempliront leur calice. Car le Seigneur est juste, il chérit la justice, ses yeux sont tournés vers la droiture du cœur* [1]. Tous ceux qui n'ont rien compris à l'œuvre divine, redisent les uns avec une perversité cachée, les autres avec une haine ouverte, beaucoup sous l'impression de la peur et l'illusion des fausses doctrines : *Retirez-vous, fuyez aux montagnes comme le passereau*. Messagère divine, oiseau céleste, société toute spirituelle, retirez-vous dans vos montagnes, dans les sublimités de votre mission surnaturelle,

[1] Psal. X.

dans la solitude de vos sanctuaires, laissez-nous dans la plaine, où s'agitent nos intérêts terrestres, confinez-vous dans vos montagnes, dans votre ciel, dans vos divines immensités. Mais est-ce là un ordre venu de Dieu, ou une injonction inconsidérée de la terre? *Comment pouvez-vous dire à mon âme : Retirez-vous, fuyez aux montagnes comme le passereau* [1] ? Comment pouvez-vous le dire quand j'ai reçu du ciel une destination toute différente, quand ma place est, non point au sommet solitaire des montagnes, mais au milieu du monde, mêlée au monde, confondue dans les sociétés, jetée dans les masses comme le levain pour les travailler et les soulever ? Voilà l'œuvre de Dieu ; voilà l'organisation providentielle des choses. L'Église du Christ est faite pour le monde, elle y doit vivre, elle y doit agir, et tout en laissant « César » maître dans son domaine, il faut qu'elle mêle son influence et sa direction prépondérantes aux questions qui, tout en s'agitant sur la terre, intéressent le bien des âmes et ont leur contre-coup dans le ciel. Séparer ces deux sociétés, quand Dieu les a unies ensemble, chasser l'Église de l'État, dire à l'Église : *Retirez-vous, fuyez aux montagnes comme le passereau,* c'est là *détruire ce que Dieu a fait* avec une si grande sagesse et tant de perfection : *Quæ perfecisti destruxerunt.* Ah ! qu'il est urgent de soutenir et de faire prévaloir cette fondamentale doctrine ! Qu'il est nécessaire de la dégager des sophismes dont on l'enveloppe et de l'arracher aux défaillances qui ne méditent que de la trahir. Quoi ! parce que *les pécheurs ont déjà bandé leur arc, disposé les flèches de leur carquois et qu'ils se préparent à percer dans l'ombre les enfants de*

[1] Psal. X.

Dieu [1], parce que la révolution semble triomphante, et ses oppressions sanglantes toutes prêtes à écraser l'Église, l'Église doit déserter le poste que Dieu lui confie au sein de la société civile? « Le calice que son Père lui donne à boire, elle ne le boira pas ?» Les amertumes que sa situation en plein cœur du monde lui vaut chaque jour, elle ne consentira pas à les savourer? *Elle fuira aux montagnes* quand sa mission comme sa gloire est de *dominer au milieu de ses ennemis ?* Non ! L'impiété peut pousser sa clameur irritée : *retire-toi, fuis à tes montagnes ;* des catholiques pusillanimes ou ignorants peuvent entrer dans le plan révolutionnaire qui est de chasser l'Église du milieu de l'État, ne lui laissant plus qu'un sanctuaire amoindri et mal gardé contre des agressions sauvages, en attendant qu'on la fasse descendre dans les catacombes de la persécution : l'Église n'abdiquera ni ses droits ni ses devoirs, elle gardera sa place au milieu du monde, persécutée quand il plaira à Dieu de mettre sa constance à l'épreuve, libre, glorieuse, puissante, quand il aura plu au même Dieu d'écraser ses ennemis et de détruire les forces de ses geôliers et de ses bourreaux. Jamais cette heure de la délivrance n'est attendue en vain. Si Dieu veut son Église mêlée à la société civile, si parfois il permet à celle-ci de tyranniser une sœur inoffensive et désarmée, *les yeux du Seigneur sont tournés sur cette détresse, les regards divins scrutent les enfants des hommes, Dieu interroge le juste et l'impie* [2], sa sainte Église qui souffre pour la justice, le pouvoir impie qui opprime et qui torture. Et ce regard de Dieu n'est pas le regard impassible de l'indifférence, ni le regard sans effet de la fai-

[1] Psal. X — [2] Psal. X.

blesse : pour Dieu, regarder la victime, c'est la délivrer ; regarder l'oppresseur c'est le foudroyer et le détruire, c'est l'envelopper dans la dévorante tempête de sa justice, c'est l'anéantir pour jamais : *le feu, le soufre, l'esprit des tempêtes rempliront leur calice*, les persécuteurs de l'Église boiront à longs traits le mortel calice de la vengeance de Dieu. Combien l'ont bu déjà depuis la naissance de l'Église ! Combien le boiront encore ! Car, dit le Psalmiste, *la lie de ce calice n'est pas épuisée encore, ils la boiront, tous les pécheurs de la terre* [1].

Ce calice est ailleurs nommé un calice *d'assoupissement*, et le vin de ce calice une *boisson léthargique et assoupissante*. Terrible effet de la vengeance divine ! L'homme se soûle d'abord de sa propre perversité, puis Dieu l'enivre ensuite d'un vin qui achève d'éteindre en lui tout sentiment, toute justice, toute raison. C'est l'histoire de tous les persécuteurs. Rien ne les guérit de leur haine, rien ne les éclaire sur le danger de persécuter l'Église, rien ne parvient à réveiller en eux les notions de la justice ou les retours généreux de la bonté ! Trois mots composent toute la biographie d'un persécuteur : il combat l'Église, il s'entête, il périt. Quant à la haine des ennemis de l'Église, elle est prodigieuse de malice et d'acharnement. Toutes les passions du cœur se rassemblent dans cette haine comme dans un égout, toutes les sottises s'y accumulent, toutes les barbaries en jaillissent. Pourquoi ces misérables haïssent l'Église, le prêtre, le religieux, le moine, la petite sœur des pauvres et la sœur de charité ? Ils ne le savent ; leur clameur est l'aboiement de la brute et le rugissement de la bête fauve, leurs prétextes sont absurdes,

[1] Psal. LXXIV.

leurs raisons ne sont que d'odieux mensonges, un seul motif est solide, un seul est le vrai : ils haïssent l'Église parce que l'Église c'est le bien et qu'ils sont le mal. Ils la poursuivent de cette haine basse et scélérate, la plus implacable, du criminel et du flétri qui ne pardonne pas au bien son prestige, et à la vertu sa couronne, qui s'irrite de tout ce qui reste pur, noble et grand. Pascal disait qu'il était glorieux au christianisme d'avoir pour adversaires des gens si déraisonnables : nous pourrions dire que le signe le plus certain de la Sainteté de l'Église, c'est qu'elle, et elle seule, ameute contre sa vénérable et divine existence tout ce que le monde voit surgir de vices et de perversités. Est-ce que l'heure présente n'a pas été prophétisée dans le Psaume ? *O Dieu, ne garde pas le silence, ne sois pas muet, ne demeure pas oisif. Car tes ennemis s'agitent tumultueusement, ceux qui te haïssent lèvent la tête. Ils ourdissent contre ton peuple les trames les plus artificieuses, ils méditent contre tes saints ! Ils disent : Venez, détruisons-les, qu'ils disparaissent du milieu du peuple, qu'on ne parle plus sur la terre de cette race d'Israël. C'est là le complot universel* [1], *cogitaverunt unanimiter*. Les habiles le dissimulent, les rusés feignent de n'en rien croire, les dupes le nient naïvement ; mais le mot d'ordre *universel* n'en est pas moins l'extermination de la société catholique. A cette heure, l'une des plus solennelles et des plus mystérieuses de l'histoire, jetez les yeux de l'orient à l'occident, de l'Europe jusqu'aux régions les plus lointaines, partout se réalisera sous vos yeux la parole du Psalmiste : *Cogitaverunt unanimiter ; adversum te testamentum disposuerunt* [2]. « Tous ensemble ils ont fait un complot

[1] Psal. LXXXIII. — [2] Psal. LXXXIII.

contre toi, » ô Église de Dieu ! Le publiciste qui considérerait avec quelque profondeur la marche et les menées de la révolution, non-seulement européenne, mais cosmopolite, qui sous nos yeux conduit les États à leur dissolution et à leur ruine, arriverait vite à formuler deux grandes lois auxquelles la révolution obéit partout également. Ces deux lois sont celles que le Psalmiste nous révèle chaque fois qu'il décrit l'empire du mal : son travail et ses agissements au milieu des peuples. Première loi : *cogitaverunt unanimiter*. La révolution fait marcher une vaste armée contre l'Église, et dans cette armée la plus stricte discipline relie sous une même obéissance les éléments les plus divers et les plus discordants ; les personnalités disparaissent, elles peuvent être médiocres, et d'ordinaire elles le sont [1], mais ce ne sont pas *les hommes* qui agissent, c'est la *révolution ;* elle enrôle et confond dans ses rangs, princes et gueux, rois puissants et pauvres en guenilles, lettrés et ignorants, indigents et riches ; tout se mêle, se fusionne sous l'action d'une haine commune et de projets communs. La seconde loi est plus impérieuse encore, c'est celle de l'ombre, du silence et du secret. Le Psalmiste omet rarement de signaler ce trait distinctif de l'empire du mal dans son affreux travail de dissolution et de ruine. La révolution dans sa partie essentiellement *dirigeante*, s'enveloppe des plus impénétrables ténèbres. Nous apercevons les effets, les causes

[1] Un des plus obstinés révolutionnaires de notre époque jugeait ainsi les hommes de la révolution : « Par malheur la République fait *toujours* surgir un personnel déplorable, personnel vulgaire, ignorant, inexpérimenté et violent. » *Correspond.* lettre du 17 janvier 1871 (voir l'*Univers* du 13 octobre 1877).

restent cachées dans les antres des sociétés secrètes. Un trône miné s'écroule, un autre surgit sur ses ruines, une dynastie disparait sous les foudres du canon ou sous les sifflets, une nation trahie subitement se voit écraser par une autre dont elle ne se méfiait pas, Rome succombe, Paris est voué aux horreurs de l'incendie et de la ruine, l'Italie peut à l'aise dépouiller l'Église, l'Allemagne tombe sur la France surprise de tout le poids d'une masse effroyable. Or ces événements divers sont les péripéties d'un même drame. Nous voyons les acteurs jouer la pièce, mais cette pièce même, qui la compose et qui en conduit l'exécution ? nul ne le sait. Les personnages se meuvent sous nos yeux, nous les connaissons, nous les nommons : ce sont des rois, des chanceliers, des ministres, des écrivains, des publicistes, des financiers ; nous lisons les fureurs de leurs journaux, nous suivons du regard les audaces de leurs entreprises ; mais nul de nous ne creuse assez ce ténébreux mystère, pour arriver jusqu'à la main dernière qui fait tout mouvoir et l'infernale intelligence qui dispose tout. Tel personnage célèbre qui nous paraît le meneur, est plus que tous les autres le mené. Il obéit à un mot d'ordre sans savoir de qui ce mot d'ordre émane ; il suit une impulsion dont il n'a donné ni le signal ni la direction, il est entraîné à un torrent dont il ne fut nullement la source. On doit dire d'eux tout ce que saint Paul disait de la société païenne, que les esprits infernaux possédaient seuls et faisaient seuls mouvoir : *prout ducebamini euntes* [1], « comme on la menait elle allait. » Que d'hommes en France et en Europe, marchent ainsi sous une impulsion qu'ils ignorent, et vers un abime dont la

[1] Corinth.

profondeur les épouvanterait s'ils la pouvaient d'avance mesurer du regard! *Leur bouche est pleine d'imprécations, de fourberie et de violence, leur langue recèle le maléfice et le crime. Ils se mettent en embuscade dans des carrefours ; ils égorgent l'innocent dans les lieux écartés ; leurs yeux épient le faible, ils tendent leurs pièges dans le secret comme le lion tapi dans son antre* [1]. Admirable image de la révolution qui nous mine et dont nous périssons ! *Comme le lion tapi dans son antre.* Ce ne sont pas tant les rugissements de la bête qui sont formidables, c'est son silence et le secret de son « antre. » Quand la bête est *tapie dans son antre,* tout l'immense parti des naïfs et débonnaires *conservateurs* se rassure, se rapproche, s'accoutume à la vue de l' « antre » et du monstre que l'antre renferme. Quand le massacre commence, il est trop tard.

Le même Psalmiste qui nous découvre la grande loi de la révolution, qui est de préparer dans le secret le plus impénétrable les coups qu'elle destine à la religion et à la société, nous apprend aussi que son arme la plus habituelle et la mieux trempée, c'est le mensonge. La révolution ment. Elle ment toujours et sur tout. Elle ment par tous les organes dont elle dispose ; elle ment à tous les degrés du pouvoir qu'elle réussit à occuper. Elle ment dans le plus futile journal, comme sur les marches du trône, comme dans l'enceinte vénérable des congrès. Sa diplomatie est menteuse tout aussi bien que ses pamphlets les plus obscurs. Elle ment aux rois, comme elle ment aux peuples, trompant les uns et les autres pour les subjuguer tous et les pousser à son œuvre de destruction et de mort. Pour les mieux tromper

[1] Psal. X.

et les plus sûrement asservir, elle assiége les rois de ses adulations et de ses promesses, elle leur persuade que leur trône trouvera en elle le plus solide et le plus sincère appui, qu'ils ont besoin d'elle pour retenir les peuples sous l'obéissance, qu'elle seule est l'enchanteresse toute-puissante qui fait taire leurs rugissements sinistres et comprime leurs saillies désordonnées. Que les rois la suivent, c'est le salut ! Puis bientôt les fondements du pouvoir sourdement ébranlés s'affaissent sur eux-mêmes, le vieil édifice se lézarde, un dernier signal part des loges, une émeute s'organise, le pouvoir croule et la révolution a vaincu les rois. Au peuple elle ment avec la même impudence et le même succès. Pauvre cher peuple ! petit peuple du bon Dieu que Jésus aimait, dont il avait revêtu la bure, embrassé le travail, partagé le pain noir, dont il avait guéri les blessures et transfiguré l'âme, qu'il avait trouvé dans les ignominies sanglantes de la servitude et qu'il avait affranchi magnifiquement ! Oh ! c'est à ce peuple que la révolution a menti avec le plus de cruauté et le plus d'impudence. Lui, le peuple dans sa droiture naturelle, croit sur parole, et suit docilement l'enseignement qui lui est donné. Or la révolution s'est approchée du peuple et lui a menti. Dans la foi qui faisait sa gloire, sa consolation, qui couvrait sa douleur présente des reflets de la joie éternelle, elle lui a montré des fables, des niaiseries, des sottises. Dans le noble asservissement de la religion elle lui a fait voir une abrutissante servitude, elle a indiqué du doigt le prêtre comme l'auteur de sa misère, le corrupteur de son âme, le sordide usurier de son travail et de sa sueur. Ah ! vraiment la plume tremble et le cœur s'emplit d'indignation quand on retrace cette conspiration persévérante du mensonge contre la

loyauté et la bonne foi du peuple ! Et qu'ont donc fait pour lui ceux qui flétrissent de leurs calomnies la soutane du prêtre, en attendant qu'aux jours de l'émeute ils la puissent tacher de sang ? Qu'ont-ils fait, que font-ils pour la misère du peuple ? Que lui donnent-ils pour nourriture que le poison de leur impiété et le fiel amer de leurs haines ? En quoi le peuple est-il entre leurs mains scélérates, devenu plus heureux ? Ils l'abrutissent et l'affament, et quand déjà cette foule abusée nous poursuit de ses malédictions et de ses menaces, c'est nous encore et nous seuls qui la nourrissons ! L'histoire du mensonge révolutionnaire est d'ailleurs une histoire toute multiple et diverse. La révolution a mille manières de mentir. Est-elle la plus forte, elle ment alors sans précaution ni retenue. Lui faut-il tourner des obstacles, préparer de loin quelque difficile ruine, elle se fait flatteuse, elle affecte l'ordre, presque la religion, *transfigurat se in angelum lucis* [1]. Le Psalmiste avait bien connu ces tortuosités du serpent, quand il s'écriait : *Ils ne parlent que de paix, mais que de mauvais desseins sont dans leurs cœurs* [2] ! *Ils rendent leurs paroles douces et mielleuses, mais ce sont autant de flèches homicides. Ils aiguisent leur langue comme un glaive effilé, ils tendent leur arc d'où ne s'échappent que la désolation et l'amertume ; c'est en secret, c'est dans l'ombre qu'ils percent de leurs traits les immaculés. A l'improviste ils ont décoché leurs flèches contre les justes ; ils ont cessé de trembler, leur langage est devenu d'une perversité sûre d'elle-même. Ils se sont concertés pour dresser leurs piéges ; ils ont dit : Qui les découvrira* [3]? Quels traits ! quelle peinture ! que ce sont bien là les menées de la révolu-

[1] II Corinth. — [2] Psal. XXVIII. — [3] Psal. LIX.

tion ! Tout son travail pervers est là décrit dans la plus frappante vérité. Les éruptions volcaniques de la révolution surprennent les peuples et jettent les meilleurs esprits dans une stupéfaction profonde : c'est que nous ne pouvons nous faire encore à ses procédés ténébreux. *Ils se concertent dans le secret.* Leur plan de destruction sont bien arrêtés : il est bien décidé que telle persécution sera intentée à l'Église, telle guerre entreprise, tel pouvoir renversé. Mais durant de longs mois, parfois même de longues années, ce ne sont que *des plans concertés dans le secret et des piéges dressés dans l'ombre*, tout est tranquille au dehors, le peuple n'entend que d'inoffensives paroles et les gouvernements sont endormis aux sons mélodieux des adulations et des louanges, *molliti sunt sermones ;* on ne verra que plus tard, quand les convulsions sociales ébranleront le sol, renverseront les édifices et terrifieront les âmes, quelles étaient les résolutions prises dans l'ombre et les ruines concertées dans les ténèbres de la Franc-maçonnerie. *Ils effilent leur langue comme un glaive, ils forgent comme des dards leurs discours pervers.*

Et ce glaive n'a pas horreur du sang. Le dernier trait de la haine de la révolution contre l'Église, est qu'elle devient comme naturellement, comme fatalement homicide. Il y a des siècles que l'apôtre saint Jean faisait cette remarque d'une profondeur étonnante : « celui qui hait son frère, celui-là est un homicide [1]. » Il l'est toujours de désir, et il le devient de fait quand l'occasion lui met le poignard aux mains. Notre erreur déplorable, depuis que l'esprit révolutionnaire nous travaille, erreur que les plus terribles expériences ne

[1] Jean.

parviennent pas à dissiper, c'est que les idées régnantes, les courants qui entraînent la société, les commotions qui nous ébranlent, ce vaste mouvement qui nous emporte, ce tourbillon et ce désordre ne nous mèneront pas au sang. Or, tout au contraire, c'est là que la révolution nous mène directement et promptement : *leurs pieds sont vites à répandre le sang* [1]. La révolution est homicide. Quand elle a détruit par ses haineux mensonges tout ce qui rend l'autorité vénérable et respectée, quand elle a bafoué l'Église, fait du prêtre un être ridicule et odieux, ameuté contre lui les passions de la multitude, elle fait naître un jour d'effervescence et de tumulte où les victimes, dès longtemps désignées aux vengeances populaires, tombent baignées dans leur sang. C'est sur elles que le Psalmiste chante sa funèbre élégie : *Viens, ô Dieu, visiter des ruines désolées, l'ennemi a tout dévasté dans le sanctuaire, tes adversaires ont poussé des cris insolents jusqu'au milieu de tes assemblées; ils ont érigé en trophées leurs hideux insignes. On les a vus, comme les bûcherons qui abattent les chênes, briser à coups de hache les sculptures du temple, ils ont livré aux flammes tes sanctuaires, ils ont commis des excès de toute sorte dans la demeure de ton nom. Ils ont dit en leur cœur : Opprimons-les de concert. Ils ont incendié sur la terre tous les lieux consacrés au Seigneur. Nous ne verrons plus nos divins emblèmes, plus de prêtre, nul parmi nous qui puisse prévoir le terme de ces calamités* [2]. Voilà la fin sanglante d'une route que prend avec insouciance un peuple abusé par la révolution. Au début le Psalmiste signale des « discours doux et mielleux, » *sermones molliti*, puis *le venin de l'aspic*

[1] Psal. XIII. — [2] Psal. LXXIII.

se cache sous les langues, puis le peuple, trompé par une presse et des discours homicides, commence *à frémir* et à s'agiter, puis *il se rue* contre les inoffensives victimes, et *le sang coule* à flots. *Jusques à quand*, *Seigneur*, *jusques à quand les méchants triompheront-ils ? Ils tiennent un orgueilleux langage, ils parlent avec une insolence superbe, ils ne cessent de se glorifier, ces ouvriers de crimes ! Ils écrasent ton peuple, ô Dieu ! Ils désolent ton héritage : ils égorgent la veuve et l'étranger, l'orphelin tombe sous leur glaive* [1].....

« Jusques à quand ? » *usquequò ?..... O mon âme, demeure en silence. Dieu est ton espoir. Dieu est mon rocher, mon secours, ma citadelle, je ne chancellerai point* [2]. *O Dieu, parce qu'ils ont dit : Usurpons le domaine du Seigneur, emporte-les, comme la roue qui tourne, dans un tourbillon ! Fais d'eux comme la paille devant l'autan, comme la flamme qui embrase la forêt, comme le feu qui dévore la montagne. Poursuis-les dans tes tourbillons, terrasse-les dans tes ténèbres, couvre leurs faces de honte, Seigneur, et qu'ils implorent ton nom* [3].

III

LES VAINQUEURS

Exilés et proscrits au milieu du monde, les enfants de Dieu y sont des vainqueurs. A leur chef, il fut dit : *domine au milieu même de tes ennemis* [4] : cette parole n'a plus été retirée : elle règne sur tous les événements de

[1] Psal. XCIII. — [2] Psal. LXI. — [3] Psal. LXXXII. — [4] Psal. CIX.

l'histoire, elle remplit toutes les annales des peuples, elle multiplie ses merveilles, elle restera à jamais comme le monument le plus magnifique, de la puissance du Dieu qui triomphe par la faiblesse, et ressuscite dans la mort.

Parcourons rapidement dans les textes du Psalmiste, les différents triomphes des enfants de Dieu. Quelles sont les victoires de ces éternels vaincus ? D'abord par une merveille que la puissance divine sait seule produire, la victoire commence au milieu même du combat, en plein cœur du champ de bataille, quand les yeux tournés sur le juste ils n'aperçoivent plus en lui que blessures, défaillances, sang et poussière. Le juste est déjà vainqueur dans sa souffrance, au sein de ses persécuteurs. Et c'est le temps du silence de Dieu, quand Dieu laisse le monde circonvenir ses justes et se ruer furieusement sur eux. Puis bientôt, ce mystérieux silence se rompt, un voile se déchire, Dieu se lève, prend en main la cause de ses justes et les venge des brutalités et des astuces de leurs ennemis. Dans la première de ces deux victoires, Dieu triomphe par ses enfants; dans la seconde, il agit directement lui-même et fait éprouver aux méchants qui persécutent ses enfants les effets de sa terrible puissance.

I. — Bossuet pose ainsi la question. Si les justes n'habitaient pas au milieu du monde, exposés à ses piéges et à ses coups de main, la force manquerait à leurs vertus et l'éclat à leur triomphe, ils perdraient la plupart des occasions où se signale la valeur et où se conquièrent les couronnes. « Certes, s'il n'y avait point eu de méchants. combien de vertus seraient étouffées ? Que

deviendrait le zèle de convertir les âmes, dont les saints ont été transportés ? Où seraient tant d'exhortations véhémentes ? Où cette béatitude de ceux qui souffrent pour la justice? où le triomphe du martyre? Qui aurait mis la main sur la personne de Notre-Seigneur s'il n'y avait eu que des justes? Mais quel serait le désordre des choses humaines, si parmi cette prodigieuse multitude de méchants il n'y avait du moins quelques justes qui, par leurs avertissements et par leurs exemples, réprimassent la licence effrénée et retinssent du moins les choses dans quelque modération? C'est pourquoi le Sauveur Jésus parlant au petit nombre de gens de bien qu'il avait par sa grâce assemblés près de sa Personne, les appelle « le sel de la terre, » *vos estis sal terræ*, voulant dire, à mon avis, que s'il n'eût répandu quelques personnes vertueuses de çà et de là dans le monde, comme une espèce de sel salutaire, les hommes auraient été entièrement corrompus, au lieu qu'il reste peut-être quelque petite trace de vertu [1]. » Ainsi les Enfants de Dieu, durant le temps qu'ils luttent contre le monde sans que Dieu se montre encore pour les venger, remportent une double victoire : la première qu'ils gagnent pour eux-mêmes ; la seconde dont ils font bénéficier leurs propres persécuteurs.

1. Quand Dieu crée son juste, et, pour lui assurer la couronne, le jette dans l'épreuve, il le place sur deux théâtres, en face de deux différentes luttes : la lutte du mal et la lutte du bien ; du mal à fuir, du bien à pratiquer ; *fuis le mal, fais le bien, puis viens habiter le ciel pour l'éternité* [2], tel est dans le Psalmiste tout le résumé

[1] Bossuet, *Serm.* — [2] Psal. XXXVI.

des destinées de l'homme dans le temps et l'éternité. L'homme placé en face du mal l'évite héroïquement; placé en face du bien, il s'y affermit et en remplit sans défaillance les généreux préceptes : voilà la lutte. Cette lutte terminée et la victoire acquise, « le bon soldat » du Christ est reçu, pour jouir d'un repos sans fin et d'une gloire sans limites, dans les hauteurs des cieux : *inhabita in sæculum sæculi* [1]. Or ce que nous avons à montrer ici d'après le Psalmiste, c'est que cette double lutte se livre pour le juste au milieu des perversités du monde dans d'admirables conditions de puissance et de facilité.

En face du juste les pécheurs étalent le vice sans retenue ni pudeur. Le vice, dit le Psalmiste avec une singulière énergie, *suinte de leur embonpoint* [2]; le vice heureux, triomphant, superbe, le vice avec toutes ses fascinations, ses séductions, ses entraînements, ses oppressions formidables, intercepte leur chemin, leur coupe la route et s'impose à leur regard, à leur cœur, à leurs sens. Quelle lutte ! *J'ai vu la paix des pécheurs, jusqu'à leur mort ils ne connaissent point l'infortune, ils n'ont aucune part aux misères de tous; ils se ceignent de l'orgueil comme d'un collier; ils se couvrent de la violence comme d'un manteau, l'iniquité suinte de leur embonpoint, les pensées du cœur en débordent; ils sont railleurs, médisants, remplis d'arrogance, leur bouche défie les cieux, leur langue parcourt la terre* [3], ils sont loués, fêtés, reçus partout avec une crainte respectueuse et d'humbles égards, *l'iniquité est en bénédiction.* Il parle au juste : « Mais où donc est ton Dieu ? » *ubi est Deus eorum ?* Ah ! quand le juste doit répondre que son Dieu est pauvre,

[1] Psal. XXXVI. — [2] Psal. LXXII. — [3] Psal. LXXII.

déshonoré, honni, dans les supplices, sur une croix; quand il entend l'éclat de rire moqueur, quand il contemple, à côté de sa vie crucifiée, l'heureuse vie du pécheur et qu'il rapproche de ses plaisirs quotidiens les quotidiennes austérités de la vie chrétienne, oh! alors le cœur se trouble, la volonté défaut, les sens frémissent, *les pieds chancellent, la démarche devient glissante, l'envie envahit l'âme au spectacle du bonheur des impies* [1], c'est l'heure terrible du combat. Dieu veut que sans faiblir, ses enfants contemplent du haut de leur calvaire les splendeurs et les suavités d'un monde où tous les appellent, et vers lequel leur propre concupiscence les attire avec une désespérante énergie. Plus forts que leurs premiers ancêtres, « ils verront que le fruit doit être délicieux à manger, puisqu'il est si beau à voir et d'un si suave aspect; » mais jamais leur main ne se lèvera pour le cueillir. Magnanimes comme l'Homme-Dieu sur la montagne de la tentation, « ils contempleront tous les royaumes de ce monde avec toute leur splendeur, » ils entendront la voix tentatrice : « si tu tombes à mes pieds et m'adores, tous ces biens sont à toi [2]! » et jamais dans leur cœur ne montera la volonté de la trahison. Quand le monde criera : *qu'ils descendent donc de leur croix!* eux garderont leur calvaire, ils entendront les bruits de fête et continueront leur gémissement, leurs cris d'angoisse et de doulenr. « Le monde se réjouira, mais eux seront dans les larmes; » larmes bienheureuses que les anges recueillent et qui deviendront les pierres précieuses d'un diadème éternel, *coronam de lapide pretioso.* Telle est la première péripétie et le premier succès du juste dans sa lutte contre

[1] Psal. LXXII. — [2] Matth.

le mal : il résiste à ses séductions enchanteresses comme à ses oppressions tyranniques. Écoutons-le lui-même, dans les Psaumes, s'en expliquer. L'*huile* parfumée *du pécheur ne oindra pas ma tête*, ses douceurs et ses suavités décevantes, sa vie molle, ses mœurs efféminées, ses plaisirs faciles ne m'arracheront pas aux vivifiantes aspérités de la vie sainte. Je verrai le monde sans me laisser émouvoir par ce spectacle ; j'habiterai le monde tout en y restant un hôte et un étranger : *oleum peccatoris non impinguet caput meum* [1]. C'est là dans le juste une seconde énergie et une nouvelle victoire ; non-seulement il résiste dans son cœur aux séductions des vices que ses yeux contemplent, mais il se sépare entièrement de leur contact pernicieux. Des apostats qui trahissent Dieu pour le monde, le Psalmiste fait cette remarque, que peu à peu ils *glissent* vers l'iniquité. D'abord on la fréquente, de temps en temps on se rend dans ses assemblées, on va *au conseil des méchants*, puis bientôt, familiarisé avec les maximes du monde et ayant appris de lui les voies du mal, on se fixe sur le *chemin des pécheurs ;* enfin vieilli et endurci dans le vice, on le pratique ouvertement, on s'en vante, on l'enseigne : voilà ces malheureux assis, immobiles, fixés dans la *chaire de dérision* ou de *blasphème* [2]. Telle est la séduction ; à côté d'elle l'enfant de Dieu donne l'héroïque exemple de la séparation absolue. Sa devise, au sein des lâches compromis d'une société en décadence, reste toujours l'énergique devise du grand Apôtre : « Quel compromis possible entre le Christ et Bélial ? Il se sépare. *Retirez-vous de moi, vous tous qui commettez le mal* [3]! C'est là le grand spec-

[1] Psal. CXL. — [2] Psal. I. — [3] Psal. VI.

tacle donné au ciel et à la terre ; l'homme resté pur au sein de la contagion commune, l'homme demeuré croyant au milieu de l'universelle apostasie. C'est là pour Dieu le plus glorieux triomphe, c'est là pour l'homme le titre le plus assuré du salut. *Juge-moi, Seigneur. Je marche dans l'innocence, j'espère en Dieu, rien ne m'ébranlera. Seigneur, éprouve-moi, sonde mes reins, scrute mon cœur, ta miséricorde est devant mes yeux, ta vérité est l'objet de toutes mes complaisances; je ne m'assieds pas dans les assemblées de la vanité, je ne mets pas le pied chez les hypocrites, j'ai en horreur les réunions des pervers, je ne demeure pas avec les méchants. Je purifie mes mains dans l'innocence, j'entoure ton autel, ô mon Dieu! Seigneur, j'aime ta maison, le lieu où ta splendeur réside; ne confonds pas mon âme avec l'âme des pervers, ni ma vie avec celle de ces hommes de sang* [1]. Comment le juste reste-t-il ainsi inébranlable dans son éloignement des pécheurs? Où puise-t-il le courage des continuels sacrifices que lui coûte son isolement? Le Psalmiste emploie pour nous l'apprendre un mot étrange : Le juste *hait* implacablement les pécheurs. *Ils sont devenus mes ennemis et je les hais d'une haine parfaite.* Le juste a placé dans son cœur des indignations généreuses, la vue du mal l'irrite, le dessèche, fait subir à son âme un indicible martyre de malaise, d'amertume, de secrète et douloureuse irritation. *Je me suis desséché voyant la paix des pécheurs* [2]. *J'ai vu ceux qui prévariquaient et je me desséchais* [3]. Voir Dieu outragé, les âmes blessées et expirantes sous les traits de la méchanceté et les coups mortels du scandale, contempler ce que Saint Jean Chrysostome appelle « le carnage des âmes, » fait mon-

[1] Psal. VI. — [2] Psal. XXV. — [3] Psal. LXXII.

ter au cœur ces colères saintes que jettent au monde des voix accusatrices et d'implacables malédictions : *væ mundo a scandalis*, « malheur au monde pour ses scandales ! » *Brûlé par mon zèle, je me desséchais, voyant comment mes ennemis oubliaient votre loi, ô mon Dieu*[1] ! Et qu'on ne s'étonne pas d'entendre ici parler de haine dans une religion fondée tout entière sur l'amour. Qu'est cette haine, dont le Psalmiste nous fait entendre l'expression énergique ? Qu'est-elle, sinon un amour brûlant et désespéré ? N'est-ce pas le Maître qui a dit : « Quiconque ne hait pas son père, sa mère..... » ? le même Maître et le même Docteur qui exhalait ailleurs les plus délicats parfums de l'amour : « aimez jusqu'à vos ennemis » ? Comment haïr, quand il faut aimer ? Comment haïr des proches, quand il faut aimer jusqu'à des ennemis ? Reprenons une expression du Psalmiste, le mystère s'éclaircira. *C'est d'une haine PARFAITE que je les ai haïs.* Il y a donc une haine sainte, irréprochable, *parfaite* ; une haine commandée, voulue de Dieu, et qui entre comme élément essentiel dans notre sanctification, si bien que sans *haïr* nul ne peut sauver son âme, ni se garantir de la commune perversité. Que haïssons-nous ? Une seule chose au monde : le mal, le mal qui blesse Dieu, qui tue notre âme, dévaste sans espoir toutes nos espérances, souille notre vie, et allume les flammes de notre éternelle expiation. Ce mal nous le haïssons partout, sans nulle distinction d'intérêts, d'agréments, de plaisirs, de fortunes, de personnes ; nous le haïssons en nous comme dans les autres. Notre œil est-il devenu *méchant*, notre œil ou notre main droite nous scandalisent-ils, à l'instant,

[1] Psal. CXVIII.

sans hésitation ni fausse complaisance, une ***haine parfaite*** jaillit de notre âme, et prononce des arrêts implacables : « si votre œil droit ou votre main droite vous scandalisent, arrachez-les et jetez-les loin de vous [1].» Voilà la haine dont nous poursuivons le monde. Elle naît de l'amour, elle est fille du zèle, elle s'échappe d'un cœur avide de se dévouer. Quel cœur de mère ne connaît ces haines ? Quel dévouement n'en a subi les magnanimes martyres ? Qui, en haïssant de toute son âme, aimait plus que saint Paul ? Qui prononça avec plus de véhémence les malédictions de la haine, que le Dieu qui par amour mourut pour sauver le monde ? Et, en renversant la question, qu'est-ce qui, à l'heure présente, éloigne le plus de nous la rénovation et le salut ? Qu'est-ce qui perd les âmes et achève de dissoudre au milieu de nous l'antique société chrétienne? Nous ne savons plus haïr. Le mal ne nous irrite plus, « nous avons fait un pacte avec la mort, » l'erreur qui souille l'intelligence, le vice qui dégrade le cœur, le scandale qui ravage les familles, nous trouvent complaisants et adoucis. Triste siècle dont le trait distinctif est de pactiser avec le mal, d'accueillir d'un même aimable sourire l'erreur et la vérité, le bien et le mal, le vrai et le faux, la réalité et le mensonge ! Qui de nous sait encore *s'arracher l'œil* et *se couper la main ?* Qui connaît le programme chrétien tracé par un Apôtre : « Quiconque vient à vous et ne vous apporte pas la vérité, ne le recevez pas chez vous, ne lui donnez même pas votre salut. Lui donner ce salut, c'est communiquer à ses œuvres perverses »? Quelle énergie donnent pour le bien ces répulsions magnanimes ! Le monde appellera

[1] Vid. S. Gregor. pap. *Homil. XXXVII in Evangel.*

cela grossièreté et sauvagerie : Gardons nos allures indépendantes, notre *haine* et notre liberté. Qui ne sait pas *haïr*, ne sait pas combattre ; qui ne combat plus, a cessé de mériter la victoire, n'est plus apte qu'aux chaînes et n'a plus d'avenir que l'ignominieuse vie des vaincus. *Pourquoi le Seigneur n'extermine-t-il point l'impie ? Hommes de sang, retirez-vous de moi ! Et ceux aussi, ô mon Dieu, qui parjurent votre nom. Ceux qui vous haïssent, Seigneur, je les hais ! Je sèche d'indignation et de colère contre ceux qui sont vos ennemis. C'est d'une haine parfaite que je les hais : ce sont là mes ennemis* [1].

S'éloigner du mal, par la résistance, la séparation, la haine, c'est la première partie de l'œuvre du juste :

[1] Psal. CXXXVIII. — Il est bon de connaître où nous a menés cette lâche condescendance pour l'erreur et le mal, et jusqu'à quelles monstruosités l'incrédulité moderne pousse la manie des réhabilitations. Qu'on lise sans frémir si on en a la triste puissance. « De tous les êtres autrefois maudits que la tolérance de notre siècle a relevés de leur anathème, Satan est, sans contredit, celui qui a le plus gagné au progrès des lumières et de l'universelle civilisation. Le moyen âge, qui n'entendait rien à la tolérance, le fit à plaisir méchant, laid, torturé..... Un siècle aussi fécond que le nôtre en réhabilitations de toutes sortes, ne pouvait manquer de raisons pour excuser un révolutionnaire malheureux que le besoin d'action jeta dans les entreprises hasardeuses... Si nous sommes devenus indulgents pour Satan, c'est que Satan a dépouillé une partie de sa méchanceté, et n'est plus ce génie funeste, objet de tant de haines et de terreur. Le mal est évidemment de nos jours moins fort qu'il n'était autrefois. Nous hésitons à prononcer des arrêts exclusifs, de plus, d'envelopper dans notre condamnation quelque atome de beauté. » (*Journal des Débats*, 25 avril 1855.)

pratiquer le bien est la seconde. Or la vie tourmentée et persécutée du juste au milieu du monde, est aussi favorable à celle-ci qu'elle le fut à celle-là. Le monde mauvais et persécuteur est, pour les enfants de Dieu, le champ de bataille le plus admirablement choisi. C'est là que se dérouleront aux regards du ciel et de la terre les plus brillants exploits ; là que se cueilleront les plus divines couronnes. Un ancien avait trouvé cette grande idée, « que le plus beau spectacle que puisse donner la terre est celui du juste aux prises avec l'adversité. » La raison et le sentiment humains ne montent pas plus haut ; il faut les ailes chrétiennes pour s'élever à un autre sommet et plus abrupte et plus inaccessible mille fois : la lutte, non plus [contre l'adversité, mais celle contre son propre cœur bouillonnant de colère et ivre de vengeance, la lutte contre la perversité et les outrages d'un ennemi. Qui dira cette lutte ? qui en racontera les péripéties sanglantes, les indomptables fureurs ? Qui s'interposera entre notre cœur et nous ? Qui maîtrisera nos colères ? Qui vaincra le monstre ? Dieu sans doute, et c'est la lutte où sa puissance aime à se jouer. Il rassemble autour de nous une multitude d'insulteurs ; dans cette odieuse bande il choisit une âme plus noire, d'une perversité plus lâche, il en fait un traître qui se jouera de notre confiance, qui marchera sur notre cœur et le foulera sous des pieds immondes. Puis, quand un calvaire s'offrira à gravir, quand une croix s'y fera voir, quand sur cette croix les fureurs de nos ennemis, leurs entreprises criminelles et victorieuses nous auront cloués, et que notre âme ne sera plus qu'une plaie saignante, alors, sous l'action d'une puissance plus haute que la terre, nous pousserons une clameur douce et puissante que le ciel seul aura pu

former : *Pater, dimitte !* « Père, pardonnez-leur ! » Ah ! ce cri n'eût-il retenti qu'une fois dans tout le cours des siècles, cet acte divin par excellence ne se fût-il accompli qu'une fois et par un seul juste, nous comprendrions déjà trop pourquoi Dieu laisse des méchants sur la terre et pourquoi il mêle ses justes dans leurs rangs. C'est là l'occasion de la plus merveilleuse des victoires, c'est là que se déploient plus que partout ailleurs les ressources divines de la sainteté. Comptons, si nous le pouvons, toutes les forces de l'âme, les illuminations de la foi, les énergies du cœur, les héroïsmes de la volonté qui entrent dans la composition du *Pater, dimitte.* Analysons, si notre œil a cette puissance, les prodiges que la grâce doit accumuler dans une âme pour en obtenir un seul acte de pardon. Quelle humilité ! quelle patience ! quelle douceur ! quel amour ! Ne nous étonnons pas que, revenant de ce grand combat, ce juste élève aux yeux de Dieu ce seul trophée comme l'espérance et la garantie de toutes ses couronnes. *Seigneur, souvenez-vous de David et de toute sa douceur* [1]. Et qu'a donc fait de si grand cette *douceur*, qu'il en faille remplir la mémoire d'un Dieu ? Oh ! répond l'héroïne, c'est que, résistant seule à mes innombrables ennemis, aux passions ameutées et frémissantes, aux plus effroyables entraînements de la colère, *je n'ai jamais rendu le mal pour le mal.* Que fait le Juste quand la perversité et la cruelle malignité du monde lui multiplient les meurtrissures de la flagellation, lui tressent des épines en couronne, et lui élèvent sans pitié une croix ? *O mon Dieu, ils m'ont rendu le mal pour le bien; ils m'ont poussé à bout; et cependant alors qu'ils étaient affligés,*

[1] Psal. CXXXI.

moi je me revêtais d'un sac, j'humiliais mon âme dans le jeûne, je répandais ma prière sur mon sein, je les traitais comme des frères, je me brisais de douleur pour eux comme un fils pleurant sa mère. Mais quand j'ai chancelé, eux se sont réjouis ; ils se sont réunis en foule, ils m'ont frappé à l'improviste, ils n'ont cessé de me déchirer[1]. Lutte merveilleuse! duel sublime entre la perversité d'une part, la patience et la douceur de l'autre! Rien de plus divin ne se voit sur la terre, et l'éternité ne couronne pas de plus étonnants vainqueurs.

Quand les méchants ne procureraient aux justes qu'une telle palme, encore faudrait-il bénir la Providence qui nous laisse exposés à leurs coups ; mais que dire des merveilles de zèle que la vue des pécheurs suscite dans l'âme des saints ? Quel apostolat la détresse des âmes a fait naître dans l'Église ! quels dévouements la cause des pauvres met en éveil ! quels héroïsmes de charité le désir de les arracher à l'abîme et de les donner à Dieu enfante dans des milliers de fidèles ! quel spectacle ! comment le décrire ? comment en embrasser du regard la vaste immensité ? Un cri s'échappe de toute l'Église, d'un bout à l'autre des âges chrétiens : *Le zèle de la maison de Dieu nous dévore*[2]; *la défaillance s'empare de nous quand nous voyons les pécheurs, ô mon Dieu, abandonner votre loi.* Oh ! quelles magnanimes tristesses, quelles indicibles tortures ravagent l'âme des saints, quand ils contemplent l'outrage de Dieu dans la prévarication et la perte des pécheurs ! Écoutez l'un d'eux exhaler son inconsolable douleur : « Une tristesse immense a envahi mon âme, j'ai au cœur une blessure toujours ouverte. Je voudrais être

[1] Psal. XXXIV. — [2] Psal. LXVIII.

anathème pour mes frères ! » Aussi, comme le chantait le Psalmiste dans son cantique, *le zèle les dévore*, une activité prodigieuse emporte l'Église entière dans ce grand œuvre de la conversion des pécheurs. A vrai dire, tout dans le christianisme est coordonné pour ce travail du sauvetage universel des âmes. Embrassant d'un coup d'œil le cours entier des siècles, nous composant de toute l'histoire humaine une seule scène, assistons à un sublime et divin spectacle. Le genre humain pèche : à l'instant il est envahi par la mort, *per peccatum mors intravit* [1], mort de la chair, mort mille fois plus désastreuse de l'âme. C'est un vaste incendie dont les gigantesques flammes enveloppent l'humanité entière d'un bout à l'autre des temps ; c'est un immense naufrage, au milieu d'un océan devenu furieux, au sein d'une nuit obscure, quand tout se remplit du bruit sinistre des flots, du cri des victimes, des clameurs triomphales de l'enfer. Oh ! quelle horreur de voir ainsi des hommes infortunés périr au milieu des flots du péché et de la malédiction ! Mais d'autre part quel beau, quel noble, quel divin spectacle offre l'immense et universel travail de sauvetage organisé du ciel à la terre pour sauver les victimes ! L'Église entière s'y emploie, c'est l'objet unique sur la terre de ses vœux, de ses supplications, de ses labeurs, de ses souffrances, de ses fatigues, de l'effusion de tout son sang. Plus les flots du mal envahissent le monde, plus la tempête devient furieuse, plus l'Église se multiplie pour délivrer les âmes. Il fait noir : la lumière s'éteint, la foi chancelle, la négation ténébreuse menace d'étouffer la vérité chrétienne : des millions de martyrs se lèvent, parlent, affirment, appuient de

[1] Rom.

leur inébranlable témoignage et signent de leur sang le *Credo*. Mais les hérétiques pullulent, ils altèrent la pureté de la foi, ils corrompent la doctrine et « adultèrent la parole de Dieu [1], » les âmes devenues ignorantes ou abusées retomberont dans l'abîme dont la révélation venait de les faire sortir : voici venir au secours de cette nouvelle détresse l'étincelante multitude des Confesseurs et des Docteurs; ils instruisent, ils prêchent, ils dissipent les ombres, illuminent les âmes et les fixent invariablement dans la foi. Quels orages cependant suscitent dans les âmes les passions soulevées! quels flots envahissants! quelles irrésistibles tempêtes! qui sauvera les âmes de ce nouveau péril? Solitudes écartées, cloîtres silencieux, asiles bénis de la mortification et de la vertu, ouvrez-vous aux âmes que le monde va entraîner et faire périr. Sanctifiez ces âmes, purifiez-les, rendez-les étincelantes, afin « qu'elles brillent dans la nuit obscure commes des astres » bienfaisants et protecteurs. Telle est l'immense, l'innombrable multitude des saints anachorètes, des chastes vierges, des religieux à la bure grossière, des pénitents aux chairs ensanglantées. Que font-ils? à quelle œuvre se consacre leur angélique vie? A l'œuvre unique qui absorbe toutes les puissances et tous les siècles de l'Église : l'apostolat des âmes, le salut des pécheurs.

Ainsi par son contact avec les pécheurs, à ce poste de vigilance et de salut où Dieu la place, la famille chrétienne sera la gloire et la sécurité du monde. Mais, à tant sauver les âmes ne court-elle elle-même aucun danger? Est-on impunément un héros? La faiblesse humaine peut-elle entendre les acclamations de

[1] II Corinth.

la louange, peut-elle voir grandir sa domination avec ses victoires et ses exploits sans se sentir mordue de l'orgueil ? Quand Paul, le conquérant des âmes, aura jeté son cri triomphal : « Dieu nous pousse et nous fait vaincre en tous lieux[1] » ; « Par la puissance des miracles, des prodiges, par la vertu de l'Esprit-Saint, de Jérusalem à l'Illyrie, et dans les lieux d'alentour, j'ai tout rempli de l'Évangile du Christ[2] ; » quand Paul revient vainqueur, traînant après lui la multitude de ses captifs, Paul, encore hôte de l'exil et fils de la commune déchéance, n'est-il pas exposé, « après avoir prêché les autres, à être lui-même réprouvé ? » Oui, certes ! L'apôtre tremble et Dieu intervient. « De peur qu'il ne s'élève d'orgueil, il lui est donné un aiguillon qui perce sa chair, ange de Satan qui le soufflette au visage[3]. » Quel est cet aiguillon ignominieux ? quels sont ces soufflets de Satan qui doivent, selon la volonté divine, rappeler l'Apôtre trop triomphant aux hontes sanglantes du calvaire ? « Ce que cela signifie, le voici : Dieu ne voulut pas que le christianisme se propageât sans obstacles, ce qui nous eût rendus lâches et sans vigilance ; il permit que des ennemis se ruassent furieusement sur nous et qu'ainsi l'orgueil nous devînt impossible. Comprenez donc que *cet ange de Satan*, c'est Alexandre, Hymenée, Philète, tous les ennemis, tous les persécuteurs, tous les furieux qui faisaient la guerre à l'Apôtre, le jetaient dans les fers, le couvraient de coups et de blessures, le traînaient à tous les gibets[4]. » *O mon Dieu, qu'il m'est bon que vous m'ayez humilié*[5] ! C'est le cri de reconnaissance que le clergé catholique

[1] II Corinth. — [2] Rom. — [3] II Corinth. — [4] Bossuet, *Serm.* — [5] Psal. CXVIII.

baigné de larmes, souvent de sang, fait entendre du milieu de ses continuelles persécutions : *Qu'il m'est bon d'avoir été humilié*, foulé aux pieds par des vainqueurs insolents, traîné à la barre d'une presse inique, flétri devant l'opinion, condamné par tout le monde ! Oui, tout cela *m'a été bon.* Et pourquoi ? Ah ! c'est que telle est la hauteur et la gloire du clergé, telle est la sublimité de sa mission, la vénération, les louanges, la royauté que cette mission entraîne avec elle, que si le ciel était pur, la vie sans lutte, l'Église sans ennemis, si « l'ange de Satan n'était pas » toujours « là pour infliger l'ignominie de ses soufflets, » l'homme, fût-il ravi au troisième ciel, ne résisterait pas à l'énivrement d'une semblable domination, dont aucune autorité sur la terre, aucune royauté, aucun empire ne donnent l'idée. D'ailleurs l'humiliation du sacerdoce est sa lumière. Sans elle il ne saurait pas où il exerce son ministère, et le monde ne lui serait pas révélé. *Ah ! vraiment j'ai été humilié outre mesure ! et j'ai dit dans mon angoisse : « Tout homme est menteur* [1] ! » C'est là connaître le monde, et, par l'effet de cette lumière, ne se plus appuyer que sur Dieu. C'est, selon le mot du Psalmiste, *être humilié dans la vérité.* Tel est donc le ferme et immuable dessein de Dieu : il entourera ses enfants d'un monde où ils seront continuellement humiliés : *Ils ont humilié ton peuple, ô mon Dieu !* Ils ne l'ont humilié que par l'expresse permission de Dieu, et cette permission Dieu la leur accorde dans l'intérêt et pour la gloire des siens. L'humiliation passée, le sacerdoce rayonne d'un nouvel éclat, et ce redoublement de splendeur, trouvant des cœurs prêts et des vertus épurées dans le

[1] Psal. CXV.

creuset des souffrances, n'amène plus qu'une joie sans mélange comme sans danger. *O mon Dieu, nous avons été réjouis pour les jours où vous nous avez humiliés* [1].

Une autre vertu encore s'épanouit dans la persécution, c'est la vertu de prudence. Dans une trop longue paix quand « il n'y a plus en Israël aucun Satan, » aucun adversaire, la vigilance détend ses ressorts, la sentinelle est moins clairvoyante, les remparts sont moins bien gardés, et qui dira vers quels dangers, sur le bord de quels abîmes une sécurité folle peut conduire des âmes somnolentes et amollies ? Mais, quand des adversaires nous circonviennent de toutes parts, quand *des armées campent devant nous*, quand d'habiles et malicieux ennemis nous épient pour nous surprendre, dressent des piéges mortels sous chacun de nos pas : oh ! alors notre œil s'ouvre, notre vigilance scrute chacune de nos démarches, une prudence consommée préside à tous nos conseils. *J'ai dit : je prendrai garde à toutes mes voies afin de ne point pécher dans mes paroles. J'ai placé devant mes lèvres de vigilantes sentinelles, au temps où le pécheur était en face de moi* [2]. Nous avons l'expérience de la méchanceté du monde ; nous savons combien il est prêt toujours à épier nos démarches, à recueillir nos paroles, à profiter de nos plus légères fautes et de nos plus pardonnables inadvertances : de là nous viennent la sagesse, la maturité, le don de prudence et de conseil ; c'est à cause de la continuelle présence de nos ennemis que nous sentons le besoin d'une direction plus sage et d'une plus irréprochable vie. *O Dieu, conduisez-moi dans les sentiers de la justice ; à cause de mes ennemis dirigez tous mes pas sous vos yeux* [3].

[1] Psal. LXXXIX. — [2] Psal. XXXVIII. — [3] Psal. V.

A cette vigilance se joint une autre vertu excellente, celle que l'Écriture appelle « le commencement de la sagesse, » la vertu de crainte. Sans ennemis, sans assauts terribles, sans dangers imminents, que l'homme serait vite présomptueux ! Combien vite il se persuade qu'il est sage, habile, fort, tout-puissant par lui-même, par ses propres ressources, sans d'autre secours que celui de son bras ! Le cri de Lucifer ne fut-il pas un cri de présomption orgueilleuse? Après Lucifer, quand tout nous est propice et que rien ne nous réduit à notre néant, nous poussons la même clameur insolente : *Non movebor in æternum !* Que fera Dieu ? Il amoncellera les nuages, *il dira et l'esprit de la tempête se tiendra prêt,* les flots se lèveront en furie, la barque horriblement secouée, se verra toute prête à s'y engloutir, *toute notre science sera dévorée, toute notre force se desséchera, nous chancellerons comme l'homme ivre* [1], nous crierons à Dieu le cri de notre détresse, cri salutaire sans lequel Dieu ne nous délivrerait pas : *Salva nos, perimus !* « Sauvez-nous, Seigneur, nous périssons ! » *Seigneur mon Dieu, j'ai mis en vous mon espoir, sauvez-moi de mes persécuteurs et délivrez-moi, que le lion ne ravisse pas mon âme, personne ne me pourrait racheter, personne ne me pourrait sauver* [2]. *O mon Dieu, que mes ennemis ne se rient pas de moi, que ceux qui me haïssent sans cause ne me considèrent jamais d'un œil assouvi. Jamais ils ne parlent le langage de la paix ; jamais que perfidies contre les paisibles enfants de la terre. Ils dilatent leur bouche, ils crient contre moi. « Allons ! allons ! nos yeux contemplent sa ruine. » Vous le voyez, ô mon Dieu, ne gardez plus le silence, ô Adonaï, ne vous éloignez pas*

[1] Psal. CVI. — [2] Psal. VII.

de moi, réveillez-vous, sortez de votre sommeil, ô Dieu, pour me juger, pour défendre ma cause ; jugez-moi, Seigneur, selon votre justice, qu'ils ne se réjouissent pas à mon sujet ; qu'ils ne disent pas dans leur cœur : « Triomphe ! nous l'avons dévoré [1] ! » L'âme chrétienne est frappée de trois sentiments de crainte au milieu des pécheurs ses ennemis. Hélas ! tout d'abord elle ne se sent pas innocente ; elle sait qu'elle a trop souvent pactisé avec l'ennemi ; elle s'écrie dans son angoisse : *O mon Dieu, pardonnez les fautes que m'ont fait commettre les étrangers* [2] ! Puis elle redoute l'envahissement du monde en elle, elle connaît son astuce profonde, sa mielleuse et insinuante finesse, l'habileté avec laquelle il s'introduit dans un cœur innocent et inexpérimenté pour le corrompre bientôt et le défleurir. *Seigneur, signalez vos miséricordes en sauvant vos fils qui espèrent des mains des pécheurs qui résistent à votre droite, gardez-moi comme la prunelle de l'œil, cachez-moi sous l'ombre de vos ailes au regard des méchants qui me poursuivent, des ennemis qui m'environnent pour me faire mourir. Ils circonviennent mes démarches, leurs yeux sont ouverts ; ils épient pour me renverser dans la poussière* [3]. Enfin l'âme, prise des terreurs du jugement, songeant à ce terrible jour où le Juge suprême viendra faire le discernement des justes et des pécheurs, placer à sa droite les brebis, les boucs à sa gauche, jour formidable, heure désespérée, où « l'un sera pris, l'autre laissé, l'âme pousse son troisième cri d'angoisse et élève sa supplication dernière : *O Dieu, jugez-moi, séparez ma cause de celle du peuple prévaricateur, sauvez-moi de l'homme inique et trompeur* [4] !

[1] Psal. XXXIV. — [2] Psal. L. — [3] Psal, XVI. — [4] Psal. XLII.

Enfin l'habitude de la lutte, toute une vie de guerres et d'hostilités, nous communique, avec la vigilance, une merveilleuse adresse et une invincible force : *Béni soit le Seigneur, mon Dieu, qui me dresse au combat et enseigne à ma main à tenir l'épée*[1]. Admirable Église catholique ! Quand tout la menace, quand d'innombrables nuées d'ennemis l'assaillent, quand les secours humains se sont éloignés, quand elle est seule, sans défense, sans armes, sans protection, elle engage une impossible lutte, et c'est dans cette lutte même qu'*elle place son espoir*. Rien ne l'étonne, rien ne l'effraye, ni ne la fait fléchir. Elle sait le combat, elle a la science de la lutte, elle est sûre de la victoire. Elle résiste, elle repousse, elle fait fuir des ennemis qui se croyaient victorieux et s'établit sur leur ruine : *A Domino factum est istud et est mirabile in oculis nostris.*

2. Telle est la première victoire que remportent pour leur propre compte les Enfants de Dieu. Ils en gagnent une seconde pour le salut des pécheurs ; et c'est là encore le secret motif pour lequel Dieu les laisse *dominer au milieu même de leurs ennemis*[2]. L'Église s'impose au milieu du monde, monument indestructible, édifice gigantesque, devant lequel tous, de gré ou de force, doivent continuellement passer. On peut persécuter cette Église, on peut opprimer ces catholiques, mais il faut les voir, il faut entendre leur parole, il faut assister au divin spectacle de leur vie, il faut contempler leurs vertus surhumaines, il faut apprendre d'eux « les puissances du siècle à venir, » les châtiments éternels du mal, les éternelles récompenses du bien. *Pecca-*

[1] Psal. XVII. — [2] Psal. CIX.

tor videbit[1], « le pécheur verra. » C'est là sur lui le dessein d'une suprême miséricorde : le forcer à regarder et à voir. Libre à lui de « grincer des dents » comme de se convertir à Dieu et de se rendre, mais *il verra*, il lui est providentiellement devenu impossible de ne point voir. Et si « voir » l'Église, le christianisme, la famille catholique, les vertus, les vérités, tout ce qui compose le fait de la Révélation, fut dans tous les temps une nécessité providentielle, à quelle époque cette nécessité fut-elle plus indéclinable et plus absolue? Quand Jésus-Christ et l'Église furent-ils plus en vue ? quand devint-il plus que de nos jours impossible de ne les point voir ? La question religieuse fait seule le fond de toutes les questions. Deux camps immenses sont en face l'un de l'autre, la guerre est acharnée, jamais la bataille ne cesse. Or, que veut-on ? Une seule chose, ou anéantir ou vivifier la religion du Christ; ou tuer le catholicisme, ou lui donner une vie et un trône de plus en plus puissants et glorifiés. Rien ne manque donc aux âmes abusées et ennemies. L'Église fait partout retentir les suavités et les splendeurs de sa vérité divine. En face d'elle l'erreur se livre à de tels excès, elle s'est faite si extravagante, si haineuse, si sanguinaire, elle est si manifestement marquée au « signe de la bête, » elle a si bien revêtu les traits de Satan « qui dès l'origine fut homicide, » *elle grince* si hideusement *des dents*, ses colères sont si homicides, ses fureurs si bestiales, ses projets si horribles, et en même temps sa puissance est si brisée, ses triomphes si impossibles, ses trames si constamment rompues, qu'il faut être frappé d'un inexplicable aveuglement pour ne pas voir

[1] Psal. CXI.

où est le bien et où est le mal, où est l'erreur, où est la vérité, où est Dieu et où est l'enfer. Oui, Dieu avec sa vérité et sa vertu s'est rendu visible comme il ne l'a jamais été. Et quand la divinité de l'Église frapperait moins les regards, la hideuse difformité de ses ennemis suffirait à éclairer les âmes et les préserver de toute méprise et de toute erreur. Aussi nulle part le Psalmiste ne dit-il que les pécheurs ne voient point. Il affirme le contraire. Même avant l'illumination terrible du dernier jour, *le pécheur verra* [1]. Qu'est-ce que voit le pécheur ? Il voit l'Église sainte, divine, immuable, indestructible, éternelle ; il voit les justes, il voit la vérité catholique, il voit la vertu, il sait où est Dieu, il sait comment l'on sauve son âme : s'il *s'irrite*, s'il *grince des dents*, s'il *sèche de colère* [2], s'il rend inutiles le divin spectacle et les célestes influences devant lesquels Dieu l'a placé, il périt par sa propre faute, et malgré les plus admirables ressources de sanctification et de salut.

Mais gardons-nous de croire que partout et toujours ce spectacle reste sans vertu et ces influences demeurent stériles. Combien d'âmes qu'illumine et sauve le contact des catholiques fervents ! Saint Paul avait devant les yeux ces triomphes pacifiques de la vertu quand il écrivait : « Conduisez-vous comme des enfants de lumière. Or les fruits de cette lumière, ce sont toutes sortes d'actes de bonté, de justice, de vérité ; c'est l'âme qui en tout consulte le bon plaisir de Dieu. Ne participez pas aux œuvres de ténèbres, mais bien plutôt reprochez-les à ceux qui les font. Ce que font les pécheurs en secret, est honteux même à dire. Mais

[1] Psal. CXI. — [2] Psal. CXI.

tout ce que nous leur reprochons, nous le mettons en lumière, et tous ceux que nous éclairons ainsi deviennent lumière comme nous [1]. » En ces quelques lignes, le plus grand fruit que les méchants retirent de la vue et du contact des bons nous est révélé par l'Apôtre. Le Psalmiste aperçoit et décrit le même miséricordieux phénomène : *Quand ils voient tout cela, ils demeurent frappés d'admiration, puis ils sont dans l'anxiété et le trouble, puis la frayeur les saisit. C'est alors comme les douleurs de l'enfantement, et Dieu brise dans une tempête violente les vaisseaux de Tharsis* [2]. Saint Thomas d'Aquin lit dans ces versets du Psaume XLVII toute la suite et, pour ainsi parler, tout le drame de la conversion d'un pécheur placé en face du spectacle de la vertu. Depuis longtemps toutes les vérités chrétiennes sont pour lui des chimères, nos dogmes sont des inventions humaines, nos mystères des hallucinations d'un mysticisme absurde, rien de ce qui compose l'ordre surnaturel n'a plus de réalité pour lui. Tout à coup, sans qu'il se puisse soustraire, il se trouve face à face avec un objet qu'il ne peut ni fuir, ni expliquer, ni nier, qui est plus haut que la terre, qui appartient à un monde supérieur qu'il ne connait pas, mais dont l'existence se révèle. Devant le spectacle de nos vertus chrétiennes, il est saisi d'une admiration qui le subjugue et qu'il ne peut plus cacher : *Videntes sic, commoti sunt* [3]. La société païenne, malgré sa corruption profonde et le parti pris de ses haines, ne put retenir un cri d'étonnement et d'admiration à la vue des dévouements, de la charité, de la force invincible, de la magnanimité toute surhumaine des nouveaux venus. La tourbe populaire pou-

[1] Ephes. v. — [2] Psal. XLVII. — [3] Psal. XLVII.

vait crier : « Les chrétiens aux lions ! » Les esprits sérieux et les cœurs droits répondaient aux férocités de la foule : « Quels hommes sont les chrétiens ! » Telle fut à travers tous les siècles, telle est encore la puissance du spectacle que donne la vertu catholique. Voici, comme nous l'insinuions plus haut, comment s'ébranle une âme incrédule, si d'ailleurs elle est sérieuse et de bonne foi. La vertu chrétienne lui apparaît, imprimée sur le noble front d'un ami, personnifiée délicieusement dans une jeune enfant, une épouse, une mère. Cette vertu est admirable, elle a un reflet céleste, visiblement elle n'appartient pas à ce monde où règnent tous les égoïsmes, et où les vices ont tout envahi. D'où viennent donc ces anges ? qui les fait naître ? que disent-ils d'eux-mêmes ? que révèlent-ils de leur céleste existence ? Ils naissent de l'eau baptismale, ils grandissent et ils vivent des sacrements, de la prière, d'un commerce surnaturel avec Dieu, ils croient, ils espèrent, ils aiment, ils ont une autre patrie, ils y aspirent, ils s'y rendent, ils ont des terreurs mystérieuses, ils poussent des plaintes que leur arrachent les épouvantements de l'avenir, ils professent la croyance inébranlable en un jugement et en des châtiments d'outre-tombe. Qui ne voit l'invincible force de cette vivante argumentation ? Impossible de nier la divine supériorité de ces angéliques créatures. Impossible d'invoquer le fanatisme pour expliquer leurs vertus : ils les pratiquent avec une conviction sereine, sans tumulte, sans saillies violentes : ils sont l'opposé même du fanatisme. Impossible de séparer ces vertus de la croyance qui seule les fait germer, et des ressources surnaturelles qui les développent, les entretiennent et les font mûrir. Impossible d'en nier la réalité, impossible de les expliquer sans le

christianisme. Conclusion victorieuse ! Donc le christianisme est une divine et inébranlable réalité. La conversion fait un pas. *Ayant vu cela, ils restent dans l'admiration*[1] ; à l'admiration succèdent « l'émotion » et « le trouble » : *conturbati sunt, commoti sunt.* Ils se voient tout à coup jetés dans ce surnaturel dont ils niaient l'existence et jusqu'à la possibilité. Le surnaturel est là, devant eux, devenu visible, palpable dans les affirmations, les vertus surhumaines, les qualités et les excellences divines des êtres qui les entourent, qu'ils aiment et dans lesquels ils ont foi. Mais si Jésus-Christ est une réalité divine, son Incarnation, sa Rédemption un fait indéniable, si son Église est réellement sur la terre la dépositaire des vérités et des pouvoirs de Dieu, si la prédication catholique est bien l'expression infaillible des plus augustes réalités, si ce qu'elle prêche *c'est ce qui est*, comment échapper aux formidables problèmes de l'avenir ? Comment passer devant une âme immortelle, une chair qui renaîtra de sa cendre, un tribunal dressé au seuil éternel, une gloire sans fin pour les bons, un supplice sans mesure et sans terme pour les contempteurs et les rieurs de Dieu, comment voir se dresser tous ces dogmes et apparaître toutes ces visions, sans en scruter la formidable essence ? Une salutaire terreur gagne l'âme, l'incrédule qui si longtemps s'échappa avec un bon mot de ces conclusions si graves, en sent aujourd'hui, sous l'action de la grâce divine, la poignante étreinte : *la terreur s'est emparée d'eux*[2]. Que faut-il encore ? que reste-t-il à conquérir dans cette âme déjà convaincue ? Il reste à abattre les résistances suprêmes de la volonté. L'homme, selon

[1] Psal. XLVII. — [2] Psal. XLVII.

l'expression vulgaire, « brûlera ses vaisseaux, » il devra renoncer à ces navigations lointaines sur l'océan tumultueux de ses cupidités et de ses plaisirs, et se fixer au sol immuable de la vérité et de la vertu : Dieu donc achèvera son ouvrage, *il brisera à son souffle véhément les vaisseaux de Tharsis* [1], et l'homme, son heureux captif, ne pourra plus désormais courir les coupables et ruineuses aventures de son ancien océan[2].

Telle est donc la conduite admirablement miséricordieuse et sage de Dieu sur les justes et sur les pécheurs ; par le mélange des uns avec les autres, en même temps qu'il exerce et purifie les premiers, il con-

[1] Psal. XLVII. — [2] « Aliquando persecuti sunt Ecclesiam, postea eam firmaverunt. Hic describit eorum probitatem, ubi septem fuerunt. Primum visio, id est, cognitio fidei ; unde dicit *ipsi videntes*, id est, cognoscentes per fidem miracula quæ Christus et Apostoli faciebant. Secundum est admiratio in his quæ videntur, quia sunt supra sensum et rationem humanam. Tertium est conturbatio pro peccatis. Propter secundum : *admirati sunt :* Propter tertium *conturbati sunt*. Quartum est commotio. Aliquando quis conturbatur de peccato et labitur in desperationem, vel persistit in malo, sed isti commoti sunt ad pœnitentiam. Quintum est quia hæc commotio debet esse cum timore Dei, ut non attribuat sibi quod per se moveatur ad bonum, sed Deo, et dicit : *tremor apprehendit eos*. Hic dolor et tremor est fructuosus, unde dicit : *ibi dolores ut parturientis*, qui convertuntur in gaudium propter spem prolis et fructus. Et hoc est sextum. Septimum est : *in spiritu vehementi conteres naves Tharsis*, id est, mare universaliter, et sic conteres naves maris. Per naves quæ ad negotiandum vadunt, signatur cupiditas, et hoc est abundantia rerum mundi. Et sicut naves fluctuant in mari, ita divites fluctuant in rebus mundi. Sed quando convertitur homo ad pœnitentiam, tunc naves, id est, cupiditates hujus mundi conterentur. » (Div. Thom. *Exposit. in Psalm. XLVII.*)

vertit les seconds, ou, s'ils résistent et s'obstinent, sa justice remplaçant sa bonté, il en fait des monuments et des exemples de sa trop légitime vengeance. Il voulait ne remporter sur eux qu'une victoire toute de miséricorde et d'amour, ils l'obligent à un triomphe qui les dévaste et les anéantit. Il les voulait dans le ciel, ils le forcent à les repousser loin de sa gloire dans les horreurs de l'expiation. Saint Paul a connu les formidables profondeurs de ces conseils divins. « Si Dieu veut manifester les terreurs de son indignation et faire apparaître sa puissance, il commence par supporter avec une ineffable patience ces vases de colère, aptes à la perdition, *puis il brise ces vases rebelles*, *il châtie les pécheurs*, dans le dessein de montrer les trésors de gloire qu'il réserve aux vases de miséricorde qu'il se dispose à glorifier[1]. » *Et le juste se réjouira quand il verra venir la vengeance; il lavera ses mains dans le sang du pécheur. Et l'homme alors dira : oui, vraiment, il y a pour le juste une récompense ; oui, vraiment, il y a sur la terre un Dieu qui juge leur cause*[2]; un Dieu qui venge à la fin ses enfants de l'oppression des pécheurs.

II. — *Que Dieu se lève et que ses ennemis soient dissipés*[3]! Ce moment du réveil de Dieu peut se faire attendre ; les jours peuvent nous sembler des siècles durant l'attente douloureuse de la délivrance ; mais ce réveil est assuré, l'heure vient infailliblement où Dieu, après avoir attendu les pécheurs à la pénitence, les brise ensuite sans pitié et venge sur eux les souffrances de ses enfants. *Oh ! que les pécheurs sont vite renversés ! Ils*

[1] Rom. — [2] Psal. — [3] Psal. LXVII,

périssent, ils disparaissent soudain [1]. *Attendez le Seigneur, gardez ses voies, alors il vous rendra maître de la terre et vous contemplerez la ruine des pervers. J'ai vu l'impie, je l'ai vu dans sa gloire, exalté comme les cèdres du Liban. J'ai passé : il n'était plus ; je l'ai cherché : la place qu'il occupait, je ne la pus reconnaître* [2]. *Ne vous indignez pas, au sujet des méchants, ne soyez pas jaloux de ceux qui font le mal. En un moment ils seront moissonnés, ils sècheront comme l'herbe verte. Modérez votre impatience, calmez vos transports, que le désespoir ne vous pousse pas, vous aussi, au mal ; encore un peu, et l'impie ne sera plus, vous chercherez sa place et vous ne la trouverez point. Les humbles posséderont la terre, ils goûteront l'abondance de la paix. Le méchant conspire contre le juste, il grince des dents contre lui. Mais le Seigneur rit de ses desseins parce qu'il voit approcher son jour. Les méchants ont tiré le glaive, ils ont bandé l'arc pour renverser le pauvre et l'indigent, pour immoler ceux dont la vie est pure. Mais le fer entrera dans leur cœur, leur arc sera rompu. Les bras des pécheurs seront brisés pendant que Dieu soutiendra les justes* [3].

Et comment douterions-nous un instant de la défaite des pécheurs et de la victoire des bons? C'est Dieu qui *se lève,* c'est Dieu qui marche contre ses ennemis armé de toute sa force et de toute sa justice. Nous sommes forts contre nos ennemis de toute la puissance de Dieu. Et qui nous assure que Dieu même, pour nous venger, marchera au combat? Trois garanties infaillibles nous sont données. Dans la persécution qui nous écrase, Dieu est directement en cause, c'est lui qu'on méprise, c'est lui qu'on brave, c'est lui qu'on outrage dans ses

[1] Psal. LXXII. — [2] Psal. XXXVI. — [3] Psal. XXXVI.

Enfants. Aussi comme il sent l'injure ! comme il se redresse de toute la hauteur de sa Majesté méprisée ! *A cause de mes pauvres qu'on opprime et qui gémissent, maintenant je me lève, dit le Seigneur*[1] *!* Le Seigneur se lève pour venger sa cause dans celle de ses enfants. Règne de Dieu méprisé, amour de Dieu exaspéré et poussé à bout, menaces de Dieu outrageusement mises en oubli et tournées en dérision : voilà les trois éléments du crime des pécheurs et les infaillibles garanties de leur écrasement et de leur ruine. *Seigneur, votre œuvre ils l'ont détruite,* vos lois ils les méprisent, votre autorité ils en rient, vos menaces ils en font le sujet de leurs négations impies et de leurs interrogations insolentes : *Qui est notre maître ?* et : *Dieu où donc est-il ?* Dieu souffrira-t-il longtemps ces rebelles ? Non certes ! *nunc exurgam, dicit Dominus,* « maintenant je me lève ! » dit le Seigneur ; je me lève pour combattre, pour vaincre, pour régner. « Nous nous trompons, si nous croyons pouvoir subsister longtemps dans cet état misérable. Il est vrai que jusqu'ici la miséricorde divine a suspendu la vengeance et arrêté le dernier coup de la main de Dieu ; mais nous n'aurons pas toujours un secours semblable. Car enfin, comme dit notre grand prophète, le règne de Dieu approche ; sous le règne de Dieu, si saint, si puissant, si juste, il est impossible que l'iniquité demeure longtemps impunie. « Le Seigneur a régné, dit le Roi-Prophète ; que la terre s'en réjouisse, que les îles les plus éloignées en triomphent d'aise. » *Dominus regnavit, exultet terra, lætentur insulæ multæ*[2]. Voilà un règne de douceur et de paix. Mais, ô Dieu, qu'entends-je dans

[1] Psal, XI. — [2] Psal. XCVI.

un autre Psaume ? « Le Seigneur a régné, dit le même Prophète, que les peuples frémissent et s'en courroucent, et que la terre en soit ébranlée jusqu'aux fondements, » *Dominus regnavit, irascantur populi, qui sedet super cherubim, moveatur terra*[1]. Voilà ce règne terrible, ce règne de fer et de rigueur qu'un autre prophète décrit en ces mots : *In manu forti et in bracchio extento et in furore effuso regnabo super vos*, « je régnerai sur vous, dit le Seigneur, en vous frappant d'une main puissante, et en épuisant sur vous toute ma colère. » Dieu ne règne sur les hommes qu'en ces deux manières : il règne sur les pécheurs convertis parce qu'ils se soumettent à lui volontairement ; il règne sur les pécheurs condamnés parce qu'il se les assujettit malgré eux. Là est un règne de paix et de grâce, ici un règne de rigueur et de justice. Pécheur, vous bravez jusqu'à la bonté qui vous attire, jusqu'à la patience qui vous attend, vous vivez maître absolu de vos volontés, indépendant de Dieu sans rien ménager de votre part, sans rien souffrir de la sienne, et il ne règne sur vous ni par votre obéissance volontaire, ni par votre sujétion forcée. C'est un état violent, je vous le dis, chrétiens, encore une fois, il ne peut subsister longtemps, Dieu est pressé de régner sur vous.... Tout retardement l'importune, tant il est pressé de régner sur vous. S'il ne règne par sa bonté, bientôt et plus tôt que vous ne pensez, il voudra régner par sa justice[2]. » Tel est le premier motif qui rend infaillible l'écrasement et la ruine des pécheurs ; ils veulent échapper au règne de Dieu : ce règne les atteint et les brise.

Mais si Dieu est si jaloux de venger la majesté de son

[1] Psal. XCVIII. — [2] Bossuet, *Serm.*

règne, combien son amour méprisé le fait-il plus implacable encore contre les pécheurs. *O Seigneur, ils vous ont irrité*[1], plus encore *ils vous ont exaspéré*, ils ont, par l'obstination de leur perversité, poussé à bout votre mansuétude, votre cœur n'en peut plus, il faut qu'il se décharge à tout prix, *pourquoi l'impie a-t-il irrité le Seigneur*[2], fermé toutes les voies de l'amour, rendu impossibles les effusions paternelles? A force de pardonner, Dieu en vient à un point où il ne peut plus pardonner et où il faut que sa colère se décharge. *Avec le pervers Dieu se pervertit;* désormais il n'aime plus, il n'accueille plus, il repousse, il hait, *il a ces hommes en abomination. Pourquoi te glorifier dans ta perversité, homme puissant dans le crime, quand la bonté de Dieu ne cesse de travailler pour toi? Durant tout le jour ta langue ourdit de perfides trames, comme un fer aiguisé elle porte des coups perfides.* « Tu méprises donc les trésors de la bonté, de la patience, de la longanimité divines? » *Le Seigneur te détruira*[3], ses coups seront désespérés et terribles parce qu'ils seront portés par un amour exaspéré et poussé à bout. « L'amour rebuté, l'amour dédaigné, l'amour outragé par le plus injurieux mépris, l'amour épuisé par l'excès même de son abondance, fait tarir la source des grâces et ouvre celle des vengeances. Rien de plus furieux qu'un amour méprisé et outragé. Dieu a suivi, en nous bénissant, sa nature bienfaisante, mais nous l'avons contristé, nous avons affligé son Saint-Esprit, nous avons changé la joie de bien faire en une joie de punir; et il est bien juste qu'il répare la tristesse que nous avons causée à l'Esprit de grâce, par une joie efficace, par un triomphe de son cœur, par un zèle

[1] Psal. V. — [2] Psal. X. — [3] Psal. LI.

de sa justice à punir nos ingratitudes [1]. » *Ils n'ont pas voulu la bénédiction, elle se retirera d'eux: ils ont aimé la malédiction, elle leur viendra*[2]; Dieu, comme tout amour repoussé, deviendra sans pitié pour les misérables qui se sont joués de son cœur.

D'ailleurs qu'a-t-il donc à faire pour se venger de ses ennemis? Ne suffit-il pas qu'il s'éloigne et les laisse au désir de leurs cœurs? Lui retiré, que reste-t-il à ces coupables et à ces ingrats que leur misère native, leur impuissance, leur néant? *Oh! si mon peuple m'avait écouté* [3]*!* Est-ce que l'Amour Incarné n'est pas venu dans le monde? N'a-t-il pas voulu « rassembler tous les hommes sous ses ailes? » Ne leur criait-il pas dans l'ardeur de sa dilection : *Oh! si vous connaissiez le don de Dieu!* et encore : *J'ai soif!* soif de votre reconnaissance et de votre amour, *venez tous à moi!* Et quand obstinément on le repousse, quand nos incrédules et nos oppresseurs deviennent pour Dieu ce que dit le Psalmiste : *des pervers déviant dès le sein de leur mère, des ouvriers d'iniquité qui s'égarent dès le berceau, des vipères sourdes qui se bouchent les oreilles pour n'entendre pas la voix de l'enchanteur et du magicien qui les veut charmer*[4] ; quand tout a échoué des efforts et des ressources de la divine enchanteresse, de la grâce, que fait Dieu? Son châtiment unique et effroyable est de se retirer. « Vous me chercherez et vous ne me trouverez plus. » Que fait Dieu pour ébranler et renverser un pouvoir rebelle, une nation impie, un persécuteur haineux, un gouvernement qui tyrannise l'Église? Dieu se retire et laisse l'homme sans conseil et sans force, en proie à ses

[1] Bossuet, *Sermons*. — [2] Psal. CVIII. — [3] Psal. LXXX. — [4] Psal. LVII.

faiblesses, à ses ténèbres, aux entrainements de ses passions. *Seigneur, châtiez-les de leurs crimes.* Comment? *Seigneur, laissez-les aux inventions de leur perversité*[1]. Ainsi fait Dieu, il se retire d'eux et les laisse. *Ils n'ont pas écouté ma voix et je les ai laissés aller selon le désir de leur cœur. Ils iront où les poussent leurs* folles et téméraires *inventions.* Et où iront-ils, où aboutiront-ils, les malheureux? *Ceux qui s'éloignent de vous, ô Dieu, ceux-là périront.* Que devient-on quand Dien se détourne? *O Jéhovah, si tu détournes ton visage, toute la création est dans le trouble, si tu retires ton esprit, tous les êtres défaillent, tous retournent à leur poussière.* Que de fois nos ennemis et nos persécuteurs se sont écriés dans la joie de leur cruel triomphe : » *Allons! allons! nous les avons dévorés!* Mais eux-mêmes où sont-ils? Que sont-ils devenus? *O Dieu, au moment même de leur exaltation vous les avez jetés bas. Comment sont-ils devenus ruine et désolation? Comment si vite ont-ils été anéantis*[2]?

« Ne craignez donc pas, petit troupeau! » *Ne tremblez pas quand vous verrez l'homme devenir opulent, quand la gloire de sa maison s'étendra partout ; car il mourra, et il n'emportera pas son opulence, sa gloire ne descendra pas dans la tombe avec lui*[3]. Dans la tombe! Et que reste-t-il dans la tombe du plus redouté tyran, du riche le plus fastueux, du potentat le plus invincible? Il reste un peu de pourriture, « un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue. » *O Dieu, de vos ennemis vous n'avez plus fait qu'un peu de fumier : facti sunt ut stercus terræ*[4]!

[1] Psal, XXVII. — [2] Psal. LXXII. — [3] Psal. LXXII. — [4] Psal. LXXII.

CHAPITRE TROISIÈME

LA VIE INTIME DES ENFANTS DE DIEU

A qui étudie l'Église, la société des enfants de Dieu, le Psalmiste, guide céleste, impose deux démarches différentes et fait contempler deux vues successives. *Faites le tour de Sion, embrassez-la tout entière du regard; faites la description de ses citadelles* [1]. — Puis, *appliquez votre pensée à scruter ses puissances, pénétrez dans l'intérieur de ses demeures,* rendez-vous compte de ses suavités et de ses magnificences intimes. Ailleurs le Psalmiste nous indique la même méthode d'investigation sous une autre image, celle de la « grande Reine, fille du Roi. » *Voici la Reine toute revêtue d'or, toute couverte de ses parures diverses* [2]. Est-ce tout? Quand nous avons contemplé ces richesses extérieures, notre regard se doit-il replier et n'avons-nous plus rien à savoir? Reste, dit le saint Psalmiste, un profond et délicieux spectacle, celui des charmes cachés et des splendeurs intimes : *toute la beauté de la fille du roi est cachée au dedans* [3].

Sans doute notre précédente étude sur la famille des enfants de Dieu fut pleine de beautés grandioses ; les

[1] Psal. XLVII. — [2] Psal. XLIV. — [3] Psal. XLIV.

plus vastes spectacles, les plus admirables perspectives nous y furent livrées à profusion. Cette vue extérieure de leur histoire nous les montre dans une surhumaine grandeur : reste à les voir dans les intimités suaves de leur vie du dedans. Dans cette investigation nouvelle, le Psalmiste n'est ni moins perspicace ni moins profond ; pénétrons à sa suite dans ces régions ignorées, si riches des merveilles de la grâce et des puissances de Dieu.

I

LA CONVERSION D'UNE AME [1].

La conversion d'une âme est un drame qui se déroule en deux actes successifs et sur deux différents théâtres. L'action commence sur le sol du péché et de la misère. La grâce y a surpris le pécheur, elle l'enlace, elle l'illumine, elle le presse : le pécheur se réveille, se reconnaît, contemple avec effroi sa dégradante situation, et engage contre soi-même une lutte désespérée. Au second acte, sur le second théâtre, tout est transfiguré, tout est radieux. Dieu s'est montré ; il a étreint son cher coupable dans les bras de l'amour, il lui a rendu ses richesses, il l'a réintégré dans ses splendeurs d'autrefois. — Que reste-t-il, sinon que cet heureux gracié fasse entendre aux pécheurs et aux justes le récit de sa conversion et l'expression brûlante de son bonheur? C'est tout le Psaume XXXI, dont nous allons suivre pas à pas les divins enseignements.

[1] Psal. XXXI.

I. — *Bienheureux ceux dont les iniquités sont remises, dont les crimes sont effacés ! Bienheureux l'homme auquel Dieu n'impute plus ses fautes* [1] ! Une âme est près de Dieu quand ce cri s'échappe d'elle, quelque lointaine qu'elle puisse être encore et dans quelque exil désolé que l'ait chassée son péché. Après les longues misères du prodigue, quand le malheureux ne gardait plus de ses joies évanouies que des désolations, et de ses biens dissipés qu'une affreuse et dégradante misère; quand l'abjection était sa couche, et sa nourriture les glands des pourceaux, alors il se ressouvint de la maison paternelle, du pain de la famille et des joies pures du foyer. Ce regard vers un passé plein de charmes, en face d'un présent rempli d'humiliations,de dénûments et de terreurs, commence toute conversion. Sous l'action mystérieuse de la grâce, nous commençons par reconnaître l'abîme où le péché nous plonge, puis nous poussons vers les splendeurs de l'innocence, la paix de la réconciliation et les suavités de l'amitié divine des soupirs ardents : *Bienheureux ceux dont les iniquités sont remises, dont les crimes sont effacés! Bienheureux l'homme à qui Dieu n'impute plus ses fautes* [2]!

Quand une âme, que la grâce va convertir, jette sur elle-même un premier regard, et que tout à coup l'état du péché se révèle dans son horreur, des émotions poignantes, des frayeurs, des troubles, des angoisses indicibles s'agitent tumultueusement : c'est la tempête d'où tout à l'heure le calme va jaillir, et qui en attendant est le premier triomphe de Dieu. Du pécheur qui s'obstine, et qui en s'obstinant demeure comme enseveli dans les profondeurs inertes et silencieuses de la perdi-

[1] Psal. XXXI. — [2] Psal. XXXI.

tion, de ce pécheur *qui méprise,* il est dit dans un Psaume qu'*il dort dans le sépulcre.* Quand la grâce vient à cet endormi, elle engage une lutte terrible contre sa prodigieuse insensibilité. Le pécheur, dit le Psaume, *se tait;* l'insensibilité est complète, le silence profond et universel, rien dans cet homme ne se remue plus, rien ne parle; la confession de la foi est muette, la prière est éteinte; l'enfant dénaturé n'a plus une parole à dire à son père, plus un sourire à lui adresser: *Quoniam tacui.* Tel est l'état du péché : c'est un silence injurieux; c'est une immobilité sacrilége. O malheureux *honnête homme!* tu te récries quand on te menace des châtiments à venir; tu demandes où est ton crime ! Ton crime? c'est de refuser à ton père toute parole, toute marque filiale, toute réponse de l'amour. *Tu te tais,* alors que « de mille différentes manières Dieu t'a parlé depuis les jours anciens, et tout près, en ces jours-ci, te parle encore par son Fils. » L'état du péché est marqué d'un autre signe encore : c'est un état de vieillesse et d'infirmité. Le pécheur est un vieillard languissant et décrépit : *inveteraverunt ossa mea,*[1] « je suis devenu un vieillard.» Tout est abattu dans le vieillard, tout est brisé, tout est impuissant, tout chancelle; le regard se meurt, l'intelligence s'amoindrit, la volonté se tourne en caprices enfantins, la mémoire laisse échapper toute la science d'une longue vie. Le vieillard, comme le pécheur, n'est plus qu'une ruine de lui-même, et ne retrouve plus de ses grandeurs premières que des débris mutilés. Tout pécheur en est là : être endormi et silencieux, vieillard impuissant et inerte. Or, quand la conversion suscite en lui les premières tempêtes, et lui fait souffrir les premiers

[1] Psal. XXXI.

déchirements, une douleur poignante, des troubles, des angoisses indicibles arrachent à l'âme des cris perçants, *l'âme crie durant tout le jour*. Et pourquoi crie-t-elle ? Parce que Dieu la frappe à coups impitoyables et redoublés. *Le jour et la nuit votre main, ô mon Dieu, s'appesantit sur moi*. Quand Dieu veut convertir, le plus souvent il commence par frapper. L'orgueilleux Saul qui court sur le chemin de Damas, le chemin du crime, le chemin de la persécution et de la haine, Saul tombe de son cheval frémissant, il est brisé, il est aveugle, il est jeté dans la frayeur et dans l'angoisse, il est vaincu. « Seigneur, s'écrie-t-il, que voulez-vous que je fasse [1] ? » Comment le persécuteur du Christ devient-il son adorateur et son apôtre passionné ? sous l'étreinte de la douleur, sous l'écrasante main de Dieu, quand Dieu, par des calamités et des ruines, fait sentir son pouvoir et se montre vainqueur. L'âme se roidit d'abord et résiste, *je me roulais dans ma douleur*, dit le Psalmiste, *et mon épine s'enfonçait toujours davantage* [2]. Quand Dieu a lancé dans une âme sa flèche aiguë, quand une mystérieuse tristesse la dévaste, quand le remords la déchire, quand l'aiguillon de quelque grande épreuve la meurtrit, quand la prospérité terrestre s'écroule, emportant dans sa ruine les rêves de toute une vie, la victime interdite, désespérée, furieuse, pousse des cris déchirants, se roule dans sa souffrance, enfonçant toujours davantage le trait dont elle est percée. Qu'adviendra-t-il ? « Ce mal ira-t-il à la mort ? » Non, certes ! Dieu n'a frappé que parce qu'il voulait guérir. Le prodigue n'a poussé son grand cri de détresse : *fame pereo !* il n'a jeté sur ses haillons et sur sa misère un

[1] Act. — [2] Psal. XXXI.

œil de désespoir que parce qu'il devait se relever dans la noblesse et la puissance d'un cri de triomphe : *surgam et ibo ad patrem*, « je me lèverai et j'irai à mon père[1] ! »

Quand vient pour le pécheur l'heure de la miséricorde et du pardon, deux démarches suffisent, deux œuvres accomplissent tout le grand mystère de la réconciliation. La première c'est l'aveu. « Je me lèverai, et j'irai à mon père, et je lui dirai : mon père, j'ai péché. » *Je vous ai avoué, mon Dieu, mon iniquité, je n'ai plus caché ma faute*[2]. » Merveilleuses facilités du salut ! Étonnante miséricorde ! un mot, un simple aveu : « Mon Père, j'ai péché, » *et vous, ô mon Dieu, vous m'avez remis l'impiété de mon crime.* L'offense de Dieu était un mal immense, une calamité effroyable, tout un monde de calamités, de honte, de terreurs, de désolations irrémédiables ; l'univers entier « était armé contre l'insensé » pécheur, le ciel le haïssait, la terre ne le portait qu'avec horreur et dégoût, tout un passé de richesses et de gloires était déchiré sans espérance, l'avenir préparait ses dévorantes ardeurs, un vaste orage couvrait l'horizon et menaçait d'engloutir le rebelle « dans ses éternels tourbillons. » Qu'a-t-il fallu pour dissiper ces menaces, éteindre ces flammes, apaiser ces colères, faire tomber ces foudres et ramener la sérénité de l'amour ? Un mot : « mon père, j'ai péché ! » *O mon Dieu, j'ai confessé contre moi mon iniquité, et vous m'avez remis l'impiété de mon crime*[3].

Assurément nous n'avons rien à retrancher de cette consolante doctrine ; il est bien vrai que la miséricorde divine se tient si près de nous, qu'elle est si prête à

[1] Luc. — [2] Psal. XXXI. — [3] Psal. XXXI.

envahir notre âme, que l'aveu fait, la parole dite : *dixi :* elle rompt les barrières du péché, elle renverse tous les obstacles et répand dans l'âme entière des flots immaculés. Pourtant ne nous imaginons pas un aveu froid, indifférent, machinal, une parole de repentir factice, qui ne sort que des lèvres et que le cœur n'a pas réchauffée dans ces émotions. Un pareil *confiteor* est une nouvelle injure, bien loin qu'elle remette les injures passées. Dans un autre Psaume, le Prophète-Roi nous fait pénétrer le secret de son âme, au moment où en jaillit le grand mot de la pénitence : *j'ai péché.* Quelles œuvres, quels travaux, quels efforts préparent, accompagnent, consomment la parole du repentir et de l'aveu ! *Laboravi in gemitu.* La fausse pénitence ne connaît pas ce mystérieux et intime *travail du gémissement*[1]. Elle est indolente, elle sommeille, « elle ne peut pas veiller une heure » aux abords de Gethsémani. Pour elle, l'œuvre de la réconciliation consiste dans un examen léger et superficiel de la conscience, dans un aveu glacial, dans un oubli instantané et absolu de ce qu'elle a examiné, pleuré et promis. Contemplez le vrai pénitent. Il a compris cet enseignement catholique qui appelle la pénitence un baptême *laborieux :* il travaille, il peine, il se fatigue dans le chemin de la vraie pénitence : *laboravi in gemitu meo.* Chez lui la pénitence n'est pas affaire d'habitude, reste d'une éducation chrétienne d'autrefois, exigence irraisonnée de la routine ; la pénitence est une œuvre sérieuse, intense, pleine de labeurs féconds et de résolutions vivifiantes : *je baigne ma couche de mes larmes à chacune de mes nuits, j'arrose mon chevet de mes pleurs*[1], « à chacune de mes nuits. » La pénitence

[1] Psal. XXXI. — [2] Psal. XXXI.

n'est pas éphémère ni transitoire, elle est la compagne perpétuelle de l'enfant de Dieu, elle se mêle à toute sa vie, elle en *lave* toutes les souillures ; à mesure que ces souillures se forment, elle en corrige tous les défauts, elle en redresse tous les torts, elle en purifie et en efface tous les crimes. Le soir, quand l'ombre et le silence rendent à l'âme sa liberté et ses lumières, quand le monde ne l'enveloppe plus de ses tumultes et ne l'entraîne plus dans ses dissipations, une scène intime déroule aux yeux de Dieu seul ses inexprimables beautés. L'âme se recueille et se regarde : un tribunal se dresse au milieu de la conscience, les souvenirs de la journée s'y présentent, tous les actes y comparaissent, pour y recevoir la sentence qui convient à chacun d'entre eux. Comme la vertu reçoit des éloges et des couronnes, le vice entend retentir les foudres divines de la vengeance et se retire couvert de suprêmes déshonneurs. L'âme pleure: *ploravi in nocte*[1], et ces pleurs de la nuit, ces larmes qui inondent une couche, sont le plus beau et le plus vivifiant spectacle que la terre puisse donner au ciel. A chaque crépuscule le ciel invite la terre à se recueillir, comme se recueille la nature, dans l'ombre et le silence du soir ; Dieu parle à l'homme : *Ce que vous avez dit dans vos cœurs, pleurez-le sur vos couches*[2]. L'homme répond à son Dieu : « j'ai pleuré durant la nuit. » *Durant chacune de mes nuits j'ai mouillé ma couche de mes larmes, j'ai baigné de pleurs mon chevet.* Est-ce tout ? Suffit-il de pleurer ? Est-ce au regret, à la douleur, dont une âme convertie est pleine, que l'on jugera de la valeur de sa conversion ? Non, pas encore Aux larmes doit s'ajouter une mystérieuse *colère,* un

[1] Jerem. — [2] Psal. IV.

trouble, une émotion, une secousse, tels que nous les ressentons en face d'une sanglante injure, ou en présence d'un mortel ennemi. Qui reste froid devant un ennemi? Qui ne ressent devant son apparition funeste s'élever et s'agiter en tumulte, au fond de son âme, tous les flots de l'indignation? Tel est aussi le vrai pénitent en face de son péché, Il se trouble, *turbatus est*, une émotion poignante le gagne: voilà l'ennemi qui a fondu traitreusement sur moi: voilà le ravisseur de mon innocence, voilà celui qui a dévasté toute mon âme, en a chassé Dieu, et avec Dieu toutes splendeurs et toutes richesses, pour la remplir de ruines, de désolations et de mort. Le trouble fait naitre l'indignation, et de l'indignation jaillit, comme la foudre, une implacable colère, *turbatus a furore*[1]. Est-ce tout? Cette indignation sera-t-elle inerte? Cette colère ne prendra-t-elle pas le fouet pour chasser du temple la troupe avide et immonde qui le déshonorent et le souillent? Si vraiment, Chaque soir, chaque nuit, la grande scène du jugement futur se reproduira en une vivante peinture. A l'imitation du Dieu qui doit à la fin des temps remplir le ciel et la terre de l'éclat terrible de son *discedite a me*[2], l'enfant de ce Dieu, durant chacun de ses jours, redira par avance, pour tous ses ennemis, la même malédiction: *discedite a me!* Pleurer et s'indigner ne serait rien encore si de ces sentiments intrépides ne jaillissait le mot de la séparation: *retirez-vous de moi, vous tous qui commettez l'iniquité!* Après cette renonciation généreuse, quand les péchés sont chassés dehors et leur affection répudiée, l'œuvre de la pénitence continue plus riante et plus douce, l'espoir renaît, Dieu se fait propice, l'âme

[1] Psal. XXXI. — [2] Psal. XXXI.

peut en liberté pousser vers les beautés et les splendeurs de l'innocence des soupirs entendus. *Dieu exauce la voix de mes pleurs.* C'est alors les jours de ce printemps de l'âme si gracieusement dépeint dans le Cantique des des Cantiques : « L'hiver est passé, les pluies ont disparu.... les fleurs viennent d'apparaître dans nos campagnes, voici le temps où les plantes sont en bourgeons, la voix de la tourterelle s'est fait entendre, les vignes en fleurs répandent leurs parfums [1]. » Tout renait dans l'âme convertie, tout est radieux, tout sourit ; si les traces de « l'hiver » se laissent encore çà et là apercevoir, si quelques larmes coulent, si quelques soupirs sont poussés, ce n'est plus le cri rauque de la bête fauve, c'est le gémissement triste et doux de la tourterelle, *vox turturis.* Lisons dans les Psaumes la description de ce printemps d'une âme convertie, avec lumières et ses fécondités renaissantes, avec sa profusion de fleurs et ses espérances de fruits. *O Dieu, j'ai chéri vos vérités, les secrets obscurs, les incertitudes formidables de vos mystères, vous me les avez révélés. Vous donnerez à mon intelligence la joie et le bonheur, et mes os humiliés se prendront à tressaillir. Détournez vos regards de dessus mes fautes, effaçez toutes mes iniquités. Vous m'arroserez avec la branche d'hysope, et je serai purifié : vous laverez mon âme et elle sera plus blanche que la neige. O mon Dieu, créez en moi un cœur pur, renouvelez en moi la droiture de mon âme. Ne me rejetez pas de devant votre face, ne m'enlevez pas votre Saint-Esprit. Rendez-moi la joie de votre salut, et fortifiez-moi dans votre esprit de force* [2]. C'est l'âme réconciliée qui redemande à son Dieu sa robe d'innocence, son anneau nuptial, les richesses, les gloires et

[1] Cantic. — [2] Psal. L.

les suavités de la maison paternelle. Aux filiales demandes de l'âme convertie Dieu propice fait la plus magnifique réponse : *L'intelligence, je te la donnerai, je te fixerai dans le chemin où tu dois marcher ; sur toi se reposeront mes regards.* C'est là toute la garantie divine du salut. Avant toute chose il faut *voir*. L'incrédule ne voit pas ; il vit dans une nuit éternelle ; rien ne lui apparaît des grands et divins objets du salut. Comment irait-il à la gloire, au bonheur, au repos, à l'éternité bienheureuse ? Dans la nuit qui l'enveloppe aucune de ces réalités surnaturelles n'est aperçue de lui : « Celui qui marche dans les ténèbres ne sait pas où il va[1] : » il va aux abîmes, il va à la perdition et à la mort ; il y va gaiement, triomphalement, le malheureux ! Or que faut-il pour que l'homme quitte la route des éternels abîmes et prenne celle de l'éternelle félicité ? Il faut que la lumière se lève, que la vérité catholique monte à l'horizon de l'âme, et que « Dieu même étincelle dans le cœur. » *Je te donnerai l'intelligence*[2]. Magnifique don ! puisque par la foi, quand elle, luit dans une âme, cette âme divinement transfigurée peut dire : *j'ai en moi l'intelligence même de Jésus-Christ.* Après que Dieu a converti une âme, au don de la lumière il ajoute l'autre don aussi précieux de la direction : *je te fixerai dans le chemin où tu dois marcher.* « Voir » le chemin, connaître « les routes divines, » les sentiers « qui montent » et qui conduisent « au Dieu de Sion » ; voilà certes un bien inestimable ; mais que d'obstacles dans ce chemin ! quelles tortuosités ! quels rochers abrupts ! quels abîmes infranchissables ! Et de notre côté, quelles défaillances ! quelle fatigue ! quels dégoûts ! quel désir du repos ! quelle horreur de la

[1] Joan. — [2] Psalm. XXXI.

marche ! quelles tentations ou de s'arrêter ou de quitter pour « la voie large » le chemin « étroit » difficile, abrupt ! A nos âmes chancelantes, Dieu donnera la *direction*. Il affermira notre démarche ; il fixera nos pas ; il nous interdira tout recul, tout retour, tout écart ; par de continuels efforts de sa grâce, il nous *apprendra à marcher : instruam te in via*. Enfin, comme il ne servirait de rien de tant marcher si nous n'atteignions le terme, et que « celui-là seul sera sauvé qui persévérera jusqu'à la fin, » Dieu *fixe sur nous ses regards* ; il arrête sur nous sa miséricorde ; et, pourvu que notre liberté toujours entière ne repousse pas les rayons de cette lumière, la douce et victorieuse impulsion de cette main, la grâce de la persévérance finale couronnera toutes les autres et nous fixera immuables dans la gloire : *firmabo super te oculos meos* [1].

Ainsi le drame intime de la conversion d'une âme, commencé dans les gémissements de l'angoisse, se termine dans l'épanouissement éternel de la joie : *Ils allaient pleurant tandis qu'ils répandaient leurs semences : mais au retour ils reviendront rayonnants de joie, chargés des gerbes de leur moisson* [2].

II

LA TENTATION

Une autre scène intime se passe dans l'âme chrétienne : c'est la scène de la tentation. Un être libre doit être du même coup un être éprouvé. C'est sa gloire, c'est sa force, c'est l'origine de sa plus brillante for-

[1] Psal. XXXI. — [2] Psal. CXXV.

tune. N'être pas tenté serait pour l'homme perdre la plus illustre occasion de se révéler à soi-même, au monde, aux anges et à Dieu. « Nous voici, disait triomphalement l'Apôtre, en spectacle au monde, aux anges et aux hommes. » Les péripéties de nos luttes attachent sur nous les regards de la cour céleste, nos triomphes illuminent et fortifient le monde, donnent au cœur de Dieu ses joies les plus désirées en même temps qu'ils apportent à sa Majesté souveraine ses plus féconds et ses plus nobles triomphes.

Ne nous étonnons donc pas si, dans les Psaumes, Dieu nous apparaît continuellement dans l'attitude d'un père qui surveille, éprouve, étudie, scrute à fond la conduite de ses enfants, les met aux prises avec des difficultés qui les exercent, des ennemis qui les assaillent, des obstacles qui les arrêtent, des agitations et des tempêtes qui les obligent à une vigilance incessante et à d'incessants efforts. Quelle grandeur, quelles immensités dans l'âme de l'homme ! quelles vastes révolutions s'y déroulent ! quelles formidables guerres s'y engagent ! quels ennemis entrent en lice ! Tout l'enfer et tout le ciel, toutes les forces du monde et toutes les puissances de Dieu ! Qu'est-ce donc que l'homme, quelle est la valeur de son être et la sublimité de sa destinée pour tenir en éveil la création tout entière, passionner ainsi le ciel et la terre pour sa conquête, et réunir en lui comme en un champ de bataille unique toutes les armées du mal et toutes celles du bien[1] ? *Seigneur, vous m'avez éprouvé et vous m'avez connu, vous avez étudié mon sommeil, mon réveil vous l'avez épié. Toutes mes pensées vous ont été révélées de bien loin. Chaque route*

[1] Ephes. VI.

que je prenais, chaque démarche de ma vie vous l'avez scrutée à fond. O Dieu, la science que vous avez de moi est merveilleuse, elle est irrésistible, contre elle je ne puis rien [1]. On peut dire de la tentation ce que l'Apôtre dit de la parole de Dieu, « qu'elle est vivante et efficace, plus pénétrante que le glaive à deux tranchants, atteignant jusqu'aux plus intimes régions de notre être, jusqu'aux divisions de l'esprit et du cœur. » Où ne s'insinue pas la tentation? quelle partie de l'âme n'exerce-t-elle pas? quel membre de notre corps ne brûle-t-elle pas de ses feux? Dieu s'appelle dans les Psaumes le *Dieu qui scrute les reins et les cœurs.* Ailleurs il se montre à nous étudiant, examinant, purifiant les âmes, comme on éprouve l'argent dans les ardeurs du creuset. *Seigneur, vous nous avez fait passer par le feu pour nous examiner comme on examine l'argent* [2]. Tout en nous est ainsi *examiné* et éprouvé par Dieu. Dieu veut révéler au dehors la soumission filiale de notre intelligence : que fait-il? *O Dieu, vos jugements sont comme des abîmes*, vos mystères se dressent devant moi, interceptent tous les chemins de mon intelligence, désespèrent les plus puissants essors de ma science, et brisent les ailes de ma plus perspicace investigation! Le mystère est partout, partout l'ombre redoutable m'enveloppe, partout je dois adorer sans voir, adhérer sans comprendre, incliner devant votre science infinie et vos incompréhensibles pensées ma faible et orgueilleuse raison. Je vois clairement que je dois croire, mais ce qu'il me faut croire, je ne le comprends et ne le pénètre pas. Là est l'épreuve. Sous l'arbre du mystère, épreuve de notre intelligence, Dieu reconnaît et divise le juste et l'impie :

[1] Psal. CXXXVIII. — [2] Psal. LXV

Dominus interrogat justum et impium. L'impie, « le méchant cœur d'incrédule, » l'enfant rebelle et dénaturé renie la parole paternelle, crache au visage de son père qui lui parle, traite insolemment « d'extravagances » les profondeurs vénérables des divines révélations, et, descendant les derniers degrés de l'impiété et de la révolte, couvre Dieu même et sa vérité sainte du voile de son mépris : *Impius cum in profundum venerit contemnit.* Quel châtiment suit cette révolte ? Pénétrons dans l'âme de l'incrédule quand l'apostasie y a jonché de ruines son sol désolé. La nuit pèse sur ces ruines. L'incrédule réduit à ses doutes, ne retenant plus de la vérité que quelques informes débris, est plongé dans une nuit terrible d'incertitudes et de négations. Il n'accepte pas un mystère fondé sur l'autorité divine, il se condamne à errer sans espoir dans une nuit ténébreuse, enchaîné dans des problèmes sans solution, affamé de vérité et mourant dans une disette affreuse de certitude : *Sedentes in tenebris, in mendicitate et ferro*[1]. Il n'accepte pas de son Dieu « une vérité pleine d'amour qui le sauve, » il mendiera de la main de l'homme la pâture empoisonnée des erreurs qui pervertissent et qui désespèrent. Reconnu mauvais fils par l'épreuve qui met à nu la disposition perverse de son cœur, l'incrédule est répudié pour faire place à l'enfant confiant et fidèle qui croit à son père sans le comprendre encore, et appuie sa foi filiale sur l'inébranlable fondement de l'amour. Son Dieu qui l'a éprouvé le couronne, et lui rend dans l'éternité la gloire que ce fils généreux lui a procuré dans le temps : *Non hæsitavit diffidentia, sed confortatus est in fide, dans gloriam Deo*[2].

[1] Psal. CVI. — [2] Rom.

Parfois la lutte peut être formidable : l'intelligence étreinte par le mystère peut se débattre terriblement, la tempête du doute peut être violente, le triomphe de Dieu comme la gloire de l'homme est que la raison, soutenue par la main divine, foule aux pieds ces flots émus sans jamais s'engloutir dans leurs profondeurs. Le même Dieu qui fait passer l'intelligence humaine par les angoisses de la foi, éprouve le cœur dans les étreintes du précepte. « Du jour où tu mangeras de ce fruit, tu mourras. » Voilà l'épreuve, voilà la tentation du cœur. L'homme doit montrer à son Dieu, ou plutôt se révéler à soi-même et manifester au monde, s'il préfère à son Dieu les vaines et éphémères saveurs d'un fruit. Le cœur a faim de jouissances, il va cherchant partout où il espère cueillir le fruit du plaisir. Créé pour le bonheur, il veut jouir, il le veut ardemment, impatiemment, avec la fureur insensée du famélique qui se jette sans les discerner sur les premières pâtures qui s'offrent à son regard. Oh ! quelle épreuve ! *Seigneur, vous avez éprouvé mon cœur* [1]. Devant moi se trouve planté l'arbre du plaisir, son fruit maudit étale perpétuellement devant mes yeux son éclat charmant, il sollicite ma convoitise, j'étends la main pour le cueillir : un précepte impitoyable m'arrête : « De l'arbre de la science du bien et du mal tu ne mangeras pas. » Ici encore, comme au pied du mystère, se fait le discernement des enfants de Dieu et des fils de la concupiscence ; de ceux qui sacrifient le plaisir à Dieu et de ceux qui, sacrifiant Dieu au plaisir, « font leur Dieu de leur ventre, » mangent des fruits honteux, « sèment dans la chair, et de la chair moissonnent la corruption. » Le Psalmiste

[1] Psal. XVI.

nous peint au vif les uns et les autres. Les enfants de Dieu *inclinent leurs cœurs à la pratique des divins préceptes* [1]. Le cœur humain est fier, orgueilleux, rigide ; eux l'assouplissent, le travaillent, le rendent docile au commandement, le courbent sous le fardeau de la loi : *inclinavi cor meum.* Toujours naturellement prêt au plaisir, à la mollesse, aux éclats de la joie mondaine, à la possession des richesses et à l'exaltation des honneurs, l'enfant de Dieu dispose peu à peu son cœur non-seulement à entendre les défenses strictes de la loi, mais encore à comprendre et à savourer de sanglantes paroles : « Bienheureux les pauvres en esprit !... Bienheureux ceux qui pleurent !... Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice !... » Victorieux dans l'épreuve du cœur, l'homme crie à Dieu ce mot d'une suprême soumission et d'un héroïque martyre : *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum,* « mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt ! » Et les vaincus de ces gigantesques combats du cœur ? *Errant corde*, dit le Psalmiste, « ils s'égarent de cœur. » Ils laissent prendre à leur cœur le chemin de la bête, ils descendront même, dans leurs bestiales convoitises, au-dessous d'elle, *ils passent par toutes les convoitises du cœur*, ils deviennent, comme le dit le Psalmiste et comme le répète l'Apôtre, « des inventeurs de crimes, » *ils parcourent les inventions* [2] d'un cœur livré au mal avec aveuglement et furie : « leur cœur se charge de ténèbres. » C'en est fait, les voici devenus des hommes *animaux,* sans plus aucune connaissance, aucune idée, aucun désir des biens invisibles et éternels. La matière seule, les sens, la terre, ont désormais pour eux de la

[1] Psal. CXVIII. — [2] Psal. LXXX.

réalité ; l'âme a disparu, toute destinée surnaturelle est une impertinente chimère, et, les ténèbres grossissant toujours, les voiles de la chair tombant sur le cœur toujours plus épais, vient l'heure où ils jettent le dernier cri que la passion en délire puisse pousser : *ils disent dans leur cœur : Dieu n'est pas !* Ainsi la tentation du cœur montre au ciel et à la terre quels sont les enfants de Dieu et quels sont ses immondes et abominables négateurs. Une troisième tentation révèle l'énergie des âmes et discerne l'héroïsme de la lâcheté : c'est la tentation de la douleur. Saint Paul nous expliquant dans l'une de ses Épitres l'usage que Dieu fait de la douleur, s'exprime ainsi : « Oublierez-vous donc la consolante parole que l'Écriture vous adresse comme à des fils : « Mon fils, ne néglige pas de profiter des corrections qui te viennent de la main de Dieu ; ne te lasse pas d'être redressé par lui. Celui que le Seigneur aime, il le châtie; il flagelle tout fils qui lui est cher. Persévérez dans la correction. Dieu s'offre à vous comme un père à ses enfants. Où est l'enfant que ne corrige pas son père ? Si vous êtes exempts de la correction commune, c'est donc que vous êtes des adultérins et non pas les vrais fils. Songeons donc que nous eûmes dans nos pères selon la nature des éducateurs que nous révérions. Et nous n'aurions pas la même vénération pour le Père de notre âme qui nous forme à l'éternelle vie ? Nos pères nous instruisirent pour les jours d'une éphémère existence dans les connaissances qu'ils jugeaient à propos : Dieu nous forme à sa propre sainteté et à recevoir sa divine ressemblance. Quant à la correction, elle n'est jamais agréable, elle est toujours douloureuse, au moment où elle est reçue : puis ensuite, quand nous sommes instruits et formés, nous

en recueillons une ample moisson de justice et de paix [1]. » Telle est, dans la vie présente, la situation de l'enfant de Dieu. Prince enfant, héritier d'une couronne éternelle, mais gardant encore, avec les signes du premier âge, les faiblesses, les ignorances, les défauts d'une âme d'enfant, son père l'instruit et le forme, le fait passer par les rudes exercices et les corrections douloureuses de l'éducation, éducation rendue infiniment plus difficile et plus pénible depuis les déformations de la déchéance originelle. L'homme, depuis le péché, naît ruine et dévastation, et c'est avec les débris épars, les blocs renversés, les pierres gisantes et errantes que le divin Architecte doit refaire dans sa splendeur première tout un édifice de grâce et de gloire. L'édifice s'élèvera mais non sans labeurs et sans souffrances. Que remarquons-nous dans l'homme déchu? que nous révèlent ces ruines? Tout ensemble de hauts et majestueux sommets et des creuses remplies de fange ; de splendides colonnes dominant encore la vue, offrant à l'admiration leurs riches et délicates sculptures ; puis, au pied, des broussailles et des ronces, devenues la retraite des animaux, le repaire des bêtes malfaisantes, un lieu de désolation et de mort. Voilà l'âme humaine dont Dieu daigne entreprendre l'éducation. De la partie haute de l'âme, des grands sentiments, des volontés magnanimes, des aspirations célestes, Dieu obtiendra les plus divins hommages : l'enfant de Dieu deviendra l'étonnement du ciel et de la terre par la force, l'héroïsme, la constance invincible de sa volonté. Quand et comment? Quand cloué à un calvaire, se consumant comme un holocauste de suave

[1] Hebr.

odeur au milieu des flammes de la souffrance, il louera, il bénira, il remerciera. Quand il reconnaîtra dans sa douleur la main d'un Père, et dans sa croix le vrai trône où se fonde sa gloire, le creuset puissant d'où sortiront les splendeurs d'une éternité. Les plus nobles facultés de l'âme, ses plus hautes puissances, les vertus les plus célestes, les plus divins héroïsmes trouvent dans la tentation de la douleur leur plus naturel exercice et leur épanouissement le plus complet. Si l'Apôtre, parlant de Jésus-Christ, a bien pu dire que « c'était dans la douleur que son Père l'avait élevé à sa dernière perfection ; « *Decebat... Auctorem salutis per passionem consummare* [1], combien plus notre perfection à nous autres devra venir de la même source et suivre le même chemin? Mais réformer et cultiver les hauts sommets de notre âme n'est que la première partie de notre éducation divine : défricher nos ronces et nos épines, déblayer nos immondices, jeter dehors nos inutiles débris, est la seconde. Comment dompter notre orgueil ? Comment réfréner nos cupidités dévorantes ? Comment nous arracher nos frivolités, nos dissipations, nos folies de tous les jours ? Comment éteindre les flammes de nos convoitises ? Comment arrêter l'impur bouillonnement de nos veines ? Comment étouffer en nous le cri de la bête et y faire retentir le chant des Anges : « Que votre royaume nous arrive... ? » A nous qui ne voulons que la terre, qui n'aspirons qu'à nous engraisser bassement de ses biens, qui prenons goût « aux glands des pourceaux [2], » comment élever jusqu'aux aspirations de la vie éternelle notre âme abaissée et rampante ? » Marqués au signe de la bête, »

[1] Hebr. — [2] Luc.

comment faire de nous des « dieux ? » Notre Père, pour réussir dans ce grand œuvre, appelle à son aide la tentation de la douleur. La douleur nous brise, nous abat, nous dépouille ; nous gisons au milieu de nos ruines, tout est dévasté de nos espérances et de nos ambitions : *Ostendisti dura* [1], « ô Dieu, vous ne nous montrez que de dures et crucifiantes choses. » A mesure que « nous nous couronnons de roses, » vous les flétrissez ; quand nous nous fixons, la douleur nous aiguillonne ; quand nous faisons de la terre notre Éden, l'épée flamboyante nous en chasse pour nous pousser dans la *vallée des pleurs.* Et ainsi, baignés de larmes et torturés d'angoisses, après avoir jeté l'anathème aux choses terrestres, nous trouvons une voix pure et forte pour crier : « O notre Père qui êtes dans les cieux, que votre royaume nous arrive ! » La même épreuve qui nous dépouille de nos fausses et meurtrières jouissances, nous rend nos biens éternels et nos célestes plaisirs.

Dieu n'est pas seul à éprouver ses enfants : le monde réserve pour eux ses tentations les plus journalières. C'est au milieu du monde, comme au fond d'un creuset, que leur vertu s'épure et que leur perfection resplendit. Plus haut nous avons longuement parlé du monde comme séjour des enfants de Dieu, séjour odieux, terre ennemie, où ils ne sèment que des larmes et ne moissonnent que des tribulations. Cet aspect du monde pour être profondément vrai n'est pas exclusif : le monde peut s'offrir à nous sous un tout autre point de vue. S'il est aux âmes saintes un sol odieux, il peut leur devenir une terre enchanteresse, et c'est là son côté le plus

[1] Psal. LIX.

funeste et le plus désastreux. Son azur limpide, son ciel attiédi, ses douceurs amollissantes, la séduction de ses fleurs et l'enivrement de ses parfums sont aux plus robustes une tentation terrible. Le martyr subit héroïquement un lit de flammes, subira-t-il sans faiblir un lit de fleurs? Là est la tentation : tentation décisive: car rester pur dans les délices de Sodome[1], c'est être marqué du signe éternel des élus de Dieu. Parcourons rapidement les séductions diverses, les multiples entraînements dont l'âme sainte peut être victime dans le monde, et que sa gloire, comme son salut, l'oblige de repousser. La première séduction du monde : c'est le mensonge. Le monde est faux en tout et toujours. Sur tous les objets il donne le change, il déplace les réalités. Il donne un corps, une existence, une valeur à ce qui n'est que néant, fantôme vide, creuses et stériles visions, la vie présente, le plaisir, les honneurs, les richesses : ce qui seul est réel, ce qui est la vraie vie, les vrais plaisirs, les vrais biens, le surnaturel, l'éternel, l'indestructible, le divin, pour lui n'est que chimère et inanité. Cette grossière et perpétuelle méprise décide de tous ses actes et préside à tous ses jugements : *il chérit la vanité et court après le mensonge*, il a, dit encore le Psalmiste, « le cœur vain » *cor eorum vanum est*[2]. Le cœur *vain* est incapable d'aucun grand sentiment, d'aucune volonté magnanime, c'est un cœur étroit et sans profondeur, rien n'y peut tenir que le frêle et chétif assemblage des biens d'un jour. Tel est l'homme du monde : *cor vanum*. Et, comme « la bouche parle de l'abondance du cœur, » du cœur ne peuvent s'échapper que de vaines paroles : c'est la réflexion même du

[1] Genes. — [2] Psal. V.

Psalmiste : *la vérité n'est pas sur leurs lèvres parce que leur cœur est vain*[1]. Que disent les gens du monde ? De de quoi s'entretient leur éternelle frivolité ? *Ils ne m'ont raconté que des fables*[2], s'écrie le Psalmiste avec un étonnement douloureux. Le fond des conversations du monde, l'ordre d'idées et de sentiments dans lequel le monde vit et s'entretient, ce sont des *fables :* rien de sérieux, rien de consistant. Le cœur que le Psalmiste appelle « le cœur profond, » *cor altum*, n'a pour nourriture que le sérieux, le vaste, le supérieur, le divin : tel est le cœur catholique ; l'autre, le cœur mondain, est le *cor vanum,* le cœur vain, qui se nourrit d'inanités et de fables. Prêtez l'oreille, ne fût-ce qu'un instant, aux conversations du monde, vous serez frappé de leur manque absolu de sérieux : *narraverunt fabulationes.* Hélas ! cette incurable frivolité, les gens du monde la portent même dans les choses de la religion : là même il leur faut des « fables, » c'est l'Apôtre qui ose parler ainsi. « Viendront des jours, dit-il, où les mondains ne supporteront plus la saine doctrine, mais s'entoureront de docteurs dont la parole chatouillera agréablement l'oreille, et ils se tourneront vers les fables, *ad fabulas convertentur*. Nos dogmes les plus vénérables, nos mystères les plus profonds, nos vérités les plus inébranlables, les trouvent légers, indifférents, presque railleurs ; il leur faut un christianisme amoindri, *des vérités diminuées*, des préceptes adoucis, une morale atténuée ; rien de ce qui est grand et fort n'est à leur taille et ne convient à leur affaiblissement. A cette impossibilité de prendre vers une religion sérieuse un essor puissant, s'ajoute dans l'âme du monde l'amour et la

[1] Psal. V. — [2] Psal. CXVIII.

recherche désordonnée des choses de la terre. Dans le monde on ne connaît que la vie présente, rien ne compte que la matière, rien n'a de réalité que ce qui se touche et se voit : *oculos statuerunt declinare in terram*, « ils ont résolu de fixer leurs regards sur la terre,» *pro nihilo habuerunt terram desiderabilem*. Le ciel, cette patrie avant tout délicieuse et « désirable, ils la comptent pour rien. » Dès lors ils ont « le cœur lourd, » *gravi corde*, un cœur qui rampe, qui ne s'élève pas, qui n'a ni ailes ni essor, que les bagatelles absorbent, que les biens présents captivent, qui n'a plus un élan vers des destinées supérieures et éternelles. L'acquisition d'une fortune, la poursuite des honneurs, les préoccupations du luxe et du bien-être : voilà qui remplit dans son entier l'âme du monde. *Seigneur, retirez-moi du milieu des fils des étrangers : leur bouche est pleine de mensonge, leurs mains d'iniquités. Leurs jeunes filles sont comme des fleurs printanières, elles se parent, elles se couvrent d'ornements comme l'on décore un temple*[1]. Tel est donc le monde contemplé à ce premier point de vue : « concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et orgueil de la vie. » Or le monde est insinuant, il est apôtre, il est prédicateur, *molliti sunt sermones ;* il tente de gagner par ses charmes, de vaincre par ses fausses douceurs les enfants de Dieu dont il ne pourrait triompher par la violence. O tentation formidable ! ô terrible fascination ! Le Psalmiste, devant cette séduction lente et insensible, en face de cette déformation, de cette déchristianisation des âmes saintes au contact du monde, pousse un cri de détresse : *Seigneur, ayez pitié de moi, parce que le saint a défailli, parce que les vérités sont dimi-*

[1] Psal. CXLIII. — [2] Psal. XI

nuées au milieu des enfants des hommes. Le saint a défailli! Dans cet air lourd et pestilentiel, au milieu de ces bourbeux maréeages, les plus robustes constitutions s'usent et se minent lentement, les forces tombent, la vigueur fait place à un mortel allanguissement : *defecit sanctus*. Oh ! qu'elle devient claire et pénétrante cette parole du Psalmiste, ce vibrant appel à la grâce et au secours de Dieu : *Seigneur, délivrez-moi de l'étranger ; si l'étranger ne me domine pas, mon innocence est sauvée ! immaculatus ero*[1].

Et encore, si le monde n'était que frivole ! mais il est impie et athée. Est-ce à dire qu'il soit sans quelques dehors religieux? Non, au moins dans les régions du monde où l'on se respecte encore, on garde des convenances religieuses, on conserve des habitudes, on colore un athéisme pratique sous une certaine religiosité de commande et de bon ton. Le Psalmiste a un mot admirable pour caractériser cette religiosité des mondains : *ils ont des observances, mais vaines et superflues*[2]. Leurs conversations s'imprègnent parfois d'un vague et stérile sentimentalisme religieux. A leurs chants lascifs ils mêleront volontiers des prières, dans leurs *opéras* les plus irréligieux et les plus lubriques ils feront entendre à Dieu de voluptueuses supplications ; ils rouleront volontiers dans les temples leurs flots de soie, de velours et de broderies; ils auront leurs prédicateurs à la mode, et mettront à exalter la parole du sanctuaire, quand elle revêt leur frivolité et s'imprègne de leur naturalisme, le même feu qu'ils mettent à louer une cantatrice ou un acteur. Ils jouent à la religion comme ils jouent à toutes choses. *Ce peuple-là*, dit le Seigneur, *m'honore des lèvres*,

[1] Psal. L. — [2] Psal. XXX.

mais son cœur est loin de moi. Ce cœur est vide de Dieu. *Dieu n'est point devant leurs regards*, la pensée divine n'est pas l'hôte de leur âme, la conseillère de leurs desseins, l'instigatrice de leurs œuvres, l'austère et sage institutrice de leur vie. Ils n'ont de la religion que de *vaines observances.* « Ils se couvrent des dehors de la piété, mais le solide de la piété ils le rejettent. » Oh ! que d'âmes, vigoureuses d'abord, se sont laissé peu à peu amollir et affadir par cette fausse religion du monde! Que d'âmes qui, entrées dans le monde pleines d'une ferveur intrépide, y sont devenues ces âmes froides et inféconde où le christianisme à demi mort, sans vigueur et sans séve, ne pousse plus qu'à peine un feuillage languissant et quelques fleurs sans parfums. Mais à côté, quelle lutte des âmes intrépidement chrétiennes ! Quels accents de leurs prières ! Quelles richesses de leurs œuvres ! Quel prix et quel éclat de leur dévouement ! Si la tourbe indévote et rieuse des mondains déshonore et attriste nos temples du scandale de leur attitude et de leur mise, combien les enfants de Dieu les réjouissent par le spectacle de leur ferveur ! Le contraste, s'il pervertit quelques âmes légères et molles, affermit les autres en les éclairant. Le fidèle prie mieux quand il a vu l'impiété souiller le temple. Il retourne plus délicieusement aux chastes et nobles jouissances de la piété, quand il s'en revient du monde l'âme fatiguée de ses sottises et outrée de ses perversités. *Ils m'ont raconté des fables, ô mon Dieu, oh ! que ce n'est pas là votre loi*[1] !

Après la tentation de la chair et du monde vient celle du démon. Quand le « bon soldat du Christ » a rempli

[1] Psal. CXVIII.

de ses exploits et illustré de ses triomphes les deux premiers champs de bataille, un troisième plus vaste, plus sanglant, plus terrible, convie sa valeur à de suprêmes victoires et de tout divins trophées. « Ce n'est plus contre la chair et le sang qu'est pour nous la lutte : nous combattons les princes, les puissances, les rois de ce monde, les dominateurs de ces ténèbres, nous luttons contre les esprits du mal. » Le Psalmiste nous fait la même formidable révélation. Il nous parle *des terreurs de la nuit*, il nous avertit *de la flèche lancée* sans bruit dans les airs, il nous découvre un vaste et infernal *travail qui se fait dans l'ombre* [1], travail de perdition, d'erreur et de mort, dirigé contre nos âmes ; puis, révélant le terrible secret de notre situation, il ajoute que nous avons à redouter sans cesse *les incursions ennemies et les assauts du démon du midi* [2]. Dernière et effroyable lutte de l'homme ici-bas, dernier champ de bataille, dernier triomphe. Que le démon, c'est-à-dire l'ange primitivement créé par Dieu pour la gloire, et par son orgueil précipité dans l'enfer, que le démon existe : il faudrait, pour nier ce dogme, non-seulement nier la révélation divine toute entière, mais encore répudier les faits les plus authentiques, les traditions les plus formelles, les plus inébranlables affirmations de l'histoire humaine. Partout le démon apparaît et agit. La Bible donne au dogme de son existence tout le poids de sa divine autorité : les annales de tous les peuples nous les montrent, et, sans même songer jamais à contester leur existence, se contentent de décrire leurs interventions perverses et leurs désastreuses conjurations. Pourquoi Dieu les laisse-t-il tenter l'homme ? Il serait

[1] Psal. XC. — [2] Psal. XC.

plus naturel et plus juste de dire : pourquoi Dieu qui, dans sa sagesse, a résolu d'éprouver l'homme, n'emploierait-il pas ces esprits mauvais au bien de l'homme, en en faisant des tentateurs et des adversaires? Ainsi posée, la question se résout d'elle-même. Que sont ces esprits mauvais ? quelle est leur nature? quelle est leur puissance? quelle est leur faiblesse? L'Apôtre les nomme « des esprits de perversité : » le Psalmiste les désigne sous le nom d'« anges du mal, » *angelos malos* [1]. Le démon ne veut plus que le mal, il y vit, il s'y complaît affreusement, il s'efforce de le procurer partout et toujours. La haine fait le fond et, pour ainsi parler, compose tout le génie, toute l'âme de ces êtres dégradés et hideux. Ils ne vivent et n'agissent que dans les ténèbres ; l'obscurité est leur royaume, la nuit leur champ d'action. C'est dans l'ombre qu'ils trament leurs complots, qu'ils organisent *ce travail d'erreur qui parcourt les ténèbres* [2]. Sans doute l'obscurité de cette nuit qui nous les dérobe, nous les rend en un sens plus terribles, mais en un sens aussi amoindrit singulièrement leur pouvoir, déroute leur perspicacité et trompe leurs plus astucieux calculs. Ils nous sont invisibles, et par là nous circonviennent plus aisément, nous épient, nous surprennent, nous dressent des piéges avec une liberté plus entière : mais comme de notre côté aussi, notre âme, notre intérieur, notre état surnaturel, les mystères profonds de notre être intime échappent à leur regard, leur action est indécise, leur marche mal assurée, leurs investigations souvent infructueuses et leurs machinations maladroites. Nous sommes vaincus par eux à force de lâcheté, d'imprudence, de complicité ; nous tombons

[1] Psal. LXXVII. — [2] Psal. XC.

dans leurs piéges parce que nous nous obstinons à fréquenter leurs sentiers, nous sommes dévorés par ces monstres pour nous être jetés dans leur gueule : ils ne nous vaincraient pas si nous n'étions pas nous-mêmes avant le combat, à moitié vaincus. Oui, il est incontestable que le démon sait prendre sur nous, à cause de notre insouciance et de nos faiblesses, de désastreux avantages. Sa force consiste à nous exploiter. Impuissant dans les régions supérieures de notre être, il trouve dans les bas-fonds de notre cœur et de nos sens trop d'auxiliaires et de traîtres pour n'y pas acquérir un formidable pouvoir. *Au milieu des ténèbres*, dans cette nuit épaisse de notre concupiscence, *son travail* d'erreur, de vice, de perversité s'organise à l'aise et puissamment : *negotio perambulante in tenebris* [1]. Subtil comme *la flèche qui vole*, dissimulé comme le passant qui chemine au sein des ténèbres, il prépare ses coups de longue main, et médite patiemment ses ruines. Il mine sourdement notre âme, il en ronge les forces vives, il en détend les ressorts, il en dévore toutes les ressources, puis, quand, par un long *travail qui a marché dans les ténèbres*, il nous trouve assez exténués et assez incapables de résistances, tout à coup, à l'improviste, avec une fureur inouïe, il se rue sur ses victimes, les renverse, les perce de coups, les enchaîne, les emporte, les dévore. C'est là l'*incursion du démon du midi,* dont parle le saint Psalmiste. Qui résiste ? Qui est vainqueur de cette tentation dernière comme de toutes les autres ? L'enfant de Dieu, dont le Psalmiste décrit ainsi les forces, la protection et le triomphe. *Le Seigneur m'a fait éviter le filet du chasseur, j'ai échappé aux influences*

[1] Psal. XC.

de la parole perverse. Sous les ailes du Seigneur vous serez à couvert, son ombre vous protégera. La vérité vous couvrira comme un bouclier. Vous ne redouterez rien des terreurs nocturnes, ni de la flèche qui vole durant le jour, ni du travail d'iniquité accompli dans les ténèbres, ni des incursions furieuses du démon du midi. Mille tomberont à votre gauche, dix mille à votre droite, mais de vous le mal n'approchera pas [1]

III

LA PRIÈRE DES ENFANTS DE DIEU [2]

L'une des plus belles prérogatives de la vie chrétienne, c'est la prière. La prière ! qui en pourra comprendre la beauté et le prix ? Qui en saura dire la sublimité ? Notre légèreté et notre aveuglement nous dérobent ce magnifique mystère : Il se déroule dans notre âme, il s'offre aux regards stupéfaits des anges, et nous-mêmes l'ignorons et n'y prenons garde jamais.

Dès l'aube, ô mon Dieu, je me présenterai à vous et je contemplerai [3]. Voilà la prière, voilà sa hauteur divine et sa merveilleuse suavité. La prière est une élévation de l'âme : c'est le vol de l'âme, son essor par-delà les immensités. Par la prière, nous que la mortalité enferme dans ses linceuls, que la vallée des larmes circonscrit dans sa douloureuse enceinte, qui habitons l'exil, qui y sommes privés d'air, de lumière, de pers-

[1] Psal. XC. — [2] Psal. V. — [3] Psal. V.

pective, tout à coup, nous rompons nos chaînes, nous déchirons nos voiles, *nous prenons nos ailes dès l'aurore*, *nos ailes comme les ailes de la colombe*, *et nous nous envolons*, nous nous élevons, nous gagnons les hauteurs : la terre disparait, la vie présente n'est plus, le monde avec ses misères, ses frivolités et ses vilenies est effacé de notre horizon, il n'est plus qu'un point imperceptible à d'infinies distances au-dessous de nous : la prière nous a transportés « jusqu'à l'inaccessible lumière » qu'habite Dieu. L'exil a cessé : pour un instant la patrie ouvre sa bienheureuse enceinte, *le Dieu des dieux est contemplé dans Sion.* Et si la prière est grande par son essor, qu'elle est douce par les joies qu'elle nous fait goûter! *Astabo tibi*, « je me présentrai à vous. » A qui ? A mon père, *vado ad Patrem,* « je vais à mon Père. » Je dis : *notre Père qui êtes aux cieux ;* et le dire, c'est « me présenter » à ce Père, « c'est par Jésus-Christ avoir accès auprès du Père, » c'est être accueilli dans les bras d'un père, c'est reposer sur son cœur. A peine ai-je commencé ma prière que la Majesté du Très-Haut s'incline, son cœur s'émeut, son amour se dilate et s'exalte, sa munificence s'entr'ouvre, et toute sa fortune est à moi. L'incrédule sourit de pitié : il ne croit pas à un Dieu qui se fasse attentif à mon humble prière : l'incrédule a mauvais cœur, *malum cor incredulitatis*[1]. Moi qui sais que j'ai « un Père qui est dans les cieux, » un Père qui me commande de prier : « Demandez et vous recevrez... priez toujours et ne cessez jamais de prier; » un Père qui me reproche de ne prier pas : « Jusqu'ici vous ne m'avez rien demandé : » Que craindrai-je? Pourquoi me défier de ma petitesse et m'effrayer de

[1] Hebr. III.

l'infinie distance qui me sépare de lui ? Si dans ce Dieu je n'avais pas un père, les glaciales défiances du rationalisme pourraient gagner mon cœur et clore mes lèvres : mais lui-même se fait appeler par moi du nom de Père, lui-même me rappelle ce à quoi il s'oblige par l'ineffable mystère de ce doux nom. « Qui d'entre vous demande à son père du pain et son père lui donne une pierre ? Il lui demande un poisson, et pour poisson, son père lui donne un serpent ? ou bien un œuf et son père lui présente un scorpion ? Et si vous autres qui êtes mauvais, savez néanmoins donner à vos enfants de bonnes choses, combien plus votre Père qui est dans les cieux donnera à ceux qui le lui demandent son bon et saint Esprit[1] ! » *Beaucoup disent à mon âme : Il n'y a pas de salut pour toi en ton Dieu. Et vous, ô mon Dieu, vous êtes mon refuge, vous êtes ma gloire, vous êtes l'épanouissement et l'exaltation de mon front. J'ai poussé mes cris vers le Seigneur, et des hauteurs de sa gloire le Seigneur m'a exaucé*[2]. Garde donc le silence, incrédule sans intelligence et sans cœur, qui ne connais pas Dieu et renies sa suavité infinie et son infini amour ; tais-toi, rationalisme glacé, cesse ton impie langage : Dieu même nous a parlé, « notre Père qui est dans les cieux » nous a fait foi qu'il nous était accessible, qu'il nous appelait, qu'il nous attendait, et qu'à notre prière il prêterait son oreille et verserait à flots ses bénédictions. *Parce qu'il a espéré en moi je le délivrerai : je le protégerai puisqu'il a connu mon nom. Il criera vers moi, et moi je l'exaucerai*[3]. Est-ce merveille après cette solennelle promesse que l'enfant de Dieu adresse à son Père les plus confiantes prières ? Qu'il lui dise dans la naïve

[1] Luc, XI. — [2] Psal. IV. — [3] Psal. XC.

assurance d'être accueilli et écouté : *Seigneur, j'ai crié vers vous parce que vous m'avez exaucé. Seigneur, inclinez vers moi votre oreille ; soyez propice à mes prières.* Ce que l'homme réclame de Dieu avec une filiale confiance, Dieu le lui accorde avec une inépuisable bonté *O Dieu, vous les exauciez tous quand ils vous invoquaient*[1].

Cette doctrine générale des Psaumes sur la prière ne nous saurait suffire : entrons avec l'un d'eux, le Psaume V, dans de touchants et instructifs détails. Apprenons-y quelle est la prière d'un enfant de Dieu, scrutons chaque parole sainte, étudions chaque trait, édifions-nous de chacune de ces suaves et profondes révélations.

Comme tout solliciteur, surtout s'il vient à son prince, à son roi, de quelque région lointaine et ignorée, sans autre recommandation que sa détresse, sans autre appui que la voix de sa prière, le fidèle demande avec une humilité confiante audience à son Dieu. C'est là le début et la préparation de la prière. *O mon Dieu, prêtez l'oreille à mes paroles ; Seigneur, daignez comprendre le cri de mes besoins ! Devenez attentif à la voix de ma prière, ô mon Roi, ô mon Dieu !* Que peut craindre un solliciteur en prière ? Trois choses : qu'il ne soit pas écouté ; qu'il ne soit pas compris ; qu'il ne soit pas agréé. A vrai dire, l'homme doit trembler de frayeur devant ce triple obstacle. Il semble trop juste qu'il ne soit ni entendu, ni compris, ni agréé. Sera-t-il écouté ? Mais c'est un imperceptible atome, et son néant le relègue à une incommensurable distance loin de Dieu.

[1] Psal. XCVIII.

Ma substance, ô mon Dieu, c'est le néant devant vous. Et encore : *O mon Dieu, qu'est-ce que l'homme pour que vous attachiez sur lui votre souvenir*[1] ? L'objection est terrible si une réponse n'y est pas donnée, le mystère est désespérant s'il reste sans lumière. Mais la réponse est faite, la lumière brille : l'homme n'est pas seul quand il prie, il n'est pas laissé à son néant quand, franchissant tous les mondes, il pénètre jusqu'au trône infini des cieux ; il est ennobli par la grâce, il est grandi par le mystère de la filiation divine, il est fait « participant de la nature divine, » il est « de la famille de Dieu. » Quand sur les ailes de la prière l'homme monte jusqu'à Dieu, il n'y monte pas de ses propres forces, il y est porté par la main même du Très-Haut. L'homme est fils quand il prie : le grand et ineffable mystère de l'adoption divine est accompli, la nature humaine a dépouillé son néant originel pour revêtir des splendeurs surnaturelles. S'approchant de Dieu avec une sublime assurance, elle lui dit : « Mon père ! » et Dieu « s'offrant à elle comme un père, » lui répond : « Ma fille! » Que l'incrédule qui ignore et nie ce grand mystère, méconnaisse du même coup la prière chrétienne, s'étonne de son existence et blasphème ses célestes perfections, à la bonne heure ! Pour lui l'homme est un insecte perdu, dont le bourdonnement ne saurait franchir l'immensité. L'incrédule en reste à la question posée par le Psalmiste : *Seigneur, qu'est l'homme pour vous en souvenir*[2] ? Il n'en a pas la réponse, et cette réponse, nous autres nous l'avons : *O Dieu, vous avez comblé l'homme d'honneur et de gloire,* vous avez élevé sa bassesse, vous avez transfiguré son néant, *vous avez*

[1] Psal. VIII. — [2] Psal. VIII.

fait surgir ce pauvre de la poussière, vous avez élevé cet indigent de dessus son fumier[1], et le voilà devenu votre fils, *prince parmi les princes de votre empire.* Et quand il parle, père, vous écoutez un fils ; père plein de tendresse, vous ouvrez à un enfant bien-aimé et qui vous aime un cœur inépuisable de dévouement. Dès lors, que nous parle-t-on de bassesse et de néant dans l'homme, d'inaccessible grandeur, d'éloignement infranchissable en Dieu ? Que deviennent les autres objections formulées par l'ignorance et le *sans cœur* du rationalisme ? Dieu, qui sait tout, quel besoin a-t-il d'écouter nos demandes pour connaître nos désirs et nos besoins et y pourvoir ? Nul besoin de connaître, mais un besoin immense d'aimer et d'être aimé. Besoin de l'amour : besoin aussi de la sagesse et de la justice. Quel est le père auquel son enfant ne parle pas ? « Si je suis votre père, dit le Seigneur, où est l'honneur que vous me rendez[2]. » Objectera-t-on que de telles prières ne peuvent honorer une Majesté infinie ? Mais c'est oublier que cette Majesté est condescendante autant qu'elle est infinie. C'est oublier que le grand dessein de Dieu dans l'Incarnation de son Fils a été « d'amener des enfants à la gloire, « et que ces fils d'adoption une fois créés, ennoblis, déifiés, leur langage est un langage aimé du ciel, et leur prière *un encens qui monte jusqu'au trône de Dieu.* Qu'inventera encore une incrédulité sans entrailles ? qu'il est superflu de prier, parce que les décrets de Dieu sont immuables et que le cours des choses ne saurait impunément être interrompu et modifié ? Mais qui donc peut fixer à l'infini des limites et lui assigner des obstales ? Lui, dont le cours des

[1] Psal. CXII. — [2] Malac.

choses émane, dont les décrets tiennent leur immuable efficacité, lui n'y peut rien modifier ! lui n'y peut rien suspendre ! Il a moins de pouvoir, il est plus entravé dans son gouvernement que l'homme sa créature ne l'est dans le sien ! Quel père ne fait pas dépendre une mesure ou de rigueur ou de tendresse, de l'obstination ou du repentir de son fils ? Combien de décisions parmi nous, immuables sans la supplication, sont par elles puissamment modifiées ? Mais si nier sur la terre la puissance de la supplication devient une négation que l'expérience de tous les jours rend absurde, d'après quelles règles du raisonnement le nier pour Dieu sera-t-il logique, bon sens et vérité ? *Ils m'ont raconté des fables, ô mon Dieu* [1] ! Je laisse ces insensés et leurs difficultés misérables, je continue à scruter les excellences et les grandeurs de la prière. Je vois pourquoi je suis, malgré ma petitesse, écouté et entendu de Dieu. Mais suis-je compris ? O mon Dieu, il faut bien que non, puisque parfois mes longues et ardentes prières restent sans réponse, mes cris de détresse sans secours. Je prie de toute l'ardeur de mon âme, et je ne suis point exaucé. *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? Mon Dieu, je crie vers vous tout le jour, et vous ne m'écoutez pas ; durant la nuit je crie encore* [2], et ma prière reste sans réponse de vous. Oh ! qui n'a entendu ces plaintes ? qui n'a eu à rassurer ces effrayants désespoirs ? qui n'a eu devant les yeux de pauvres âmes que brisait le silence présumé de Dieu ? O mon Dieu, écartez cette douloureuse énigme, nous voulons, ô notre Père, savoir pourquoi nous ne sommes pas toujours exaucés de vous ! Le

[1] Psal. CXVIII. — [2] Psal. XXI.

Psalmiste nous le révèle en un mot : *Seigneur, vous m'avez laissé sans réponse, comme restent sans réponse les plaintes de l'insensé : NON AD INSIPIENTIAM MIHI* [1]. Que de fois, dans nos aspirations et nos demandes, nous ne sommes plus pour Dieu que des insensés! que de fois nous demandons sans comprendre, nous réclamons des faveurs contre nos plus chers et nos plus pressants intérêts ! N'est-ce pas à l'une de ces prières insensées que la Sagesse incarnée répondait avec une rigueur miséricordieuse : *Nescitis quid petatis*, « vous ne savez pas ce que vous demandez. » Ils demandaient une place d'honneur dans un royaume terrestre, et Dieu, qui refusait ce hochet à leur enfantine ambition, leur donnait une couronne éternelle et les plongeait dans des honneurs infinis. Ainsi, quand nous ne nous faisons pas comprendre, quand nos prières sont inintelligibles et insensées, l'Esprit-Saint, l'hôte de notre âme, se charge lui-même de prier pour nous, et formule des demandes dignes de lui, de Dieu et de nous. L'Apôtre explique merveilleusement bien le Psalmiste. « L'Esprit-Saint vient en aide à notre infirmité. Dans nos prières nous ignorons ce qu'il nous convient de demander : alors l'Esprit-Saint lui-même se charge de prier pour nous et il le fait avec d'inénarrables gémissements [2]. » Ici encore, la crainte fait place à l'assurance, Dieu daignant lui-même formuler nos prières nous sommes toujours compris. Sommes-nous toujours agréés ? Êtres frappés de la foudre, brisés et mutilés dans une effroyable chute, couverts de plaies, salis de fange, déshonorés sous les stigmates honteux du crime, méritons-nous d'être reçus de Dieu ?

[1] Psal. XXI. — [2] Rom. VIII.

Du trône saint d'implacables sentences ne nous condamneront-elles pas à un exil sans merci ? Car enfin, c'est « du fond des abîmes que nous crions vers Dieu, » *de profundis clamavi ad te.* Et pourtant nous serons toujours accueillis, toujours agréés, toujours amoureusement pressés entre les bras d'un tel père ; le trône de notre Dieu sera toujours « le trône de la miséricorde » et de l'amour. Pourquoi ? Parce que « c'est en Jésus-Christ que nous avons accès auprès du Père [1] ; » c'est couverts de ses mérites, revêtus de ses splendeurs, lavés dans son sang, transfigurés dans sa sainteté et dans sa gloire que nous nous présentons à la divine Majesté. Quand une âme se met en prière, c'est un grand et noble spectacle pour les Anges des cieux. La voyant quitter l'exil, s'élever du désert de ce monde, traverser le ciel, dépasser dans son essor les sphères angéliques et ne s'arrêter qu'au pied même du trône de Dieu, ils s'écrient dans les transports de l'admiration : « Qui est celle-ci qui s'élève du désert éblouissante de charmes, appuyée sur son Bien-Aimé ? » Voilà la prière chrétienne, pure, sainte, immaculée, délicieuse, parce qu'elle monte au ciel *appuyée sur le Bien-Aimé*, sur « Celui en lequel Dieu met toutes ses complaisances. »

Approchons-nous aussi de ce suave et grandiose spectacle. Contemplons la prière d'un enfant de Dieu. *Mane astabo tibi et videbo,* « Dès l'aube du jour je me présenterai, ô mon Dieu, devant vous et je contemplerai. »

Dès l'aube du jour, dès le réveil de la lumière [2]. C'est l'heure admirablement propice à la prière. Nous nous

[1] Rom. — [2] Psal. V.

rappelons la mission sublime de l'homme, d'être, en même temps que le Roi, le Pontife de la nature, l'âme, l'intelligence de l'univers pour louer Dieu. Être intelligent et aimant, il doit prêter à la création insensible et irraisonnable la mélodie de sa parole et les parfums de son amour. L'univers fait pour l'homme doit par l'homme offrir ses hommages à son Créateur. Or, *à l'aube du jour*, toute la nature se réveille, *les cieux chantent la gloire de Dieu*, les astres le saluent en rentrant dans leurs solitudes, *le soleil bondit comme le géant dans la carrière qu'il va parcourir, il sort comme l'époux de sa couche nuptiale*[1], tous les êtres secouent leur torpeur et renaissent à la lumière, à la vie et à l'amour. L'homme doit les précéder tous, et commencer l'universelle prière qui consacre à Dieu un jour nouveau. Que l'âme est sombre, froide et triste, où le soleil de la prière reste enveloppé et couvert par les brumes d'un lâche sommeil ! Oh ! elle sera mauvaise, cette journée que n'a pas saluée l'hymne du matin ! D'ailleurs, quand donc nous élèverons-nous vers Dieu, si *nous ne prenons pas nos ailes dès l'aurore*, alors que tout est calme, souriant et serein, que le monde ne réveille pas encore ses tumultes, que les agitations de l'existence ne nous emportent pas encore dans leurs mortels tourbillons ? Plus tard, notre âme emportée et oublieuse n'*aura plus Dieu devant son regard*, son Père sera délaissé, et sa piété filiale sera flétrie. Puis enfin, la prière *dès l'aube* est la préparation de toute la journée. Durant ce jour, que d'ennemis ! que de dangers ! que d'écueils ! que de luttes ! quelle imprudence à toi, ô pauvre âme, de t'engager sans secours, sans force,

[1] Psal. XVIII.

sans volonté efficace, dans de si multiples et de si redoutables combats, d'affronter sans viatique un si pénible voyage, d'entreprendre un si laborieux pèlerinage sans avoir demandé « ton pain. » C'est donc *dès la première aube du jour,* ô mon Dieu, ô mon Père, *que je me présenterai devant vous* [1].

Et que ferai-je ? Comment me comporter durant ma prière ? O mon âme, scrute chaque parole de ton Psaume : chaque parole est un enseignement. *Astabo*. C'est l'attitude de l'énergie, c'est le signe d'une volonté ferme et vigoureuse. La prière veut l'énergie, elle réclame le courage. Toute âme molle, toute volonté chancelante, toute attitude voluptueuse devient pour la prière un obstacle dont elle ne triomphe pas. Aborder le Dieu « de la force, » « le Seigneur des vertus, » et ne lui montrer que nonchalance et paresse, l'honorer « du bout de ses lèvres, » lui parler d'une voix expirante et d'un cœur glacé, qu'est-ce sinon outrager sa Majesté sainte et tomber frappé de sa foudre : « maudit soit l'homme qui fait l'œuvre de Dieu nonchalamment ! » *Astabo tibi*, « je me tiendrai devant VOUS [2]. » Devant qui nous tenons-nous dans la prière ? Qui est devant le regard de notre âme ? A qui donnons-nous l'entrée de notre cœur ? La prière sainte, la voici. « Quand vous vous disposez à prier, entrez dans votre chambre,» dans la partie la plus solitaire de votre âme, « fermez la porte, et priez votre Père dans le secret. » Est-ce ainsi que nous prions ? Sommes-nous bien seul à seul avec Dieu ? Pouvons-nous dire à Dieu comme le Psalmiste : *astabo tibi*, « c'est devant vous, ô mon Dieu, que je me tiendrai » ? Si notre âme est banale, ouverte à la foule,

[1] Psal. V. — [2] Psal. V.

pleine d'agitation, bruyante et tumultueuse, véritable place publique où tous passent, se réunissent, se pressent désordonnément, que devient notre prière ? où est Dieu ? et nous-mêmes où sommes-nous ?

Mais non, notre prière sera solitaire et sereine, c'est *devant Dieu seul que nous nous tiendrons* silencieux et recueillis. Et que sera cette prière? *O mon Dieu dès l'aube du jour je me tiendrai devant vous et je contemplerai. Je contemplerai.* L'âme dans la prière est toujours en face de trois objets de sa contemplation. Le premier c'est Dieu même. Dans la prière l'âme monte à Dieu. Durant sa journée tumultueuse elle n'y pensera peut-être, hélas! presque plus. Mais dans sa prière elle s'élève à lui, et se repose dans sa chaste et vivifiante contemplation. Et que considère-t-elle dans ce Dieu qu'elle contemple? Au ciel, où son vol l'a portée, elle entend l'écho des chants angéliques : « Il est saint! il est saint ! il est saint ! » Tel sera aussi sur la terre l'objet de sa contemplation. *Je contemplerai comment vous êtes un Dieu ennemi de l'iniquité. Le méchant n'habitera pas avec vous, les iniques ne subsisteront pas en votre présence*[1]. O Dieu, vous êtes comme un feu dévorant, « la flamme ardente vous précède, » « un brasier enflammé est devant vous, » qui consume toute souillure, qui purifie toute iniquité. Vous approcher, c'est être pur; être en contact avec votre Sainteté infinie, c'est être saint. *Deus sanctus et sanctificans.* O mon Dieu, *je contemplerai comment vous êtes un Dieu ennemi de l'iniquité*[2]. O contemplation salutaire ! O vivifiante prière ! Dans le monde tout est iniquité, *totus in maligno positus* ; l'iniquité se montre à nous, s'impose à notre regard sous mille formes diffé-

[1] Psal. V. — [2] Psal. V.

rentes ; nous en subissons malgré nous la mortelle influence, notre âme altère au milieu de ces miasmes sa vigueur et sa pureté, elle s'affaiblit et se défigure à force de contempler de pernicieux spectacles. Dans la prière, le ciel redevient pur, l'air est limpide, une chaste lumière tombe sur l'âme jaillie de la sainteté de Dieu. Dieu, qui est la Sainteté par essence, veut la sainteté dans tous ses enfants. Il la veut d'une volonté éternelle et infinie. N'est-ce pas la sainteté qui fait le fond même du décret auquel nous devons l'existence ? *Dieu nous a choisis dans le Christ avant même la création du monde pour être devant son regard saints et immaculés dans la charité* [1]. Quelles furent ses œuvres ? En quoi se résument ses extraordinaires opérations et les merveilles de sa puissance ? Pourquoi un Dieu visitant la terre et mourant de la mort des suppliciés ? Pourquoi les sacrements? Pourquoi les préceptes ? Pourquoi les canaux si multiples et si variés de la grâce ? Pourquoi cette grâce elle-même ? Dieu n'a qu'un but : faire de nous des saints, *ut essemus sancti et immaculati.* O âme, médite ces choses, *contemple comment* ton Dieu *est un Dieu ennemi de toute iniquité,* comment *le méchant n'habitera pas sa demeure*, comment *les iniques ne pourront subsister devant lui*[2]; médite ces divines choses; puis, sur le chemin de la vie, par les mille routes du monde, si tu rencontres le vice heureux, *le pécheur en bénédiction, l'homme devenu opulent* et ne cherchant dans cette opulence que la facilité du crime et les joies sataniques de l'impiété, ne crains pas : *ton Dieu est un Dieu ennemi de l'iniquité;* attends son heure, demeure paisible et rassurée jusqu'au « jour de sa justice ; » alors *tu verras la rétribu-*

[1] Ephes. — [2] Psal. V.

tion des pécheurs et comment *les pécheurs ne subsisteront pas devant lui. Eux périront, et toi tu demeureras éternellement.* Voilà notre contemplation de tous les jours, voilà comment, en songeant à notre vocation et à nos destinées éternelles, nous nous fortifions contre la séduction du vice triomphant et heureux.

Mon Dieu, que contemplerai-je encore? *La multitude de vos miséricordes* [1]. Ma prière deviendra toujours un chant de reconnaissance, un cantique d'amour. Je méditerai sur la *multitude de vos miséricordes.* Elles sont bien véritablement *multitude.* J'en suis enveloppé, j'y suis plongé comme en un océan sans fond et sans rives : *Les miséricordes du Seigneur ne se peuvent compter,* tout en moi est miséricorde, et je ne suis qu'un composé des dons de Dieu.

Dans ma méditation je n'aurai garde d'oublier la dernière miséricorde, celle qui résume et consomme magnifiquement toutes les autres : *O mon Dieu, j'entrerai dans votre demeure.* Après avoir dit tant de fois sur la terre : « O notre Père qui êtes dans les cieux... que votre royaume nous arrive! » un jour les splendeurs de ce royaume s'ouvriront devant moi : *quand m'apparaîtra votre gloire, je serai rassasié.* En attendant, je me tiendrai près de vous sans vous voir, j'irai dans votre saint temple *dans le tabernacle que vous habitez au milieu des hommes*, et qui me figure et m'annonce votre sanctuaire éblouissant des cieux. *Une parole m'a été dite qui a porté la joie dans mon cœur : nous irons dans la maison de Dieu.* Dans votre maison du ciel. Plus tard, j'habiterai dans une joie sans mélange : ici-bas, dans l'exil, au sein des dangers, *durant le jour des méchants*, je mêlerai à

[1] Psal. V.

ma joie des terreurs salutaires : *Je vous adorerai dans votre temple pénétré de vos saintes terreurs*[1].

Mais, ne l'oublions pas, la prière est le viatique du voyage, elle est le bouclier de l'âme contre les traits mortels de ses ennemis. La journée d'un enfant de Dieu est une lutte incessante, il lui faut des forces, des larmes, des secours de toute heure. Il les demande dans sa matinale prière et il les obtient. L'âme parle à son Dieu des dangers du monde, des combats qu'elle y soutient, des séductions qui s'y offrent à elle, des persécutions qui l'oppriment, des maux où elle demeure comme plongée et engloutie. Comment éviter tant d'écueils ? Comment suivre, au milieu de tant de précipices, un chemin toujours sûr ? Comment se conserver debout et inébranlable par des routes si glissantes, où les autres tombent par milliers ? *Seigneur, menez-moi dans votre justice. A cause de mes ennemis, conduisez-moi sans me perdre un instant des yeux. La vérité n'est pas dans la bouche des gens du monde : leur cœur est vain. C'est un sépulcre béant que leurs lèvres, leur langue n'est plus qu'un instrument de fourberies*[2]. Tel est le monde où il me faut vivre, tels sont les ennemis de ma sainteté au milieu desquels je dois me garder pur. *Juge-les, ô mon Dieu!* Fais leur procès à ces misérables : empêche-les de me nuire et de me perdre avec eux. Ils ont juré la mort de mon âme : tout le jour ils couvriront de piéges mon chemin : déjoue leurs complots, romps leurs trames, sauve-moi de leur iniquité ; *qu'ils tombent du faîte de leurs pensées orgueilleuses ! Seigneur, selon la multitude de leurs entreprises impies, chasse-les, puisqu'ils t'ont irrité !*

[1] Psal. V. — [2] Psal. V.

O mon Dieu, comment finirai-je ma prière, sinon dans un cri de joie, d'espérance, d'amour? *Ils vivront dans la joie tous ceux qui mettent en toi leur espérance; éternellement ils tressailliront de bonheur : tu feras ta demeure au milieu d'eux. Ils mettront en toi leur gloire, ceux qui chérissent ton nom, car tu béniras le juste. Seigneur, ta volonté miséricordieuse nous couvre comme un bouclier*[1].

IV

LES LARMES

Pourquoi parler spécialement des larmes des enfants de Dieu ? Leur sont-elles un patrimoine exclusif ? Et n'y a-t-il que les enfants de la joie éternelle à traverser *la vallée des pleurs ?* Non sans doute ; tous verseront des larmes, tous passeront par l'amertume de la douleur. Mais les larmes des mondains ne valent pas le souvenir qu'on leur donnerait. Elles sont futiles comme leurs joies, elles ont une origine toujours ridicule, souvent inavouable, elles naissent de leurs convoitises honteuses, de leur ambition effrénée, de leur pusillanimité et de leur faiblesse; ce sont des larmes d'enfant ; le plus ordinairement elles sont la réaction nécessaire d'ivresses désordonnées. « La fin de leurs joies est envahie par les larmes. » Elles sont infructueuses, ces larmes, elles ont la malédiction de la stérilité. Il en est de fécondes ; car, dit le Psalmiste..., *ils allaient et versaient leurs larmes en repandant leurs semences : ils reviendront dans l'allégresse*

1 Psal. V.

chargés d'une abondante moisson[1]. Mais leurs larmes à eux sont sans espérance, elles sont maudites et vouées à un éternel oubli. Laissons ces larmes, elles ne méritent pas que nous nous arrêtions à les contempler. Mais les larmes des enfants de Dieu, qui nous en dira le prix ? qui nous en décrira les charmes ? Elles ravissent le cœur de Dieu, et les anges les recueillent. Elles deviennent le plus suave ornement des âmes, et sont remplies des trésors de l'éternité. « Bienheureux ceux qui pleurent, » soit qu'ils pleurent de leurs misères, soit qu'ils pleurent leurs péchés : ils sont heureux et ils recevront la consolation véritable qui est celle de l'autre vie. « où toute affliction cesse, où toutes les larmes sont essuyées[2]. » Abraham disait au mauvais riche : « Tu as reçu tes biens en ce monde, et Lazare a reçu ses maux ; c'est pourquoi il est consolé et tu es dans les tourments. » Il est heureux, car il a souffert avec patience : son état pénible le forçait à pleurer souvent des maux extrêmes, et il n'avait point de consolation du côté des hommes. Le riche impitoyable ne daignait pas le regarder ; il est consolé : Dieu l'a reçu dans le lieu où il n'y a plus de douleur et de peine. « Le monde se réjouira et vous serez affligés, mais votre tristesse sera changée en joie. » C'est la promesse du Sauveur à ses disciples. La tristesse et la joie viennent tour à tour : qui s'est réjoui sera affligé ; qui s'est affligé sera réjoui : « Bienheureux donc ceux qui pleurent, car ils seront consolés. » Mais parmi tous ceux qui pleurent, il n'y en a point qui soient plus tôt consolés que ceux qui pleurent leurs péchés. Partout ailleurs la douleur, loin d'être un remède au mal, est un autre mal qui l'augmente : le péché est le

[1] Psal. CXXV. — [2] Apoc.

seul mal qu'on guérit en le pleurant. Pleurons sans fin, pécheurs, tous tant que nous sommes, que nos yeux soient changés en sources intarissables dont le cours perpétuel creuse nos joues, comme parle le Psalmiste. La rémission des péchés est le fruit de ces pieuses larmes. Ah! mille et mille fois heureux ceux qui pleurent d'amour et de tendresse, qu'en dirons-nous? Heureux, mille fois heureux! Leur cœur se fond en eux-mêmes, comme parle l'Écriture, et semble vouloir s'écouler par leurs yeux. Qui me dira la cause de ces larmes? Qui me la dira? Ceux qui les ont expérimentées souvent ne la peuvent dire, ni expliquer ce qui les touche. C'est tantôt la bonté d'un père; c'est tantôt la condescendance d'un roi; c'est tantôt l'absence d'un époux; tantôt l'obscurité qu'il laisse dans l'âme lorsqu'il s'éloigne; et tantôt sa tendre voix lorsqu'il se rapproche et qu'il appelle sa fidèle épouse; mais le plus souvent, c'est je ne sais quoi qu'on ne peut dire [1]. »

Dans cet admirable passage de Bossuet, tout le mystère des larmes saintes est percé à jour. Les voilà, ces larmes béatifiées par Celui qui se fit homme pour les pouvoir répandre, jaloux de leurs charmes mystérieux et de leur inestimable prix. Les voilà jaillissant de sources différentes, jetant des reflets divers, mais formées par le même cœur fidèle, et tombant délicieusement dans le même cœur de Dieu: larmes de la pénitence; larmes de la tristesse sainte; larmes de l'exil; larmes de l'amour: « Oh! bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés! » ils trouveront dans leurs larmes mêmes le baume qui les adoucit et la joie qui les tarit. Si « la tristesse selon le monde

1 Bossuet, *Médit.*.

est une tristesse pernicieuse qui donne la mort, la tristesse selon Dieu affermit la pénitence de laquelle vient le salut. »

Étudions chacune de ces différentes larmes : le Psalmiste les a toutes tour à tour versées. Les larmes du repentir sont intarissables : elles inondent, elles envahissent, elles renversent tous les obstacles et fondent toutes les duretés du cœur. Un jour vient, où, tout à coup, les voiles se déchirent, la vérité se dresse devant l'âme et la saisit de ses vives révélations. — Oh ! qu'il est dur de haïr un père ! Oh ! quelle horreur d'avoir crucifié un ami si tendre et un frère si dévoué ! Le sang d'Abel crie vers nous et nous bouleverse de ses accusatrices clameurs. Puis, « n'est-il pas horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant ? » Qui supportera sa colère ? qui résistera devant l'éclat épouvantable de son indignation ? *Quis resistet tibi ?* Durant de longs jours le péché trouva notre âme insensible et nos yeux desséchés : *coagulatum est cor* [1]. Mais la grâce dit une parole, nos yeux s'ouvrent, notre cœur est ému, nous pleurons nos larmes de repentir et d'amour : *emittet verbum suum et liquefaciet ea.* Qui dira l'abondance de ces larmes ? qui dira leur sainte amertume et aussi leur ineffable douceur ? *Je baigne ma couche de mes larmes ; j'arrose mon chevet de mes pleurs* [2]. Sur notre couche, au milieu de la nuit, quand le calme et la méditation ont ouvert les sources du repentir, *la componction nous saisit,* une mystérieuse douleur envahit toute notre âme, nous pleurons nos fautes, nous effaçons nos souillures dans des pleurs généreux et bénis.

Et que fera Dieu si nos cœurs trop endurcis son

[1] Psal. CXVIII. — [2] Psal. VI.

rebelles aux larmes ? Dieu alors fait tomber sur nous la lourde main de la douleur ; il nous meurtrit, il nous flagelle, la souffrance fait couler des larmes que refusait l'amour. Le monde, dont nous goûtions les charmes jusqu'à oublier Dieu, que nous trouvions brillant et suave « comme le paradis du Seigneur, » se change pour nous en *la vallée des larmes*, ses joies ne nous offrent plus qu'un spectacle odieux, nous pleurons au milieu de ses fêtes, tout nous y blesse et rien ne peut plus désormais y endormir notre incurable douleur. Quand Dieu a des vues sur une âme, c'est ainsi qu'il la traite : cette âme mystérieusement frappée de la main divine, n'a plus qu'un besoin : pleurer et gémir ; n'a plus même qu'une consolation étrange : soulager son cœur oppressé en le déchargeant de ses larmes. *O Dieu, vous nous nourrissez d'un pain de larmes, notre boisson sera formée de nos pleurs !*

Il est de plus nobles et de plus divines larmes : les larmes du zèle répandues sur les pécheurs et les ennemis de Dieu. Oh ! que Jésus-Christ a versé de ces larmes ! Qu'il a pleuré sur Jérusalem ! Quels intarissables pleurs il a répandus sur le tombeau de son ami Lazare, ce mort infect qui représentait la nature humaine tout entière dans l'horreur de sa déchéance et la pourriture horrible de son péché [1]. A la suite de Jésus, les âmes saintes expriment par leurs larmes la tendresse de leur compassion et l'ardeur de leurs prières. Les saints que le monde persécute, deviennent insensibles à leurs propres maux pour ne ressentir et ne pleurer que les irrémédiables malheurs que s'attirent par leur perversité, ceux qui les poursuivent et les maltraitent.

[1] Joan.

« Ainsi Jérémie pleurait les maux de son peuple ingrat, de ce peuple qui avait tant de fois machiné sa mort, et qui l'avait enfoncé dans le cachot, dans le dessein de le faire mourir. Ainsi au milieu de sa Passion, Jésus traîné au calvaire par le même peuple et portant sa croix, se retourna vers celles qui pleuraient ses douleurs, et leur dit : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais sur vous et sur vos enfants.» Lui-même, en regardant la ville où il devait être crucifié dans peu de jours, « pleura sur elle. » Pleurons aussi à son exemple, à l'exemple de Jérémie et des saints : pleurons sur l'affreuse destinée des pécheurs, sur leurs âmes qui se jettent en de si effroyables abimes. Entrons dans les sentiments du Psalmiste : *Mes yeux*, dit-il, *sont devenus deux sources de larmes, en face des pécheurs qui sont traitres à votre loi*[1]. »

L'âme sainte trouve dans la méditation de la loi, dans la contemplation des choses saintes la source suave d'autres larmes, plus sereines et plus douces et aussi agréés de Dieu. *Mes yeux défaillent* en attendant votre salut, en en lisant l'annonce, en en scrutant les inénarrables douceurs. *Je refusais toute consolation. Mais au souvenir de Dieu la joie renaissait à mon âme ; je passais par des émotions poignantes, mon esprit défaillait en moi. Mes yeux devançaient la lumière, j'étais dans le trouble, je demeurais silencieux*[2]. Oh ! quelles larmes que celles que fait jaillir la méditation du salut de Dieu ! Les saints connaissent ces larmes : nous autres, par notre dissipation éternelle et notre incurable insensibilité, nous en tarissons les sources sans espoir.

[1] Psal. CXVIII. — Bossuet, *Médit.* — [2] Psal. LXXXVI

Parlerons-nous des larmes du saint amour? Oserons-nous toucher à un mystère d'une si exquise délicatesse? Dirons-nous ces ineffables choses que la langue angélique ne suffirait pas à exprimer ? D'où jaillissent ces larmes? D'où, sinon des ardeurs dévorantes de l'amour ? D'où, sinon de ses douloureux et suaves mystères ? Contemplez les larmes délicieuses du saint amour. « Or Marie se tenait toute en larmes au dehors du sépulcre[1]. » Telle est l'âme sainte en ce monde. Elle pleure au bord d'un sépulcre. Elle est éprise pour *le plus beau des enfants des hommes* d'un amour que rien ne peut endormir ni tromper. Elle cherche le Bien-aimé qui seul a son cœur ; hélas ! elle le cherche dans le sépulcre, dans l'obscurité de la foi, sous les impénétrables voiles dont il se couvre. Il est là ; il dit à l'âme : « pourquoi pleures-tu ? » Et l'âme dans l'exil qui ne jouit pas encore de la vision bienheureuse, l'âme qui doit aimer sans jouir comme elle adore sans avoir compris, répond dans les larmes d'une inconsolable désolation : « Ils m'ont enlevé mon Seigneur et et je ne sais pas où ils l'ont placé. » Indicible martyre ! Aimer de toutes les ardeurs d'une âme divinement dilatée, aimer la Beauté infinie, vivre en face d'elle et ne jouir jamais de ses charmes, ni posséder ses splendeurs ! c'est le martyre de toutes les nobles âmes, c'est la source des plus divines larmes que les yeux de l'homme puissent verser.

Comme le cerf aspire aux fontaines d'eaux vives, mon âme aspire à toi, ô mon Dieu ! Mon âme a soif du Dieu fort, du Dieu vivant ! Quand irai-je ? Quand apparaîtrai-je devant la face de Dieu ? Mes larmes sont ma nourriture

[1] Joan.

nuit et jour, en m'entendant interpeller : Mais où donc est ton Dieu ? j'ai appelé mes souvenirs ; j'ai répandu toute mon âme, oh ! oui, j'irai au lieu du tabernacle admirable, j'irai à la maison de Dieu. O mon âme, pourquoi es-tu triste et pourquoi me troubles-tu ? Espère en Dieu : nous irons le louer ; ô mon Dieu, ma gloire et mon salut [1] !

V

LE SANCTUAIRE

Au sein des cités les plus populeuses et les plus riches, comme au milieu des plus chétives bourgades, s'élève une demeure à laquelle aucune autre ne ressemble : la langue des hommes la nomme *la maison de Dieu*, mais la langue du ciel en pourrait seule raconter les gloires et révéler les trésors. Cette demeure est le centre commun où le ciel et la terre se rejoignent, elle est la patrie universelle des âmes, tous y entrent et ne s'en retirent que chargés de richesses et vêtus de splendeurs. De Dieu il est dit que du soleil il fait son pavillon : or le sanctuaire catholique est ce soleil ; les âmes qui y entrent s'y illuminent et y étincellent, car c'est Dieu même qui y resplendit. Approchons avec un respect mêlé d'amour de cette *maison de Dieu*. Beaucoup la méconnaissent, la fuient, ou n'y font qu'un rapide et distrait séjour : nous autres, « enfants de la lumière, » approchons de cette lumineuse demeure : fixons-y nos yeux et nos cœurs, *faisons le tour de Sion*,

[1] Psal. XLI.

scrutons ses gloires, recueillons ses richesses, enivrons-nous de ses suavités.

Le sanctuaire est pour les âmes, tout à la fois : une royale résidence ; un délicieux refuge ; la commune et fraternelle demeure de la famille entière des Enfants de Dieu.

J'habiterai là[1]. Quel mot ! quelle promesse ! quelle assurance ! Et nous n'en comprenons peut-être pas encore toute la plénitude et toute l'étendue. Dieu présent partout, partout en acte, partout Providence et Domination, n'accorde néanmoins nulle part ailleurs que dans son sanctuaire une aussi ineffable présence. Il est présent dans la création ; il fut présent comme Homme-Dieu sur la terre ; il est présent dans l'âme des justes. Ces trois présences il les résume et les confond dans son sanctuaire. Dans la création, il est roi magnifique, dominateur absolu. Sur la terre, il fut « doux et humble de cœur, » il la traversa silencieusement et sans gloire, *non erat aspectus*[2] ; il passa « faisant le bien, » il mourut ensanglanté sur un calvaire, et fut contemplé gisant et enseveli dans un sépulcre : telle est la seconde et ineffable présence de ce Dieu sur la terre, *visus est in terris et cum hominibus conversatus*. La troisième et plus mystérieuse présence, le donne comme l'hôte béni de nos âmes. Là il réside, il agit, il sanctifie, il transfigure ; là, selon la sainte parole, il se fait « tout en tous, » il nous est, dit l'Apôtre, tout à la fois « sagesse de Dieu, justice, sanctification et rédemption. » Telles sont les trois présences qu'il accorde à son sanctuaire : présence magnifique et dominatrice ; présence humble, solitaire, pauvre et

[1] Psal. CXXXI. — [2] Isaï.

cachée ; présence active, laborieuse, remplie de bénédictions et de grâces.

Dieu, dit le Psalmiste, *est dans son sanctuaire*[1]. Il y réside dans l'éclat de sa gloire, dans la plénitude de sa domination. Ce grand mystère nous est voilé, ce grand Dieu ne se manifeste à nous que derrière la nue sombre : qu'importe ? Ouvrons sur ces merveilles les yeux de l'âme, la foi nous les illumine. Contemplons tout ce que Dieu est dans la création entière, il l'est plus réellement, plus magnifiquement dans son sanctuaire. *Jéhovah a abaissé les cieux ; il est descendu, les nuées étaient sous ses pieds. Il a pris son vol sur les ailes des chérubins, il s'est élancé sur les ailes des vents. Il s'est fait une retraite au sein des ombres, il a placé une garde autour de son tabernacle, il s'est enveloppé d'une impénétrable nuée. Aux éclairs de sa face les nuages se sont entr'ouverts, ils ont vomi la grêle et le feu. Du haut des cieux le Seigneur a tonné, le Tout-Puissant a élevé la voix, il a lancé la grêle et le feu. Il a lancé ses flèches, il a multiplié la foudre*[2]. Tel est ton Dieu au milieu de son sanctuaire, ô âme chrétienne, trop souvent légère, dissipée, irrespectueuse, tel est ton Dieu dans le majestueux et formidable appareil d'une majesté qui reste voilée à tes regards, mais devant laquelle les anges tremblent. Dieu, dans l'Église, est sur un trône de gloire, « sa splendeur couvre la voûte sainte, » les feux jaillis de son visage illuminent cette redoutable demeure. *Il a mis une garde à son tabernacle.* Celui que les hommes insensibles et impies négligent de visiter, celui-là est nuit et jour entouré de ses anges. En foule, en innombrables multitudes, ces esprits bienheureux remplissent le sanc-

[1] Psal. LXVII. — [2] Psal. XVII.

tuaire, tressaillant d'amour, et se prosternant devant la splendeur divine dans l'anéantissement et l'adoration. *C'est là la montagne où Dieu se plaît à habiter, Dieu y habitera à jamais. Des millions d'esprits célestes environnent son char. Le Seigneur est au milieu d'eux, le Seigneur est au Sinaï, le Seigneur est dans son sanctuaire.* N'est-ce pas dans son sanctuaire que sa grâce s'élève impétueuse, irrésistible? N'est-ce pas là que nous sentons le passage de Dieu, son vol à travers nos âmes, sa terrible voix dans les profondeurs trop longtemps muettes de notre conscience? *Il monte sur les chérubins, il vole, il vole sur l'aile des vents... Le Très-Haut a fait retentir sa voix; le Seigneur a tonné du haut des cieux* [1]. Oh! combien sublime est l'action de Dieu dans son temple! A une heure, la plus solennelle qu'il soit donné à la terre de compter, à l'invitation d'une parole humaine, « Dieu abaisse les cieux et descend, » *inclinavit cœlos et descendit.* Il descend caché sous le nuage, l'obscurité l'enveloppe, *caligo sub pedibus ejus*, mais la foi déchire les voiles, les cœurs s'ouvrent, l'amour entre en extase : voilà Dieu! Comme elle retentit dans l'univers, ainsi la voix de Dieu vibre dans le temple : *Vox Domini in virtute.* Quelle puissance dans cette voix de Dieu! comme elle émeut les âmes ! comme elle brise nos orgueils ! comme elle ébranle les mornes et arides solitudes de notre indifférence et de nos oublis ! *Vox Domini concutientis desertum* [2]. Elle fait tourbillonner dans des rafales les feuilles dont nous cachions les nudités de notre conscience, elle dévaste nos ombrages, elle fait un jour terrible « dans l'épaisseur des bois, » *revelabit condensa.* Que fait Dieu encore dans la nature?

[1] Psal. LXVII. — [2] Psal. XXVIII

C'est vous, s'écriait le Psalmiste, *qui faites naître le printemps. Vous avez visité la terre et vous avez enivré la la création de vos biens, vous avez multiplié les richesses de la terre, c'est un fleuve qui déborde, à tous les êtres vous préparez la nourriture : telle est votre œuvre, tels sont vos soins. Vous remplissez d'eau nos rivières, vous multipliez les semences de nos moissons. Vos bénédictions sont la couronne de l'année, les campagnes sont remplies de vos dons, le désert même se féconde et s'embellit* [1]. Tel est Dieu aussi dans son sanctuaire. Après avoir ébranlé les âmes du choc de ses vérités terribles, il leur fait luire le soleil de sa miséricorde, il leur dispense la rosée de ses bénédictions. Ces terres fécondes reçoivent la semence divine, elles germent les splendeurs d'une éternité. Les eaux les plus jaillissantes de la grâce les arrosent, chaque jour voit s'épanouir en elles de nouveaux dons, et l'année d'un enfant de Dieu reçoit pour couronne une perpétuelle bénédiction : *benedices coronæ anni benignitatis tuæ*. Ainsi Dieu est-il, dans son temple, sur son trône de miséricorde, au sein d'une profusion de bienfaits, un roi magnifique, qui verse à flots infinis ses grâces sur son peuple fortuné.

Dans le sanctuaire, Dieu est encore, Dieu est surtout un Dieu caché : *Deus absconditus*. Ineffable mystère ! Jésus-Christ reprend et continue dans chacune de nos églises son œuvre entière d'il y a dix-huit cents ans. Les scènes divines, les merveilleux drames, les sanglantes péripéties, les éblouissants triomphes qui composèrent sa vie mortelle, il les expose de nouveau devant chacun de nous. Ce que vit la Judée, nous en sommes les témoins chaque jour; chaque jour, dans

[1] Psal. LXIV.

chacun de nos temples, les mystères du Dieu fait homme se déroulent magnifiquement. La crèche étale ses dénûments, le calvaire se rougit du sang de la victime, l'autel catholique est un Golgotha, où le Rédempteur ne cesse plus de mystiquement mourir. Les blancs linceuls recouvrent son corps déchiré, son sang coule dans le calice, sa mort est annoncée au monde, et les âmes en ont, à la messe, le vivant mémorial. Naissance, mort et sépulture, « l'alpha et l'oméga [1], » le commencement et la fin, les deux scènes divines qui inaugurent et consomment notre rédemption se déroulent sous nos yeux, non pas en image, en stérile et morte représentation, mais dans la plus absolue et la plus vivante réalité. Et l'intervalle de la crèche au sépulcre n'est pas moins divinement reproduit. Jésus-Christ parcourt toujours le temple, criant, comme à la fête des tabernacles : « Quiconque est altéré, qu'il vienne et qu'il boive ! » « Venez tous à moi ! » Il rencontre encore la Samaritaine infidèle, ou la Madeleine repentante, ou la pauvre adultère condamnée à mourir. Il pleure ses éternelles larmes sur la tombe de Lazare expiré ; toujours encore il arrête le funèbre cortége des âmes mortes, et sèche les larmes de la veuve de Naïm. L'hémorrhoïsse touche encore la frange de sa tunique, les aveugles mendiants, le lépreux et le paralytique trouvent à travers tous les siècles la même puissance au service du même amour. Que fait l'Homme-Dieu dans son sanctuaire ? A quoi dépense-t-il ses longues heures de solitude, hélas ! et de délaissement ? Jésus-Christ prie et il travaille, *usque modo operor* [2]. A quelle œuvre ? A son œuvre unique, celle qui nous valut l'Incarna-

[1] Apoc. — [2] Joan.

tion : la glorification de son Père dans notre propre salut.

Aussi combien sont multiples et admirables ses opérations dans nos âmes! car, ainsi qu'il le faisait durant sa vie mortelle, du temple Jésus vient à notre demeure, entre en nous, pénètre jusqu'au plus intime de nos âmes, et là « parle à nos cœurs [1], » les éclaire, les touche, les brise, les refait et les divinise. Oh! qu'elles parlent, qu'elles racontent elles-mêmes ces merveilles, les âmes que le séjour, fût-il rapide, du sanctuaire a transfigurées! Par quelles émotions diverses, par quelles pensées vivifiantes, par quels repentirs généreux, la solitude du sanctuaire fait passer les âmes! Que Jésus y parle puissamment! qu'irrésistible est sa grâce, dès qu'éloignés du monde, de ses tourbillons et de ses perverses influences, nous nous donnons le temps *de goûter et de voir combien le Seigneur est doux!*

C'est ainsi que le sanctuaire devient notre refuge le plus assuré. *O Dieu, nous avons reçu votre miséricorde au milieu de votre temple* [2]. C'est là que nos ténèbres ont été dissipées, nos défaillances fortifiées, notre paix reconquise, nos douleurs apaisées; là que nos joies les plus pures et les plus solides se sont épanouies. Où nos prières sont-elles plus puissantes? *C'est dans votre sanctuaire, ô mon Dieu, que vous entendez ma voix* et que vous exaucez tous mes vœux. Aussi l'Église est-elle le refuge le plus assuré et le plus doux des enfants de Dieu. Quand la haute mer devient impossible à tenir, que la tempête sévit, que les flots fatiguent la barque de leurs chocs répétés, l'âme trouve dans le sanctuaire un port

[1] Osée. — [2] Psal. XLVII.

tranquille, où elle se remet des secousses de la vie, répare ses défaillances et guérit ses meurtrissures. Quand au contraire l'enchantement du monde, les fascinations de la prospérité l'arrachent aux réalités supérieures et étouffent en elle l'écho des divines vérités, le sanctuaire avec sa sérénité austère, sa chaste majesté, calme d'impures effervescences et laisse apercevoir « au-delà du voile » terrestre, les visions radieuses de l'autre vie. Quand la douleur nous oppresse et que nos larmes débordent, où couleront-elles plus doucement qu'aux pieds et sur le cœur de « l'Homme de douleur ? » Oh ! qu'il fait bon connaître le chemin de l'église quand l'infortune ne fait plus pour nous, du monde, qu'une inhospitalière et odieuse patrie ! *j'ai tressailli de joie dans une parole qui m'a été dite : Nous irons dans la maison du Seigneur* [1]. Il est une suprême douleur, il est une indicible infortune, il est une ruine et une désolation auprès desquelles toute désolation d'ici-bas n'est rien : c'est le péché, cette mort de l'âme, cet affreux état qui fait de nous l'horreur et le dégoût de la terre et l'abomination de Dieu, *Deus abominabitur virum.* A cet immense mal où est le remède? Qui fera tomber sur ces cadavres une parole de résurrection et de vie ? *Dans le sanctuaire*, répond le Psalmiste, *les juges siègent sur le trône du jugement*, *les juges de la maison d'Israël* [2]. Dans l'Église, un homme, dépositaire des plus hauts pouvoirs de Dieu, maître absolu « de la parole de la réconciliation, » un homme qui peut dire : « allez, vos péchés vous sont remis, » qui peut interpeller le démon : « retire-toi, laisse cette âme, » qui peut effrayer et faire fuir la mort elle-même : « Lazare, sors du tom-

[1] Psal. CXXI. — [2] Psal. CXXI.

beau ! » un homme, ministre « du Dieu de toute miséricorde, » siége sur un tribunal, non pas tant de rigueur que de mansuétude, non pas tant de justice que de grâce et de pardon : *Illic sederunt sedes in judicio, sedes super domum David* [1]. Pauvres âmes condamnées, « mortes dans le crime, » déjà fétides dans vos sépulcres, allez, demandez la route du sanctuaire, marchez à la vie, retrouvez la paix, le bonheur, dans la possession de Dieu et l'espérance de l'éternité.

L'Église est, en troisième lieu, pour nos âmes le *foyer domestique*. Cette gracieuse idée est de l'Apôtre.« Voici, dit-il, que vous n'êtes plus des hôtes et des étrangers, mais vous composez la famille de Dieu. » Et cette famille qui la renferme ? Où s'en réunissent les membres ? quelle enceinte les rassemble ? quelle table les nourrit en commun ? Leur maison paternelle à tous, c'est le sanctuaire. Là chaque enfant de Dieu a son *chez soi*. O douce et riche demeure ! O foyer de la famille ! O saintes et fraternelles joies des enfants de Dieu ! *Oh ! qu'il fait bon, oh ! qu'il est délicieux que des frères habitent ensemble* [2] ! Le monde a des distinctions légitimes et nécessaires, l'orgueil les rend parfois intolérables, la chaumière est dédaignée du palais, le petit peuple ne contemple que de loin et pour s'en voir repoussé la fortune arrogante des puissants : l'égalité s'écrit follement partout et elle n'est nulle part. Dans le sanctuaire seul le pauvre se sait et se sent chez lui ; il a sa place marquée, ses entrées ouvertes, pas une fête ne s'y donne, pas une réception ne s'y fait, sans

[1] Psal. CXXI. — [2] Psal. CXXXII.

qu'il n'ait, comme le riche, à un titre égal, avec un égal amour, son invitation. La bure se trouve à l'aise dans les splendeurs du temple, le banquet de Dieu lui réserve toujours sa place d'honneur. Une même vérité l'illumine, les mêmes grâces l'enrichissent, les mêmes distinctions lui sont prodiguées. *Jérusalem est bâtie comme une cité : tous ses habitants participent également à ses biens* [1]. La paix y est inaltérable, car l'égoïsme y est inconnu, la richesse n'y est pas orgueilleuse, la pauvreté superbe en est bannie; il n'y a plus dans le sanctuaire que des frères, tous égaux d'origine, de destinée et de fortune, tous pareillement fils de Dieu. La prière qui s'en élève est commune : *O notre Père qui êtes dans les cieux !... Qu'il est bon, qu'il est doux à des frères d'habiter ensemble ! L'union fraternelle est comme le parfum répandu sur la tête d'Aaron, qui descendit sur son visage, qui se répandit sur le bord de son vêtement. Comme la rosée d'Hermon qui descendit sur la montagne de Sion; ainsi descend sur des frères la bénédiction du Seigneur et la vie pour les siècles de l'éternité* [2]. Aussi quelle sollicitude Dieu montre à réunir ses enfants dans son sanctuaire ! quelles voix sonores les y appellent ! quels pressents appels les y convient ! quels graves et formidables reproches sont adressés à leur négligence et à leur désertion ! *Oh ! priez pour la paix de Jérusalem ! Demandez l'abondance pour ceux qui la chérissent. Que la paix règne dans ton enceinte ! que l'abondance soit dans tes remparts ! C'est pour mes frères, c'est pour mes proches, ô Église, que je réclame pour toi la paix; c'est pour la maison du Seigneur notre Dieu que je demande ces biens* [3].

[1] Psal. CXXI. — [2] CXXXII. — [3] Psal. CXXI.

Si le sanctuaire est tout à la fois pour le fidèle une royale résidence, un heureux refuge, un foyer tout embaumé des parfums du plus fraternel amour, de quelle vénération, de quelle sollicitude, de quelle assiduité le fidèle doit-il payer ces biens inestimables ! Aimons nos églises, soyons fiers de leurs splendeurs et attristés de leur dénûment. « Que les chemins de Sion n'aient pas à pleurer de leur solitude, » que le temple ne ressemble jamais à la morne et silencieuse enceinte d'un tombeau. Dieu demande de toute âme fidèle les sentiments enflammés qu'exprimait ainsi le Prophète-Roi. *Je l'ai juré au Seigneur, j'en ai fait le vœu au Dieu de Jacob : si j'entre dans ma demeure, si je monte sur la couche de mon repos, si j'accorde le sommeil à mes yeux, si je ferme pour m'endormir mes paupières, si je laisse se reposer ma tête, jusqu'au moment où j'aurai trouvé le lieu de la maison du Seigneur, le lieu du tabernacle du Dieu de Jacob... Oh! nous entrerons dans son tabernacle, nous l'adorerons dans le lieu que ses pieds ont foulé. O Seigneur, levez-vous! venez habiter votre repos vous et l'arche de votre sanctification*[1] ! Que tout soit saint, noble, grand dans le sanctuaire ; que la foule s'y presse ; que les prêtres et les pontifes soient pieux et immaculés. *O Dieu, que vos prêtres y revêtent la justice, que vos saints y tressaillent de joie.... Parce que le Seigneur a choisi le sanctuaire pour sa demeure, il l'a choisi pour y résider : Je bénirai la veuve de mes bénédictions : les pauvres, je les rassasierai de mon pain ; les prêtres, je les revêtirai de mon salut ; les saints, je les ferai tressaillir de mon allégresse ; l'ennemi sera couvert de confusion, et sur le juste ma bénédiction s'épanouira*[2].

[1] Psal. CXXXI. — [2] Psalm. CXXXI.

VI

LA MÉDITATION DES FINS DERNIÈRES

L'insensé et le sot périront[1]... « Pour ceux qui passent leur vie sans penser à cette fin dernière de la vie, et qui, par cette seule raison qu'ils ne trouvent pas en eux-mêmes les lumières qui les persuadent, négligent de les chercher ailleurs et d'examiner à fond si cette opinion est de celles que le peuple reçoit par une simplicité crédule, ou de celles qui, quoique obscures d'elles-mêmes, ont néanmoins un fondement très-solide et inébranlable : je les considère d'une manière toute différente. Cette négligence en une affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, de leur tout, m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit, elle m'étonne et m'épouvante : c'est un monstre pour moi. Il ne faut pas avoir l'âme fort élevée pour comprendre qu'il n'y a point ici de satisfaction véritable et solide ; que tous nos plaisirs ne sont que vanité, que nos maux sont infinis, et qu'enfin la mort qui nous menace à chaque instant, doit infailliblement nous mettre dans peu d'années dans l'horrible nécessité d'être éternellement ou anéantis ou malheureux. Entre nous et l'enfer ou le ciel, il n'y a que la vie entre deux qui est la chose la plus fragile. Il n'y a rien de plus réel que cela, ni de plus terrible. Faisons tant que nous voudrons les braves, voilà la fin qui attend la plus belle vie du monde ; que l'on juge donc là-dessus de ceux qui vivent

[1] Psal. CXXXI.

sans songer à cette dernière fin de la vie, qui, se laissant conduire à leurs inclinations et à leurs plaisirs, sans réflexion et sans inquiétude et comme s'ils pouvaient anéantir l'éternité en en détournant leur pensée, ne pensent à se rendre heureux que pour cet instant seulement. Ils sont dans le péril de l'éternité de misères, et sur cela, comme si la chose n'en valait pas la peine, ils négligent d'examiner si c'est de ces opinions que le peuple reçoit avec une facilité trop crédule, ou de celles qui étant obscures d'elles-mêmes ont un fondement très-solide quoique caché. Ainsi ils ne savent s'il y a vérité ou fausseté dans la chose, ni s'il y a force ou faiblesse dans les preuves. Ils les ont devant les yeux, ils refusent d'y regarder, et dans cette ignorance ils prennent le parti de faire tout ce qu'il faut pour tomber dans ce malheur au cas qu'il soit, d'attendre à en faire l'épreuve à la mort, d'être cependant fort satisfaits en cet état, d'en faire profession et enfin d'en faire vanité.

« C'est donc assurément un grand mal d'être dans ce doute, mais c'est au moins un devoir indispensable de chercher quand on est dans ce doute; et ainsi celui qui doute et qui ne cherche pas, est tout ensemble et bien malheureux et bien injuste. Que s'il est avec cela tranquille et satisfait, qu'il en fasse profession et enfin qu'il en fasse vanité, et que ce soit de cet état même qu'il fasse le sujet de sa joie et de sa vanité, je n'ai point de terme pour qualifier une si extravagante créature [1]. »

N'y eût-il que cette différence entre les enfants de Dieu et les gens du monde, que tandis que ceux-ci vivent dans une grossière insouciance de leurs plus chers intérêts, ceux-là scrutent les ombres de l'avenir,

[1] Pascal, *Pensées*.

interrogent l'horizon, se rendent compte du chemin qu'ils parcourent et du terme où ce chemin aboutit : déjà les uns seraient les sages, les autres les insensés et les fous ; les uns, les grands et magnanimes cœurs ; les autres, les cœurs étroits et stupides. Que fait donc dans la vie l'homme s'il s'ignore soi-même et sa destinée ? Que prendra-t-il à cœur, s'il néglige la seule chose qu'il lui importe d'assurer : son sort éternel ? Répétons-le hardiment, des deux créatures qui traversent la vie, se hâtent vers la tombe, se rendent *à la demeure de leur éternité* [1], l'une est folle et stupide qui s'avance en riant vers d'effroyables abîmes où elle doit infailliblement s'engloutir, *insipiens et stultus peribunt ;* l'autre est sage, prudente, avisée, qui remplit son âme *des années éternelles,* son souvenir des révélations divines, son cœur des célestes aspirations de son éternel avenir. L'enfant de Dieu laisse passer les folâtres tourbillons de la foule; il se retire à l'écart, la solitude s'étend au loin, le silence se fait dans son âme ; il médite, il plonge sur ses fins dernières un regard sûr et profond : *durant la nuit il médite dans son cœur.* Qu'est-ce que la vie ? La tombe qu'est-elle ? Où vais-je ? Qui m'attend par-delà le sépulcre ? Qui trouverai-je au seuil de l'éternité ? Suis-je un insecte d'un jour, ou bien une créature immortelle ? A quoi bon ces jours de mon existence fugitive ? A quoi servent ces biens si péniblement amassés ? Où sont les vraies richesses ? Où sont les vrais dénûments ? Où est le bonheur ? Qu'est-ce que l'infortune ? Où trouver la patrie de tous les biens ? O avenir ! ô avenir ! océan sans rivage, immensité sans horizon, voiles sombres, impénétrables

[1] Eccl. XII.

obscurités, j'ai besoin de déchiffrer vos formidables énigmes, d'illuminer vos silencieuses profondeurs. Je ne puis vivre sans la science de la vie, je ne puis marcher sans connaître ma route, je ne puis jouir d'un instant de paix, tant que dureront de si effroyables incertitudes. *Mes yeux ont prévenu le jour, je suis dans le trouble, je reste muet. J'ai repassé dans mon souvenir les jours anciens ; j'ai l'âme remplie de mes années éternelles ; durant la nuit j'ai médité dans mon cœur, je recueille mes pensées, mon esprit recherche : suis-je repoussé de Dieu pour l'éternité*[1] ? Ai-je un avenir, ou la pierre du tombeau écrase-t-elle ma destinée tout entière ? Mon âme, médite ces graves et divines choses : les méditer, c'est la sagesse ; les méconnaître et les négliger, c'est la folie.

Comme le voyageur s'arrête, étend autour de lui son regard inquiet, interroge sa route et reconnaît le pays qu'il parcourt, ainsi l'enfant de Dieu s'efforce avant toutes choses de connaître cette existence qu'une puissance inconnue lui a donnée à parcourir. *Mon cœur est brûlant au-dedans de moi, un feu s'allume dans mon âme pendant que je médite ; mes yeux s'ouvrent : O mon Dieu, faites-moi connaître ma fin : quel est le nombre de mes jours, quel est-il, afin que je sache ceux qui me restent à couler encore ? Voici que vous m'avez mesuré mes jours, et ma substance n'est qu'un néant devant vous. Ah ! vraiment tout homme qui vit sur la terre n'est qu'une grande et universelle vanité. Vraiment oui, l'homme passe comme en représentation et en peinture. C'est bien en vain qu'il se trouble tant. Il thésaurise et il ignore pour qui il amasse*[2].

[1] Psal. LXXVI. — [2] Psal. XXXVIII.

Mais, ô mon Dieu, si la vie n'est qu'un songe et ses biens une vanité, où donc est mon repos, ma félicité, ma gloire ? Pourquoi ai-je vécu ? Où irai-je quand je devrai mourir ? *O mon Dieu, réponds-moi !* Cette réponse Dieu nous la donne ; recevons-la avec reconnaissance, courage et amour.

Écoutez ceci, ô nations ; prêtez l'oreille, vous tous qui habitez la terre, vous tous qui fûtes formés de terre, enfants des hommes, tous également, riches et pauvres ! Ma bouche publiera la sagesse, la parole qu'a méditée mon cœur est une parole de prudence. J'inclinerai mon oreille à ces maximes, j'exposerai sur la harpe leur sens mystérieux [1]. Ah ! sans doute, la leçon est solennelle, grave est l'enseignement : Dieu rassemble la terre entière : toutes les fortunes la doivent également écouter. *Vous tous qui habitez la terre*, et qui dans vos rêves orgueilleux méconnaissez votre chétive origine, votre vie éphémère, votre prochaine transmigration, *quique terrigenæ* [2], mortels formés de la poussière, et qui y devez si rapidement retourner, venez tous, sans distinction d'honneur et de fortune, puisque tous vous êtes égaux dans vos destinées : *Simul in unum dives et pauper.* O foule légère et inattentive, peuple insensé et rieur, âmes folâtres et irréfléchies qui courez à la tombe comme à une fête, hommes insensés pour qui l'avenir est une si terrible énigme et qui affrontez cet avenir avec une si folle sérénité, *prêtez l'oreille ;* prêtez-la une fois à des révélations si graves, à des vérités si sérieuses et si décisives, vous qui les prêtez sans cesse aux mille bruits de ce monde et à ses plus pernicieuses vanités.

[1] Psal. XLVIII. — [2] Psal. XLVIII.

Placés que nous sommes entre les deux mondes, l'un provisoire et momentané, l'autre définitif et éternel; entourés d'objets de deux sortes, les uns faux et trompeurs, les autres véritables; les uns qui nous importent immensément, les autres qui ne nous sont que frivoles et inutiles, la grande science pour nous, la sagesse unique, c'est la juste appréciation des choses, c'est le jugement droit et sûr porté sur tous les objets dont nous sommes environnés. Le sublime Apôtre ne connaissait pas d'autre sagesse, il n'enseignait pas une autre philosophie : « Nous autres, disait-il, ce n'est point les choses visibles que nous contemplons, mais bien les choses invisibles. » Et pourquoi ? Ah ! c'est que « ce qui est visible passe en un instant et que le monde invisible est éternel. » Qu'y a-t-il à désirer ? Qu'y a-t-il à craindre ? Quels objets commandent notre recherche active? Quels autres ne méritent que nos dédains ? Pourquoi travaillons-nous durant ces jours rapides de notre vie ? Qui nous sauve ? Qui nous peut nuire ? Qui nous ouvre les splendeurs de l'avenir ? Qui nous livre aux terreurs d'une expiation sans espoir ? Sans la science de toutes ces choses, que sera notre vie, sinon une vie d'insensé ou d'enfant ? Ce qui distingue l'homme fait de l'enfant, n'est-ce pas la pensée pénétrante, le coup d'œil sûr, l'expérience et le juste discernement des choses ? Voyez l'enfant, les plus inoffensifs objets lui causent des frayeurs mortelles, les plus imminents dangers n'excitent que ses sourires; il se précipite joyeux et tranquille dans la plus affreuse et la plus infaillible mort. *Qu'ai-je à craindre quand viendront les mauvais jours*[1] ? Oh ! la grande, oh ! la décisive question ! qui la pose sérieuse-

[1] Psal. XLVIII.

ment à son âme est sauvé : qui la néglige et la raille est sans ressource perdu. *Qu'ai-je à craindre quand viendront les jours mauvais.* Les jours deviendront donc « mauvais? » Oui, à notre quiétude insensée succédera l'angoisse, nos joies tranquilles seront subitement envahies par une suprême catastrophe, notre santé sera engloutie dans les tourments d'une maladie dernière, le monde disparaîtra comme un sol qui s'effondre, et nous-mêmes serons, comme la feuille d'automne, chassés par un vent de mort : alors viendront pour nous *les jours mauvais.* O renversement de toutes choses ! O fortune détruite ! O honneurs renversés ! O passé trop fragile ! O sombre et effroyable avenir ! Alors, *qu'aurai-je à craindre?* Le Psalmiste répond : *l'iniquité qui s'est attachée à mes pas m'enveloppera de toutes parts.* Durant ma vie le péché me suit et se cache sous mes pas. *iniquitas calcanei.* « Aux jours mauvais, » il se dévoile, il se montre, il devient à mon âme un vêtement ignominieux et maudit : *circumdabit me.* Que deviennent alors les mondains ? Voici leur folie et leur crime. Pour eux rien n'a de réalité que la vie présente, de joies que les plaisirs de la terre, de valeurs que les biens et les honneurs d'ici-bas. Tout le reste est chimère : Dieu et l'avenir ne leur sont que les visions fantastiques de la nuit. *Leur seule confiance est dans leur force; leur gloire dans la multitude de leurs biens*[1]. Ils s'imaginent follement, ces sages, que leurs richesses terrestres leur suffisent, qu'aucune autre rédemption ne leur devra servir, que leur joie sera interminable et que leur avenir est assuré. Ils meurent Les voilà traînés au tribunal de la justice : ils sont accusés, convaincus,

[1] Psal. XLVIII.

condamnés. Qui les sauvera de la justice ? Qui les arrachera aux horreurs de l'expiation ? Durant leur longue existence, ils ont méprisé les « inépuisables richesses du Christ, » trompé toutes les ressources de la Rédemption, « foulé sous leurs pieds, le Fils de Dieu, traité comme chose de vil prix le sang de l'Alliance dans lequel ils avaient été sanctifiés ; » maintenant la miséricorde a fermé ses entrailles, la justice seule occupe un tribunal sans merci : *redde rationem* [1] ! « œil pour œil, dent pour dent. » Situation affreuse ! Sur la terre l'homme a un « frère, » un Dieu devenu par la plus étonnante miséricorde « un semblable » et « un frère. » Ce frère intercéda jusqu'au dernier moment : il pressa, il supplia, il multiplia à l'infini les ressources du plus ingénieux des amours, « il aima » le pécheur « jusqu'à la fin ; » la mort levait déjà son bras sinistre que ce « frère » suppliait encore l'homme et « interpellait Dieu. » Mais le bras de l'exécuteur est tombé, la vie du temps est devenue l'éternité immobile : « Il n'y a plus désormais d'hostie pour le péché, » *Frater non redimet*, « le Frère d'autrefois ne rachète plus son frère. » Et si ce « Frère » « saint, innocent, immaculé, sans contact avec le péché, et plus élevé que les cieux [2]; » si ce « Pontife assis à la droite de la Majesté dans les cieux [3], » « ce Pontife compatissant » et toujours « exaucé pour sa dignité [4], » ne fait plus rien pour le rachat de ces misérables, si l'Homme-Dieu médiateur se tait, qui parlera ? Quand il abandonne, qui sauve ? *Frater non redimit : redimet homo?* Non ! *l'homme ne pourra jamais payer à Dieu le prix de sa rançon : le rachat de son âme est d'un prix trop élevé, il y devra renoncer pour*

[1] Matth. — [2] Hebr. — [3] Hebr. — [4] Hebr.

toujours[1]. Il est condamné, il est perdu : Dieu le repousse pour avoir été lui-même trop outrageusement et trop constamment repoussé[2].

Tel est leur sort éternel. Dès la vie présente ils commencent à payer à la justice divine la dette de leur impiété et de leurs crimes. Dès ici-bas quelle différence entre le juste et l'impie ! Sans doute le juste travaille et souffre, il souffre même plus continuellement que le pécheur, *laborabit in æternum ;* mais il a la science de la vie, il sait pourquoi il travaille, et il a le sens de la douleur. Il sait que son travail est riche d'espérance, et que sa douleur est une semence d'immortalité : *Il vivra dans les siècles des siècles*. Mourir pour lui n'est qu'un vain mot, et cette mort, qui glace les mondains d'épouvante et dont la crainte fait leur châtiment anticipé, il la salue de son sourire, il l'appelle de tous ses vœux. Cette vision sinistre, ce spectre de la mort, si épouvantable aux gens du monde, le juste n'en aperçoit nulle part la terrifiante horreur : *Il ne voit pas la mort*. Si ses frères quittent sous ses yeux la terre, c'est le vol bienheureux vers la Patrie, c'est le céleste voyage, c'est l'adieu pour un jour : *Il ne voit pas la mort quand sous ses yeux meurent les sages*. Quels sont ceux qui meurent véritablement? Ceux-là seuls, répond

[1] Psal. XLVIII. — [2] « Expectas ut homo te redimat ab ira ventura ? Si te frater non redimet, homo te redempturus est ? Quis est frater, qui si non redimerit, nullus homo redempturus est ? Qui post resurrectionem dixit : *vade, dic fratribus meis :* frater noster voluit esse, et cum Deo dicimus : « Pater noster, » hoc manifestatur nobis. Qui enim dicit Deo : « Pater noster, » Christi dicit : frater. Ergo qui patrem Deum et fratrem Christum habet, non timeat in die mala. » (Sanct. Augustin. *Explanat. in Psalm. XLVIII.*)

le Psalmiste, qui « périssent » : *Simul insipiens et stultus peribunt*, « ensemble l'insensé et le fou périront. » Voilà ceux qui meurent, ceux dont la fin est une malédiction devant Dieu, dont la tombe est une irréparable ruine, qui se présentent dans l'éternité sans avoir rien acquis que des souillures, sans posséder rien que l'affreux patrimoine du péché. Oh ! les insensés et les malheureux ! *insipiens et stultus :* le Psaume ne leur jette pas ses malédictions et ses foudres, il les prend par leur plus saisissant caractère : ce sont des « sots, » des « sots éternels, » commente Tertullien ; Pascal dit d'eux qu'il n'a pas de terme pour qualifier d'aussi extravagantes créatures. Ils ont vécu sottement : sottement ils ont péri. Ils n'ont rien su, rien compris, rien évité, rien garanti : *ils sont tombés* comme des insensés *dans une fosse qu'ils avaient creusée eux-mêmes*[1], ils se sont empêtrés dans des lacs qu'ils avaient eux-mêmes tendus. Comme ces oiseaux imbéciles qui se précipitent sur les lumières qui brillent dans la nuit, comme ces voyageurs trompés qui poursuivent les inanités d'un mirage et ne rencontrent que les désolations du désert, ils ont couru vers les biens terrestres, ils se sont faits sur la terre un idéal irréalisable du bonheur, et, perdant pour l'ombre ce qui était la vérité et la substance, ayant *poursuivi le mensonge et recherché la vanité*, ils arrivent à leur éternité, *ces hommes de si grandes richesses, sans avoir plus rien dans les mains*[2] ! Sots voyageurs, « ils marchaient à grands pas, mais hors de la route ; » sots architectes, ils bâtissaient sur le sable mouvant ou sur la lave tourmentée et frémissante d'un volcan ; sots acquéreurs, ils payaient au poids de l'or les pierres et

[1] Psal. VII. — [2] Psal. LXXV.

la boue, ils donnaient leur âme pour un peu de fumier, laissant là les pierres précieuses, et oubliant d'acheter de Dieu même qui le leur offrait « l'or enflammé, » l'amour brûlant des choses éternelles, la monnaie divine dont les justes payent leur béatitude infinie. Eux ! ils jetaient leur fortune dans le courant du fleuve, et le fleuve la portait à l'abîme où tout périt. On leur signalait de toutes parts les horreurs prochaines de la ruine, l'effondrement infaillible de leur avoir : ils s'entêtaient à ne rien prévoir, à ne rien entendre, à marcher insouciants vers le précipice, couvrant de leurs sarcasmes ceux qui les avertissaient de ne s'y point laisser choir. Ainsi ont-ils péri : *insipiens et stultus peribunt*[1]. « On les siffle » comme on siffle des fous : *tradidit eos in sibilum ;* on les accueille le rire sur les lèvres et le mépris dans le cœur : *alors les justes se prendront à rire et diront : voilà l'homme qui n'a pas fondé sur Dieu son avenir*, mais s'est follement confié dans l'incertitude de ses richesses[2].

Continuons à contempler ce triste mélange de folie et de malheur. Ces hommes se sont consumés en travaux : ils ont amassé, les voilà riches ; ils vont jouir. « Insensés ! cette nuit même on leur redemande leur âme. » Un ordre d'amener leur vient de la justice : ils sont saisis, garrottés, transportés, l'œil de l'homme

[1] Psal. XLVIII. — [2] « Quis est « imprudens? » Qui non tibi prospicit in futurum. Quis est « insipiens? » Qui non intelligit in quo malo sit. » (S. August. *in Psal. XLVIII.*) — « Differentia est inter insipientem et stultum. Insipiens est qui habet scientiam humanam, et non considerat æterna ; stultus est qui non considerat etiam præsentia. Vel : Insipiens est qui non attendit mala præsentia sed futura ; stultus est qui attendit et non vitat. » (Div. Thom. Aquinat. *in Psal. XLVIII.*)

ne les verra plus, l'éternité seule a le secret de leur catastrophe épouvantable. Toute une vie de labeurs, d'angoisses, de souffrances, pour acquérir un tombeau! *Ils laissent à d'autres leurs richesses, le sépulcre devient leur demeure pour toujours, le pavillon où ils se retirent de génération en génération. Ils avaient un nom sur la terre*, là, au fond du sépulcre, dans ce mélange informe de pourriture et d'ossements, il n'y a plus d'eux-mêmes qu'«un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue.» Et ils étaient, les malheureux, appelés à une éternité étincelante! Dieu les avaient faits ses fils et ses héritiers, *ils étaient dans les honneurs,* leur Dieu les avait *couronnés d'honneur et de gloire*, ils étaient créés pour les splendeurs d'une cour éternelle! Eux grossiers et stupides, ils n'on rien entendu de ce que Dieu leur disait, *ils n'ont rien compris, ils se sont faits les émules des bêtes sans raison et sont devenus leurs semblables,* avec les mêmes aspirations, les mêmes goûts, les mêmes actes, le même avenir: *leur chemin fut un chemin d'aveuglement.* Et tel fut cet aveuglement, telle se montra cette folie, que leur grossière insouciance ils l'appelaient grandeur d'âme, de leur incroyance ils faisaient une supériorité d'intelligence et de raisonnement. Eux seuls étaient les sages et les avisés! *Puis avec cela ils se vantent dans leurs paroles* [1]. La folie de leur langage le voudrait emporter sur la folie de leur conduite. De leur impiété ils se font un titre, de leur désespoir éternel un sujet de joie, de contentement et d'orgueil! *Ils sont parqués dans le sépulcre comme les brebis d'un troupeau: la mort sera leur pasteur* [2] «Comme des brebis:» quel trait

[1] Psalm. XLVIII. — [2] Psal. XLVIII.

pour peindre la chute de ces hommes si arrogants et si fiers, si dominateurs et si tyrans ! Ils règnent : ils sont opulents, ils occupent les postes élevés, peut-être ils avoisinent les trônes, leurs volontés sont autant de lois, tout s'incline devant leur parole, tout cède à leur pouvoir absolu : puis, tout à coup, la mort les renverse, les voilà devenus de dociles et plaintives brebis. *La mort est leur pasteur,* elle les chasse, elle les mène sans résistance, elle les parque avec tous les autres dans le tombeau. Et la mort n'est pas seule à les dominer : *Au lever du jour ils seront dominés par les justes ; chassés de leur demeure, leur gloire sera dévorée dans le tombeau. A la mort l'homme n'emportera pas ses richesses, sa gloire ne descendra pas avec lui dans le sépulcre. On le comble de louanges pendant sa vie, on l'applaudit de ce qu'il peut satisfaire tous ses désirs... et lui ira rejoindre la génération de ses pères, il ne verra plus la lumière éternellement* [1].

Ainsi, *quand l'homme fut comblé d'honneur il ne le sut point comprendre ; il se fit l'émule des bêtes sans raison et se rendit leur semblable* [2].

O mon Dieu, quelle pensée salutaire, quelle impression généreuse rapporterai-je de ces spectacles ? Quelles résolutions me fournira cette méditation, faite sur le bord désolé d'un tombeau ? *Et maintenant quelle est mon attente, n'est-ce pas le Seigneur* [3] ?

Oui vraiment, l'homme passe comme une ombre, c'est en vain qu'il s'agite, il amasse et ne sait qui recueillera. Quant à moi, quelle est mon attente, n'est-ce pas le Seigneur ? Toute ma substance, ô mon Dieu, est en vous. Délivrez-moi de toutes mes iniquités... épargnez-moi vos

[1] Psal. XLVIII. — [2] Psal. XLVIII. — [3] Psal. XLVIII.

blessures. Exaucez ma prière, ô mon Dieu, et ma supplication; entendez la voix de mes larmes, ne gardez pas le silence; me voici devant vous comme un hôte et un étranger, me voici voyageur comme mes pères; laissez-moi, donnez-moi quelque relâche, avant que je quitte cette terre pour n'y plus revenir [1].

[1] Psal. XXXVIII.

LES ENNEMIS DE DIEU

LES ENNEMIS DE DIEU

Les impies tournent dans le même cercle [1]. Parfois nous surprenons sur nos lèvres des paroles telles que celles-ci : — « Quelle époque que la nôtre ! Quel triomphe inouï du mal ! Jamais aussi audacieuses entreprises, jamais semblables perversités ne se sont vues. » Détrompons-nous, *les impies tournent dans le même cercle*, ils refont devant nous ce dont ils ont effrayé d'autres siècles : l'enfer recommence l'un de ces drames où il paraît d'abord sanglant et terrible, et dont le dénouement le montre ridicule. La guerre qui se fait à l'Église et à la société révèle, nous l'avouons, une puissance et une audace peu communes, les dangers que nous courons sont extrêmes ; mais, rassurons-nous, comme toujours, le mal sera vaincu au milieu de ses plus hauts triomphes, au temps précis de sa plus universelle domination. Ni cette domination ni cette chute ne sont choses nouvelles ; il y a trois mille ans que le Psalmiste écrivait : *Seigneur, vous les avez renversés au temps de leur plus grande élévation.* Nous assistons au triomphe de la Révolution ; si ce triomphe

[1] Psal. XI

est à son apogée, sachons que sa ruine est prochaine : *dejecisti eos dum allevarentur* [1].

Si nous voulons nous rendre compte du mal qui nous envahit de plus en plus de toutes parts,et faire, si nous pouvons nous exprimer ainsi, la géographie de l'empire du mal : comme toujours, comme au temps de toutes les grandes erreurs, deux sortes d'ennemis de Dieu se partagent nos sociétés révolutionnaires : les furieux et les timides. Les premiers qui, poussant à l'extrême la double révolte de l'intelligence et du cœur, reniant toute vérité et toute vertu, ne reculant devant aucune absurdité et aucun crime, acceptent dans toute leur 2horreur les conséquences des prémisses qu'ils posent. Ils veulent l'entier renversement de toute vérité religieuse et morale, de tout principe, de toute loi, de tout gouvernement et, par-dessus tout, l'anéantissement de l'Église catholique, qui seule les entrave dans leur œuvre satanique de destruction. Les seconds sont les victimes inconscientes de l'erreur révolutionnaire de l'époque, ils la subissent, elle a vicié à leur insu leur tempérament, elle a altéré en eux la vérité, elle a faussé la rectitude de leur jugement, ils sont, sur une foule de points, révolutionnaires sans le savoir. Quand une peste s'abat sur un pays et y étend ses ravages, les victimes du fléau sont de deux sortes : les unes qu'il atteint violemment et qu'il couche sans merci dans la mort ; les autres qu'il semble épargner, mais qui gardent de ses pernicieuses influences un alanguissement, un malaise, des désordres et des troubles profonds, qui dévastent sourdement leur vie amoindrie et découronnée. Ceux-là, chez nous, dans notre Europe

[1] Psal. LXXII.

contemporaine, ne sont pas révolutionnaires dans la plénitude et l'acception forcenée du mot, mais ils *languissent,* comme dit l'Apôtre, ils sont malades du poison, ils ont un *malaise de révolution.* Nous allons étudier les uns et les autres, et, puisque leur état ne change pas à travers les siècles, puisque l'*impiété tourne toujours dans le même cercle,* nous ferons cette sombre, mais salutaire étude dans le texte des Psaumes et avec les indications si complètes et si précises du Prophète-Roi.

I

LES FORCÉNÉS

Nous n'avons pas seulement ici à faire la peinture de ces forcenés et à traduire leurs clameurs impies et incendiaires : une seconde étude, plus importante peut-être et en tout cas plus profonde, doit nous amener à découvrir les causes du mal dont nous périssons. Une France révolutionnaire, forcenée, furieuse, travaille à l'heure présente et sous nos yeux à une œuvre d'universelle destruction : *Dicunt : Exinanite, exinanite, usque ad fundamentum!* « Ils crient : Détruisez! détruisez tout jusqu'aux fondements! » D'où vient cette France impie et sanguinaire qui s'acharne ainsi au renversement de l'autre, la France honnête, paisible et croyante? D'où sont nés ces tigres? D'où sort cette génération incendiaire? D'où sort-elle? Qui est coupable de sa naissance maudite? Qui l'a développée au milieu de nous? Que saurons-nous, si nous ignorons ce point essentiel? que ferons-nous autre chose que de pousser sur des

ruines des plaintes vaines et de stériles malédictions, si nous ne connaissons pas les vrais coupables et quelles réformes nous peuvent sauver ?

I. — Le spectacle qu'offre la France, au moment où nous traçons ces lignes, est douloureux et effrayant. Comme une victime poursuivie par des assassins et déjà profondément atteinte, elle court, chancelante et épuisée, de désastre en désastre, d'abîme en abîme, appelant au secours, réclamant de toutes parts un sauveur, et ne recevant de tous côtés que des réponses de mort. Cependant ses ennemis se rapprochent, l'entourent, l'assaillent de plus en plus, lui font blessures sur blessures, l'épuisent de sang et de forces, *ils crient : détruisez ! détruisez tout en elle jusqu'aux fondements !* Pauvre France assassinée ! Elle peut répéter ces déchirantes plaintes de la plus auguste et de la plus divine des douleurs : *Ma ruine est toute prochaine, parce que je n'ai personne pour me secourir, des troupeaux de bêtes furieuses m'assaillent, des meutes altérées de sang m'environnent : lions ravisseurs et rugissants, ils ouvrent sur moi leur gueule béante. Je m'écoule comme l'eau ; tous mes os sont dispersés ; mon cœur se fond au-dedans de moi comme la cire devant le feu, ma force s'est desséchée comme le débris d'un vieux vase. L'assemblée des méchants m'obsède, des chiens furieux m'ont assaillie.* Écoutons les aboiements de ces *chiens furieux.* Pour qui a le courage de prêter l'ouie à ces clameurs des fauves, de recueillir dans leurs discours et leurs écrits les blasphèmes et les menaces qu'ils profèrent tous les jours, de suivre le *travail d'iniquité* qui ne circule plus seulement *dans l'ombre,* mais qui se montre désormais effrontément au

grand jour, « les oreilles lui tintent, » comme parle l'Écriture, l'épouvante le gagne, il revient navré. Prenons au hasard, dans le tas, notre main ne tombera que sur d'affreuses choses. Qu'est pour ce parti, qui devient immense, qui s'étend sur les masses, conquiert les classes ouvrières, enserre dans ses liens toutes les conditions et toutes les fortunes, qu'est la religion, cette antique amie des peuples, ce berceau de leur enfance, cette éducatrice de leur premier âge et cette splendeur de leur plus brillante prospérité ; la religion, que les peuplades sauvages ne répudient pas, que les peuples antiques, que Rome païenne, que la Grèce dissolue, couvraient de leur vénération, appelaient triomphalement à leurs fêtes, associaient à toutes les phases de l'histoire nationale, qu'est-elle ? Écoutons en frémissant. « Ce qu'avant tout il faut bien savoir, c'est que les ennemis de l'ordre social ont besoin de renverser la religion pour réorganiser, comme ils l'entendent, la société française. N'oublions pas que le chef en France du positivisme, de l'athéisme et du matérialisme, a prononcé ces oracles: « Un dogme nouveau appelle un état social nouveau... ; un régime nouveau..., une morale, une politique, une religion nouvelles... [1]. » « Il se fait aujourd'hui par la science une « régénération radicale, qui, changeant toutes les conditions mentales, changera parallèlement *toutes les conditions matérielles* de la société. » La leçon du maître a été entendue ; voici ce qu'écrivent les disciples : « L'abolition des formes religieuses et des superstitions, la pensée libre, éclairée et positive, la morale indépendante, ne se réaliseront pas

[1] Aug. Comte.

forcément parce qu'on aura établi le droit commun pour tous et que les prêtres seront libres. Il ne devrait pas même y avoir pour le clergé, si c'était possible en fait, de droit à l'existence [1]. » « Veut-on savoir quelle est la gloire qui couronne le professeur Michelet ? c'est qu'il a voulu arracher au prêtre le cœur de la femme, de l'enfant, et demandé sans relâche que l'Église fût chassée de la famille, de l'école et de l'État [2]. » Ce vœu qui rejette une société par-delà toutes les décadences, qui la fait descendre bien plus bas que les sociétés antiques, qui la relègue derrière toutes les barbaries possibles, ce vœu suscite le cri, universel désormais dans la France révolutionnaire : « Il faut que le catholicisme tombe : ce cri commence à partir du vieux monde et du nouveau [3]. » « Il faut que le papisme soit étouffé dans la boue [4]. » « Si le XVIe siècle a arraché la moitié de l'Europe aux chaînes de la Papauté, est-ce trop exiger du XIXe qu'il achève l'œuvre à moitié consommée! [5].» Comment? « Il faut rendre l'exercice du catholicisme absolument et matériellement impossible, et lui ôter toute espérance de renaître jamais [6]. » « Nous rattachons, » s'écriait naguère un jeune furieux, disciple de ces maîtres, « nous rattachons notre drapeau aux hommes qui proclament le matérialisme. Un homme qui est pour le progrès, est aussi pour la philosophie positiviste et matérialiste. Deux drapeaux divisent le monde. L'un, celui de la réaction et du christianisme ; l'autre, celui du matérialisme et du progrès par la science [7]. » Un autre crie brutalement : « Guerre à

[1] Brochure : *Où allons-nous ?* — [2] Brochure : *Où allons-nous ?* — [3] Edgar Quinet. — [4] Marnix. — [5] Edgar Quinet. — [6] Edgar Quinet. — [7] Brochure : *Où allons-nous ?*

Dieu! le progrès est là [1]. » Un autre : « Il faut crever la voûte du ciel comme un plafond de papier. » Un autre : « Le catholicisme est le grand adversaire de la révolution, c'est à la révolution qu'il appartient de l'anéantir. Mais la révolution ne peut l'accomplir QUE PAR LA FORCE [2], et cette force, elle est à nous, nous vaincrons ! » « Comme socialistes, nous voulons dans l'ordre religieux l'anéantissement de toute religion et de toute Église : arriver à la négation de Dieu. Dans l'ordre social nous voulons la suppression de la propriété, l'abolition de l'hérédité [3]. » Nous voici bien au cri des ennemis de Dieu dans les Psaumes : *Détruisez ! Détruisez tout jusqu'aux fondements.* Dira-t-on que ce sont là des clameurs solitaires, sinistres sans doute comme les rugissements de la bête féroce dans la nuit, mais lointaines, mais isolées, que l'on enregistre comme des monstres, mais qu'on ne redoute pas ? Allons donc ! Mais ces atrocités sont répétées le plus naturellement, le plus froidement du monde ; elles forment le fond des convictions populaires de nos villes, elles pénètrent dans nos plus paisibles campagnes, la presse révolutionnaire les répand, comme elle s'en vante, par « des millions d'exemplaires, » c'est un torrent, c'est une mer, c'est un universel et irrésistible envahissement ! Que si l'on dit que le peuple, incapable d'imposer sa doctrine à une société, ne la peut par conséquent mettre en péril, on ne songe pas que derrière le peuple, son instigateur et son guide, la Franc-maçonnerie vomit de ses repaires ces abominables doctrines, en sature les masses, les enivrant de haines contre l'Église, afin de les précipi-

[1] Brochure : *Où allons-nous ?* — [2] Edgar Quinet. — [3] Brochure : *Où allons-nous ?*

ter ensuite sans obstacle contre la société. Voici, choisies entre mille, les proclamations des loges : « Quand la religion chrétienne serait encore dégagée de ce sacerdoce brutal, de ses plates momeries et de son inquisition scandaleuse, comme elle n'en serait pas plus vraie, elle ne serait point de rigueur ; les gens instruits ne lui devraient jamais que le respect extérieur, et laisseraient au vulgaire ces bas motifs d'être vertueux, ces peines et récompenses et cette éternité chimérique de bonheur ou de malheur. » « Le bonheur de tous nous impose l'obligation de combattre le fléau de l'espèce humaine, la *superstition* (lisez le catholicisme) et de lui substituer le code sublime de la morale et de la nature [1]. » « Une grande mission est confiée aux maçons, celle de déraciner les préjugés anciens, de combattre l'obscurantisme, de dévoiler au peuple crédule et trompé, les perfides menées des jésuites et des paulistes, de l'arracher aux mains de ces rétrogrades pour le faire entrer dans la voie du progrès et le moraliser par l'instruction, de proclamer la foi maçonnique, de tenir son drapeau haut et ferme. En vain les fils des ténèbres cherchent-ils à l'abattre ; la lutte de ceux-ci et des apôtres de la lumière ne saurait être de longue durée : » Pourquoi ? quels sont donc les plans de nos ennemis ? Si nous résistons comme notre droit nous le permet et notre devoir nous le commande, comment la lutte sera-t-elle « de courte durée ? » Le langage des Loges est généralement mesuré et prudent, pas assez néanmoins pour qu'on n'y découvre pas la pointe homicide du glaive : *leurs discours sont adoucis, mais leur langue est un glaive* [2]. Il est difficile

[1] Discours prononcé à la loge de Liége. — [2] Psal. LVII.

que le tigre étouffe toujours son rugissement. Quand on remet aux adeptes un poignard comme symbole de leur œuvre, on leur dit : « Cette arme, au moral, rappelle aux grands élus qu'ils doivent continuellement travailler à combattre et détruire les préjugés, l'ignorance et la superstition[1]. » L'arme « au moral » est pure hypocrisie, le poignard « au physique » est parfaitement entendu dans les Loges. Si les Maîtres enveloppent de mystères, leurs vues homicides, les enfants terribles de la révolution ne trahissent que trop clairement les trames sanglantes ourdies dans le secret. On traînera le christianisme « dans la boue » ; mais, l'heure venue des coups de main et des tentatives forcenées, on lâchera sur lui une populace abrutie et abusée et on l'étouffera « dans le sang. » « Les jeunes gens de nos jours ont presque abandonné la politique. Ce n'est pas ce qui se faisait jadis à Rome et dans Athènes..... De même que nous avons vu à une époque fameuse, où nous devons chercher des modèles de vie politique et de caractère, les *Danton*, les *Saint-Just*, les *Camille Desmoulins*, les *Marat*, se lancer courageusement sur le terrain des révolutions, la France, cette reine du monde, se réveillera, et je ne veux pas qu'on apporte ici voilé de deuil le drapeau de celle qui a été à la tête du monde, je veux qu'on apporte ici le drapeau qui a été celui de tous les démocrates français : le drapeau rouge. On nous prêche la tolérance : pas de tolérance ! S'il est besoin de guillotine, nous ne reculerons pas. Si la propriété résiste à la Révolution, il faut par décrets du peuple anéantir la propriété. Si la bourgeoisie résiste, il faut tuer la bourgeoisie[2]. » Une autre voix couvre la précédente : « On

[1] Le F.·. Ragon. — [2] Discours au Congrès de Liège.

a parlé de guillotine : nous ne voulons que renverser les obstacles ; si cent mille têtes font obstacle, qu'elles tombent[1] ! » La plume révolutionnaire est pour les masses ce que sa sanglante éloquence est pour les clubs et les congrès. Dans tout le peuple se répandent des propositions telles que celles-ci : « Que la jeunesse se réunisse et que, par une manifestation éclatante, elle montre toute son horreur pour les doctrines du clergé. » « Tout ce qu'approuve l'Église est mauvais : tout ce qu'elle condamne est bon[2]. » « Aujourd'hui, comme toujours, s'écrie un révolutionnaire, le grand obstacle, le péril suprême, c'est le cléricalisme. » Ce qui importe surtout, c'est d'ameuter le peuple contre l'Église. « Le paysan, écrivent les plumes révolutionnaires, n'a qu'à ouvrir les yeux pour voir que le cléricalisme est le centre de tous les mauvais desseins. » « Tout homme né sur cette terre, devrait mettre la main au pavé des rues et se venger sur ces misérables hypocrites à soutane noire. » Quand ces lâches excitations ont prévalu, quand le peuple est saturé de préjugés et de haines, quand ces flots sanglants mugissent et que la tempête gronde, les chefs se retirent, la populace entre en lice, le sang coule et les ruines s'amoncellent. On commence par des discours, puis le peuple, « ce grand logicien, » conclut par des coups de couteau. *Seigneur, hâte tes pas vers les ruines : l'ennemi a tout dévasté dans ton sanctuaire. Tes adversaires ont poussé d'insolentes clameurs au sein de tes assemblées. Ils ont érigé leurs simulacres en trophées. On les a vus, pareils aux bûcherons qui fendent à coups de hache les arbres de la forêt, on les a vus briser à l'envi les sculptures du temple avec la doloire et le marteau. Ils*

[1] Discours au Congrès de Liége. — [2] *Les Lieux communs.*

ont livré ton sanctuaire aux flammes, ils ont commis toutes sortes d'excès dans la demeure de ton nom. Ils ont dit dans leur cœur : Opprimons-les de concert. Ils ont incendié sur la terre tous les lieux consacrés au Seigneur [1].

Ce délire renferme tout un mystère d'iniquité, ces fureurs cachent un abîme : un peuple n'en vient pas de suite ni du premier coup à briser ses christs et à incendier ses sanctuaires; *un travail d'iniquité* a dû circuler dans ses rangs : il a fallu que des négations audacieuses renversassent en lui la croyance, avant que lui-même songeât à jeter bas la religion. Ce que les siècles païens n'ont pas vu, nous l'avons contemplé : des voix, non pas isolées, mais nombreuses, mais accréditées, parties des chaires de l'enseignement et des hauteurs de la science, ont fait entendre cette parole qu'un peuple ne prononce

[1] Psal. LXXIII. — Veut-on le vivant commentaire du Psalmiste ? Voici les affreuses paroles qu'a entendues tout dernièrement la France, les hideuses excitations dont le peuple a été abreuvé : « Le christianisme doit disparaître du monde civilisé, il a fait son temps et accompli sa tâche sanglante. Citoyens, soyez sérieux, ne croyez pas aux êtres surnaturels ; toutes ces machines font rire de pitié et de mépris. C'est pour entretenir le fanatisme et faire de vous des soldats féroces prêts à marcher dans les grandes boucheries humaines. Est-ce que votre raison ne vous dit pas : TUE-LES ? Les prêtres disent qu'à Dieu seul appartient la vengeance : ils mentent ! La vengeance appartient à celui qui souffre. » « Le mal occasionné par le clergé demeure impuni : Sus aux prêtres catholiques ! Les forteresses de la superstition, du fanatisme, s'appellent couvents, monastères, séminaires, grands et petits, presbytères, chapelles, sanctuaires, églises cathédrales. Tous ces antres de la théocratie, toutes ces pagodes catholiques doivent disparaître ; nous ne devons pas

jamais sans périr : *l'insensé a dit dans son cœur : Dieu n'est pas !* Oui, ce cri d'un inexplicable délire a été entendu : cette négation qui, si elle ne partait du cœur et de la région des sens, supposerait l'extinction complète de la raison, a été audacieusement opposée à la croyance vénérable de tous les siècles et aux plus inextinguibles clartés de l'évidence. Hélas ! continuons à scruter l'heure présente, achevons l'inventaire de ses folies, prêtons une oreille attristée aux clameurs d'une impiété qui ne connaît plus même les limites de l'extravagance ! « Il faut que nous renversions définitivement Dieu, si nous voulons relever l'humanité. » (*Politique positive.*) « Aujourd'hui, par le progrès continu de la science qui ramène l'esprit humain aux réalités concrètes, aux faits d'expérience, l'idée de Dieu commence à se défaire, et déjà, comme les rois, les cultes s'en vont. »

souffrir, nous les ennemis du catholicisme, qu'une de ses basiliques se dresse sur la terre pour menacer nos croyances philosophiques. Brûlons les emblèmes de l'idolâtrie romaine, confessionnaux, croix et bannières, statues et images, missels, scapulaires, amulettes et reliquaires ; détruisons de fond en comble couvents, monastères, séminaires, presbytères, chapelles, sanctuaires, églises et cathédrales. L'œuvre de justice ne devra pas souffrir de retard pour son accomplissement. Dans le même jour où le peuple sera victorieux, il devra procéder à l'embrasement des repaires du fanatisme dans les villes et dans les campagnes, sur tous les points à la fois. Voici de quelle manière, peuple, il faut opérer pour détruire les forteresses de la superstition. A l'intérieur des monuments tu placeras un lit de paille, de poutres, de débris de bois ; sur ces matériaux tu auras soin de disposer, à des intervalles de cinq ou six mètres, des barils de pétrole, d'huile, de goudron, d'essences ou d'alcool, ou tout ce que tu auras à ta disposition pour alimenter l'incendie. »

(*La Science et la Conscience*, pag. 108.) « L'idée de Dieu est déjà bien ébranlée, il faut lui porter les derniers coups. » (*Bibliothèque démocratique*, nº 24.) « Rejetons très-résolûment tout ce qui est divin. Nous sommes sur la terre, n'aspirons point au ciel. » « Notre logique se refuse d'admettre un être suprême, fait monstrueux, en dehors de l'humanité. Débarrassons-nous de ce fantôme de nos misères passées et présentes. Avec le dernier prêtre disparaîtra le dernier vestige d'abrutissement et d'erreurs. » (Extrait de l'*Ami du Peuple.*)

Arrivé à cette conclusion suprême, plongé dans les ténèbres de cet abîme, l'athée semble possédé par les furies. « Les blasphèmes gonflent son cœur, étouffent sa gorge, brûlent ses lèvres, il s'épuise à les multiplier, comme s'il espérait qu'en les entassant de la sorte il pourra atteindre jusqu'au trône de Dieu ; mais bientôt il reconnaît avec toute la rage de l'orgueil vaincu qu'au lieu de le porter en haut comme sur des ailes, ils l'entraînent, retombant comme un poids dans l'abîme qui est leur centre. Sa langue n'a plus alors que des paroles sarcastiques ou hautaines, des expressions ignobles ou emportées, tout son discours est d'un frénétique. « A quoi sert d'adorer ce fantôme de divinité, et que nous veut-il encore par cette cohue d'inspirés qui

Sans doute c'est là une crudité et une grossièreté de fureur à l'usage du peuple. Les délicats sous-entendent les choses, mais n'indiquent pas d'autre terme ni d'autres moyens. « Ne perdons pas notre temps à convaincre nos adversaires : nous croyons avoir raison, cela suffit. Non, si les libéraux veulent sauver leur pays et leurs idées, il faut qu'ils recourent à des *moyens plus énergiques*. » (Extraits de la *Gazette de Liége*, cités par le *Bien public* de Gand, 23 fév. 1876.)

nous poursuivent de leurs sermons ? » — Là il laisse tomber ces paroles cyniques : « Dieu ! Je ne connais point de Dieu : c'est encore du mysticisme. Commencez par rayer ce mot de vos discours, si vous voulez que je vous écoute. Car trois mille ans d'expérience me l'ont appris, quiconque me parle de Dieu en veut à ma liberté ou à ma bourse. Combien me devez-vous ? Combien vous dois-je ? voilà ma religion et mon Dieu. » Puis au paroxysme de la rage : « Et moi je dis : le premier devoir de l'homme intelligent et libre est de chasser incessamment l'idée de Dieu de son esprit et de sa conscience, car Dieu, s'il existe, est essentiellement hostile à notre nature, et nous ne relevons aucunement de son autorité. De quel droit Dieu me dirait-il encore : *Sois saint parce que je suis saint ;* esprit menteur, lui répondrai-je, Dieu imbécile, ton règne est fini. Tu triomphais et personne n'osait te contredire. Nous étions comme des néants devant ta majesté invisible, à qui nous donnions le ciel pour dais et la terre pour escabeau. Et maintenant te voilà détrôné et brisé. Ton nom, si longtemps le dernier mot du savant, la sanction du juge, la force du prince, l'espoir du pauvre, le refuge du coupable repentant, eh bien ! ce nom incommunicable, désormais voué au mépris et à l'anathème, sera sifflé parmi les hommes [1]. » Notre plume tremble en écrivant ces épouvantables lignes ; il les faut écrire pourtant ! Il le faut, afin que nous sachions jusqu'à quel point une portion considérable de notre société est malade ; il le faut surtout pour appuyer l'ac-

[1] *Systèmes des contradictions économiques*, édition de 1851, tom. I, chap. VIII, pag. 383. Cité par Donozo Cortès, *Œuvres*, tom. III, pag. 299.

cusation que nous aurons tout à l'heure à produire, le procès que nous aurons à intenter contre les premiers et les plus vrais coupables de ces infamies. Mais continuons. La route est rude, mais cette investigation est indispensable.

Que reste-t-il de l'homme quand on le sépare violemment de Dieu? que reste-t-il de la fleur quand on l'arrache à sa tige? une herbe fanée et morte, qui se dessèche et pourrit. Après avoir poursuivi Dieu de leurs blasphèmes, ils reviennent à l'homme pour anéantir en lui ce qui fait sa grandeur, ravager ses nobles destinées, le dépouiller de son patrimoine et de ses gloires, et le jeter nu, mutilé et sanglant aux pourritures de la mort et aux vers du tombeau. Les misérables! Ils aimeront mieux nous faire fils du singe que de nous laisser dire avec la foi des âges: « Notre Père, qui êtes dans les cieux. » Qu'est-ce que l'âme? Ils répondent cyniquement: « L'âme est l'ensemble des fonctions de l'être animé, la résultante de l'organisme.» « Ce que j'appelle *esprit* c'est la matière organisée, vivante, pensante, en opposition avec la matière inorganique. » Un livre circule intitulé *Catéchisme du libre penseur*. On y pose cette question: « L'homme a-t-il une âme? — Comme tous les autres animaux, l'homme est pourvu d'un cerveau.... Le cerveau est organisé pour penser comme l'estomac l'est pour digérer. » Après avoir nié Dieu, il était juste d'anéantir la plus noble partie de l'homme. Dieu n'est pas et l'homme, venu l'on ne sait d'où, est une brute sans âme. Qui ne se rappellerait la parole du Psalmiste: *Leur bouche défie les cieux, et leur langue dévaste la terre;* et ces autres: *Quand l'homme fut comblé d'honneurs, il ne le sut point comprendre, il se mit au niveau de la brute*

sans raison et devint son semblable [1]. Elles retentissent encore à l'indignation de tout ce qui reste en France d'honnête et d'intelligent, ces paroles tombées du haut d'une chaire publique: « Il n'y a pas de différence entre l'homme et l'animal. L'intelligence est un phénomène purement cérébral, la preuve c'est qu'elle est en raison directe de la masse encéphalique. On n'a encore émis que deux arguments contre l'identité de l'homme et de l'animal. On a dit que l'animal n'avait pas de libre arbitre et qu'il n'était pas perfectible. Mais l'animal a positivement un libre arbitre. On n'admet la supériorité intellectuelle de l'homme et de l'animal que parce que l'on compare les extrêmes; mais en se tenant dans la moyenne, on arrive à une conclusion toute différente Ainsi un orang-outang est plus intelligent qu'un naturel de la terre de Van-Diémen [2]. »

Quelle hideuse ruine pleine de fange, de pourriture, de boue et de sang! Voilà les crimes légitimés, les vertus anéanties, les héroïsmes devenus des non-sens, les dévouements des absurdités. De quel droit couvrez-vous de votre indignation le traître et le parricide? Qui vous donne la puissance de juger les crimes et de les frapper? Qui est coupable sans que l'intelligence conçoive, la liberté permette, la volonté exécute? Et si l'homme n'est plus qu'une machine, où la pensée est al simple *sécrétion* du cerveau, où la volonté, le libre arbitre et la conscience ne sont plus que des formules vides de sens, comment l'homme sera-t-il coupable des crimes qu'il commet? Aussi porte-t-on jusque-là le cynisme de l'extravagance. En présence d'un crime odieux, commis par un jeune lycéen, voici ce qu'osa

[1] Psal. XLVIII. — [2] Cité par la *Gazette du Midi.*

écrire une plume éhontée. « Cette affaire soulève une fois de plus la grave question de *l'irresponsabilité* des criminels. Nous ne nous attarderons pas quant à nous, à réfuter de nouveau la théorie incompréhensible du libre arbitre, à démontrer que cette prétendue liberté philosophique, tant prônée par les spiritualistes, n'est qu'un vain mot. Nous reconnaissons avec la science que la volonté de l'homme dépend d'une foule de causes extérieures, qu'un homme n'est pas coupable lorsqu'il commet un acte que réprouve notre conscience, mais que rend inévitable son organisation physique ou morale, et nous proclamons que cet homme ne peut être puni pour cet acte, qu'il n'y a pas de coupables, qu'il n'y a que des ignorants et des malades [1]. »

S'il n'y a ni bien ni mal, ni crime ni vertu, si l'homme est un animal, il périt comme l'animal, sa destinée est de pourrir dans une tombe. La voix du genre humain qui prolonge ses échos dans une autre vie est une voix mensongère ; tous les siècles, tous les peuples, toutes les générations qui en ont appelé de cette vie à une autre existence, ont été le jouet d'une illusion ridicule : le vrai c'est que l'homme, fils et frère du singe, « moins intelligent que l'orang-outang, » périt comme la bête, après avoir, comme elle, vécu et agi ! Écoutons le désolant langage de l'homme le plus accrédité dans nos écoles de l'État, l'homme dont les œuvres sont répandues dans toute la jeunesse universitaire. « L'opinion concernant la perpétuité des individus après la mort, quels que soient les préjugés ordinaires là-dessus, ne fait pas partie de l'idée religieuse. Cette croyance qui pouvait être vraie, ne s'est pas

[1] Les Droits de l'homme : *Univers*, 23 avril 1876.

trouvée telle. La science n'a pu constater un fait quelconque de vie après la mort. Tel est le résultat de la longue critique que la science a exercée[1]. » Malheureux ! Il ne se contente pas d'opposer à la croyance du genre humain tout entier la futile affirmation de sa prétendue science ; il a le triste courage de faire planer sa désolante doctrine sur les plus poignantes douleurs dont le cœur est brisé ici-bas ! « A ceci nul remède ; il faut laisser saigner la plaie et couler les larmes[2]. »

Voilà l'homme tel qu'il sort désormais du creuset révolutionnaire: être monstrueux, chaos inexplicable, moins bien doté que l'animal qui le sert, moins doué des qualités que semble réclamer son existence, moins en mesure de remplir ce qu'il croirait être sa destinée. Son intelligence n'est qu'un rayon trompeur, une lueur qui vacille dans la nuit, un astre qui fuit dans l'espace et s'y éteint. On le croirait libre, mais en réalité il l'est moins que l'animal livré à ses inspirations et à ses instincts ; il est plus que lui tyrannisé par sa nature intime, et plus froissé au dehors par les mille oppressions de l'existence. D'ailleurs, juste ou criminel, monstre ou saint, ses actes sont le jeu fatal d'une machine qui fonctionne sans en avoir conscience et qui broie sans le savoir. Ignoble issue de nos folies contemporaines ! L'impiété moderne a trouvé le secret de rendre l'expression des Psaumes trop faible; David, en assignant comme place au pécheur « le niveau des bêtes sans intelligence, » n'a pas pour nos impies du moment la flétrissure qui leur convient : *L'homme, alors que Dieu le comblait d'honneur, ne l'a pas compris ; il s'est mis au niveau des bêtes sans raison et est devenu leur émule.* Non!

[1] Littré, *Positivisme.* — [2] Littré, *Positivisme.*

L'homme est plus bas, dans un abîme plus sombre, dans une fange plus innomée. Privé de l'intelligence qu'il tient de son créateur et par laquelle il règne sur la création toute entière, l'homme descend plus bas que la brute, il n'a pas, pour se retenir, l'instinct de l'animal et cette sorte de modération instinctive qui empêche la bête de franchir les limites que sa destinée et ses fonctions lui imposent. L'homme n'est pas l'« émule » de la brute, ni son semblable, l'homme démérite de l'animal même ! Notre haute philosophie, nos professeurs émérites, nos *sommités* savantes, font de l'homme un singe *perfectionné*. Vous avez tort, profonds esprits ! Votre coup d'œil est en défaut, votre analyse se trouve courte et timide: l'homme, tel qu'il est devenu vôtre et vous appartient, n'est pas le singe perfectionné, mais le singe perverti et dégradé. Si nous sommes une race simienne, elle est en décadence, et nous n'en avons plus sous les yeux que de honteux débris. On peut douter que le dossier judiciaire d'un singe laissé aux honnêtetés de sa nature et aux droitures de son instinct, reproduise les hideuses histoires de nos cours d'assises: un singe sera plus *honnête homme* qu'eux tous ! Et qui arrête désormais le crime sur la pente qu'il descend avec une si effrayante rapidité ? Plus de Dieu, plus de vertu, plus d'âme, plus de conscience, plus de bien ni de mal, de peine ou de récompense, ni d'enfer, ni de ciel, ni d'avenir, ni d'éternité, ni de but, de terme, de sanction à l'existence, ni de bonheur à attendre derrière la tombe, ni de châtiments à redouter des mystères de l'avenir...Mais alors que reste-t-il? Deux choses: la jouissance matérielle, un désir effréné de se l'acquérir, une haine implacable contre qui nous en prive ou seulement en jouit sous le regard désespéré de notre dénuement. O homme, soit désor-

mais la bête rugissante, *le lion tapi dans son antre*, épiant sa proie pour se ruer sur elle et la dévorer ! Mais non ! sois plus sauvage qu'elle, plus rugissant, plus haineux, plus implacable, plus ivre de sang. Gorgée de pâture, la bête s'endormira contente. Quant à toi, ta rage ne s'endormira jamais, tes convoitises seront éternelles, et avec tes convoitises les complots meurtriers pour les assouvir !

Voilà notre démagogie contemporaine ; voilà le peuple sans Dieu, sans espérance, sans avenir, sans destinée divine, sans même désormais d'intelligence pour comprendre cette destinée comme sans cœur pour la conquérir. Pauvre peuple en ruine ! Comment rendre compte de cet abaissement ? Comment analyser cette décomposition hideuse? Comment scruter ces incurables plaies? La noblesse de l'homme ici-bas est d'appeler Dieu son père, le ciel sa patrie, l'immortalité son domaine ; le peuple sans Dieu jette sur ces vénérables et divines choses le regard creux de l'idiot et le rire de l'insensé. Dans les nations neuves et croyantes, le devoir, toujours sacré, toujours inviolable, occupe dans les idées et les sentiments un trône au pied duquel tous s'inclinent avec un égal respect. Parlez donc de devoir à notre démagogie radicale ! La vertu pour elle est un mot vide, le devoir une sottise, le dévouement une duperie. Qu'est le devoir pour celui qui nie sa conscience, et qui dans son âme ne voit que le jeu momentané d'organes en mouvement ? Une société vivante est posée sur des principes, elle puise dans ce sol immortel la séve dont elle s'alimente et se perpétue ; celle qui meurt ne connaît d'autre loi que le désordre, d'autre principe que la convoitise, d'autre vœu que la révolution. Le révolutionnaire veut détruire, c'est l'homme du sépulcre ; comme ces démoniaques de l'Évangile, il ne se plaît que parmi les

tombeaux. Tout ce qui vit l'irrite, tout ce qui est debout excite sa jalousie et sollicite son marteau destructeur. Par une dérision amère, ces hommes qui travaillent avec une activité fiévreuse au renversement de la société, se font appeler *architectes* et *maçons !* Leurs emblèmes sont : la truelle, le cordeau et l'équerre ; un seul leur convient, un seul exprime parfaitement leurs desseins et leur œuvre : c'est l'emblème de la pioche et du marteau. Les misérables ! ils ont tout renversé ! Leur pioche sacrilége a miné les fondements des croyances religieuses dans notre France infortunée. Ils ont déchristianisé le peuple, en même temps qu'ils corrompaient l'élite de la société. Tout est tombé sous les coups furieux de leur marteau; ils ont dévasté la famille, ils ont ruiné la patrie. Principes sociaux, idées saines, sentiments nobles et généreux, prospérité grande et pure, fécondité de la vertu, tranquillité et sécurité communes dans l'obéissance de chacun au devoir, jours de joie et de triomphe, allégresse et puissance de la patrie : ils ont tout dévasté, tout gît à terre parmi les ruines déjà amoncelées, en face des terreurs d'un prochain avenir. Et tel est, dans ces générations sceptiques et desséchées, l'aveuglement de l'esprit et l'atonie du cœur, qu'elles n'ont plus en rien la perception de ce qui est pur, noble et saint. Elles vivent d'illusions et d'extravagance, et ne se complaisent plus que dans des rêves de mort. — Une question nous reste à poser : la plus solennelle, la plus formidable et aussi la plus décisive de toutes celles qui seront à jamais posées :

Qui a fait cette France révolutionnaire ?

II. — Oui, qui l'a faite ? Qui a fait cette génération sans Dieu, ce peuple qui se rit de ce que les peuples de

tous les siècles ont eu d'inviolable et de sacré? Qui répudie ce dont les nations vivent : religion, famille, patrie, traditions nationales, respect des principes, amour du devoir ? D'où partent ces voix qui blasphèment ? D'où surgit cette foule qui insulte Dieu et le bon sens ? Il y a de tout dans ces bandes de démolisseurs. Les lettrés y forment un appoint considérable, la jeunesse y fournit un large contingent, le prolétariat y revendique en hurlant la liquidation universelle. Comment la richesse applaudit-elle à cette clameur de renversement et de ruine ? Si le peuple se montre dénué absolument de logique et de sens, comment le penseur professe-t-il les mêmes théories extravagantes ? D'ailleurs, comment expliquer l'étendue, l'effrayante propagation de l'erreur, le nombre toujours grossissant, depuis près d'un siècle, de cette armée en campagne contre la religion et la société ? Qui a soufflé ces aspirations dévastatrices ? Qui a montré le progrès dans la ruine, l'avenir dans la destruction, l'immobilité de la conquête dans la terre remuée et mouvante des tombeaux ? Qui a fait ces lugubres choses ?

Oh ! nous le demandons, la douleur et l'anxiété dans l'âme, nous le demandons, l'indignation dans le cœur : qui les a faites ? La victime est gisante sous nos yeux, son meurtrier où est-il ? Nous voulons savoir qui a commis ce crime, le plus grand des crimes, d'empoisonner et de déformer tout un peuple, de le rendre non-seulement inapte aux grandes et fortes choses, mais même incapable de se procurer la sécurité d'aujourd'hui et l'espérance de demain ? Qui nous a créé notre France informe et ténébreuse, mélange navrant d'impiété et de sottise, de perversité et de félonie ? Qui rem-

plit nos assemblées délibérantes de cris de désordre et d'extravagantes clameurs ? Qui fait franchir ces seuils vénérables à ceux qui ne méditent que l'abaissement et la ruine de la patrie ? Qui a fait descendre dans la rue une plèbe incendiaire qui appelle de ses vœux sanglants le jour où « cent mille têtes tomberont [1] ? »

Nous avons besoin de savoir d'où nous viennent nos ruines et de connaître qui nous tue. Nous le demandons au nom de la Patrie. La France n'a-t-elle pas reçu des blessures, et poussera-t-on la folie jusqu'à nier ses plaies saignantes et la fragilité de sa fortune d'aujourd'hui ? Qui ignore les divisions qui l'affaiblissent, les tentatives forcenées qui la poussent vers la guerre civile, les pusillanimités plus dangereuses qui la trahissent, les illusions qui paralysent les plus nécessaires concours, et tournent les auxiliaires les plus naturels en autant de pernicieux obstacles ? Qui ne reconnaît l'effrayante disette de principes dont nous périssons, misérablement affaiblis et exténués ? La révolution, sous nos yeux, avec une audace de moins en moins dissimulée, commet deux grands crimes : au dedans, elle corrompt les masses, étouffe le patriotisme, sème les divisions, entretient le désordre, rend impossible autant qu'elle le peut toute réorganisation puissante de nos forces brisées et gisantes ; au dehors, elle bat des mains à nos désastres et s'allie avec tous nos ennemis. S'il restait dans nos veines quelques gouttes encore de l'ancien sang français, l'indignation nous ferait bondir contre ces traîtres qui trouvaient naguère qu'un triomphe de la révolution valait bien la perte de nos provinces, et qui, devant la patrie mutilée et sanglante, ne se

[1] Congrès de Liége.

sentaient monter au cœur qu'une joie sacrilége et aux lèvres que d'abominables félicitations. Cette trahison d'une partie considérable de la presse révolutionnaire, peut-elle être un secret encore pour qui a suivi nos événements contemporains du plus rapide regard [1] ? Or, nous posons notre interrogation terrible? Qui a fait ces traîtres? Qui a assez tué dans les âmes d'un grand nombre l'amour de la patrie, pour que notre

[1] La Franc-maçonnerie ne s'en cache plus; elle ne dissimule plus que son but est d'éteindre dans les âmes le sentiment de la patrie, d'étouffer dans les rêves d'une république universelle l'amour et le dévouement aux nationalités. « Il serait grandement à désirer qu'il y eût dans chaque État des hommes dépouillés de nationalité, qui sachent bien à quelle limite le patriotisme cesse d'être une vertu. » « Je me figure les francs-maçons comme des gens qui ont pris sur eux la charge de travailler contre les maux inévitables de l'État. » (Lessing.) « La Franc-maçonnerie, dit Frapolli, aspire à absorber la société humaine tout entière, et cela, en faisant disparaître tout intérêt politique et religieux. » Quelle est la conséquence de cette doctrine? Ne plus connaître de patrie ; ne plus défendre son sol natal contre les agressions injustes ; livrer sa plume aux ennemis pour trahir au profit d'une révolution cosmopolite, la cause la plus sacrée et la plus chère d'une patrie en détresse. Chaque jour la partie révolutionnaire de la presse française se fait l'auxiliaire dévoué de nos plus mortels ennemis. Dès 1848 le franc-maçon Lamartine faisait ce formidable aveu : « J'ai la conviction que c'est du sein de la Franc-maçonnerie qu'ont jailli les grandes idées qui ont jeté les fondements des révolutions de 1789, de 1830 et de 1848. » Dans nos désastres de 1871, l'attitude de la presse révolutionnaire française fait bondir tout cœur honnête d'indignation. Elle travaille ouvertement au triomphe de nos ennemis : elle est vendue à l'Allemagne, elle livre la patrie pour ces deniers de Judas. Cette accusation est grave,

sol de France germe, sous le soleil commun, avec l'impunité de tous, de pareilles félonies ? Qui a mis en notre sein cette génération de vipères, *generatio viperarum ?*

Nous le demandons au nom de la famille. Ah ! la famille ! chose sacrée, chose délicate, incomparable trésor, ressource, force, richesse d'une patrie. Eux, qu'en ont-ils fait ? Qu'ont-ils fait du père de famille ? Après lui avoir ravi sa foi et l'honneur de sa royauté,

mais plus graves encore sont les preuves sur lesquelles cette accusation est fondée. Dès novembre 1866, alors que se préparaient déjà les événements qui nous furent si funestes en 1871, le conseiller intime Wagener déclarait en pleine Chambre prussienne, que la somme de 31,000 écus ne suffisait pas à l'*entraînement que la Prusse comptait exercer sur la presse étrangère*. Au Reichstag, du 18 décembre 1874, M. Windhorst s'exprimait ainsi : « Même à l'étranger notre argent a su se faire des officieux, quand la crainte que nous inspirons n'a pas su se faire des muets. Nous avons ce que l'on appelle le bureau de la presse avec deux subdivisions, l'une pour l'intérieur et l'autre pour l'*étranger*. » Voici plus solennel encore : « Le principal entremetteur entre la presse démocratique et progressiste française et la presse allemande, est un certain Simon Deutsch (juif allemand très-connu), qui fournissait déjà sous l'Empire de l'argent au parti radical. Pendant la guerre, Deutsch était à Vienne, où il faisait de la propagande française. Retourné à Paris en février 1871, il était l'un des membres les plus actifs de l'Internationale, conseiller de la Commune... Il est associé de la *République française* pour la somme de 50,000 francs. » (Rapport de M. d'Arnim sur la presse radicale française et allemande, Paris, le 2 décembre 1872.)

« En ce qui concerne le nommé Haefner, je dois ajouter qu'il est aussi le correspondant des *Nouvelles de Hambourg* et du *Bund* de Berne, et que ses articles sont entièrement inspirés par Gambetta. » (Rapport de M. d'Arnim.)

ils l'ont jeté aux vents de la dissolution, ils l'ont dépouillé de sa pourpre vénérable et l'ont revêtu de vices que l'on ne nomme point. Ces déserteurs des devoirs domestiques, ces froids et égoïstes traîtres de la paternité chrétienne, si grande, si noble, si sainte, si féconde, qui les a fait surgir ? Qui a désolé le foyer de la famille du spectacle de l'incroyance et de la souillure du vice ?

Nous le demandons au nom des âmes. L'âme tuée, que reste-t-il dans l'homme ? Quand l'homme a affirmé qu'il n'était qu'un animal, venu on ne sait d'où, destiné on ne sait à quoi ; quand tout ce qui a nom conscience, devoir, honneur, espérance, destinée immortelle, vie d'outre-tombe, s'est effeuillé au souffle glacial de l'incroyance ; quand il ne reste plus de la créature sortie si radieuse et si grande des mains divines qu'un je ne sais quoi qui naît pour mourir, dont la seule espérance est le néant et la seule patrie le tombeau, quand tout ce qui fait la noblesse de l'homme gît à terre comme une ruine, que sera l'homme encore durant les jours de sa fugitive existence ? Quels devoirs regardera-t-il comme les siens ? Ou plutôt quels devoirs ne répudiera-t-il pas comme des chimères ou d'injustes fardeaux ? Oh ! alors dépouillé de son âme, nu et famélique, il se jettera comme la bête fauve sur la société pour la dévorer vive, et en assouvir sa délirante faim : *devorant plebem*, « ils dévorent le peuple, » comme parle le Psalmiste. Ces vivants cadavres, cette multitude d'hommes sans âme et sans Dieu, qui les a couchés dans l'incroyance, comme on couche des morts dans un tombeau ?

O question vraiment décisive ! Qui la saura résoudre connaîtra la profondeur de notre décadence et le secret

de notre résurrection. Qui la méconnaît, en nie l'importance ou en ignore la solution, se trouve devant notre situation sociale comme devant une insoluble énigme. Ou bien, ainsi que plusieurs, il poussera l'extravagance jusqu'à nier notre décadence et donner à nos ruines le nom de progrès ; ou bien il balbutiera quelques excuses insuffisantes et risquera quelques remèdes impuissants.'

Selon nous, l'on se méprend étrangement sur la cause dernière et véritable de notre perturbation sociale et de notre effondrement religieux. Pourquoi cette indifférence grossière des masses, cette atonie navrante, cette impiété, ces voix discordantes, ce *grincement de dents*, ou ces rires moqueurs qui insultent Dieu, l'Église, les choses saintes? Pourquoi ces tentatives haineuses contre l'ordre social? Pourquoi, depuis près d'un siècle, le sol tremble-t-il sous nos pas? Pourquoi ne cessons-nous de nous sentir sur la lave brûlante d'un volcan? On assigne à cette situation désespérante des causes nombreuses : toutes nous paraissent réelles et incontestablement puissantes, nous l'avouons, mais aucune n'est la dernière, la décisive, la fondamentale, celle qui renferme les autres dans sa formidable fécondité. Nous commençons à voir la folie où nous mène notre suffrage universel : il ouvre la porte aux passions dévorantes de la foule; il est la proie de toutes les ignorances, la victime de toutes les surprises et de tous les aveuglements ; c'est lui qui fait gagner au parti du désordre tout le terrain perdu par l'honnête, mais inintelligente phalange des conservateurs. Mais à qui devons-nous cette extravagance? D'où viennent ces générations mûres pour cette folie? D'où surgissent les médiocrités ignorantes

et impies qui envahissent nos assemblées et perpétuent la désorganisation sociale ? Là est vraiment la question.

On parle de la presse. Ah ! sans doute la presse est une grande coupable ! Nul travail d'erreur et d'empoisonnement n'a fait plus que le sien des victimes. Nul n'a comme elle dévasté les croyances, trompé la bonne foi du peuple, soufflé la haine, et préparé nos commotions et nos guerres intestines. Mais d'où lui viennent les rédacteurs ? L'encre est empoisonnée, la plume est un glaive homicide ; mais quels êtres assez pervers s'offrent à tenir cette plume et à salir de cette encre tout ce qui est vénérable, noble et pur ? La presse ne peut être que ce que la font les écrivains. La presse actuelle nous engendre nos corrupteurs contemporains ; mais d'où vinrent les écrivains qui les premiers firent de la presse l'arsenal de tous les engins meurtriers, le repaire de tous les crimes, l'égout de toutes les infamies ? Là est encore la question.

Sans doute nous devons tenir compte de causes très-puissantes et qui activent étonnamment l'œuvre de notre dissolution : par exemple, la violation de la loi dominicale, le dépérissement de la vie de famille, le mauvais exemple et la mauvaise éducation des parents, par-dessus tout la désastreuse multiplication du *cabaret*. Sans doute c'est là que le peuple vient s'abrutir, là qu'il désapprend toutes notions d'honneur et de devoir, là qu'il fait contre Dieu, son Christ et son Église *des chansons, en compagnie des buveurs de vin*. Mais ces familles qui les dissout ? Ces *cabarets* qui les ouvre ? Qui est assez dénué de principes pour spéculer sur la grossière ivresse du peuple ? qui se sert du *cabaret* comme d'un

engin de guerre et d'une machine d'élection ? Si le cabaret corrompt le peuple, qui fut assez corrompu pour faire fourmiller le cabaret ? Toujours la même question se pose ; toujours, sous les causes secondes, une cause première se laisse entrevoir.

Il est très-vrai de dire que le principal agent de nos désordres, l'auteur de nos catastrophes, l'instigateur de tous nos crimes religieux et sociaux, c'est la *Franc-maçonnerie.* D'elle, comme d'une cause universelle, jaillissent toutes les perversités de l'heure présente et les vastes malheurs qui châtieront ces perversités. Mais encore faut-il rendre compte de la propagation si facile, si rapide, si étendue, de cette secte souterraine et dévastatrice. Comment recrute-t-elle ses adeptes si aisément et dans tous les rangs de la société ? Quand on étudie ses fastes, et que l'on prête l'oreille aux clameurs insolentes de ses triomphes, on demeure stupéfait des noms que l'on y découvre et des foules que l'on y voit. Dès lors, la question se dresse invincible, indéclinable : Comment, depuis près d'un siècle, nos générations se sont-elles trouvées aptes à de telles perversités ? Comment, non-seulement le sens chrétien, mais même le sens honnête a-t-il pu à ce point périr et disparaître ? Qui a fait ces générations assez impies pour former ces phalanges en guerre contre Dieu ? Qui a rendu la Franc-maçonnerie possible parmi nous, et si vaste, et si étendue, et si audacieuse, et si puissante ?

Oh ! cherchons bien le grand et dernier coupable, et si nous le trouvons, désignons-le hardiment à l'indignation et aux vengeances de notre malheureuse patrie. Et où logiquement le chercher ? Où peut-il être, sinon dans l'éducation ? L'éducation ! De même qu'elle décide en

maîtresse absolue du sort des individus et des familles, l'éducation renferme dans ses puissances les destinées des nations. Un peuple est ce qu'est en lui l'éducation des générations qui lui naissent. Si sa source est pure, le fleuve versera durant tout son cours des eaux immaculées ; si on la souille et si on l'empoisonne, c'en est fait, n'attendons plus que des eaux salies et malsaines. Jamais le fleuve ne remonte vers la source ; ce que sa source l'a fait une fois, il le demeure fatalement toujours. Qui ne sait ce qu'est l'adolescence ? qui ne connaît sa candeur, la souplesse de sa foi, la docilité de son oreille, l'irrésistible pente de son cœur à se confier ? Tout peut également s'écrire sur ce feuillet immaculé ; tout se grave avec une profondeur égale sur ce marbre pur, le bien comme le mal, l'erreur comme la vérité. Cette terre vierge est au premier occupant. Mais malheur ! si ce premier occupant est le sophiste sans Dieu et sans foi ! Malheur, et malheur sans ressource, si l'incroyance dessèche la fleur dans son printemps et empoisonne le fleuve à sa source ! Vos yeux contemplent les ruines morales d'un peuple, vous vous effrayez de ses négations et de ses blasphèmes, vous vous étonnez que ses croyances les plus fondamentales et les plus essentielles sont, chez lui, comme un édifice renversé dont il ne reste plus pierre sur pierre, ah ! ne cherchez pas au loin la cause de cette grande désolation : un souffle empoisonné a passé sur l'éducation de la jeunesse, les âmes des jeunes gens ont été corrompues dès l'école, leurs intelligences ont été livrées au scepticisme et leur cœur aux vices dont le scepticisme est suivi toujours. Chaque année a versé dans les diverses carrières son triste contingent d'esprits dévoyés et de cœurs dissolus, les flots ont grossi, la source est

devenue le fleuve, les générations ont transmis aux générations un patrimoine d'incroyance, de désordre et de perversion. Si l'empoisonnement continue, s'il n'est plus aucun moyen d'arrêter ce travail de corruption prématurée, ce peuple périra !

On nous dit : ce sont là des affirmations, et l'on demande des preuves. Est-il vrai que depuis des années l'incroyance et les principes les plus détestables aient été, par l'éducation, versés à flots dans l'âme de nos jeunes gens ? Est-il vrai que chacune des monstrueuses erreurs qui se dressent maintenant devant nous avec une insolence inouïe, ait son point de départ dans quelque enseignement pernicieux ? Est-il vrai que la morne et grossière indifférence qui ne fait plus du peuple qu'une masse inerte et informe, inapte aux spéculations de la vérité comme aux héroïsmes de la vertu, esclave de passions basses, rongée d'égoïsme, plongée tout entière dans les brutales jouissances d'un bas-empire, *panem et circences*, est-il vrai que cette indifférence se retrouve en germe dans les leçons de professeurs les plus attitrés et les plus connus? Est-il vrai, en un mot, que nous retrouvions dans les enseignements de nos maîtres chacune des erreurs dont nous périssons? Parcourons-en les preuves. Hélas ces preuves sont plus nombreuses encore qu'elles ne sont invincibles. Notre seule difficulté sera de nous borner et d'être court [1].

[1] D'ailleurs la Révolution est la première à nous faire cet aveu. Pour elle toute la question de son triomphe est une question d'éducation. De là ses fureurs contre l'éducation catholique, et son ardente propagande pour l'enseignement athée et les écoles sans Dieu. « Il faut une éducation virile, dégagée de toute idée métaphysique. » (*Petit Catéchisme du libre penseur*)

Le cri cynique de l'incrédulité actuelle, nous l'entendons, il ne cesse d'effrayer nos oreilles et de navrer notre cœur : « Rejetons très-résolûment tout ce qui est divin. Nous sommes sur la terre, n'aspirons point au ciel. » « Ne cherchons jamais dans le ciel, mot vide de sens, la raison de ce qui se passe sur la terre. » « Biffons Dieu ! » — Voilà la clameur bestiale d'un peuple sans culte et sans Dieu ; une certaine France le pousse, des milliers de Français en font le programme de leur vie et la devise de leur drapeau. « Brûlons les emblèmes de l'idolâtrie romaine ! » Ces clameurs sont d'un tigre ; mais ce tigre, d'élégants et discrets professeurs l'ont acclimaté parmi nous. Ces fureurs sont en germe dans l'enseignement de Cousin. Voici ce qu'écrivait ce professeur si célèbre, voici comment il formait de loin notre jeunesse française au mépris du culte catholique et de la religion révélée. « Se rapprocher de Dieu à

« L'enseignement religieux doit être exclu des établissements d'enseignement supérieur comme de tous les autres. » (*Bibliothèque des travailleurs.*) « Il faut surtout fermer l'école à toute doctrine religieuse. » « Donc, dans l'éducation de la jeunesse, ce qu'on veut, c'est l'athéisme, l'athéisme absolu ; et l'enseignement *laïque* c'est l'enseignement *athée*. Tout récemment, un député naïf ayant déposé sur le bureau de la Chambre des députés un projet de loi sur l'instruction primaire, avec la condition qu'on enseignerait aux enfants « l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, » il lui fut immédiatement répondu par un journal radical : « Est-ce ainsi qu'on entend respecter les droits de l'enfant, et cette liberté de la famille dont on a fait tant de bruit? L'athée et le matérialiste sont-ils donc irrecevables à protester quand on viole dans leurs enfants des convictions sincères et légitimes? Puis, si vous tenez absolument à *Bondieusardifier* la jeunesse, de quel Dieu comptez-vous lui enseigner l'existence? » (Cité par le *Français*, 8 avril 1876.)

l'aide du divin intermédiaire, c'est-à-dire se consacrer à l'étude et à l'amour de la vérité, à la contemplation et à la reproduction du beau, surtout à la pratique du bien... tel est le SEUL moyen qui nous soit donné de nous élever jusqu'à l'être des êtres, sans éprouver d'éblouissement ni de vertige[1]. » Voilà, d'une seule formule, le christianisme renié et *biffé*. Notre impiété grossière crie cyniquement : *Biffons Dieu!* Elle apprit cette horrible négation sous la chaire de l'élégant professeur Cousin, qui, dans son enseignement, cassait d'un coup nos ailes divines, repoussait le commerce surnaturel des âmes avec Dieu, chassait Jésus-Christ du symbole, isolait l'homme de Dieu, en reléguant Dieu dans le lointain de sa gloire, et en réduisant toute la religion de l'homme à une stérile contemplation. Foi, espérance, amour, grâce, sacrements, Église, tout ce qui constitue l'œuvre de Dieu et la destinée de l'homme, a disparu et est anéanti. L'impiété contemporaine jette à la face du Christ-Jésus, Fils de Dieu, l'outrage de tous les blasphèmes et de toutes les négations; le cynisme de ses injures défie la plume, ne fût-elle qu'honnête : d'où nous viennent ces négateurs ? Ah ! longtemps avant cette explosion de haines sacriléges contre le Dieu de notre rédemption, on le découronnait dans nos écoles de son auréole divine ; longtemps avant les sauvages hurlements de la rue, on lui avait dans nos cours publics fait une royauté de théâtre, on l'avait meurtri et flagellé, on le montrait à toute la jeunesse française, non plus comme le Dieu dont la croyance de dix-huit siècles formait la couronne, mais en disant traîtreusement à la foule : « Voilà l'HOMME » dont une su-

[1] Victor Cousin, *Du Vrai*.

perstition imbécile a fait un Dieu. Il y a bien des années que le professeur Cousin, avant le triste Renan, parlant de la divinité du Christ, la comparait « soit à cette puissance mystérieuse que Socrate appelait son démon, soit à ce que Voltaire appelait *le diable au corps*, sans lequel une comédienne même ne saurait être une comédienne de génie [1]. » L'enseignement de Victor Cousin se perpétua et s'accentua toujours davantage. Les chaires de l'État connurent, s'il est possible, de plus grossiers blasphèmes, la guerre au Christ fut comme le mot d'ordre universel. Le premier enseignement, en découronnant le Christ de sa divinité, lui laissait au moins le vêtement immaculé de la perfection humaine : un professeur du Collége de France se chargea d'apprendre que non-seulement le Christ est un homme et n'est que cela, mais encore que son idéale sainteté lui vient de l'éloignement des siècles, et du prestige gratuit et peu sûr dont les générations se sont plu à l'entourer et à le grandir. « Qui sait si Jésus ne nous apparaît si dégagé des faiblesses humaines, que parce que nous ne le voyons que de loin et à travers le nuage de la légende ? qui sait s'il ne nous apparaît dans l'histoire comme le seul irréprochable, que parce que les moyens nous manquent pour le critiquer ? Hélas ! Il est bien à croire que si nous le touchions comme Socrate, nous trouverions aussi à ses pieds quelque peu de limon terrestre [2]. » Contenons notre indignation ; ô Christ Jésus, permettez-nous d'arrêter aussi sur nos lèvres nos protestations de foi et d'amour, qui ont été celles du monde chrétien tout

[1] V. Cousin, *Madame de Longueville*. — [2] Renan, *Liberté de penser*

entier et de ses dix-huit siècles, laissez-nous continuer froidement nos investigations à travers les blasphèmes de vos ennemis ! Qu'ils soient démasqués à la gloire de votre nom et pour le salut de vos fils ! Le malheureux qui, à la lettre, *était assis dans la chaire de pestilence*, d'où il jeta et jette encore sur nos jeunes générations ses poisons à pleines mains, le professeur attitré, ajoutait avec la même impassible audace : « Quant au Galiléen qui a porté le nom de Jésus, je ne le connais pas [1]. » « Quand M. Renan, en 1849, écrivait ce blasphème, il n'osait pas le signer. Depuis, non-seulement il y a mis son nom, mais il a pu le porter dans une chaire du Collége de France et enseigner à la jeunesse française que Jésus-Christ n'est qu'un homme. » Le même enseignement qui flétrissait le Christ devait flétrir avec lui sa radieuse Mère, faire descendre son Église de son faîte de gloire et du trône de sa puissance, jeter l'insulte et la dérision aux saints et aux héros du christianisme ; un autre professeur du Collége de France, M. Maury, s'en chargea largement [2]. Ainsi tout se trouve renversé de l'édifice religieux. Jésus-Christ n'est qu'un homme ; sa doctrine, une philosophie de fabrique humaine, où beaucoup de vérités et de préceptes « abêtissent les âmes à force de vouloir les épurer [3]. » Les miracles, radieuse couronne du Christ Dieu et inébranlable fondement du christianisme, ce sont « les œuvres d'un théurge, des farces de possédé, des prestiges qui ne seraient aujourd'hui que des jongleries de charlatan [4]. »

[1] Renan, *Liberté de penser*, p. 469. — [2] Maury, *Essai sur les légendes*. — [3] V. Cousin, *Du Vrai*, pag. 381. — [4] Renan, *Liberté de penser*, pag. 467.

Nous avons entendu avec quel écœurant cynisme nos matérialistes actuels refusent de voir autre chose en l'homme qu'une matière qui fonctionne un instant, traitent l'âme de chimère, la destinée immortelle de rêve insensé, nous font l'émule de la bête, nous confinent avec elle dans la même poussière, et nous poussent dans le même néant. Nos jeunes gens sont matérialistes effrontés, ils le proclament, ils s'en vantent, ils prêchent ces infamies avec une fougue turbulente, ils en font le sujet de leurs thèses et l'intarissable objet de leurs proclamations. « J'ai nié la création.... je nie la providence.... je nierai l'existence de l'âme. Ce que j'appelle esprit, c'est la matière organisée[1]. » Positivisme, panthéisme, matérialisme, — tous systèmes d'accord au fond pour nier Dieu, l'âme humaine, le libre arbitre, la vie future et les fondements de tout ordre moral et social, font, depuis quelque temps surtout, une véritable invasion dans l'enseignement contemporain. On enseigne crûment aujourd'hui : que « le sentiment est une propriété de la matière[2] » ; « que la pensée est un mouvement de la matière[3] » ; « qu'il n'y a pas de volonté libre ; » que la conscience est aussi une propriété de la matière ; qu'un crime est le résultat logique, direct et inévitable de la passion qui anime[4] ; que la Toute-Puissante créatrice, c'est l'affinité de la matière ; » que, par conséquent, « l'homme ne peut venir que de la transformation des espèces animales, qu'il vient du singe, qu'il est un singe perfectionné[5]. » Ces théories honteuses, la jeunesse des écoles, égarée par ses maîtres, les acclame, et, si je

[1] *Bibliothèque démocratique*, pag. 118. — [2] *La Circulation de la vie*. — [3] *Ibid.* — [4] *Ibid.* — [5] Darwin, Carl. Voght.

puis le dire ainsi, s'y précipite en masse. Le matérialisme triomphe à l'École de médecine de Paris. On se rappelle ces cris sauvages de : *vive le matérialisme* ! poussés à l'ouverture des cours [1]. » Les jeunes gens embrassent sans les pouvoir discuter, les insanités de leurs professeurs, et leurs thèses, la première manifestation publique de leur abjecte incroyance, se remplissent des plus monstrueuses erreurs, des affirmations et des négations les plus subversives. Dernièrement, dans sa thèse, un jeune étudiant écrivait : « Que vient-on nous parler de liberté ? Comme la pierre qui tombe obéit à la loi de la pesanteur, l'homme obéit à des lois qui lui sont propres, la responsabilité est identique pour tous, c'est-à-dire nulle. » Voilà ce que nos jeunes gens écrivent enfermés encore dans l'enceinte de leurs cours ; plus tard, quand nous les retrouvons dans la vie publique, ils ont, devant quelque grand crime commis, le triste courage de signer des articles où se lisent ces monstruosités : « La liberté philosophique tant prônée par les spiritualites, n'est qu'*un vain mot*.... Il n'y a pas de coupables, il n'y a que des ignorants et des malades [2]. » Qu'est-ce que l'homme ? « Nous sommes bien toujours le même animal, d'abord vermiforme, puis poisson, amphibie, vertébré, enfant, adolescent, homme vieillard, puis vers.... Comment veut-on que, dans ces conditions, une fois morts, nous puissions avoir conscience [3] ? » O noble créature de Dieu ! « homme comblé d'honneur et de gloire, « « ressemblance et image de Dieu, » « reflet de sa gloire, » « gloire de ses perfections ! » O conscience, flambeau

[1] *Les Alarmes de l'épiscopat.* — [2] Cité par l'*Univers*, 23 avril 1876. — [3] *Petit Cathéchisme du libre penseur.*

sacré, divine lumière ! Liberté sainte, qui nous fais si nobles et si grands ! destinée immortelle, vie future, éternité radieuse, qu'ont-ils fait de vous ? que fait de vous un enseignement qui se confine dans les grossièretés et les impuissances de la matière, dont la mort est l'espérance et dont le néant est le dieu ? « J'ai là, écrivait Mgr l'Évêque d'Orléans, devant mes yeux, trois thèses qui ont été non-seulement reçues et approuvées par la Faculté et par l'autorité universitaire, mais récompensées selennellement en 1866 par des médailles d'honneur en pleine Faculté de médecine. Or, dans la première de ces thèses, je trouve tout d'abord, quoi ? La négation de l'acte créateur, et du Dieu créateur, la négation de toute idée, de toute philosophie métaphysique, et la pensée donnée comme produit de la chaleur. Dans la seconde thèse, je lis les plus audacieuses et les plus formelles négations de Dieu et de l'âme, et tout cela récompensé également par une médaille d'honneur. Dans la troisième thèse, l'auteur soutient que le *théologisme* — il entend par là toutes les croyances religieuses — cause la folie : il dit expressément dans vingt textes, et il le répète avec une insistance extraordinaire, que la théologie métaphysique, la croyance à l'âme et à Dieu, sont deux prédispositions constituantes à la folie. C'est M. Robin, disciple d'Auguste Comte et collaborateur de M. Littré, qui signe la thèse. » L'évêque d'Orléans ajoute : « C'est avec de telles doctrines qu'on est reçu docteur à la Faculté de médecine et à l'Académie de Paris. D'un coup, la raison, comme l'âme, est anéantie purement et simplement par ces Messieurs, — et la morale aussi, puisqu' « il n'y a rien d'absolu dans la morale, » point de différence essentielle dès lors entre

le bien et le mal [1]. » Souvent nous avons entendu le Psalmiste jeter son cri d'étonnement et de douleur : *l'homme, alors que Dieu l'avait comblé d'honneur et de gloire, ne l'a pas voulu comprendre, il s'est mis au niveau des bêtes sans raison et il s'est fait leur semblable.* Qui pousse la folie jusqu'à cette dégradation ? Qui a le cynisme de ne plus faire de soi qu'une brute ? En pleine faculté, en plein enseignement de l'État, un professeur s'exprime ainsi : « Nous admettons sans aucune restriction que les phénomènes intellectuels des animaux sont du même ordre que ceux de l'homme [2]. » Un tel enseignement, non-seulement tue la morale, mais étouffe le bon sens et mène droit à l'extravagance. Dans une thèse approuvée et signée par M. Robin, un jeune lauréat poussait la folie jusqu'à soutenir que « accorder aux locomotives des passions et des volontés, ce serait admettre une chose qui n'a jamais pu être contestée, *bien qu'elle ne soit par elle-même ni impossible, ni contradictoire* [3]. » Pauvres jeunes gens ! nobles intelligences, cœurs généreux et ouverts comme naturellement aux grandes choses ! Voilà dans quelle fange les précipite, comme des aigles blessés et impuissants, notre Enseignement supérieur. Quoi ! et l'on s'étonne que notre France n'offre plus aux regards qu'un spectacle d'agonie ? On s'étonne que tout en nous, sauf la vitalité catholique, se dessèche et dépérit ? Mais quand chaque année l'Enseignement supérieur verse à flots dans la vie publique des générations entières de matérialistes et d'athéés, qu'espérer que la décadence ? qu'attendre que la rapide dissolution du tombeau ? Il y

[1] *Les Alarmes de l'épiscopat.* — [2] *Leçons sur la Physiologie du système nerveux.* — [3] Thèse à la Faculté de médecine.

a dix-huit siècles que l'Homme-Dieu prononçait sur les nations aussi bien que sur les individus ce souverain oracle : *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole sortie de la bouche de Dieu* [1]. Un peuple n'est pas florissant parce que ses greniers regorgent et que son pain matériel lui est dispensé avec une inépuisable abondance : la civilisation et le bien-être peuvent, comme une pourpre déshonorée, ne recouvrir qu'une royauté avilie, et d'ordinaire les peuples périssent quand les rhéteurs sont leurs maîtres et le luxe leur unique préoccupation. Quand les rhéteurs ont empoisonné le pain de l'intelligence et du cœur, quand les principes éternels, quand les vérités divines sont repoussés d'une nation, quand *toute parole sortie de la bouche de Dieu* n'est plus pour elle que chimère, dérision et erreur, cette nation glisse rapidement la pente de la décadence; ne lui demandez plus la tranquillité de la force, la sérénité calme et intrépide du sacrifice et de la vertu : elle ne connaîtra plus que l'agitation du malade qui se remue convulsivement sur son lit de douleur; les commotions sociales suivent infailliblement la répudiation des principes. Quand chez un peuple le haut enseignement a corrompu les intelligences élevées, et que de celles-ci l'ombre est descendue progressivement dans les masses; quand Dieu est nié, quand la conscience est morte, quand la vertu n'est plus qu'un mot oublié et inconnu, le sacrifice une duperie, le crime une affaire de tempérament ou de convention, alors une invincible logique conclut, l'acte suit la doctrine, le forfait confirme l'erreur. Après que l'impie a crié : *Dieu n'est pas*, ou bien, *Dieu s'occupe-t-il de ces choses?* ou encore :

[1] Matth.

Y a-t-il un regard dans le Très-Haut? l'impie *dévore le peuple*, il organise ses sanguinaires Communes, il prépare ses échafauds, et l'on entend dans le sein de cette triste nation ces deux sinistres cris qui se font écho : *Biffons Dieu! La Révolution est athée.* — Puis ensuite : *Si cent mille têtes font obstacle, qu'elles tombent* [1] !

Que de fois la terrible expérience est venue, depuis un siècle, nous arracher à nos inconcevables illusions, nous faisant apparaître aux lueurs de l'incendie la relation intime qui rattache, comme la cause à son effet, l'insulte et la négation de Dieu à la dévastation et aux ruines de l'homme! Au moment où la révolution dépouillait l'Église de son domaine temporel, il ne se trouvait pas assez de voix dans l'Europe révolutionnaire pour applaudir à une aussi opportune spoliation. L'Église posséder! c'était une honte pour notre dix-neuvième siècle, un scandale pour les âmes, une insulte à la conscience publique, un imminent danger pour la religion! L'Église fut donc spoliée. L'enseignement révolutionnaire produisait ses fruits : l'histoire avait été faussée, l'Église était partout représentée comme la cupide usurière du moyen âge, comme l'ambitieuse enrichie qui insultait de son faste les fils du peuple ; on taisait ses largesses, on faisait parade de ses quelques abus ; bref, ce vol fut en bénédiction, *laudatur peccator, iniquus benedicitur* [2]. La bénédiction et les cris de triomphe durèrent peu : la logique des choses ne tarda guère à faire expier le sacrilége et à venger l'Église ; la propriété ébranlée et violée en Elle, le fut bientôt pour tous. Pour l'Église « la propriété, c'est le vol. » Pourquoi pas partout ailleurs? Si posséder est ici

[1] Matth. — [2] Psal. X.

le vol, pourquoi pas plus loin? Si dépouiller l'Église n'est que restituer au peuple[1], comment les autres propriétaires, détenteurs au même titre du patrimoine commun, seront-ils exempts de la commune liquidation? « Par quel renversement d'idées pourriez-vous soutenir que la propriété est une chose sacrée, si elle touche à votre propre maison, et qu'elle perd ce caractère quand elle confine à la maison de Dieu; et comment ferez-vous croire que le larcin d'un bien profane est une faute si punissable, quand les choses consacrées au service de la religion et de votre âme peuvent tous les jours être usurpées sans crime? Il fut dit à la France dès le début de la spoliation : « en spoliant l'Église vous jetez la première pierre à la propriété [2]. » Cette prophétie ne s'est que trop largement vérifiée. Le même enseignement de l'État qui niait Dieu, qui niait l'âme, qui niait nos grandeurs surnaturelles et nos immortelles destinées, avait, dans ses attaques incessantes, légitimé la spoliation dont l'Église avait été victime; les jeunes générations, habituées à maudire l'Église, s'habituèrent à maudire toute autorité, toute fortune, toute propriété; si bien qu'à l'heure présente ils unissent dans la même haine, les mêmes menaces, les mêmes cris de mort, Dieu et le riche, l'Église et la propriété. Nous avons entendu la première épouvantable clameur : *Guerre à Dieu! Biffons Dieu!* Écoutons la seconde, qui en ressort par une logique toute naturelle quoique fort inattendue : « Comme socialistes, nous voulons dans l'ordre religieux l'ANÉANTISSEMENT DE TOUTE RELIGION et de toute Église. Arriver à la NÉGATION DE DIEU. Dans l'ordre social,

[1] Congrès de Liège. — [2] Mgr Pie, *Erreurs du temps présent.*

nous voulons la SUPPRESSION DE LA PROPRIÉTÉ [1]. « Qu'est-ce que la Révolution ? C'est le triomphe du travail sur le capital, de l'ouvrier sur le parasite, de l'homme sur Dieu. Voilà ce que nous voulons, ce que comportent les principes de 89, les droits de l'homme portés à leurs dernières conséquences. Citoyens, je vous demande un serment. Nous sommes des hommes : eh bien ! jurons haine à la bourgeoisie, haine au capital [2] ! » Le jeune énergumène de Liége disait là une parole profondément vraie, en affirmant que « les dernières conséquences » étaient le triomphe de l'homme contre Dieu ; ce triomphe suprême ne se peut obtenir sans le renversement social tout entier, la désorganisation complète des institutions et des peuples : l'homme « triomphant » de Dieu, c'est la révolution dans son terme définitif et son résultat absolu. Or qui en France a préparé cette orgie de l'extravagance ? Qui a montré ce rêve insensé de détrôner Dieu et de se l'assujettir? Nos professeurs du haut enseignement. Hélas ! par quelle fatalité les devons-nous donc rencontrer derrière chaque impiété et chaque extravagante haine ? Le professeur Cousin avait, au lieu du Dieu catholique, fabriqué une sorte de divinité panthéiste. Le professeur Renan enseigna à la jeunesse française que « le mot de Dieu était un bon vieux mot, assez lourd,« qui tendait à disparaître de nos idées et de nos croyances. Il le supprimerait volontiers, n'était que ce mot a pour lui « une longue prescription, » et que « le supprimer serait dérouter l'humanité, et se séparer par le langage des simples qui adorent si bien à leur manière [3]. » Le professeur Littré « renonce à la

[1] Congrès de Liége. — [2] Congrès de Liége. — [3] Renan, *Etudes*, pag. 518.

recherche de l'absolu, c'est-à-dire des causes premières et des causes finales, désormais reconnues inaccessibles, et bonnes seulement pour occuper l'enfance de l'esprit humain [1]. » Pour M. Littré l'idée d'un Être théologique quelconque, c'est une hypothèse désormais inutile [2]. Dieu est « biffé : » Que reste-t-il ? « Il ne nous reste, dit M. Littré, qu'à retirer les derniers voiles et à prendre déterminément l'humanité pour idéal de nos pensées, pour objet de nos fêtes [3]. » M. Taine, encore un professeur ! est l'athée plaisant, il folâtre, il joue avec l'idée de Dieu, Dieu lui sert à ses exercices d'esprit. « Votre Dieu vous gêne, dit-il à un jeune Anglais, il est la cause suprême et vous n'osez pas raisonner sur les causes, par respect pour lui. Il est le personnage le plus important de l'Angleterre ; je le sais, et je vois bien qu'il le mérite, car il fait partie de la constitution. Il est le gardien de la morale, il juge en dernier ressort toutes les questions, il remplace avec avantage les préfets et les gendarmes dont les peuples du continent sont encore encombrés [4]. » Cet abominable persiflage vous indigne ? C'est justice et jamais votre indignation n'atteindra aux limites du sacrilége ; mais la question qui doit vous absorber avant toutes choses est celle-ci : est-ce donc à de telles mains que la jeunesse française a été confiée ? — Oui, à de telles mains ; oui, à des hommes qui, depuis un demi-siècle, font montre d'athéisme, professent les plus subversives doctrines, travaillent avec une audace qu'égale seule leur impunité, au renversement de tout l'édifice religieux et

[1] Littré, *Dict.*, art. *Philosophie*. — [2] *Conservation*, pag. 298. — [3] *Conservation*, pag. 127. — [4] *Revue des Deux-Mondes*, 1er mars 1861.

social, versent parmi nous des flots d'adolescents sans croyance, et corrompent ainsi peu à peu le pays tout entier. Qu'on ne nous objecte pas que plusieurs de ces noms ne figurent pas ou ne figurent plus dans le corps enseignant proprement dit. Ils imposent le ton, forcent la marche générale, traînent après eux des disciples qui multiplient à l'infini leur cynisme d'impiété. Ignore-t-on comment les choses se sont passées? Comment la France, cette noble France des Pascal, des Fénelon et des Bossuet, s'est trouvée la France de l'athéisme le plus éhonté et du matérialisme le plus brutal? Il faudrait peu connaître la puissance de l'exemple, la fascination de la parole, l'irrésistible influence de l'enseignement dans un pays.

Quelques hautes intelligences forment une aristocratie puissante; leurs doutes deviennent de bon ton, leur incrédulité s'impose, il faut entrer dans le moule de leur génie pour être réputé penseur. Où trouvons-nous les disciples de ces premiers corrupteurs? à la trace de leurs cours publics, de leurs livres, de leurs discours, des thèses qu'ils contresignent. Nous les retrouvons en grand nombre dans l'École normale. M. Jules Simon, le pontife de la religion naturelle, le négateur cauteleux et prudent du Christ et du Christianisme, n'est-il pas l'une de ses gloires? Combien d'autres dont nous avons les noms et que nous pourrions citer! Formés à cette école, éclos à ce souffle d'incrédulité, les jeunes professeurs, où vont-ils? Où répandent-ils le poison qu'ils ont abondamment puisé dans l'enseignement que les hautes chaires leur ont dispensé? Où? Évidemment dans nos colléges. Arrivé à ce point de son formidable cours, le torrent de l'incrédulité se fait vaste, immense à l'infini, il se divise en mille bras

différents ; ses eaux funestes pénètrent de toutes parts, dans toutes les directions, à travers tous les pays qu'elles infectent de leur corruption mortelle. C'est un envahissement, c'est un déluge, nulle digue n'y suffit, nul effort n'y résiste. Comptez ce que répandra par année dans les positions diverses un enseignement sans religion et sans Dieu ! Où vont ces jeunes gens ? où se fixent ces pauvres incrédules, ces tristes impies de vingt ans ? Passez ; vous les trouvez à tous les postes, ils occupent toutes les charges, leur incroyance plane, comme ces lourdes nuées d'orage, sur toute la société. Et ce n'est pas tout, de ces demi-hauteurs le fleuve empoisonné descendra dans les plaines, et coulera ses eaux devenues tout à fait fangeuses, dans les plus profondes vallées. D'où sortent par milliers ces docteurs qui empoisonnent le peuple de leur propre impiété ? Qui tient pour le peuple cette plume ordurière qui traduit dans un argot de carrefour l'incroyance et les blasphèmes des plus lettrés ? Toujours de la même source. L'enseignement qui les corrompit les fait à leur tour corrupteurs. Maintenant ne vous enquérez plus des moyens par lesquels le mal qui nous tue s'est inoculé en France, ni comment est travaillé le peuple, ni comment la Franc-maçonnerie peut former si aisément et si vite son innombrable armée, ni qui fournit à toute œuvre mauvaise, à toute propagande impie, des contingents si larges, des auxiliaires si dévoués. Toute âme qu'a touchée le souffle d'un enseignement incrédule, est d'avance et pour toujours acquise à la propagande du mal.

Conclusion. Réformez tant qu'il vous plaira des institutions reconnues vicieuses ; sauvez de l'incendie quelque portion de l'édifice : tant que la torche restera dans

des mains perverses, tant que l'incrédulité et la révolte seront la devise de l'école, tant qu'une nombreuse jeunesse entrera dans les mille carrières de la vie, imbue des erreurs de l'intelligence, et par suite souillée immanquablement des vices du cœur, renoncez à une France noble, tranquille et forte, reculez jusqu'à des jours inconnus la résurrection de la patrie [1].

II

LES MITIGÉS

L'histoire de nos erreurs contemporaines serait, hélas ! bien incomplète, si elle embrassait seulement les plus furieuses et les plus éhontées. Comme toutes les époques, la nôtre traîne à sa suite une multitude indécise et flottante, partagée entre l'orthodoxie et l'erreur, le bien et le mal, le vrai et le faux : intelligences étroites et pusillanimes, qui ont une peur égale de l'erreur absolue et de l'absolue vérité, cœurs sans générosité ni étendue, qui se complaisent dans des objets à leur taille, tristes politiques qui imaginent un chemin par où ils éviteront à la fois la rencontre de Dieu et celle des mortels ennemis de Dieu, « du Christ et de Bélial. » Ne nous

[1] Le Psalmiste nous décrit d'un mot les effets de l'enseignement dans un peuple. *Tout ce que nous avons entendu, tout ce que nous avons connu, tout ce que nous ont appris nos pères, tout cela est su de nous, leurs fils, et se perpétuera de génération en génération.* Nos ennemis ont compris parfaitement que le point décisif de la question est là et pas ailleurs. De là leur rage contre nos universités et nos collèges catholiques; de là aussi leurs efforts désespérés pour faire prévaloir partout l'enseignement révolutionnaire et athée

étonnons pas de ce phénomène, qui s'accentue de plus en plus sous nos yeux. Chaque siècle l'a, sous des noms et des aspects divers, contemplé comme nous. Dès les premiers âges de l'Église, quand le christianisme et l'idolâtrie étaient en présence et se mesuraient dans un duel terrible, le christianisme avec ses sublimités mystérieuses et sa sanglante croix, l'idolâtrie avec son scepticisme raffiné, ses fêtes nationales, son séculaire prestige, et ses enchanteresses voluptés, le Christ crucifié d'un côté, Vénus couronnée de roses de l'autre; quand les extrêmes n'étaient autres que les bourreaux et les victimes, quand il fallait ou maudire le Christ ou lui vouer un amour toujours ensanglanté par le martyre : les habiles du moment s'efforçaient de se glisser, entre ces deux termes également redoutés, par des voies mitoyennes et des sentiers adoucis. Ils espéraient servir le Christ sans rompre avec ses persécuteurs, bénéficier du Calvaire sans en porter l'ignominie, rester chrétiens sans perdre les faveurs du monde, et gagner le ciel tout en « marchant en ennemis de la croix. » Saint Paul connut ces hommes et les flagella de sa sanglante ironie. Ah! leur disait-il, « nous autres, nous sommes devenus pour le service du Christ des insensés ; vous, tout en restant dans le même service, vous êtes regardés comme des sages. Nous sommes sans force ; vous êtes, vous autres, les forts et les influents: à vous les honneurs, à nous l'ignominie [1]. » Quand, plus tard, éclatèrent les grandes hérésies, la même pusillanime déloyauté s'attacha à un grand nombre d'âmes, trop bonnes encore pour tomber dans les négations furieuses et extrêmes, trop faibles pour embrasser dans son entière énergie

[1] Corinth.

et ses exigences magnanimes la vérité catholique. Ce furent les semi-ariens, les semi-pélagiens, les mitigés de toute sorte, qui pullulèrent et formèrent dans les premiers siècles de l'Église mille erreurs adoucies, mille schismes hypocrites, dont nos docteurs redoutaient plus l'influence que celle des sectes les plus violentes et les mieux appréciées. Quand Luther eut troublé l'Europe de sa révolte violente, et effrayé les peuples de ses excès, son hérésie traîna à sa suite une multitude d'âmes indécises, qui trahissaient la foi catholique sans se vouloir jeter dans le gouffre de l'erreur protestante, ni encourir ses condamnations, ni périr de ses foudres. Nous en sommes là à l'heure présente : le phénomène fatalement régulier se produit parmi nous, et à côté de l'erreur *forcenée* et violente, nous subissons l'erreur adoucie et *mitigée*. L'erreur protestante, devenue par une évolution naturelle et logique l'erreur révolutionnaire, entraîne les intelligences assez énergiques pour affronter l'abîme ; en regard, dans le camp opposé, la vérité catholique rallie tous les esprits nobles, purs, intrépides, tous les cœurs magnanimes, toutes les volontés incapables de compromis et de trahison ; au milieu, les âmes faibles et les cœurs étroits s'éprennent de l'absurde espérance d'esquiver à la fois les saintes énergies de l'orthodoxie catholique et les violences déshonorées de l'erreur ouvertement et effrontément révolutionnaire. Saint Paul a un mot admirable pour caractériser cette classe d'esprits, ni franchement bons ni notoirement mauvais, ni vivants ni morts, mais languissants et malades : *ils languissent,* dit l'Apôtre, *sur toutes ces questions*[1]. Les hommes dont nous parlons et que nous

[1] Tim. VI

appelons les *mitigés*, n'ont ni la pleine santé de la vérité ni la pleine mort de l'erreur, ils sont *languissants ;* l'erreur les a atteints et a affaibli en eux la vigueur du tempérament et l'énergie du sang. L'épidémie révolutionnaire, qui frappe de mort tant d'intelligences et tant de cœurs, leur épargne l'horreur de la dissolution et de la pourriture, mais les condamne à ne plus traîner qu'une vie amoindrie et languissante.

Nous ne prétendons pas faire ici une étude approfondie et détaillée de ce libéralisme maladif et languissant, *languens circa quæstiones* [1], le but et les limites de cet ouvrage ne la comportent pas : nous ne voulons qu'expliquer de ce mal étrange, qui a fait et qui fait encore tous les jours parmi nous tant de victimes, d'admirables textes du saint Psalmiste. Nous tracerons la physionomie générale, puis nous parcourrons rapidement les applications de détail.

I. — Il y a, dans cette erreur, tout à la fois une audace et une faiblesse. Elle suit prudemment et de loin la révolte qui caractérise la révolution ; son audace, pour être dissimulée, n'en est pas moins entreprenante et opiniâtre. La révolution renverse tout l'édifice d'une main brutalement violente : le libéralisme l'ébranle et en mine sourdement les fondations. La révolution crie d'une voix furieuse : *exinanite ! exinanite usque ad fundamentum in ea !* « Détruisez ! détruisez tout jusqu'au fondement ! » le libéralisme veut bâtir sans Dieu, et s'inscrit en faux contre cette autre parole du Psalmiste : *Si Dieu ne bâtit la maison, en vain travaillent ceux qui la construisent* [2].

[1] Tim. VI. — [2] Psal. CXXVI.

La révolution hurle : « guerre à Dieu ! biffons Dieu ! » Le libéralisme l'écarte poliment et veut poliment se passer de lui. La révolution *frémit* de rage, ourdit *des complots* sanglants *contre Dieu et contre son Christ*, elle dit : *rompons leurs liens et rejetons leur joug loin de nous !* Le libéralisme murmure volontiers, quoique d'une voix timide et avec des circonlocutions tortueuses : *Quis noster Dominus est ?* « qui est notre maître ? » Voilà l'audace ; voici la pusillanimité. Le Psalmiste supplie Dieu quelque part de le délivrer « de la pusillanimité de l'âme » *a pusillanimitate spiritus* [1] : c'est le second et désastreux mal du libéralisme. Le libéralisme a peur à la fois de Dieu et du diable, du bien et du mal, et plus peur, en somme, de Dieu que de tout le reste. Le libéral est l'homme qui, sous l'apparence de la liberté, fuit toutes les obligations onéreuses ; c'est le soldat qui chante à tue-tête les airs guerriers et patriotiques, tout en restant à l'écart et en ne se mêlant pas au combat. Appuyons encore ; expliquons plus au long ce qu'est cette audace et ce qu'est cette pusillanimité.

Le libéralisme revendique illégitimement une liberté impossible à la créature contingente. Il suppose à l'homme une liberté complète, absolue, illimitée. Il part de la fameuse formule des *Droits de l'homme* et, sans faire aucune des distinctions essentielles, sans tenir compte des droits souverains de Dieu, de l'état de dépendance inhérent à toute créature, sans songer à la déchéance originelle et au mal introduit dans l'humanité, sans jeter un regard sur la royauté inamissible et les imprescriptibles droits du bien, il décrète pour chaque

[1] Psal. LIV.

homme la *liberté*, sans la définir, sans la limiter, sans la restreindre, sans jamais préciser si cette liberté est le simple pouvoir *physique* que nous tenons tous de notre libre arbitre, ou bien le pouvoir *moral* que règlent, arrêtent, compriment la loi divine et les lois humaines qui en ressortent. Qui ne voit la désastreuse conséquence qui suit cette erreur ? Le bien et le mal auront le même trône. L'indifférentisme le plus absolu s'établira dans les intelligences, flétrira les cœurs, détendra tous les ressorts de l'ordre social. Le bien n'aura qu'à subir sans protester l'oppression du mal : *væ victis !* L'un et l'autre étaient libres ; ils ont lutté, l'un a vaincu l'autre et l'opprime : malheur au vaincu ! Cette théorie révolutionnaire mène droit à des abîmes. Quelle doit être, selon le libéralisme, la conduite du pouvoir en face du bien et du mal, de l'erreur et de la vérité ? Il les doit laisser libres, leur assigner une place égale, leur garantir la même vie. Songe-t-il à réprimer l'erreur, il attente au droit sacré et imprescriptible qu'a l'erreur d'exister, de s'étendre, de se propager. Nos sociétés tout imprégnées de ces principes, sont en train d'en moissonner les amères conséquences. L'erreur libre s'est fait sa place, s'est élevé son trône, s'est découpé largement son empire. Sous le soleil de la liberté commune, le plus souvent avec la complicité du pouvoir et les soins imbéciles des gouvernements, la racine vénéneuse s'est accrue, elle a poussé partout des tiges vigoureuses, offert à nos générations nouvelles des fruits mortels, et nous mourons empoisonnés. D'après cette méprise sur la liberté, la vérité est livrée sans défense aux oppressions de l'erreur, Dieu perd ses droits sur l'homme, l'homme fait entendre l'antique clameur du premier libéral et du premier révolu-

tionnaire : *Non serviam* [1]. Tel est, en effet, le premier caractère du libéralisme : il exalte les droits de l'homme sans limites, sans mesure ; il restreint, il diminue, il conteste les droits de Dieu. Quand l'obéissance à Dieu lui est présentée comme indispensable, quand il faut obéir sous peine de mort, il se résigne, mais de mauvaise grâce ; quand il lui est possible de désobéir, il le fait avec une sorte de volupté étrange ; dans le doute, ou dans ce qu'il lui plaît de nommer un doute, il conteste ; dans tous les cas, il exalte avant tout le grand principe de la liberté. Dans le domaine des croyances, il se soumet le moins possible, trouve les vérités lourdes à porter, les mystères intolérables à subir, les dogmes *inopportuns à définir*. Le libéral n'est jamais le fils qui se jette dans les bras et sur le cœur d'un père, c'est l'esclave rageur qui ne marche que sous les blessures du fouet. Le libéralisme est fondé tout entier sur une revendication illégitime de la liberté, toutes ses formules aboutissent à cette erreur. Quand il proclame *les droits de l'homme*, il nie implicitement les droits de Dieu ; quand il prône, sans le comprendre, son principe fameux de la *tolérance*, il revendique pour le mal une place, des droits, une protection, des pouvoirs qui sont le patrimoine exclusif du bien. Pour émanciper l'erreur il opprime la vérité. Quand il affirme la liberté de la *conscience*, il ne fait qu'affirmer le droit à la rébellion. Car enfin, qu'est-ce que cette conscience qui se prétend le droit de tout juger, qui appelle tout à son tribunal souverain, qui s'érige en dominatrice indépendante de toute chose ? Qu'est-ce qu'une conscience humaine qui n'est pas soumise aux pouvoirs légitimes et aux lois ?

[1] Jerem.

Quelle est cette doctrine qui fait de la conscience un sanctuaire inviolable dont aucune autorité ne pourra forcer le seuil ? Le libéralisme aime encore cette autre formule devenue trop fameuse : *l'Église libre dans l'État libre.* Quoi ! l'État sera libre vis-à-vis de l'Église, libre de ne la pas regarder comme divine, libre de ne lui pas donner sa place prépondérante et souveraine, libre de la parquer parmi les sectes de l'erreur, de ne lui ménager avec elles, que d'égales faveurs, une égale protection, une égale dignité ? L'État sera libre de traiter cette fille du ciel comme une hôtesse étrangère, cette reine comme une servante simplement émancipée ? L'on pourra délier l'État de ses devoirs les plus essentiels, et auxquels, après tout, Dieu doit à sa sagesse d'attacher la première et la plus haute importance ? Non ! nos meilleurs esprits, à leur insu révolutionnés par le courant d'erreurs qui es entraîne, ont prétendu cela ; mais la vérité les réprouve, et le simple bon sens n'est pas pour eux. D'ailleurs, qu'est-ce encore que cette prétendue indépendance de la société religieuse vis-à-vis de la société civile? Où a-t-on pris que l'Église n'avait aucune obligation à remplir envers l'État ? Sans doute l'État doit traiter l'Église comme une reine dont les pouvoirs sont divins et les droits absolument inviolables ; il doit se soumettre à elle dans toute l'étendue de ces pouvoirs et de ces droits : mais l'Église a de son côté envers lui d'indispensables devoirs à remplir. Les deux puissances, quoique d'un ordre différent, sont de même origine : ce sont deux anneaux qui s'enlacent pour former une chaîne unique, dont l'humanité se trouve ceinte et tirée à sa destinée dernière. Crier : « l'Église libre dans l'État libre, » c'est rejeter l'organisation divine, et se donner au détriment des droits de Dieu une impossible liberté.

Crier, comme on le fait si continuellement de nos jours : *liberté de conscience !* c'est oublier que la conscience humaine est vassale comme toute créature ; qu'au-dessus d'elle plane toujours, à d'inaccessibles hauteurs, la loi émanée de Dieu.

A cette première audace, qui est de revendiquer pour la créature une liberté et une indépendance qui est l'exclusif apanage de l'Être souverain, le libéralisme en joint une seconde, qui est de séparer iniquement en l'homme le chrétien et le politique, le chrétien du sanctuaire et le citoyen de la patrie d'en bas. Cette audace est habilement dissimulée, de très-spécieux exposés lui enlèvent sa révoltante impiété : néanmoins cette impiété est aussi désastreuse qu'elle est profonde. L'homme se suicide pour vouloir se scinder. Écoutez-les. « Nous sommes de notre siècle, disent-ils, nous vivons dans le monde, nous sommes les fils de la France moderne, notre civilisation nouvelle nous emporte dans son grand mouvement. » Insensés ! comme si l'Église n'était faite que pour un siècle, comme si « l'intelligence de Dieu, » dont les richesses forment seules le patrimoine de la révélation, n'illuminait pas tous les âges, ne couronnait pas toutes les civilisations, et ne suffisait pas surabondamment à tous les progrès ! Mais le libéral est avant tout l'homme qui pratiquement ne tient pas compte de Dieu. Il se suffit, il a *ses* lumières ; *ses* idées sont ses conquêtes, *labia a nobis sunt, et quis noster Dominus est* [1] ? Catholique encore d'aspirations et d'habitude, il ne fera néanmoins pas franchir aux idées catholiques le seuil de la vie publique, il s'efforce de créer ridiculement deux hommes en lui, l'homme de la foi

[1] Psal. XI.

pour le moment où il paraît à l'Église, l'homme des idées modernes dès qu'il rentre dans le commerce de la vie civile. Ici il ne fait pas difficulté d'embrasser les sentiments les plus opposés à l'enseignement de l'Église. Il est *laïque*, dit-il, il n'est pas *théologien*. Comme si l'âme pouvait être double, les convictions doubles, et double aussi la conscience ! Oh ! la belle et profonde parole du Psalmiste: *l'iniquité se ment à elle-même*, elle s'abuse dans ses prétextes vains, dans ses inventions ridicules, elle cherche l'impossible pour ne vouloir pas accepter le vrai.

C'est la troisième audace du libéralisme. Telle est sa confiance dans ses propres lumières, son entêtement dans ses idées personnelles, que tout doit plier devant son jugement qui ne plie lui-même jamais devant des décisions souveraines. Cette substitution de l'idée humaine à l'idée divine, ce triomphe de l'esprit humain sur l'esprit de Dieu, fait à vrai dire le caractère le plus précis du libéralisme. Dieu dit quelque part dans ses Écritures avec toute la majesté et le poids de son infinie sagesse : « Vos pensées ne sont pas mes pensées! » Vos pensées à vous sont frêles, chétives, étroites, tortueuses, embarrassées : les miennes sont vastes et profondes, lumineuses et droites, *judicia Domini recta*[1], elles ont l'étendue de mon être et la valeur de mes perfections. L'orgueil humain s'accommode mal de cette dictature : il aime mieux l'erreur qui vient de lui que la vérité qui vient de Dieu. Il ne l'avouera pas sans doute, mais toute sa conduite est pleine de révolte contre « les pensées de Dieu. » Par une contre-partie sacrilége, lui à son tour dit à Dieu : « Mes pensées ne sont pas vos pensées ! » De là cette pente irrésistible du

[1] Psal. XVIII.

libéralisme à rejeter de la révélation tous les points qui ne cadrent pas avec *les idées modernes*, à amoindrir les définitions de l'Église, à torturer le dogme pour lui donner la forme *libérale*, à se défier des idées chrétiennes, à se tenir humilié de cette vieille croyance catholique, qui ne semble pas progresser avec le siècle, ni se prêter au glorieux élan qui nous emporte vers les régions inconnues de la science et de la vérité ! Nous ne pouvons nous empêcher de sourire en voyant l'embarras enfantin, la pudeur ridicule de certains hommes catholiques, devant nos grands dogmes et nos vastes révélations. Ils manifestent une peur si naïve en face de ces abîmes ! Il faudrait comprendre cette parole du sublime Apôtre : « Si vous voulez devenir sage, commencez par être fou ; » il faudrait savoir que « ce qui en Dieu paraît folie, est plus sage que toute sagesse humaine ; » il faudrait se dire qu'alors même qu'il nous est mystérieux, Dieu est toujours infiniment sage, et que ce Soleil, par cela qu'il nous éblouit, n'en est que plus étincelant. Nos libéraux ne connaissent plus ces choses : à force d'être sages de leur sagesse à eux, ils perdent de vue nos principes du simple bon sens.

Et ainsi, comme nous le disions plus haut, se trouve dans le libéralisme une faiblesse autant qu'une audace. On ne saurait trop insister sur ce second caractère de cette pernicieuse erreur. Audacieuse dans ses effets, et plus qu'elle ne le sait et ne le croit elle-même, l'erreur libérale a pour première origine la pusillanimité de l'intelligence et du cœur. Telle est bien la révélation du Psalmiste. Dans un Psaume il demande à Dieu avec instance d'être délivré *de la pusillanimité de l'âme*[1]. Ah !

[1] Psal. LIV.

c'est que, pour embrasser la vérité catholique dans son étendue et sa plénitude, il faut être à la fois une grande intelligence et un grand cœur. Pour suivre Dieu à travers les abîmes, il faut des ailes puissantes, le regard de l'aigle est nécessaire pour fixer intrépidement le soleil. Tout esprit « pusillanime, » toute intelligence frêle et maladive a peur de Dieu, ne supporte pas ses vastes essors, recule tremblante devant ses immensités. Ne la croirait-on pas faite pour le libéralisme, cette définition du Psalmiste : *le saint défaut, et les vérités se diminuent parmi les enfants des hommes ?* Cette *pusillanimité* et cette *défaillance* se font jour à travers trois manifestations. C'est à la fois une faiblesse d'intelligence, une faiblesse de volonté, une faiblesse d'œuvres que montre clairement le libéralisme. L'intelligence libérale ne possède plus le centre de la vérité, elle n'est plus fixée « au roc, » *petra autem erat Christus;* dès lors, comme le remarque l'Apôtre, elle recule jusqu'aux faiblesses et aux indécisions du premier âge, *sicut parvuli fluctuantes*, elle flotte misérablement entre l'erreur et la vérité, elle pactise avec les ignorances des incrédules, elle prend part à leurs ténèbres, comme eux « elle se laisse emporter à tout vent de doctrine, » et, si elle conserve encore le fond de la foi, elle n'en possède plus le patrimoine entier, elle « adultère la parole de Dieu » par le mélange d'erreurs humaines et d'opinions hasardées, elle n'a plus que des *vérités diminuées* et des convictions chancelantes. Première faiblesse. La seconde est dans ces perpétuelles équivoques, dans ces étranges méprises, dans ces inconcevables confusions, qui chargent la théologie libérale de brumes, et parfois l'enveloppent d'impénétrables ténèbres. Exposent-ils leur système de liberté, les libéraux ne pa-

raissent pas s'être aperçus que si le nom de *liberté* est un, les sens en sont multiples et très-différents les uns des autres; c'est ce qui leur a fait attribuer à la liberté morale ce qui ne convient qu'à la liberté physique; à la liberté dépendante et subordonnée de la créature, ce qui ne convient qu'à la liberté souverainement indépendante du Créateur; à la liberté imparfaite, ce qui ne convient qu'à la liberté parfaite; à la liberté du mal, ce qui ne convient qu'à la liberté du bien[1]. Nous parlent-ils de la *liberté de conscience*, ils multiplient les confusions, et rassemblent les nuages jusqu'à l'absurdité. « S'il est absurde de dire que les enfants dans la famille et les citoyens dans l'État ne relèvent que d'eux-mêmes, il n'est pas moins absurde de dire que, dans la société spirituelle, les consciences ne relèvent que d'elles-mêmes, qu'elles sont à elles-mêmes leur loi et leur autorité[2]. » Nous répètent-ils leur fameuse formule de *la séparation de l'Église et de l'État*, ils ne prennent pas garde que dans l'ordre et l'organisation des choses l'une ne doit pas vivre sans l'autre. Ni l'État ne peut se passer des divines influences de l'Église, ni l'Église ne peut traverser des jours féconds et florissants sans l'auxiliaire que Dieu même lui a donné. S'ils prêchent la liberté pour tous, ils le font sans vouloir comprendre cette vérité si fondamentale et si simple, que le mal n'a aucun droit quelconque, qu'une tolérance prudente peut sans doute le laisser vivre, mais que jamais un décret formel de vie et de règne ne peut lui être octroyé. Nous serions interminables si nous voulions relever toutes les étourderies libérales. La science exacte, la théologie rigoureuse manque absolument à ces

[1] *La Synthèse libérale.* — [2] Mgr Deschamps, *Le libéralisme.*

thèses toujours indécises, à ces propositions toujours hasardées. Nos princes de la théologie n'eussent jamais été *libéraux*. Troisième faiblesse d'intelligence : on retrouve dans le libéralisme entier, à quelque degré d'erreur qu'il parvienne et quelque forme qu'il revête, une irrésistible pente à *amoindrir* nos dogmes catholiques. La Révélation manifestement leur fait peur ; ils voudraient avant tout habiller nos mystères éternels *à la moderne*, et, sous prétexte de ne point effaroucher les libres penseurs et de ne point scandaliser les faibles, ils atténueraient bien volontiers la *folie de la Croix* [1] et les extravagances de l'amour de Dieu. De là ces exposés incomplets de nos vérités saintes, ces prudences sacriléges, ces malheureuses réticences, ces tristes sous-entendus. Le libéralisme semble être humilié et gêné de Dieu. Le Dieu « des siècles » lui est incommode, il lui faudrait un Dieu *moderne*, une Révélation plus intelligente du courant actuel des idées, une Église mieux à l'unisson des besoins et des aspirations du jour ! Cette tendance à sacrifier l'intégrité du dogme à ce qu'ils appellent *les exigences des temps modernes*, est commune à tous les libéraux, même les meilleurs, c'est-à-dire ceux qui se tiennent encore dans les limites de la stricte orthodoxie et n'ont pas rompu avec l'autorité doctrinale du Saint-Siége ; tous également capitulent devant l'ennemi. Déçus par le désir d'une réconciliation chimérique et impossible avec l'hérésie révolutionnaire, ils sacrifieraient volontiers ce que saint Paul appelle *la folie de la croix* [2] aux réclamations furieuses de nos adversaires. Ils renouvellent trop souvent la scène du prétoire ; à l'instar de Pilate, ils acceptent Jésus comme

[1] I Corinth. — [2] I Corinth.

innocent ; mais, pour le bien de la paix, ils le font flageller, afin que la vue de son sang apaise la populace. Nos libéraux flagellent le dogme par politique, et font passer l'Église par les meurtrissures de leurs condamnations afin de sauver, disent-ils, le christianisme en danger. Ces hommes sont en général de fins politiques, qui traitent la question religieuse comme les questions séculières, et croient que l'existence du dogme catholique et la sécurité de l'Église tiennent à l'habileté et au jeu des calculs humains. Dieu est occupé à se rire de ces habiles, dévastant leur politique, trompant leurs calculs, faisant à mesure échouer tous leurs plans et périr entre leurs mains leurs plus ingénieuses et leurs plus puissantes entreprises.

A la faiblesse de l'intelligence le libéralisme joint celle du cœur. Malheur à qui, dans le catholicisme, le cœur fait défaut! Comme tout en Dieu a son point de départ dans la charité, comme l'amour divin est le sol où tous nos mystères ont leur racine, qui n'entend pas l'amour, ne comprend rien à ce que le christianisme a de profondeurs et d'immensités. Les œuvres divines deviennent étranges et sans proportion; le fil conducteur manquant, l'homme se perd dans les chemins parcourus par l'Amour. L'Incarnation, la Rédemption, les sacrements, les mystères, la parole infaillible, la permanence miséricordieuse de la voix divine au milieu du monde et à travers les siècles, la présence et l'action de Jésus-Christ dans l'Église, l'infaillible assistance et les invincibles secours accordés par l'Esprit-Saint à la Papauté, tout ce qui fait la joie, la noblesse divine, l'autorité irréfragable, la sécurité et l'indéfectibilité de l'Église, tout cela est assez peu connu et assez mal apprécié du libéralisme. De là ce travail tout humain,

cette pression plus qu'étrange qu'il s'efforçait si opiniâtrément d'introduire et de faire prévaloir dans le dernier Concile du Vatican. Il fallait dans ce concile comme dans tous les autres beaucoup croire à l'Esprit-Saint, beaucoup tenir compte de son action : la confiance du libéralisme à cet endroit s'est trouvée courte. En général le libéralisme pour Dieu n'a pas bon cœur. S'il avait vu la Madeleine jeter à profusion des parfums sur la tête de Jésus, volontiers il eût trouvé « très-exagérée cette dépense. » A la divine annonce de l'Eucharistie, il eût trouvé le langage de Jésus « bien dur. »

Ne cherchons pas ailleurs la raison d'un phénomène qui vaut au libéralisme son troisième caractère : celui de la stérilité. Cette malheureuse erreur tarit étrangement dans les cœurs la source des dévouements généreux, des offrandes divinement extravagantes, des sacrifices à l'instar de « la folie de la croix[1]. » Habitué qu'il est de partir de l'homme, des forces humaines, des lumières personnelles, sans jamais compter avec un noble aveuglement sur l'intervention surnaturelle, les puissances de la grâce, les miracles de Dieu, le libéralisme se met absolument en dehors de l'action divine. Comme Dieu bâtit toujours sur le néant, et « avec ce qui n'est pas triomphe de ce qui est[2], » Dieu trouve dans ce rationalisme et ce naturalisme une matière opiniâtrément inapte à son action. L'homme lui parlant toujours « de ses lumières, » de « son progrès, » de « ses droits, » de « son indépendance, » de « son action souveraine, » Dieu lui dit : « puisque tu te suffis si pleinement à toi-même, va, travaille, fais tes œuvres ! » *Je les ai laissés aller*, dit-il, *à leurs inventions*. Ils vont.

[1] I Corinth. — [2] I Corinth.

Mais comme Dieu seul est la vie d'une œuvre, comme *Dieu seul bâtit la maison, ceux qui sans lui la construisent travaillent en vain*[1]. Le libéralisme disparaîtra sans laisser aucune œuvre féconde, ni ne se perpétuera dans aucun vivant souvenir. Il aura desséché beaucoup d'intelligences et des plus belles, il aura atrophié de nobles cœurs, sans doter le siècle où il fut florissant, d'aucune création bienfaisante, d'aucune œuvre de lumière et de vertu. Et si nous restreignons à chaque âme ce point de vue qui embrasse l'ensemble, comment le libéralisme y deviendrait-il jamais un principe de fécondité? Il diminue la foi, source des grandes œuvres, il rétrécit l'espérance, il éteint l'amour. Que reste-t-il de force au bras quand le cœur s'est glacé? Quelle action jaillira de l'âme, quand tout ce qui en est le moteur est devenu immobile? C'est là tout le secret de la stérilité dont nous parlons. Le libéralisme aura beaucoup écrit, et il n'aura rien élevé.

II. — Nous ferons suivre ces considérations générales de quelques applications particulières. Il le faut, car si cette erreur a, sur la société entière, ses courants d'idées, ses jugements, ses habitudes, ses manières d'être, une influence générale incontestable, il est plus visible encore qu'elle s'est attachée, pour les corrompre, à certains points spéciaux. Elle a des asiles qu'elle affectionne, des positions fortifiées où elle se retranche, concentre ses forces et se défend avec opiniâtreté.

Le surnaturel est ce qui d'abord a eu davantage et le plus constamment à souffrir de cette hérésie. Le libéralisme n'aime pas le surnaturel. Il adopterait ve-

[1] Psal. CXXVI.

lontiers, en le tournant à son sens, la formule du Psaume : *Le ciel des cieux est au Seigneur, mais la terre il l'a donnée aux enfants des hommes*[1]. Le libéralisme méconnaissant à la fois la destinée et le besoin de l'homme ici-bas, laisserait Dieu à son ciel, et garderait la terre pour son unique partage. La plus légère étude que l'on fait des tendances de l'esprit libéral, le montre, ouvertement s'il est ennemi du catholicisme, vaguement et à son insu s'il est catholique encore, saturé de *naturalisme ;* il se fait difficilement aux thèses de la théologie orthodoxe qui assignent à l'homme, même s'il fût demeuré innocent, une destinée plus haute que sa nature, et qui réclament pour cette nature blessée par le péché d'origine d'indispensables secours divins. Préoccupé avant tout du *moi,* absorbé dans la contemplation des facultés et des puissances naturelles de l'homme, le libéralisme traite *le reste,* sinon toujours avec dédain, au moins avec une étrange légèreté.

Sur la manière d'entendre la liberté et l'indépendance humaines, le libéralisme commet les plus lourdes bévues. De la liberté religieuse il donne les définitions les plus fausses, en lui assignant une étendue et des droits qu'elle ne peut avoir. « Ce qui distingue la liberté de la licence dans toutes les sphères de l'ordre moral, c'est que la liberté se meut dans les limites de la loi et de l'autorité légitime, tandis que la licence ne reconnaît ni loi ni autorité. Il y a donc aussi des limites à la liberté religieuse, c'est-à-dire à la libre diffusion des doctrines et des cultes ? Oui, nécessairement oui, à moins qu'on ne veuille octroyer le droit de se répandre aux doctrines les plus subversives, aux cultes les plus mons-

[1] Psal. CXII.

trueux. — Il ne faut donc rien confondre ici. L'homme a reçu de Dieu la liberté naturelle de choisir entre le vrai et le faux, entre le bien et le mal; mais a-t-il reçu de Dieu le droit de choisir le faux, le droit de choisir le mal? Non, car la loi divine lui impose l'obligation de choisir le vrai et le bien, de rejeter le faux et le mal. De là vient que dans la société domestique, dans la société civile, dans la société religieuse, le pouvoir qui exerce partout l'autorité de Dieu, doit veiller à l'accomplissement de sa loi et à la répression des abus de notre liberté naturelle ; il n'est donc pas vrai que l'homme ait le droit (le droit, entendez-le bien), le droit de penser mal, et, à plus forte raison, de professer, de publier, de glorifier tout ce qui lui passe par la tête. Ce droit-là est un droit chimérique, et s'il était pleinement pratiqué de la manière que des insensés le proclament, la société n'y résisterait pas longtemps [1]. » Ainsi se trouve éclaircie et jugée la formule si chère au libéralisme de *la liberté de conscience* et de *la liberté de penser* [2].

[1] Mgr Deschamps, *Le libéralisme.* — [2] « La vérité étant le bien naturel et la vie même de l'intelligence humaine, s'impose par sa propre excellence, par sa propre autorité. Ainsi s'impose une alimentation saine à qui veut conserver et développer la vie du corps. Dans l'ordre juridique, il n'y a pas de concurrence possible entre la vérité et l'erreur, pas plus qu'entre le bien et le mal. L'erreur et le mal, en effet, étant une négation, un élément de mort pour la vie intellectuelle et morale, ne peuvent avoir aucun droit. Ce serait l'iniquité la plus absolue que la loi leur reconnût des droits. Les indifférentistes cependant disent qu'on n'accorde pas des droits à l'erreur et au mal, mais bien à la liberté humaine qui peut les choisir. Tel est le refuge de l'erreur et de ses champions. Pour avoir une place

Cette erreur mène à une autre, dont nous avons déjà dit un mot. Le libéralisme se figure que le surnaturel, dans le catholique, est un simple vêtement que l'on ôte et que l'on remet à volonté, suivant le milieu et les circonstances. Et cette fausse donnée le fait aboutir aux plus étranges conséquences, et lui fait formuler les propositions les plus insensées. Cette *qualité* divine surajoutée à notre nature, cette vie supérieure qui circule dans notre humanité pour l'ennoblir et la déifier, cette naissance surnaturelle qui fait de nous, dans la plus absolue réalité, des êtres nouveaux, *de nouvelles créatures, créés dans le Christ Jésus*, sont tellement inhérentes en nous que le péché seul brise cet être et éteint cette existence, et encore sans en étouffer toujours le principe qui est la foi, sans en arracher la racine et sans jamais en rendre le retour impossible. Et vous voulez que cette divine et « nouvelle créature » abandonne et reprenne au gré des circonstances cette naissance et cette divine vie? Citoyen de la vie civile, le catholique n'aura plus sa croyance, ses mœurs, son langage, ses procédés, ses actes divins ? Il deviendra « terrestre » en franchissant le seuil de la vie civile ; il redeviendra « céleste » en retournant au sanctuaire pour y accomplir ses devoirs religieux ? Dans sa vie publique « il marchera en ennemi de la croix du Christ, » reniera les

dans la vie publique, ils réclament des droits qu'ils supposent à tort dans la personnalité et dans la liberté humaines. Mais c'est très-inutilement qu'ils y ont recours, parce qu'il n'est pas permis à la liberté de demander des droits pour le mal et pour l'erreur. Je n'ignore pas qu'il peut exister une liberté physique pour ces excès ; mais une liberté morale, une liberté légale, c'est-à-dire un droit devant la conscience et devant la loi, jamais » (Mgr Salamanca.)

maximes de l'Évangile, trempera dans tous les complots qui se trament contre l'Église, pactisera avec toutes les erreurs, adaptera son langage et ses actes aux maximes et aux entreprises des ennemis de Dieu ? Il pourra faire cela ! Il le pourra en sûreté de conscience ! L'on érigera cela en dogme ! On donnera à cette insanité et à cette extravagance la force d'un axiome, la valeur d'un principe ! Hélas ! voilà où nous en sommes, et jusqu'à quel point *le saint a défailli et les vérités se sont diminuées parmi les enfants des hommes.* Un homme qui se dit catholique, que l'on voit dans nos temples, qui participe à nos mystères, n'aura de jounraux que les hostiles, ne participera aux luttes religieuses que pour les trahir, et, dans nos assemblées délibérantes, ne donnera de votes que ceux qui assurent le triomphe des ennemis de l'Église et de Dieu ! Le Psalmiste a vu passer devant son regard cette laide et repoussante figure de traître. *S'il sortait au dehors, alors il disait des mensonges, son cœur amassait l'iniquité. Il sortait au dehors, et là, dans les assemblées, il parlait comme les ennemis.*

Sur la société, l'erreur fondamentale du libéralisme, et qui entraîne toutes les autres, est de nier au moins implicitement le domaine de Jésus-Christ. Tout part de cette négation, de même qu'aussi dans l'affirmation opposée, tout s'enchaîne, se concilie, s'illumine dans les problèmes sociaux en apparence les plus obscurs et les plus ardus. Dieu qui est le Maître de l'individu, le vrai Père et le vrai Dominateur de la famille, ne peut voir sa puissance se briser et ses pouvoirs cesser au seuil des nations ; il possède les nations comme il possède toutes choses : *toute la terre est au Seigneur avec tout ce qu'elle renferme,* dit le Psalmiste ; et encore : *tous les peuples le serviront.* Le Fils de Dieu, en adoptant la

race humaine, en ne « rougissant pas de nous nommer ses frères, » mais en « venant habiter parmi nous, » n'y put venir qu'en Dominateur : un Dieu ne peut se dépouiller de sa souveraine puissance et de son universelle autorité. Et qu'on n'objecte pas l'anéantissement du Verbe incarné, sa chétive vie, son humble attitude, son dépouillement complet de toute gloire et de toute force : cet anéantissement est, dans le dessein de Dieu, le principe même de son exaltation : Jésus-Christ règne parce qu'il s'est anéanti : « Il s'est anéanti, dit saint Paul, jusqu'à prendre les livrées de l'esclave, et voilà pourquoi Dieu l'a exalté et lui a donné un nom au-dessus de tout nom, et au nom de Jésus tout fléchit le genou, au ciel, sur la terre et dans les enfers. » TOUT. Voilà un de ces mots dits par Dieu pour la suite entière des siècles. Les forces humaines, les sophismes des sages, les oppositions « d'une vaine science, » la rage des persécuteurs, les efforts des rois, les hurlements de la foule se briseront à jamais contre ce mot : « Tout genou fléchit, » peuples comme individus, sociétés entières comme simples particuliers. Et si cette doctrine est repoussée d'un peuple ? Si le mot divin est arrêté au passage et emprisonné ? Si un peuple en révolte pousse le vieux cri du prétoire : *Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous ?* Si la loi se déclare athée, si le gouvernement n'entend pas tenir compte de Dieu dans sa marche et la gestion des affaires publiques ? Si lui aussi « biffe Dieu... ? » Alors la « verge » tombe sur les nations prévaricatrices : n'ayant pas voulu de Dieu, elles ont la révolution. Dieu était l'ordre et la paix, elles ont la guerre ; Dieu était la sécurité, elles entrent dans de douloureuses phases de commotions et d'angoisses ; Dieu était la permanence, le peuple sans Dieu n'est

plus que caducité et ruine; Dieu était la vie, ce peuple a dans le sein tous les germes de mort. Écoutons sur ce sujet la grave et lumineuse parole de l'Évêque de Salamanca. « La politique, à mon avis, est l'art ou la science de gouverner les États, de conserver l'ordre public quant aux choses et quant aux personnes, selon leurs droits respectifs; c'est le moyen de maintenir l'ordre et la justice extérieures dans les sociétés humaines : mais je ne crois pas qu'on puisse obtenir un succès satisfaisant si l'on ne se base sur Dieu, source de toute autorité, raison et terme de tout ordre et de toute justice. Je ne crois pas qu'on puisse appeler véritable politique celle qui fait abstraction de la loi divine et de la considération qui est due à Dieu. Non, si l'on pouvait en politique faire abstraction de Dieu, si l'on pouvait en politique faire abstraction de la crainte de Dieu, alors il faudrait dire que non-seulement la politique est une profession qui ne sert de rien pour le ciel, mais encore qu'elle ne saurait avoir place sur la terre; il faudrait dire que sa place est seulement là où les choses sont indépendantes de Dieu, et cela, on ne peut même pas le penser. Jamais on n'a pu, moins qu'aujourd'hui, faire abstraction du respect religieux dans toutes les questions qui s'agitent sur l'essence, les conditions et le gouvernement de la société, puisque de nos jours on ne peut rien faire et on ne peut rien dire sur ce que l'on appelle la haute politique, sans qu'immédiatement on se heurte à l'idée de Dieu et de sa Providence. Et si dans aucune de ces questions il n'est possible de faire abstraction de la religion ; si elles viennent toutes à prendre à la fin le caractère de questions religieuses, à bien plus forte raison en est-il ainsi de la question de l'indifférentisme de l'État en matière de religion, puisque tout

l'ordre religieux dans ses rapports avec l'ordre civil est enfermé dans cette question.... Il faut le dire bien haut, il faut le rappeler dans ce temps, où, à force de crier « liberté » et d'inventer des libertés, la tyrannie gagne tant de terrain, il faut répéter, conformément à l'esprit, à la doctrine, au droit catholique, qu'il n'y a aucune souveraineté indépendante sur la terre. Pour qu'il y ait sur la terre une souveraineté sans limitation supérieure, il aurait fallu que les hommes eussent surpris l'art de créer. Mais le titre de créateur, personne ne peut le ravir à Dieu.... Notre vénérable Pontife Pie IX écrivait en 1875 à un célèbre professeur de l'Université de Louvain : « Lorsque la société civile a le caprice de croire que le progrès de la civilisation, déjà acquis à son avis par elle, lui commande de se constituer, de se gouverner et de se régir sans compter avec Dieu ni avec la religion divine; lorsque déjà minée dans ses fondements, elle prépare ainsi sa ruine, il a été certes d'une grande opportunité que vous vinssiez lui rappeler que le fondateur de la religion est le même que le fondateur de la société humaine; qu'il n'y a qu'une seule et même loi éternelle de la justice, loi édictée également pour tous, pour les individus et pour les sociétés [1]. »

Dans nos sociétés révolutionnaires, l'État professe l'indifférence des religions, il les accepte toutes, il les protége toutes, il prétend toutes les régir et les réglementer, les fausses comme la véritable, les contrefaçons humaines comme la religion catholique fille de Dieu. Assurément c'est là un fait lamentable, c'est là une aberration que l'on a peine à concevoir, que le simple bon sens réprouve, que la conscience repousse

[1] Mgr de Salamanca, *Discours.*

avec une implacable énergie. Que cette situation soit subie comme se subit une tyrannie, que ce soit un mal déclaré nécessaire, que l'ivraie ne puisse qu'avec trop d'inconvénients être arrachée : soit. Mais que cette indifférence de l'État en matière religieuse soit érigée en principe, que ce soit le droit, que la liberté de conscience soit invoquée pour consacrer un indifférentisme si monstrueux, qu'il ne s'agisse plus de *subir* l'erreur, mais qu'il faille la saluer comme compagne, et lui reconnaître les mêmes droits et la même place que ceux de la vérité : voilà où le libéralisme perd absolument toute raison et toute conscience, et où ses thèses ne sont plus que des sophismes pernicieux. Sans nous arrêter à ce point capital, que cette indifférence absolue pour l'erreur et la vérité inflige à Dieu la plus sanglante injure qu'une société puisse lui faire subir, nous voulons insister sur ce que ce système renferme d'abus de pouvoir et de tyrannie. Dans cette erreur, l'Église catholique perd le droit inaliénable qu'elle tient de Dieu de s'imposer à l'État, comme elle s'impose aux individus. La place amoindrie et humiliée qui lui reste, elle se voit réduite à la tenir de l'État, absolument aux mêmes titres que les fausses religions. L'État s'érige donc en juge et en ordonnateur suprême dans le domaine religieux ; il s'arroge un droit de surintendance religieuse, sous laquelle reste comprise la vraie religion elle-même : tout l'ordre religieux tombe ainsi sous l'empire du pouvoir séculier. Avec quelle justesse et quelle pénétration de vue nos publicistes catholiques et nos théologiens ont-ils hardiment prononcé que le libéralisme menait droit à l'omnipotence de l'État, que le césarisme était toujours au bout de ces fastueuses formules de « liberté de conscience, » de « tolérance des cultes, » de progrès et

d'affranchissement modernes, de « séparation de l'Église et de l'État ! » « Le libéralisme est l'école politique qui n'admet dans le monde social qu'une seule puissance souveraine et indépendante, l'État ; qui nie l'existence, la distinction, l'harmonie nécessaires des deux puissances, de la puissance civile ou temporelle et de la puissance religieuse ou spirituelle..... Au fond la « séparation de l'Église et de l'État » n'est pour le libéralisme que la confusion des deux puissances au profit de l'État [1]. »

A cette erreur libérale de l'*indifférentisme religieux*, s'en rattache intimement une autre sur la *tolérance religieuse*. Sans doute, ainsi que l'explique saint Thomas, l'erreur, pour des raisons pressantes, peut être *tolérée* par l'État ; mais accueillie, mais placée, mais intronisée, mais dotée de tous les secours qui la développent et la fortifient, jamais! « La puissance civile aura toujours, en tout état de société, des devoirs à remplir envers la puissance spirituelle. Il faut, avant tout, qu'elle fasse respecter l'Église, en faisant respecter la vérité que l'Église a mission de garder et de définir. L'erreur ne peut avoir dans la société aucun droit, tandis que la vérité les a tous. C'est de la vérité que vivent les sociétés, c'est de l'erreur qu'elles meurent. La tolérance envers l'erreur peut être, en une certaine mesure, une nécessité de circonstance : elle ne peut jamais être une nécessité de droit. Suivant la pensée de saint Thomas d'Aquin « les souverains tolèrent avec raison quelque mal, de crainte de mettre obstacle à un bien ou de causer un plus grand mal. » Reconnaître à l'erreur et à la vérité les mêmes droits, comme le voudrait le libéralisme, ne se peut faire sans violenter la nature

[1] Mgr Deschamps, *Le libéralisme.*

même des choses. Si l'on croit, avec l'école de Hégel, que l'erreur a une fonction à remplir dans le monde, qu'elle est nécessaire à l'évolution de l'idée et au progrès qui en est la suite, alors il est nécessaire de la respecter à l'égal de la vérité et de lui attribuer les mêmes droits. Mais pour cela il faut avoir rompu avec le bon sens, en effaçant de la logique le principe de contradiction. Il est tout simple qu'alors on ne songe plus à faire respecter la vérité, vu qu'il n'y en a plus. Si au contraire on croit qu'il y a une vérité, qu'elle réside en Dieu, que l'erreur est directement ou indirectement la négation de Dieu, de l'ordre qu'il a établi dans sa création, de la loi qu'il lui a donnée, alors il n'y a, vis-à-vis de l'erreur, qu'un parti à prendre : lui refuser le droit d'envahir les esprits; il faut, par la répression, mettre obstacle à ce qu'elle corrompe la société, empêcher qu'elle l'affaiblisse et la désorganise, en la détournant du bien qui est la pratique du vrai, et en la poussant à la transgression des lois sur lesquelles repose tout l'ordre de la vie. Il y a en ceci pour la société et pour le pouvoir un double devoir : d'abord un devoir envers Dieu, qui veut que la fin qu'il a assignée aux sociétés soit réalisée, et que l'ordre qui conduit à cette fin soit respecté; il y a ensuite un devoir de conservation de la société envers elle-même. Ces devoirs, toute société est tenue de les remplir par le ministère de ceux qui la gouvernent, suivant la mesure de ce que permettent les défaillances de la nature humaine, les résistances des passions et l'imperfection des institutions [1]. » Toute société qui viole ces grands et immuables principes ne tarde pas à trouver dans le mépris qu'elle fait de Dieu

[1] Ch. Périn, *Les Lois de la société chrétienne.*

des causes de décadence et des germes de mort. Elle se suicide elle-même quand elle tue en elle l'idée de Dieu, des droits de Dieu, de la soumission que tous également, sociétés comme individus, doivent à Dieu.

La loi posée par le Psalmiste est une loi qui domine les siècles et défie la puissance des plus vastes et des plus florissants empires : *Tous ceux qui s'éloignent de vous, ô Dieu, périront* [1]. Sans Dieu la loi humaine sera faible et chancelante ; les institutions humaines, livrées à leurs imperfections natives, abriteront mal les bons et retiendront plus mal encore les mauvais ; le pouvoir humain, découronné des splendeurs que Dieu seul lui prête, restera à la merci des plus vulgaires coups de main ; le corps social séparé de son âme, qui est Dieu, tombera bientôt dans une dissolution irrémédiable : *qui elongant se a te, peribunt.*

Et que traçons-nous là autre chose que notre propre histoire ? Depuis que l'erreur révolutionnaire s'est abattue sur la France comme un sinistre oiseau de proie; depuis que le libéralisme, qui n'est que cette erreur mitigée, nous travaille et nous ronge, où en sommes-nous et que devient la patrie ? Un double phénomène se laisse voir, une double désolation s'étale comme une ruine : de furieux ennemis assaillent la France et crient déjà : *Triomphe ! triomphe ! Nous l'avons dévorée !* D'autre part, aucun véritable sauveur ne s'offre à la patrie en détresse, aucune tentative ne réussit, aucune autorité ne peut tenir, aucun bon vouloir n'a de décisive efficacité. D'où nous vient cette impossibilité du salut ? D'où s'est jetée sur nous cette malédiction d'impuissance et de stérilité ? Elle est

[1] Psal. LXXII.

faite pour nous, cette peinture du Psalmiste : *O mon Dieu, mes ennemis m'ont foulé aux pieds, des adversaires par milliers s'arment contre moi : durant tout le jour ils m'accablent de douleur*[1], — *ET NON EST QUI ERIPIAT*[2], « Et il n'y a personne pour me délivrer. »

Ah ! voilà le grand mot, le mot suprême et implacable de la situation. « PERSONNE pour nous délivrer. » Et d'où vient cette effrayante stérilité du sol qui a germé les Clovis, les Charlemagne, les Louis IX et tous ces grands et puissants sauveurs qui tant de fois ont arraché la France à ses dangers ? D'où vient que PERSONNE ne semble plus pouvoir retarder d'un jour l'effondrement du corps social, et la ruine de la patrie ? Ah ! c'est qu'un vent de mort a passé sur la France, qui a desséché sa séve généreuse et rongé ses forces vives. Les hommes ne naissent que des principes, et de principes nous n'en avons plus. Quand le Psalmiste dit de nos adversaires qu'ils *ont dévoré la nation* [3], il rend admirablement par ce mot énergique le travail destructeur de la Révolution. La Révolution nous a *dévorés* vifs en nous enlevant la foi, les principes, le respect des lois, l'amour du bien, la vénération des choses saintes, en un mot, en nous enlevant Dieu et sa vérité. Dieu enlevé, sa vérité bannie, ses principes répudiés, reste les passions maitresses, le mal devenu triomphateur et tyran. Ce tyran, des hommes de foi et de cœur le pourraient vaincre, mais ces hommes eux-mêmes ont bu *au calice d'assoupissement*, ils se sont abreuvés d'*un vin de torpeur* [4] ; la révolution mitigée est à leur insu entrée dans leur âme, l'erreur révolutionnaire coule dans leurs veines comme un sang ap-

[1] Psal. LV. — [2] Psal. LXX, 11. — [3] Psal. XIII. — [4] Psal. LIX.

pauvri et vicié. Ces hommes-là jamais ne nous sauveront !

O France, que te reste-t-il ? Dieu. Ton Dieu t'aime encore, il t'appelle, il t'accueillera. Lève-toi enfin de ton abjection et de ta détresse, lève-toi, mets-toi en marche, dis en ton cœur : « Je me lèverai et j'irai à mon Père [1] ! »

[1] Luc.

RÉSUMÉ

RÉSUMÉ

I

I. — O mon âme, bénis le Seigneur [1] !

Seigneur, mon Dieu, que tu es grand ! tu es revetu de gloire et de majesté !...

Il se couvre de la lumière comme d'un manteau ; il déploie les cieux comme une tente.

Il entoure d'eaux ses appartements secrets ; il fait son char des nues ; il est porté sur les ailes du vent.

Les autans sont ses messagers, et les flammes brûlantes ses ministres.

Il affermit la terre sur ses bases : elle ne sera jamais ébranlée.

L'abîme l'enveloppait comme un vêtement, et les eaux se balançaient sur la cime des montagnes.

[1] Psaume CIII. — Ce Psaume et ceux qui suivent, dans cette première partie, célèbrent les perfections de Dieu, son acte créateur, sa Providence, sa justice. On remarquera dans ces textes d'assez nombreuses différences avec le texte de notre Vulgate. C'est que la traduction Laurens, dont nous nous servons, est faite sur l'Hébreu et les anciennes versions.

A ta menace, Seigneur, elles ont fui : au bruit de ton tonnerre, elles se sont écoulées rapidement.

Les monts se sont élevés, et les vallées sont descendues, aux lieux que tu leur as fixés.

Tu as posé des bornes que ces eaux ne franchiront pas ; elles ne reviendront plus inonder la terre.

Il a converti les sources en torrents, qui se précipitent à travers les montagnes.

Elles désaltèrent toutes les bêtes des champs, et l'onagre étanche sa soif.

L'oiseau du ciel habite sur leurs bords, et chante sous le feuillage.

Du haut de son séjour Dieu arrose les monts ; la terre se rassasie du fruit de ses œuvres.

Il fait germer la verdure pour les animaux, et l'herbe pour le service de l'homme, afin qu'il tire son pain de la terre.

Le vin réjouit le cœur de l'homme, et fait briller son visage plus que l'huile ; le pain soutient ses forces.

Les arbres sauvages, les cèdres du Liban que lui-même a plantés, trouvent aussi leur subsistance.

Les petits oiseaux bâtissent là leurs nids ; la cigogne fait sa demeure parmi les sapins.

Les hautes montagnes recèlent le chamois, et les rochers sont la retraite du lièvre.

Il a fait la lune pour marquer les saisons, et le soleil connaît le lieu de son coucher.

Tu amènes les ténèbres et la nuit se forme ; durant son cours toutes les bêtes des forêts se répandent,

Et les lionceaux rugissent après leur proie, demandant à Dieu leur pâture :

Au lever du soleil ils rentrent, et se couchent dans leurs tanières.

Alors l'homme sort pour son labeur, et travaille jusqu'au soir.

Que tes œuvres sont grandes, ô Dieu ! tu as tout fait avec sagesse : la terre est pleine de tes dons.

Cette mer immense qui étend au loin ses bras, nourrit des poissons sans nombre, petits et grands.

Là voguent les vaisseaux ; là est la baleine que tu as créée pour se jouer dans son sein.

Tous ces êtres se tournent vers toi, afin que tu les nourrisses au temps marqué.

Tu leur donnes, ils recueillent ; tu ouvres ta main, ils se rassasient de tes dons.

Caches-tu ton visage, ils se troublent ; leur retires-tu le souffle, ils expirent, et rentrent dans la poussière,

Tu envoies ton esprit, ils renaissent ; et tu renouvelles la face de la terre.

Que Dieu soit à jamais glorifié ! que Jéhovah se réjouisse dans ses œuvres.

Il regarde la terre, elle tremble ; il touche les montagnes, elles fument.

Je chanterai Jéhovah tant que je vivrai ; jusqu'à mon dernier soupir je célèbrerai mon Dieu.

Sa louange me plaît : je me réjouis en lui.

Que les pervers disparaissent de dessus la terre ; que es impies ne soient plus !

O mon âme, bénis le Seigneur !

II. — O mon âme, loue le Seigneur [1].

Je louerai le Seigneur durant ma vie ; tant que j'existerai, Dieu sera l'objet de mes chants.

[1] Psaume CXLV.

Ne vous appuyez pas sur les princes, sur les enfants des hommes qui ne peuvent sauver.

Leur esprit se retire, et ils retournent à la poussière ; en ce jour périssent toutes leurs pensées.

Heureux celui dont le Dieu de Jacob est le soutien, et dont l'espérance est dans le Seigneur,

Qui a fait les cieux, la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment,

Qui demeure toujours fidèle, et qui rend justice aux opprimés !

Jéhovah nourrit ceux qui ont faim ; il brise les chaînes des captifs.

Jéhovah rend la vue aux aveugles ; Jéhovah redresse les boiteux ; Jéhovah chérit les justes.

Jéhovah protége les étrangers ; il soutient le pupille et la veuve ; il détruit la voie du pervers,

Jéhovah règne à jamais, et ton Dieu d'âge en âge, ô Sion !

III. — Louez le Seigneur, car il est bon de chanter notre Dieu ; il est doux, il est convenable de le célébrer[1].

Dieu a relevé Jérusalem ; il a rassemblé les dispersés d'Israël.

Il a guéri ceux qui avaient le cœur brisé ; il a cicatrisé leurs blessures.

Il a compté le nombre des étoiles, appelé chacune d'elles par son nom.

Notre Dieu est grand ; sa puissance est étendue, et son intelligence sans bornes.

[1] Psaume CXLVI.

Dieu prend soin des humbles ; il abaisse les impies jusque dans la poussière.

Louez l'Éternel tous en chœur ; chantez sur la harpe notre Dieu,

Qui couvre le firmament de nuages, qui prépare la pluie pour la terre, qui fait croître l'herbe sur les montagnes,

Et qui nourrit les bêtes et les petits des corbeaux, lorsqu'ils appellent.

Il ne se complaît pas dans la force des coursiers ; il ne se confie pas dans l'adresse de l'homme :

Mais il agrée ceux qui le craignent, ceux qui espèrent en sa miséricorde.

IV. — Jérusalem, loue le Seigneur ; Sion, loue ton Dieu[1] ;

Parce qu'il a consolidé les verrous de tes portes, et qu'il a béni tes enfants au milieu de ton enceinte.

Il a établi la paix sur tes frontières ; il t'a rassasié de la fleur du froment.

Il envoie ses ordres à la terre, et sa parole s'exécute aussitôt.

Il fait tomber la neige comme de la laine ; il dissémine la gelée blanche comme de la poussière.

Il répand la grêle comme des glaçons : qui tiendra contre sa froidure ?

A sa parole elle se dissout : au souffle de son haleine elle fond en eau.

Il a annoncé sa loi à Jacob, ses préceptes et ses jugements à Israël ;

[1] Psaume CXLVII.

Mais il n'a pas agi de même envers toutes les nations, il ne leur a point révélé ses décrets.

V. — Je chanterai sans cesse les louanges du Seigneur ; et ma bouche, ô Dieu ! louera ta fidélité d'âge en âge [1].

La miséricorde, ai-je dit, est affermie pour toujours ; tu as fondé ta vérité avec les cieux.

« J'ai fait alliance avec mon élu ; je l'ai juré à David, mon serviteur :

« Je perpétuerai ta race éternellement : je fonderai ton trône de génération en génération. »

Les cieux publieront tes merveilles, Seigneur ; et l'assemblée des anges, ta vérité.

Qui, dans les nues, est égal à Jéhovah ? qui, entre les enfants des dieux, est semblable à lui ?

Dieu est infiniment redoutable dans l'assemblée des saints ; il est terrible à tous ceux qui l'entourent.

Seigneur, Dieu des armées, qui est comme toi ? tu es le Dieu fort, et la vérité t'environne.

Tu domptes l'orgueil de la mer, et tu réprimes le soulèvement de ses flots.

Tu as écrasé Nahad comme un homme demi-mort ; tu as dissipé tes ennemis par la force de ton bras.

A toi sont les cieux et la terre ; tu as créé l'univers et ce qu'il renferme.

Le Septentrion et le Midi sont ton ouvrage ; le Thabor et l'Hermon tressaillent à ton nom.

A toi la force et la puissance ; ta main est robuste, et ta droite élevée.

[1] Psaume LXXXVIII.

La justice et le jugement sont l'appui de ton trône; la miséricorde et la vérité précèdent ta face.

Heureux le peuple qui entend la trompette! il marchera, Seigneur, à la clarté de ton visage;

Il se réjouira sans cesse en ton nom, il se glorifiera dans ta justice.

Tu seras l'honneur de sa force; aidés par toi, nous lèverons nos têtes.

Notre bouclier est Jéhovah; et notre roi, le Saint d'Israël.

Tu as parlé en songe à ton juste; tu as dit: « J'ai prêté « main-forte à un guerrier: j'ai élevé un élu du sein de « la multitude.

« J'ai trouvé David, mon serviteur; je l'ai sacré avec « l'huile sainte;

« Mon bras le soutiendra, et ma droite l'affermira;

« L'ennemi ne l'inquiétera point; le fils du pervers ne « l'opprimera pas;

« Je broierai ses ennemis sous ses yeux; je taillerai en « pièces ceux qui le haïssent.

« Ma fidélité et ma miséricorde seront avec lui, et il « lèvera sa tête en mon nom.

« J'étendrai sa main sur la mer, et sa droite sur les « fleuves;

« Il me dira : Tu es mon Père, mon Dieu, la pierre de « mon salut;

« Et Moi, je le ferai mon premier-né, le plus puissant « des rois de la terre.

« Je lui conserverai toujours ma miséricorde, et mon « alliance avec lui sera inviolable.

« Je prolongerai sa race à jamais, et son trône comme « les jours des cieux.

« Si ses enfants abandonnent ma loi et ne marchent « pas dans ma justice,

« S'ils violent mes ordonnances, s'ils ne gardent point « mes préceptes.

« Je punirai leur prévarication avec la verge, et leurs « iniquités par des fléaux ;

« Mais je ne retirerai point ma miséricorde à mon « peuple, je ne manquerai pas à ma vérité.

« Je ne romprai pas mon pacte, je ne rétracterai point « les paroles proférées par ma bouche.

« Je l'ai juré une fois dans ma sainteté : mentirais-je « à David ?

« Sa race sera éternelle, et son trône subsistera devant « moi autant que le soleil.

« Il sera stable à jamais comme la lune, témoin cet « astre qui est aux cieux. »

Et cependant tu as rejeté ton Christ, tu l'as méprisé, tu t'es courroucé contre lui.

Tu as répudié l'alliance de ton serviteur, tu as souillé sa couronne dans la poussière.

Tu as rompu toutes ses murailles ; tu as ruiné ses remparts.

Tous les passants l'ont pillé ; il est l'opprobre de ses voisins.

Tu as exalté la droite de ses oppresseurs ; tu as réjoui tous ses ennemis.

Tu as émoussé la pointe de son glaive ; tu ne l'as point soutenu dans le combat.

Tu as terni sa gloire ; tu as renversé son trône dans la boue.

Tu as abrégé les jours de sa jeunesse, et tu l'as revêtu d'ignominie.

Jusques à quand, Seigneur, ne cesseras-tu de te

cacher ? Jusques à quand ta colère sera-t-elle brûlante comme un feu?

Rappelle-toi ma durée, et combien est fragile l'existence que tu as départie à tous les enfants d'Adam.

Quel homme vivra sans voir la mort ? qui soustraira son âme à la puissance du tombeau ?

Où sont, Adonaï, les anciennes miséricordes que tu as jurées à David dans ta vérité ?

Songe à l'opprobre de tes serviteurs, à la honte que je porte dans mon sein, et qu'ils souffrent de la part de tant de nations :

Car tes ennemis, ô Dieu ! font pleuvoir l'outrage, ils insultent fièrement aux démarches de ton Christ.

Béni soit Jéhovah dans l'éternité !

VI. — Une attente silencieuse, ô Dieu ! est ta louange dans Sion : là des vœux te sont offerts [1].

Là, tu écoutes les prières, et toute créature te visite.

L'iniquité avait prévalu en moi, mais tu couvres nos offenses.

Heureux celui que tu choisis, que tu admets auprès de toi pour demeurer dans tes parvis !

Puissions-nous être rassasiés des biens de ta maison de ton saint temple !

Tu nous exauces par les merveilleux effets de ta justice, ô Dieu, notre Sauveur, l'espoir des confins de l'univers et des plages lointaines !

Tu affermis les monts par ta puissance, tu te revêts de force.

[1] Psaume LXIV.

Tu domptes la fureur des mers, le soulèvement de ses flots et le tumulte des peuples.

Ceux qui habitent les extrémités du monde craignent à la vue de tes prodiges ; tu fais tressaillir de joie l'Orient et l'Occident.

Tu visites la terre, tu la combles de ton amour, tu l'enrichis abondamment.

Les réservoirs du Seigneur se remplissent d'eau : en prenant ce soin de la terre, tu prépares ses récoltes.

Tu arroses ses sillons, tu aplanis ses glèbes, tu les détrempes par la pluie, tu bénis ses semences.

Tu couronnes l'année de tes bienfaits, et tes pas font naître l'abondance.

Les pâturages du désert s'engraissent; les coteaux se parent de joie.

Les prairies se couvrent de troupeaux: les vallées se vêtiront d'épis : elles tressaillent et chantent tes louanges!

VII. — Rendez à Jéhovah, enfants de Dieu, rendez à Jéhovah la gloire et l'honneur qui lui appartiennent[1]!

Rendez à Jéhovah l'honneur dû à son nom ; prosternez-vous devant lui en habits de fête!

La voix de Jéhovah retentit sur les mers ; le Dieu de gloire, Jéhovah, tonne sur l'immensité des flots.

La voix de Jéhovah est pleine de force ; la voix de Jéhovah est pleine de majesté.

La voix de Jéhovah brise les cèdres ; Jéhovah brise les cèdres du Liban.

[1] Psaume XXVIII.

Sa voix fait bondir les monts comme un jeune veau, le Liban et le Sirion, comme le faon et l'oryx.

La voix de Jéhovah lance des traits de flamme.

La voix de Jéhovah ébranle le désert; Jéhovah ébranle le désert de Cadès.

La voix de Jéhovah fait enfanter les biches et avorter les chèvres sauvages; elle proclame sa gloire dans toute l'étendue de son temple.

Jéhovah est porté sur les tempêtes. Jéhovah règne éternellement assis.

Jéhovah donne la puissance à son peuple; Jéhovah bénit son peuple dans la paix

VIII. — Les cieux racontent la gloire du Créateur, et le firmament publie l'œuvre de ses mains[1].

Le jour en instruit le jour, la nuit le révèle à la nuit.

Quoique sans paroles, sans discours, sans voix pour se faire entendre,

Leur exclamation retentit par toute la terre, et leur louange jusqu'aux confins de l'univers; Dieu a dressé au milieu d'eux la tente du soleil :

Et celui-ci, tel qu'un époux qui sort de sa couche, s'élance gaiement comme un guerrier pour parcourir sa carrière.

Il part d'un bout de l'horizon, il tourne jusqu'à l'autre, et rien n'échappe à ses ardeurs,

Ainsi est parfaite la loi de Dieu; elle rend la vie à l'âme : son décret est fidèle, il donne l'intelligence au simple.

[1] Psaume XVIII.

Les commandements du Seigneur sont droits; ils réjouissent le cœur : son précepte est lumineux ; il éclaire les esprits.

La crainte de Dieu est pure ; elle est stable à jamais : ses jugements sont la vérité même ; ils sont tous également justes ;

Plus désirables que l'or et que des monceaux de pierres précieuses, plus doux que le miel qui découle de ses rayons.

Par eux, ton serviteur est averti ; il trouve dans leur accomplissement une ample récompense.

Qui comprendra les prévarications? Purifie-moi, Seigneur, de celles que j'ignore.

Préserve ton serviteur de l'orgueil, afin qu'il ne domine pas en moi : alors je serai parfait et exempt de grandes fautes ;

Alors les paroles de ma bouche, comme les pensées de mon cœur, te seront agréables, ô Dieu, mon rédempteur et mon appui !

IX. — Je louerai Dieu de tout mon cœur ; je raconterai, Seigneur, toutes tes merveilles[1].

Je me réjouirai, je tressaillirai en toi, je célébrerai ton nom, ô Très-Haut !

Parce que mes ennemis ont pris la fuite, qu'ils ont succombé, qu'ils ont péri devant ta face.

Tu as fait triompher ma cause et mon droit, tu es monté, juste juge, sur ton tribunal ;

Tu as gourmandé les peuples, exterminé les pervers, aboli leur nom pour toujours.

[1] Psaume IX.

Les glaives de l'ennemi sont à jamais rompus ; tu as ruiné ses villes ; sa mémoire même a péri.

Mais Dieu demeure éternellement assis : il a préparé son trône pour rendre ses arrêts.

Il jugera l'univers selon la justice ; il discutera la cause des peuples suivant la droiture.

Dieu est le refuge du pauvre, son asile dans les temps d'angoisse.

Ceux qui connaissent ton nom espèrent en toi, parce que tu n'abandonnes, Seigneur, aucun de ceux qui te cherchent.

Célébrez Jéhovah qui habite Sion ; annoncez ses œuvres parmi les peuples.

Vengeur du sang, il en garde le souvenir ; il n'oublie pas les gémissements des malheureux.

Aie pitié de moi, Seigneur : vois l'affliction que me causent mes adversaires, toi qui m'as retiré du seuil de la mort,

Afin que je publie tes louanges aux portes de la fille de Sion, et que je tressaille dans ton salut.

Les nations sont tombées dans la fosse qu'elles ont creusée ; leur pied s'est engagé dans le filet qu'elles ont tendu.

L'Éternel s'est signalé ; il a fait justice ; le pervers s'est pris aux œuvres mêmes de ses mains.

Les méchants reculeront jusqu'aux enfers, avec les peuples qui ont effacé Dieu de leur mémoire :

Mais le pauvre ne sera pas sans cesse oublié ; l'espérance de l'affligé ne périra pas sans retour.

Lève-toi, Seigneur ! que le mortel ne prévale point ; que les nations soient jugées en ta présence !

Imprime-leur ta crainte, ô Dieu ! que les peuples sachent qu'ils sont hommes !

X. — Il est bon de louer Dieu, de célébrer ton nom, ô Très-Haut !

D'annoncer le matin ta miséricorde, et la nuit ta fidélité [1],

Sur la lyre à dix cordes et sur le psaltérion, sur le luth et sur la harpe.

Tu me réjouis, Seigneur, par tes œuvres ; je chante les ouvrages de tes mains.

Que tes œuvres sont grandes, ô Dieu ! tes pensées sont infiniment profondes.

L'homme stupide les ignore, et l'insensé ne les comprend pas.

Si les méchants croissent comme l'herbe, si tous les artisans du crime fleurissent, c'est pour être à jamais détruits :

Mais toi, Seigneur, tu es éternellement élevé.

Voilà tes ennemis, ô Dieu ! voilà tes ennemis qui périssent ; tous les ouvriers de l'iniquité seront dispersés.

Tu élèveras ma tête comme la corne de l'oryx, et je serai arrosé d'un parfum nouveau.

Mon œil contemplera ceux qui m'épiaient et qui s'élevaient contre moi ; mon oreille entendra les rugissements des méchants :

Mais le juste fleurira comme le palmier, il croîtra comme le cèdre du Liban.

Planté dans la maison du Seigneur, il verdira dans le parvis de notre Dieu.

Il portera des fruits jusque dans sa vieillesse ; il sera plein de séve et de fraicheur,

Afin de prouver que Dieu est droit, et qu'il n'y a pas d'injustice en lui.

[1] Psaume XCI

XI. — Peuples, battez tous des mains, poussez devant Dieu des cris de joie :

Car le Seigneur est le Très-Haut, le Dieu terrible, le Roi suprême de toute la terre[1] !

Il nous a assujetti les peuples, il a mis les nations sous nos pieds.

Il a choisi pour nous un héritage, qui est l'ornement de Jacob, son bien-aimé.

Dieu monte au bruit des acclamations, Jéhovah monte au son de la trompette.

Chantez en l'honneur de Dieu ; chantez, chantez en l'honneur de notre Roi,

Chantez un hymne, parce qu'il règne sur tout l'univers !

Dieu règne sur les peuples, Dieu est assis sur le trône de sa sainteté.

Les princes des nations se sont unis au peuple du Dieu d'Abraham, car le Seigneur est le maître des boucliers de la terre, et il est très-élevé !

XII. — Dieu est grand, et il est comblé de louanges dans sa cité, sur sa montagne sainte[2] !

Admirable par sa hauteur, le mont Sion réjouit toute la contrée ; du côté de l'Aquilon s'élève la ville du grand Roi,

Dans les palais qui l'embellissent Dieu est connu pour son rempart.

Des rois s'étaient ligués ; ils ont passé outre tous ensemble.

A son aspect, stupéfaits, saisis d'effroi, ils ont pris la fuite.

[1] Psaume XLV. — [2] Psaume XLVII.

L'épouvante les a surpris sous ses murs, comme les douleurs de l'enfantement :

Tel le vent d'Orient brise les vaisseaux de Tharsis,

Ce que nous avions appris, nous l'avons vu dans la cité du Dieu des armées, dans la cité de notre Dieu : Jéhovah l'a affermie à jamais.

Nous repassons tes bienfaits, Seigneur, au milieu de ton temple.

Ainsi que ton nom, ta louange a volé jusqu'aux extrémités de la terre ; ta droite est pleine de justice.

Que le mont Sion se réjouisse, que les filles de Juda tressaillent d'allégresse, à cause de tes jugements.

Parcourez Sion, visitez son enceinte, comptez ses tours,

Examinez soigneusement ses remparts, passez en revue ses forteresses,

Afin de raconter à la génération future que le Seigneur sera à jamais notre Dieu, et qu'il nous conduira jusqu'à la mort.

XIII. — Sans doute Dieu est bon envers Israël, envers ceux qui ont le cœur droit :

Cependant mes pieds ont presque dévié, et il n'a tenu à rien que mes démarches n'aient été glissantes [1],

Car j'ai porté envie aux insensés, en voyant la paix accordée aux méchants.

Jusqu'à leur mort ils n'éprouvent aucun revers, et leur corps est brillant de santé.

[1] LXXII.

Ils n'ont point part aux misères communes; ils ne sont pas affligés comme les autres hommes :

Aussi l'orgueil est-il leur collier, et la violence leur manteau.

A force d'embonpoint les yeux leur sortent de la tête; les pensées de leur cœur débordent.

Ils sont railleurs, ils médisent, ils s'expriment avec arrogance.

Leur bouche défie les cieux, et leur langue parcourt toute la terre.

C'est pourquoi le peuple du Seigneur se tourne de leur côté, et boit la coupe à longs traits,

En disant : « Comment Dieu connait-il ? Que sait le Très-Haut ?

« Quoi ! ceux-ci sont méchants, et ils jouissent d'une paix éternelle, et ils accroissent leurs richesses !

« C'est donc en vain que j'ai purifié mon cœur, que j'ai lavé mes mains dans l'innocence,

« Puisque je suis frappé tout le jour, que je suis châtié dès l'aurore ! »

Si j'avais parlé de la sorte, j'aurais déshonoré la race de tes enfants :

Mais je me suis appliqué à pénétrer ce mystère, et il m'a paru difficile,

Jusqu'à ce qu'étant entré dans le sanctuaire de l'Éternel, j'ai considéré la fin des pécheurs.

Tu les exposes à des écueils, tu les fais tomber dans des piéges.

Oh ! qu'ils sont bientôt renversés : ils périssent, ils disparaissent soudain.

En les tirant de leur assoupissement, Adonaï, tu méprises leur image, comme un songe à l'heure du réveil

Auparavant mon cœur bouillonnait, un feu dévorait mes entrailles,

J'étais à tes yeux une créature privée d'intelligence, et tel qu'un animal stupide;

Mais j'ai été toujours avec toi, tu m'as tenu par la main,

Et tu m'as conduit selon tes conseils pour m'élever en gloire.

Que désiré-je dans les cieux? sur la terre je n'aime rien tant que toi;

Quand ma chair et mon cœur se consumeraient, tu serais, ô Dieu, la force de mon âme et mon éternel appui.

Ceux qui s'éloignent de toi cessent d'être; tu perds tous ceux qui sont adultères.

Pour moi, mon bonheur est de m'approcher de Dieu; je mets ma confiance dans le Seigneur, mon souverain Maitre, pour raconter toutes ses œuvres.

XIV. — Nous te louons, ô Dieu! nous te rendons hommage : car ton nom est connu, tes merveilles sont célébrées [1].

« Quand le temps viendra, dit le Seigneur, je jugerai avec droiture.

« La terre chancelle avec ceux qui l'habitent; mais j'affermirai ses bases.

« Je dirai aux insensés : Ne vous livrez pas à la folie aux méchants : Ne levez pas la tête.

« Ne marchez point le front haut; ne tenez pas dans votre orgueil ce discours plein d'arrogance :

[1] Psaume LXXIV.

« Qu'il ne viendra du secours ni du levant, ni du couchant, ni du désert des montagnes ;

« Car c'est Dieu qui juge, c'est lui qui abaisse et qui élève.

Jéhovah tient dans sa main une coupe pleine jusqu'au bord d'un vin fermenté : il le répandra, et tous les méchants de la terre en boiront, et l'avaleront jusqu'à la lie.

Pour moi, je célébrerai sans cesse par mes chants le Dieu de Jacob, qui a dit :

« J'abattrai la tête des impies, et j'exalterai celle des justes. »

XV. — Dieu est connu dans Juda ; son nom est grand dans Israël [1].

Son tabernacle est dans Salem, et sa demeure dans Sion.

C'est là qu'il brise les flèches volantes, le bouclier, le glaive et les instruments de guerre.

Tu es plus redoutable et plus illustre que les plus fiers conquérants :

Ceux-ci deviennent la proie des autres ; les plus intrépides dorment leur sommeil, les plus braves ne retrouvent point leurs bras.

A ta menace, Dieu de Jacob, les chars et les coursiers s'assoupissent.

Tu es terrible, et qui subsistera en ta présence, quand ta colère éclate ?

Tu prononces ton arrêt du haut des cieux ; la terr tremble et fait silence,

[1] Psaume LXXV

Du moment que Dieu se lève pour juger, pour sauver tous les humbles de la terre.

La fureur de l'homme rehausse ta louange, lorsque tu t'armes seulement des restes de la tienne.

Faites et rendez vos vœux à Jéhovah, notre souverain Maître; que tous ceux qui l'environnent apportent des présents à ce Dieu redoutable,

Qui moissonne la vie des princes, et qui inspire la crainte aux rois de l'univers.

XVI. — Ma voix s'élève vers Dieu, et je l'appelle par mes cris ; ma voix s'élève vers Dieu, et il me prête l'oreille [1].

Au jour de mon angoisse je cherche le Seigneur ; durant la nuit mes mains sont étendues : et mon âme ne veut point de consolation.

A la pensée de Dieu je me trouble ; je médite, et mon esprit succombe.

Tu tiens mes yeux toujours ouverts; la crainte me saisit et je ne puis parler.

Je repasse les jours anciens, les années d'autrefois ;

Je me rappelle mes cantiques ; la nuit je recueille mes pensées, et mon esprit se demande :

« Adonaï sera-t-il toujours irrité ? ne fera-t-il plus grâce ?

« Sa miséricorde est-elle suspendue à jamais ? sa parole est-elle éteinte pour la suite des générations ?

« Dieu a-t-il oublié son amour ? dans sa colère a-t-il tari la source de ses bienfaits ? »

[1] Psaume LXXVI.

Ma blessure, ai-je dit, ne peut être guérie que par la main du Tout-Puissant :

C'est pourquoi je me suis ressouvenu des œuvres du Seigneur, je me suis rappelé tes anciennes merveilles.

J'ai scruté toutes tes œuvres; j'ai médité tes prodiges.

O Dieu ! tes voies sont saintes : quel Dieu est grand comme le Seigneur ?

C'est toi, Jéhovah, qui opères des miracles, qui signales ta puissance parmi les nations :

C'est par la vertu de ton bras que tu rachetas ton peuple, les enfants de Jacob et de Joseph.

Les eaux te virent, Seigneur, les eaux te virent : elles s'agitèrent, l'abîme même se souleva.

Les nuées versèrent des torrents ; les cieux grondèrent, les foudres partirent.

La voix de ton tonnerre fit entendre son roulement ; tes éclairs éblouirent le monde, et la terre émue trembla.

Ta route était dans la mer, et tes sentiers parmi les flots ; on n'apercevait point tes traces :

Mais tu conduisais ton peuple comme un troupeau, par les mains de Moïse et d'Aaron.

XVII. — O Dieu ! ne garde pas le silence ; ne sois point muet, ne demeure pas oisif[1] :

Car tes ennemis s'agitent, ceux qui te haïssent lèvent la tête.

Ils conspirent en secret contre ton peuple ; ils tiennent conseil contre ceux que tu protéges ;

Ils disent : « Venez, exterminons-les d'entre les nations;

[1] Psal. LXXXII.

« Que le nom d'Israël soit désormais dans l'oubli. »

Ils se concertent tous ensemble avec ardeur ; ils se liguent contre toi.

Ce sont les tentes d'Édom et d'Ismaël, celles de Moab et d'Agar :

Gébal et Ammon, Amalec, la Palestine, et les habitants de Tyr ;

Assur même s'est joint à eux ; ils ont prêté le secours de leurs bras aux enfants de Loth.

Traite-les comme Madian, comme Sisara, comme Jabin au torrent de Cisson,

Qui furent exterminés à Endor, et qui engraissèrent la terre.

Assimile leurs généraux à Oreb et à Zeb, tous leurs chefs à Zébée et à Salmana,

Parce qu'ils ont dit : « Usurpons le domaine du Seigneur. »

O mon Dieu ! rends-les semblables à la roue qui tourne avec vitesse, et à la paille devant l'autan.

Comme le feu embrase les forêts, comme la flamme dévore les montagnes,

Poursuis-les de même par tes tourbillons, terrasse-les par tes tempêtes,

Couvre leur face de honte, Seigneur, et qu'ils implorent ton nom.

Qu'ils rougissent, qu'ils soient à jamais épouvantés : que la confusion les accable, et qu'ils périssent ;

Qu'ils sachent que seul tu t'appelles Jéhovah, et que tu es le Très-Haut par toute la terre.

XVIII. — Louez le Seigneur, parce qu'il est bon parce que sa miséricorde est éternelle,

Doivent dire ceux que Dieu a rachetés, qu'il a délivrés de l'angoisse,

Qu'il a rassemblés des diverses régions de l'orient et de l'occident, du septentrion et du midi.

Ils erraient dans la solitude, dans des déserts inconnus, sans trouver une ville habitée.

Épuisés de faim et de soif, ils sentaient leur âme défaillir ;

Mais dans leur détresse ils ont invoqué le Seigneur, qui les a retirés de l'angoisse,

Et qui les a fait marcher dans la voie droite qui conduit à une ville habitée.

Qu'ils glorifient Dieu touchant sa miséricorde et ses prodiges en faveur des enfants des hommes,

Parce qu'il a rassasié l'âme en proie aux désirs, et qu'il a comblé de biens l'âme affamée.

Ceux qui étaient assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, sous le poids de la tribulation et des fers,

Pour s'être révoltés contre les ordonnances de Dieu, et avoir méprisé le conseil du Très-Haut,

Le cœur oppressé de tristesse : ils étaient renversés, et nul ne les secourait ;

Mais dans leur affliction ils ont invoqué le Seigneur, qui les a délivrés de l'angoisse,

En les retirant des ténèbres et des ombres de la mort, et en brisant leurs chaînes.

Qu'ils glorifient Dieu touchant sa miséricorde et ses prodiges en faveur des enfants des hommes,

Parce qu'il a brisé les portes d'airain, et rompu les verrous de fer.

Des insensés étaient châtiés à cause de leur voie perverse et de leurs crimes :

Leur âme refusait toute nourriture, et ils touchaient aux portes de la mort ;

Mais dans leur détresse ils ont invoqué le Seigneur, qui les a délivrés de l'angoisse :

Il a envoyé sa parole, et il les a guéris, en les affranchissant du tombeau.

Qu'ils glorifient Dieu touchant sa miséricorde et ses prodiges en faveur des hommes ;

Qu'ils offrent des sacrifices de louanges, et qu'ils publient ses œuvres dans leurs hymnes.

Plusieurs se sont mis en mer sur des vaisseaux, voguant sur sa vaste étendue.

Ils ont vu les œuvres du Seigneur, et ses merveilles sur l'abîme :

D'une parole il a suscité l'ouragan, qui a soulevé ses vagues ;

Elles sont montées jusques aux cieux, elles sont descendues au fond du gouffre, et leur âme était glacée d'épouvante.

Ils couraient çà et là comme des gens ivres, et toute leur sagesse était absorbée ;

Mais dans leur détresse ils ont invoqué le Seigneur, qui les a délivrés de l'angoisse.

Il a imposé silence à la tempête, et ses flots se sont tus ;

Et ils se sont réjouis d'avoir retrouvé le calme, et de ce que Dieu les avait conduits au port désiré.

Qu'ils glorifient Dieu touchant sa miséricorde et ses prodiges en faveur des enfants des hommes ;

Qu'ils l'exaltent dans l'assemblée du peuple, qu'ils le louent dans la réunion des vieillards.

Il avait changé les fleuves en déserts, les sources abondantes en un sol aride

Et les contrées fertiles en terres salées, à cause de la méchanceté de leurs habitants ;

Mais ensuite il a converti la solitude en étangs, et les lieux arides en sources d'eaux :

Puis il y a établi ceux qui avaient faim, et ils ont fondé une ville habitée.

Ils ont ensemencé des champs et planté des vignes, qui ont porté des fruits en grande abondance.

Il les a bénis, et ils se sont multipliés sans mesure, et leurs bestiaux n'ont point diminué.

Ils étaient peu nombreux, accablés de douleurs et de peines ;

Dieu avait répandu l'opprobre sur leurs princes, et les avait dispersés dans des déserts inconnus.

A la fin il a retiré les affligés de l'angoisse, et multiplié leurs familles comme des troupeaux :

A cette vue les justes se sont réjouis, et l'iniquité a fermé la bouche.

Que celui qui est sage médite ces choses, et qu'il comprenne les miséricordes du Seigneur.

XIX. — O mon âme ! bénis le Seigneur ; que tout ce qui est en moi bénisse son saint nom [1].

O mon âme ! bénis le Seigneur, et n'oublie aucun de ses bienfaits.

Il a pardonné toutes tes fautes ; il a guéri toutes tes blessures.

Il a racheté ta vie du tombeau ; il t'a couronnée de miséricorde et de grâce.

Il a comblé ton existence de biens, et il a renouvelé ta jeunesse comme celle de l'aigle.

[1] Psaume CII.

Dieu fait justice ; il se déclare en faveur de tous les opprimés.

Il a découvert ses voies à Moïse, et ses œuvres aux enfants d'Israël.

Il ne gourmande pas sans cesse, il ne conserve par un éternel ressentiment.

Il ne nous traite pas selon nos crimes, il ne nous rend pas selon nos iniquités :

Mais autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant sa miséricorde surpasse nos infractions ;

Autant l'orient est éloigné de l'occident, autant il a écarté de nous nos offenses.

Comme un père a pitié de ses enfants, ainsi le Seigneur a pitié de ceux qui le craignent.

Il connaît notre nature ; il se souvient que nous sommes poussière.

Les jours de l'homme sont comme l'herbe ; il s'épanouit comme la fleur des champs.

Ton souffle passe à peine sur elle, qu'elle cesse d'être, et le lieu qu'elle occupait ne la connaît plus.

La miséricorde de Dieu s'étend de siècle en siècle sur ceux qui le craignent, et sa justice sur les enfants des enfants,

Sur ceux qui gardent son alliance, et qui se rappellent ses préceptes pour les observer.

Le Seigneur a fondé son trône sur les cieux ; son domaine s'étend sur toutes choses.

Bénissez Dieu, vous qui êtes ses anges, pleins de force pour accomplir sa parole, dès que sa voix se fait entendre.

Bénissez Dieu, vous qui êtes ses armées, les ministres et les exécuteurs de ses ordres.

Bénissez Dieu dans toute l'étendue de son empire, vous qui êtes son ouvrage.

O mon âme, bénis le Seigneur !

XX. — J'ai élevé mes yeux vers les montagnes, d'où il me viendra du secours [1].

Mon secours viendra du Seigneur, qui a fait le ciel et la terre.

Il ne permettra pas que ton pied chancelle; celui qui te garde ne dormira pas.

Il ne s'assoupira pas, il ne dormira point, celui qui garde Israël.

Dieu sera ton protecteur; il couvrira ta droite de son ombre.

Durant le jour le soleil ne t'incommodera pas, ni la lune durant la nuit.

Dieu te préservera de tout mal, et gardera ton âme.

Dieu protégera ta sortie et ta rentrée, maintenant et toujours.

XXI. — Si Dieu n'eût été avec nous, peut bien dire Israël [2],

Si Dieu n'eût été avec nous quand les hommes nous attaquaient,

Bientôt, dans leur bouillante colère, ils nous auraient dévorés tout vivants ;

Bientôt les eaux nous eussent engloutis, et un torrent eût envahi nos âmes ;

Bientôt enfin des vagues menaçantes nous auraient submergés.

[1] Psaume CXX. — [2] Psaume CXXIII.

Béni soit le Seigneur, qui ne nous a pas livrés en proie à leurs dents !

Telle que l'oiseau, notre âme s'est échappée du filet de l'oiseleur : le filet s'est rompu, et nous nous sommes sauvés.

Notre secours est dans le nom de Jéhovah, qui a créé le ciel et la terre.

XXII. — Seigneur, tu m'as sauvé, et tu me connais[1].

Tu observes mon lever et mon coucher ; tu découvres de loin mes pensées.

Tu éventes ma marche et mon repos ; toutes mes voies te sont familières.

La parole n'est pas encore sur ma langue, que déjà tu sais tout.

Tu m'entoures de tous côtés ; tu poses tes mains sur moi.

Ta science est plus étonnante que la mienne ; elle est élevée, je ne saurais y atteindre.

Où irai-je loin de ton esprit ? où fuirai-je loin de ta face ?

Si je monte aux cieux, tu t'y trouves ; si j'étends ma couche dans les enfers, je t'y vois.

Si je prends les ailes de l'aurore, pour faire ma demeure aux extrémités des mers,

Là encore ta main me conduit, et ta droite me soutient.

Dirai-je : « L'obscurité me cachera ? » mais autour de moi la nuit est rayonnante.

A tes yeux les ténèbres n'ont point de voiles, la nuit brille comme le jour, et telle qu'est la clarté, telles sont les ténèbres.

[1] Psaume CXXXVIII.

Tu es le Maître de mes affections ; tu m'as formé dès le sein de ma mère.

Je te loue de m'avoir façonné d'une manière si excellente : tes œuvres sont admirables ; mon âme en est toute pénétrée.

L'ébauche de mon corps ne t'était point cachée, quand je me développais en secret, et que ma substance se tissait dans les entrailles de la terre.

Tes yeux voyaient ma masse informe ; toutes ces choses étaient écrites dans ton Livre, jusques aux jours de ma formation, quand pas un d'eux n'existait.

Que tes pensées me semblent belles, ô Dieu ! que tes conceptions sont nombreuses !

Si je les compte, elles sont plus multipliées que le sable, et à mon réveil j'y songe encore.

Pourquoi le Seigneur n'extermine-t-il point l'impie ? Hommes de sang, retirez-vous de moi.

Ils t'outragent par des discours criminels ; ils jurent en vain par tes villes.

N'ai-je pas haï ceux qui te haïssent ? n'ai-je pas exécré ceux qui se révoltent contre toi ?

Je les abhorre, je les regarde comme mes propres ennemis.

O Dieu, sauve-moi ; connais mon cœur ; éprouve-moi ; démêle mes pensées.

Examine si je marche dans la voie de l'idolâtrie, et dirige-moi dans l'antique sentier.

XXIII. — Je t'exalterai, ô Dieu, mon Roi ! je bénirai ton nom dans toute l'éternité [1].

[1] Psaume CXLIV.

Je te bénirai chaque jour ; je louerai ton nom dans toute la suite des siècles.

Dieu est grand et infiniment louable ; sa perfection ne peut être sondée.

Qu'une génération raconte ses œuvres à l'autre, et qu'elles annoncent ta puissance.

Je méditerai l'éclat et la splendeur de ta majesté, et tes actions merveilleuses.

Qu'elles-mêmes publient la vertu de tes prodiges, et je raconterai ta gloire.

Qu'elles rappellent la multitude de tes bienfaits, et qu'elles chantent ta justice.

Le Seigneur est clément et miséricordieux, lent à s'irriter, riche en miséricordes.

Le Seigneur est bon envers tous ; il a compassion de toutes ses créatures.

Que tous tes ouvrages te louent, Seigneur ; que tes saints te bénissent.

Qu'ils publient la gloire de ton règne, et qu'ils proclament ta puissance,

Pour révéler aux enfants des hommes la force, la splendeur et l'éclat de ton empire.

Ton règne est un règne éternel ; ta domination s'étend sur tous les âges.

Le Seigneur est fidèle dans toutes ses paroles, juste dans ses œuvres.

Le Seigneur soutient tous ceux qui tombent ; il relève ceux qui sont atterrés.

Les yeux de tous sont attachés sur toi ; au temps marqué tu distribues à chacun sa nourriture.

Tu ouvres ta main, et tu rassasies selon tes désirs, tout être vivant.

Dieu est fidèle dans toutes ses voies, juste dans toutes ses œuvres.

Dieu est près de ceux qui l'invoquent, de tous ceux qui l'implorent sincèrement.

Il fait la volonté de ceux qui le craignent ; il entend leur cri et les sauve.

Il conserve tous ceux qu'il aime ; il perd tous les méchants.

Que ma bouche célèbre la louange du Seigneur ; que toute chair bénisse son nom à jamais !

XXIV. — Louez Jéhovah, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle[1].

Louez le Dieu des dieux, parce que sa miséricorde est éternelle.

Louez le Seigneur des seigneurs, parce que sa miséricorde est éternelle.

Celui qui seul opère d'étonnantes merveilles, parce que sa miséricorde est éternelle[1] ;

Qui a créé les cieux avec intelligence, parce que sa miséricorde est éternelle ;

Qui a étendu la terre sur les eaux, parce que sa miséricorde est éternelle ;

Qui a fait de grands corps lumineux, parce que sa miséricorde est éternelle ;

Le soleil pour présider au jour, parce que sa miséricorde est éternelle ;

La lune et les étoiles pour présider à la nuit, parce que sa miséricorde est éternelle ;

Qui a frappé l'Égypte dans ses premiers-nés, parce que sa miséricorde est éternelle ;

[1] Psaume CXXXV.

Qui a fait sortir Israël de son sein, parce que sa miséricorde est éternelle ;

Avec une main forte et un bras étendu, parce que sa miséricorde est éternelle ;

Qui a séparé en deux la mer Rouge, parce que sa miséricorde est éternelle ;

Qui a fait passer Israël au milieu d'elle, parce que sa miséricorde est éternelle ;

Qui a submergé dans les flots Pharaon et son armée, parce que sa miséricorde est éternelle ;

Qui a conduit son peuple dans la solitude, parce que sa miséricorde est éternelle ;

Qui a châtié des monarques puissants, parce que sa miséricorde est éternelle ;

Qui a tué des princes illustres, parce que sa miséricorde est éternelle ;

Sehon, roi des Amorrhéens, parce que sa miséricorde est éternelle ;

Og, roi de Basan, parce que sa miséricorde est éternelle ;

Qui a donné leurs terres en héritage, parce que sa miséricorde est éternelle ;

En héritage à Israël, son serviteur, parce que sa miséricorde est éternelle ;

Qui s'est ressouvenu de nous dans notre abaissement, parce que sa miséricorde est éternelle ;

Qui nous a arrachés à nos ennemis, parce que sa miséricorde est éternelle ;

Et qui nourrit toute créature vivante, parce que sa miséricorde est éternelle ;

Louez le Dieu des cieux, parce que sa miséricorde est éternelle.

II

I. — Le Seigneur [1] dit à mon Seigneur : « Assieds-toi à ma droite jusqu'à ce que je réduise tes ennemis à te servir de marchepied. »

Dieu enverra de Sion le sceptre de la puissance; tu commanderas au milieu de tes adversaires.

Le jour où tu rassembleras tes forces, ton peuple s'offrira spontanément en habits de fête; tes jeunes hommes seront plus abondants que la rosée qui est enfantée au sein de l'aurore.

Jéhovah l'a juré ; il ne s'en repentira point : « Tu es Prêtre pour toute l'éternité selon l'ordre de Melchisédech. »

Adonaï est à ta droite ; il écrasera les rois au jour de ta colère.

Il jugera les nations ; il jonchera la terre de cadavres; il remplira de morts toute l'étendue de l'univers.

Chemin faisant, il boira l'eau du fleuve ; c'est pourquoi il lèvera la tête.

II. — J'ai longtemps attendu le Seigneur ; il s'est incliné vers moi, il a entendu mes cris [2].

[1] Psaume CIX. — Ce Psaume et les suivants sont de grandes et solennelles prophéties annonçant Jésus-Christ, le Verbe de Dieu incarné, sa double nature, son Incarnation, sa Rédemption, sa vie dans le monde, ses œuvres, ses souffrances, sa mort, sa résurrection, ses triomphes, son sacerdoce, sa royauté, son éternelle et universelle domination.

[2] Psaume XXXIX.

Il m'a retiré d'un gouffre bruissant, d'un bourbier fangeux. il a établi mes pieds sur le roc, il a fortifié mes démarches.

Il a mis dans ma bouche un cantique nouveau, un hymne en l'honneur de notre Dieu.

Plusieurs, saisis de respect à cette vue, ont espéré dans le Seigneur.

Heureux l'homme qui fonde sa confiance en lui, qui ne se tourne point vers les superbes, vers ceux qui courent après le mensonge!

Seigneur, mon Dieu, tu opères de grandes choses; tes desseins sur nous ne sauraient être retracés; je les publierai, je les raconterai, quoiqu'ils soient innombrables.

Tu n'as voulu ni sacrifice ni oblation, mais tu as ouvert mes deux oreilles; tu n'as demandé ni holocauste ni victime.

Alors j'ai dit : « Me voici ! je viens comme il est écrit dans un rouleau du livre :

Mon plaisir, Seigneur, est de faire ta volonté; « ta loi est gravée au fond de mes entrailles. »

J'ai prêché l'équité à une foule immense; je n'ai pas retenu mes lèvres, ô Dieu, tu le sais ;

Je n'ai point caché la justice dans le secret de mon cœur, j'ai publé ta fidélité et ton salut ;

Je n'ai pas dissimulé dans les vastes assemblées ta miséricorde et la vérité.

Ne me refuse pas ta grâce, Seigneur; que ta bienfaisance et ta fidélité me protégent sans cesse.

Des maux sans nombre m'environnent, mes iniquités m'accablent; je ne puis en soutenir l'aspect.

Elles surpassent les cheveux de ma tête, et la force m'abandonne.

Daigne me délivrer, Seigneur; ô mon Dieu, hâte-toi de me secourir !

Que l'opprobre et la confusion tombent sur ceux qui veulent me perdre ; qu'ils retournent en arrière, qu'ils soient saisis de crainte, ceux qui conjurent ma ruine!

Que ceux qui crient contre moi : « Allons! Allons! » soient accablés de honte;

Mais que tous ceux qui te cherchent se réjouissent et se livrent à l'allégresse; que ceux qui chérissent ton salut disent continuellement : « Gloire à Dieu! »

Je suis pauvre et délaissé, mais Adonaï pense à moi : tu es mon appui et mon libérateur ; ô Dieu, ne tarde point!

III. — Pourquoi les nations s'assemblent-elles en tumulte, et les peuples méditent-ils de vains complots[1]?

Les rois de la terre sont debout; les princes s'unissent ensemble contre Jéhovah et contre son Christ :

« Rompons leurs liens; rejetons leur joug loin de « nous. »

Celui qui est assis dans les cieux rira; Adonaï se moquera d'eux.

A la fin il leur parlera dans sa colère; il les confondra dans sa fureur :

« C'est Moi qui ai sacré le Roi mon élu sur Sion, ma « montagne sainte. »

— « Je publierai le décret du Seigneur; il m'a dit : « Tu es mon Fils; aujourd'hui je t'ai engendré.

[1] Psaume II.

« Demande-moi : je te donnerai les peuples en héri-
« tage; et les limites du monde en possession.

« Tu les châtieras avec une verge de fer; tu les bri-
« seras comme un vase d'argile. »

Et maintenant, ô rois! comprenez, instruisez-vous, juges de la terre!

Servez Dieu avec crainte, et tressaillez d'effroi.

Soumettez-vous au Fils, de peur qu'il ne s'irrite, et que votre voie ne périsse;

Car sa colère éclatera soudain : heureux *alors* tous ceux qui auront mis en lui leur confiance!

IV. — Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné[1] ? pourquoi te tiens-tu loin de mon salut et de mes cris plaintifs ?

Seigneur, j'appelle le jour, et tu ne réponds pas, j'appelle la nuit, et n'ai point de repos!

Néanmoins, Être saint, tu es sur ton trône l'objet des louanges d'Israël!

Nos pères ont espéré en toi; ils ont espéré, et tu les as sauvés.

Ils t'ont invoqué, et ont été délivrés; ils ont mis en toi leur confiance, et n'ont pas été confondus.

Pour moi, je suis un vermisseau et non un homme, l'opprobre des mortels, le rebut du peuple.

Tous ceux qui me voient m'insultent; un rire outrageux contracte leurs lèvres; ils secouent la tête;

« Il se repose sur Jéhovah, que Jéhovah le délivre;
« qu'il le sauve, puisqu'il l'aime! »

[1] Psaume XXI.

Tu m'as tiré du sein maternel, tu m'as protégé lorsque j'étais à la mamelle;

Dès ma naissance je te fus confié, tu as été mon Dieu dès le ventre de ma mère.

Ne t'éloigne point de moi, car le danger presse et je suis sans secours.

De nombreux taureaux m'environnent, les forts de Basan m'investissent;

Ils dilatent leurs bouches, comme le lion qui déchire et qui rugit.

Je m'épanche comme l'onde; tous mes os sont disloqués; mon cœur fond, comme la cire, au milieu de mes entrailles.

Ma vigueur s'est desséchée comme l'argile ; ma langue est collée à mon palais, tu m'entraînes vers la poussière du tombeau.

Une meute m'entoure; une multitude acharnée me circonvient ; ils ont percé mes mains et mes pieds :

Je compte tous mes os : eux regardent et me contemplent.

Ils se sont partagé mes vêtements; ils ont jeté ma robe au sort.

Ne t'écarte pas, Seigneur, ô mon appui! hâte-toi de me secourir.

Arrache mon âme au glaive; le seul bien qui me reste est au pouvoir de ces furieux.

Sauve-moi de la gueule du lion, délivre-moi des cornes de l'oryx.

Alors j'annoncerai ton nom à mes frères, je te louerai au sein des assemblées.

Vous qui craignez Dieu, publiez sa louange, postérité de Jacob, rendez-lui gloire, révérez-le, race entière d'Israël.

« Parce qu'il n'a ni méprisé ni rejeté la prière du « malheureux, qu'il ne lui a point craché au visage, mais « qu'il a entendu ses cris. »

Tu seras le sujet de mes chants dans les assemblées nombreuses ; j'accomplirai mes vœux devant ceux qui te craignent.

Les pauvres mangeront et seront rassasiés; ceux qui cherchent Dieu le loueront ; votre cœur, *ô pauvres*, vivra éternellement.

Les confins de l'univers se ressouviendront du Seigneur, et retourneront à lui ; toutes les tribus des nations s'inclineront devant ta face :

Car l'empire appartient à Dieu ; il est le dominateur des peuples.

Tous les riches de la terre participeront au festin et fléchiront le genou ; ceux mêmes qui, ne pouvant soutenir leur existence, descendent au tombeau, se prosterneront devant lui.

La postérité le servira, Adonaï sera annoncé à la race future.

Des hommes viendront prêcher sa justice au peuple qui est à naître, parce qu'il aura opéré des merveilles.

V. — Lutte, Seigneur, avec ceux qui luttent contre moi, combats ceux qui me font la guerre [1].

Prends la cuirasse et le bouclier; lève-toi pour me défendre.

Mets ta lance en arrêt, barre le passage à mes persécuteurs; dis à mon âme : je suis ton salut.

Honte et confusion à ceux qui veulent me perdre !

[1] Psaume XXXV.

Que ceux qui méditent ma ruine retournent en arrière couverts d'opprobre !

Qu'ils soient comme la paille devant la tempête, que l'Ange du Seigneur les dissipe !

Que leur voie soit obscure et glissante; que l'Ange de Dieu les poursuive :

Parce qu'ils ont caché sans raison un piége sous mes pas, qu'ils ont creusé gratuitement une fosse pour m'engloutir !

Qu'un malheur imprévu fonde sur eux; qu'ils soient pris aux piéges qu'ils ont caché; qu'ils y tombent pour leur perte;

Et mon âme se réjouira en Dieu, elle triomphera de sa délivrance.

Et toutes les puissances de mon être s'écrieront : O Dieu qui est semblable à toi,

« Qui arraches le faible à un ennemi plus fort que lui;
« le pauvre et l'indigent à celui qui les dépouille ? »

Des témoins iniques se sont élevés; ils m'ont même imputé des choses que j'ignorais,

Ils m'ont rendu le mal pour le bien; ils m'ont poussé à bout;

Et pourtant quand ils souffraient, je me revêtais d'un sac, j'affligeais mon âme dans le jeûne, je répandais ma prière sur mon sein.

J'en agissais avec eux comme des frères; j'étais courbé sous ma douleur comme un fils pleure sa mère :

Mais quand j'ai chancelé, eux se sont réjouis, ils se sont rassemblés en foule, ils m'ont frappé à l'improviste, ils n'ont cessé de me déchirer.

Au milieu d'hypocrites, parasites railleurs, ils ont grincé des dents contre moi.

O Adonaï, quand regarderas-tu ? Soustrais mon âme

à leurs violences, mon seul bien à la fureur de ces lions :

Alors je te louerai dans les assemblées nombreuses ; je te célébrerai au sein d'un peuple immense.

Que mes injustes ennemis ne se rient pas de moi ; que ceux qui me haïssent sans cause ne me considèrent pas d'un œil satisfait.

Ils ne parlent point le langage de la paix ; ils ne méditent que perfidie contre les paisibles habitants de la terre.

Ils dilatent leur bouche contre moi : « Triomphe ! triom-« phe ! s'écrient-ils ; nos yeux contemplent sa ruine. »

Tu le vois, Seigneur, ne garde plus le silence ; Adonaï, ne t'éloigne point de moi !

Réveille-toi, sors de ton sommeil, ô Dieu ! pour me juger, pour défendre ma cause.

Juge-moi, Seigneur, selon ta justice ; qu'ils ne se réjouissent pas à mon sujet.

Qu'ils ne disent pas en leur cœur : « Bien ! nous l'avons « exterminé. »

Que ceux qui triomphent de mes maux soient confondus ;

Que ceux qui s'élèvent contre moi soient couverts de honte et d'opprobre !

Mais qu'ils chantent, qu'ils tressaillent d'allégresse, ceux qui sont affectionnés à ma cause, qu'ils disent sans cesse : « Gloire à Dieu, qui veut la paix de son serviteur ! »

Et ma langue publiera ton équité ; chaque jour elle célébrera ta louange.

VI. — O Dieu ! écoute ma prière, ne te dérobe pas à mes instances ; sois attentif, réponds-moi [1].

[1] Psaume LIV.

Je gémis dans ma douleur, je pousse des sanglots aux cris de l'ennemi, à la vue des persécutions du méchant;

Parce qu'ils me chargent d'imputations iniques, qu'ils me poursuivent avec acharnement.

Mon cœur est plein de trouble au-dedans de moi, les terreurs de la mort m'ont assailli.

La crainte et l'effroi m'ont gagné, l'épouvante a saisi tout mon être,

Et j'ai dit : « Qui me donnera des ailes comme à la colombe? je m'envolerai vers un lieu de retraite;

« Je fuirai au loin, et je m'arrêterai dans la solitude ;

« Je me déroberai en toute hâte au déchaînement du vent et de la tempête. »

Détruis, Adonaï, divise leurs langues, car je n'aperçois dans la ville que malice et discorde.

Jour et nuit elles environnent ses murailles ; le crime et la douleur règnent dans son enceinte.

L'iniquité habite au milieu d'elle ; l'oppression et la fraude ne quittent point ses places publiques.

Ce n'est pas l'ennemi qui m'a bravé, je l'aurais supporté ; ni celui qui me hait qui s'est révolté contre moi, je me serais gardé de lui :

Mais c'est toi, ô homme, mon égal, mon confident, mon ami !

Nous goûtions ensemble les douceurs d'un commerce intime ; nous allions, à travers la foule, au temple du Seigneur.....

Que la mort les surprenne ; qu'ils descendent vivants dans les enfers, puisque le mal est au milieu d'eux, au sein de leurs demeures.

Pour moi, j'invoquerai le Seigneur, et il me sauvera.

Le soir, la nuit, durant le jour, je gémirai, je soupirerai, et il entendra ma voix.

Il me délivrera, par la paix, de la guerre qui me désole, car mes ennemis sont nombreux.

Dieu m'exaucera ; celui qui est assis dans l'éternité les humiliera, parce qu'il n'y a pas de changement en eux, et qu'ils ne craignent point le Seigneur.

Ils étendent la main contre ses amis ; ils violent son alliance.

Leur bouche a la douceur du miel, mais la guerre est dans leur cœur ; leurs paroles sont plus onctueuses que de l'huile, mais ce sont des glaives tranchants.

Décharge-toi sur Dieu de ton fardeau, et il t'allégera ; il ne permettra jamais que le juste chancelle.

Seigneur, tu précipiteras les méchants dans l'abîme de la perdition ;

Les hommes de sang et d'artifice n'atteindront pas la moitié de leur course : mais moi j'espère en toi.

VII. — Sauvez-moi, Seigneur, car les eaux envahissent mon âme [1].

Je m'enfonce dans un bourbier profond, où il n'y a point d'appui ; je descends dans un gouffre où les flots m'engloutissent.

Je m'épuise à force de crier ; mon gosier s'allume ; mes yeux languissent dans l'attente de mon Dieu.

Ceux qui me haïssent sans raison surpassent en nombre les cheveux de ma tête ; mes perfides ennemis l'emportent : je rends ce que je n'ai pas ravi.

Tu sais, ô Dieu ! si je suis coupable ; mes fautes ne te sont point cachées.

[1] Psaume LXVIII.

Que ceux qui espèrent en toi, Seigneur Dieu des armées, ne soient pas confondus à cause de moi ; que ceux qui te cherchent, Dieu d'Israël, ne rougissent pas à mon sujet.

C'est pour toi que je suis opprimé, pour toi que la honte couvre mon visage.

Je suis un étranger aux yeux de mes frères, un inconnu pour les enfants de ma mère,

Parce que le zèle de ta maison me dévore, et que l'outrage de ceux qui t'insultent retombe sur moi.

Je pleure, j'afflige mon âme par le jeûne, et je suis tourné en dérision ;

Je me revêts d'un sac, et je leur sers de jouet.

Ceux qui sont assis aux portes de la ville s'entretiennent de moi ; je suis la chanson des buveurs de bière.

Mais, Seigneur, je t'implore dans l'attente du moment propice ; exauce-moi, ô Dieu, dans l'étendue de ta miséricorde et dans la vérité de ton salut.

VIII. — Retire-moi du bourbier ; que je n'y reste point plongé, que je sois délivré de mes ennemis et de la profondeur des eaux ;

Que les vagues ne m'engloutissent point ; que je ne sois pas enseveli dans le gouffre ; que la bouche de l'abîme ne se ferme point sur moi.

Exauce-moi, Seigneur, car ta miséricorde est bienfaisante ; jette un regard sur moi dans la grandeur de ta bonté ;

Ne dérobe point ta face à ton serviteur ; je suis dans la détresse, viens promptement à mon secours.

Tu connais ma honte, ma confusion et mon opprobre : mes ennemis sont devant toi ;

L'humiliation brise mon cœur, et la tristesse m'accable.

J'attends un consolateur, et il ne paraît pas ; un homme qui partage ma peine, et je ne le trouve point.

Ils m'ont donné du fiel pour nourriture, et dans ma soif, ils m'ont abreuvé de vinaigre.

Que leur table soit un filet tendu devant eux, un piége au milieu de leur sécurité.

Que leurs yeux s'obscurcissent pour ne point voir ; que leurs reins soient toujours tremblants ;

Verse ta colère sur eux ; que le feu de ton courroux les saisisse ;

Que leurs demeures soient désolées, et leurs tentes sans habitants,

Parce qu'ils poursuivent celui que tu as frappé, qu'ils aggravent le tourment de ceux que tu as blessés.

Fais qu'ils accumulent crime sur crime, et qu'ils n'aient point part à ta clémence.

Qu'ils soient effacés du livre des vivants, qu'ils ne soient pas inscrits parmi les justes.

Pour moi, Seigneur, qui suis pauvre et affligé, que ton salut me relève.

Alors je célébrerai dans mes cantiques le nom de Dieu, je le glorifierai dans mes louanges ;

Et cette offrande sera plus agréable au Seigneur que celle d'un jeune veau qui a pris sa croissance.

Les affligés en seront témoins ; ceux qui cherchent Dieu se réjouiront, et le cœur vivra ;

Car Dieu écoute les pauvres, il ne méprise pas ses captifs.

Que les cieux, la terre, les mers et tout ce qui se meut en elles, chantent ses louanges.

Dieu sauvera Sion, il relèvera les villes de la Judée ; les siens y feront leur demeure, et les posséderont en héritage.

La race de ses serviteurs s'y établira, ceux qui chérissent son nom y fixeront leur séjour.

IX. — Seigneur, Dieu de mon salut, je crie vers toi et le jour et la nuit[1],

Que ma prière monte en ta présence ; prête l'oreille à ma plainte :

Car mon âme est rassasiée de peines, et ma vie est proche du tombeau.

Je suis compté parmi ceux qui descendent dans la fosse ; je ressemble à un homme sans force.

Je languis parmi les morts, comme ceux qui, percés d'un glaive, sont oubliés dans le sépulcre,

Dont tu ne gardes pas la mémoire, et qui sont privés du secours de ton bras.

Tu m'as plongé dans un abîme profond, dans un gouffre ténébreux,

Ta colère s'est appesantie sur moi, et tu m'as submergé sous tes flots.

Tu m'as aliéné ceux qui me connaissaient, tu m'as rendu pour eux un objet d'horreur ; je suis enfermé de toutes parts sans trouver une issue.

Mes yeux sèchent de douleur, je t'appelle tout le jour ; je tends mes mains vers toi.

Feras-tu un prodige en faveur des morts ? leurs âmes se lèveront-elles pour te louer.

Publiera-t-on ta miséricorde dans la tombe, et ta vérité dans le lieu de la destruction ?

[1] Psaume LXXXVII.

Tes merveilles seront-elles connues dans l'obscurité, et ta justice dans la terre de l'oubli ?

Pour moi, Seigneur, je t'invoque, ma prière te devance dès l'aurore.

Pourquoi, ô mon Dieu, repousses-tu mon âme ? pourquoi me caches-tu ton visage?

Je suis malheureux et près d'expirer ; je porte dés mon jeune âge le poids de tes menaces.

Tes rigueurs passent sur moi, tes terreurs m'anéantissent ;

Elles m'entourent sans cesse comme des eaux, elles m'enveloppent toutes ensemble.

Tu as éloigné de moi mes amis et mes proches ; et mes compagnons sont dans les ténèbres !

X. — O Dieu, objet de ma louange! ne garde point le silence [1], car la bouche du méchant et du perfide est ouverte contre moi.

Ils m'adressent des paroles trompeuses ; ils sèment autour de moi des discours pleins de fiel, et me font une guerre inique.

Pour prix de mon amour envers eux, ils m'attaquent, moi, homme de prière !

Ils me rendent le mal pour le bien, et la haine pour l'affection.

Suscite le pervers contre mon ennemi ; que l'adversaire s'acharne à ses côtés.

Quand on le jugera, qu'il soit condamné ; que sa prière même ajoute à son crime.

Que ses jours soient peu nombreux, et qu'un autre occupe sa charge.

[1] Psaume CVIII.

Que ses enfants soient orphelins et sa femme veuve.

Que ses fils mènent une vie errante, demandant leur pain, mendiant hors de leurs tentes désolées.

Que l'usurier étende son réseau sur tout ce qu'il possède, que des étrangers ravissent le fruit de son travail.

Que personne ne l'assiste, que nul ne s'apitoie sur sa malheureuse race ;

Que ses descendants soient voués à la destruction, et que son nom périsse dans la génération suivante.

Que le crime de son père soit retracé devant l'Éternel, et que le péché de sa mère ne s'efface point ;

Mais que leurs iniquités soient toujours sous ses yeux, et que leur mémoire disparaisse de la terre ;

Parce qu'il ne s'est pas souvenu de faire miséricorde, mais qu'il a poursuivi jusqu'à la mort le pauvre et l'indigent, celui dont le cœur était brisé.

Il a aimé la malédiction, qu'elle le visite ; il n'a point voulu la bénédiction, qu'elle s'éloigne de lui.

Qu'il soit revêtu de l'exécration comme d'une tunique, qu'elle pénètre dans ses entrailles comme l'onde, et ses os comme l'huile ;

Qu'elle l'enveloppe comme un vêtement, et qu'elle le serre sans cesse comme une ceinture.

Que Dieu réserve cette part à mes adversaires, à ceux qui parlent contre moi !

Assiste-moi, Seigneur, à cause de ton nom, délivre-moi, car ta miséricorde est bienfaisante.

Je suis pauvre et affligé, mon cœur est blessé profondément.

Je m'en vais comme l'ombre qui s'incline ; je suis poussé en avant comme la sauterelle.

Mes genoux sont affaiblis par le jeûne, et mon corps a perdu sa vigueur.

Je suis pour eux un objet d'opprobre ; à mon aspect ils secouent la tête.

Viens à mon aide, Seigneur mon Dieu ! sauve-moi dans ta miséricorde.

Qu'ils sachent que mon salut est l'œuvre de ta main, et que c'est toi-même qui l'as opéré.

Ils maudissent, bénis ; ils s'élèvent, qu'ils soient con fondus, et ton serviteur se réjouira.

Que mes adversaires soient revêtus d'ignominie, que l'humiliation les couvre comme un manteau,

Et je bénirai Dieu de toute la puissance de ma voix, je le louerai dans les assemblées nombreuses;

Parce qu'il se tient à la droite du pauvre, pour le délivrer de ceux qui jugent son âme.

XI. — Seigneur, communique tes jugements au Roi, et ta justice au Fils du Prince [1].

Il gouvernera ton peuple dans la droiture, et tes pauvres dans l'équité.

Par ta justice les montagnes, ainsi que les collines, apporteront la paix à la multitude.

Il jugera les pauvres du peuple; il sauvera les fils de l'indigent ; il écrasera l'oppresseur.

Tant que le soleil et la lune subsisteront, les générations des générations te rendront hommage.

Il descendra comme la pluie sur l'herbe fraîchement coupée, comme les gouttes de la rosée sur la terre.

Le juste fleurira sous son règne , jusqu'à ce que la lune ait cessé d'être, il y aura une paix profonde.

Il dominera d'une mer à l'autre, et depuis le fleuve jusqu aux extrémités du monde.

[1] Psaume LXXI.

Les habitants du désert se prosterneront devant lui ; ses ennemis baiseront la poussière.

Les rois de Tharsis et des îles apporteront des présents ; les rois de l'Arabie et de Saba feront des offrandes.

Tous les potentats s'inclineront devant sa face, tous les peuples le serviront.

Parce qu'il délivrera le pauvre qui crie, l'affligé que personne n'assiste.

Il aura pitié du pauvre et de l'indigent ; il sauvera les âmes des malheureux.

Il rachètera leur âme de l'oppression et de la violence, et leur sang sera précieux devant lui.

Il vivra, et on lui offrira de l'or de l'Arabie ; on priera pour lui sans cesse : chaque jour on le bénira.

Il y aura sur la terre une grande abondance : les moissons bruiront comme le Liban au sommet des montagnes, et les habitants des cités se multiplieront comme l'herbe de la prairie.

Son nom sera éternel, tant que le soleil brillera, sa renommée s'étendra.

Toutes les nations se proclameront heureuses en lui, et elles se glorifieront.

Béni soit Jéhovah, le Seigneur, Dieu d'Israël qui seul opère des prodiges !

Béni soit à jamais son nom glorieux ! que toute la terre soit remplie de sa splendeur.

XII. — Mon cœur enfante un sublime cantique ; je dédie mes œuvres au Roi : ma langue est la plume d'un scribe rapide [1].

[1] Psaume XLIV.

Tu l'emportes en beauté sur les enfants des hommes ; la grâce est répandue sur tes lèvres, parce que Dieu t'a béni à jamais.

Ceins à ton côté, ô guerrier invincible! le glaive qui est ton ornement et ta gloire.

Heureux dans ta splendeur, parais sur ton char, pour le triomphe de la vérité, de la douceur et de la justice; et ta droite opérera des merveilles.

Tes flèches sont aiguës ; aussi les peuples et tous ceux qui haïssent le Roi du fond du cœur tomberont à tes pieds.

Ton trône, ô Dieu ! est un trône éternel; le sceptre de ta royauté est un sceptre de droiture.

Tu chéris la justice, et tu hais l'iniquité : c'est pourquoi le Seigneur, ton Dieu, a versé sur toi, de préférence à tes égaux, le parfum de l'allégresse.

Tes vêtements exhalent la myrrhe, l'aloès et la casse ; le son des instruments te réjouit du sein de tes palais d'ivoire.

Les filles des rois sont parmi tes concubines ; à ta droite est la reine, rayonnante d'or d'Ophir.

Écoute, ô fille ! vois et prête l'oreille ; oublie ton père et la maison de ton père.

Et le roi sera charmé de ta beauté : il est ton maître, prosterne-toi devant lui.

La fille de Tyr t'offrira des présents; les plus riches de la nation honoreront ta face.

La fille du prince est toute resplendissante dans son intérieur ; sa robe est brochée d'or.

Elle sera amenée au roi, couverte de broderies ; à sa suite les vierges, ses compagnes, te seront présentées.

Celles-ci s'avanceront au milieu des signes de la joie

et des transports de l'allégresse, on les introduira dans le palais du prince.

Qu'il te naisse des enfants à la place de tes pères ! puisses-tu les établir rois sur toute la terre.

Et je célébrerai ton nom d'âge en âge, les peuples aussi t'exalteront à jamais !

XIII. — O Dieu : le roi se réjouit dans ta force ; combien il triomphe par ton secours [1] !

Tu as comblé les vœux de son cœur ; tu n'as pas repoussé la demande de ses lèvres,

Tu l'as prévenu de bienfaits signalés ; tu as mis sur sa tête une couronne d'or pur.

Il t'a demandé la vie, tu lui as donné une suite de jours qui se prolongeront à jamais.

Sa gloire s'est accrue par ton salutaire appui ; tu l'as couvert d'honneur et d'éclat.

Tu as fait de lui l'objet de tes faveurs éternelles ; tu l'as rempli d'allégresse en ta présence.

Parce que le Roi a espéré en Dieu et dans la bonté du Très-Haut, il n'a pas été ébranlé.

Ta main a atteint tes ennemis ; ta droite a trouvé ceux qui te haïssent,

Tu les as embrasés comme une fournaise ardente au jour de ta colère ; Dieu les a condamnés dans son courroux, le feu les a dévorés.

Leur germe a disparu de dessus la terre, et leur postérité du milieu des enfants des hommes.

Car ils avaient osé le mal contre toi ; ils avaient tramé de perfides complots qu'ils n'ont pas pu exécuter.

[1] Psaume XX.

C'est pourquoi tu les as mis en déroute ; tu as dirigé les traits contre leur face.

Élève-toi, Seigneur, dans ta force ! nous chanterons, nous célébrerons ta puissance.

XIV. — Au Seigneur appartient la terre et ce qu'elle renferme, l'univers et ceux qui l'habitent [1].

Il l'a fondé sur les mers ; il l'a assis sur les fleuves. Qui montera sur la montagne du Seigneur ? qui s'arrêtera dans son lieu saint ?

Quiconque a les mains innocentes et le cœur pur, quiconque ne jure pas en vain son âme, et ne fait pas de faux serments :

Celui-là recueillera la bénédiction de Jéhovah, les bienfaits de Dieu, son sauveur.

Telle est la génération de ceux qui le cherchent, de ceux qui cherchent ta face comme Jacob.

Portes, élevez vos cintres ! exhaussez-vous, portes éternelles, et le roi de gloire entrera.

Quel est-il ce Roi de gloire ? Le Dieu fort et puissant, le Dieu fort dans les combats.

Portes élevez vos cintres ! exhaussez-vous, portes éternelles, et le Roi de gloire entrera.

Quel est-il ce roi de gloire ? Le Dieu des armées ; c'est lui qui est ce Roi de gloire.

III

I. — O Dieu [2], notre souverain Maître, que ton nom est grand par toute la terre !

[1] Psaume XXIII. — [2] Ces Psaumes chantent l'homme, sa grandeur native, son effroyable chute, sa réintégration dans la grâce par la pénitence. — Psaume VIII.

Ta gloire s'élève au-dessus des cieux.

Tu tires ta louange de la bouche même des enfants et de ceux qui sont à la mamelle, en dépit de tes ennemis, pour confondre l'adversaire le plus acharné.

Quand je contemple ce firmament, ouvrage de tes doigts, cette lune et ces étoiles, que tu as créés :

Qu'est-ce que l'homme, m'écrié-je, pour que tu te souviennes de lui? et le fils de l'homme, pour que tu le visites?

Tu l'as placé pour un peu de temps au-dessous des anges ; tu l'as couronné d'honneur et d'éclat.

Tu lui as donné l'empire sur les œuvres de tes mains ; tu as tout mis à ses pieds,

Les brebis, les bœufs, les bêtes des champs,

Les oiseaux du ciel, les poissons de la mer, et tout ce qui parcourt ses humides sentiers.

O Dieu, notre souverain Maître, que ton nom est grand par toute la terre !

II. — Seigneur, qui habitera dans ton tabernacle ? qui reposera sur ta montagne sainte [1] ?

Celui qui marche dans l'innocence, qui pratique la justice, qui dit la vérité comme elle est dans son cœur ;

Celui qui ne médit pas par sa langue, qui ne nuit pas à son ami, qui ne diffame pas son prochain ;

Celui qui regarde le méchant en mépris, tandis qu'il honore les serviteurs de Dieu ;

Celui qui ne viole pas, même à l'égard de l'injuste, le serment qu'il lui a fait ;

Celui qui ne prête pas son argent à usure, et qui ne reçoit pas de don contre l'innocent :

Quiconque agit ainsi ne sera jamais ébranlé.

[1] Psaume XIV.

III. — Conserve-moi, Seigneur, car j'espère en toi [1].

J'ai dit à Dieu : « Tu es mon maître ; sans toi mon bonheur n'est rien. »

Tout mon plaisir est avec les saints, avec les hommes vertueux qui vivent sur la terre.

Ceux qui se tournent ailleurs sont accablés de peines; je ne participe pas à leurs sacrifices sanglants; leur nom ne souille pas mes lèvres.

Le Seigneur est la portion de mon héritage et de mon salut : c'est toi qui affermiras mon sort.

Une excellente part m'est échue, et cette part fait mes délices.

Je bénis Dieu qui m'en a inspiré le choix; la nuit même, mon cœur m'avertit de le garder.

J'ai toujours le Seigneur devant mes yeux; il est à ma droite, je ne serai point ébranlé.

C'est pourquoi mon cœur se réjouit, mon esprit tressaille d'aise, et mon corps repose en assurance :

Car tu ne laisseras pas mon âme dans le tombeau, tu ne permettras pas que ton serviteur voie la corruption;

Mais tu m'enseigneras le chemin de la vie : là une joie pure se trouve en ta présence, et un bonheur éternel à ta droite.

IV. — O Dieu ! ne me reprends pas dans ta fureur, ne me châtie pas dans ton courroux [2] !

Tes traits m'ont atteint, ton bras s'est appesanti sur moi.

Tel est l'effet de ta colère, qu'il n'y a pas dans tout

[1] Psaume XV. — [2] Psaume XXXVII.

mon corps une partie saine; telle est l'énormité de mon offense, qu'il n'y a plus de paix dans mes os !

Mes iniquités se sont élevées au-dessus de ma tête, elles m'accablent comme un lourd fardeau.

Mes blessures sont vives et saignantes à cause de ma malice.

Je suis courbé, profondément abattu ; tout le jour je marche dans la tristesse.

Un feu brûlant dévore mes entrailles, il n'y a rien de sain dans ma chair.

Faible et tout brisé, je rugis dans le frémissement de mon être.

O Adonaï ! tout mon désir est devant toi ; mon gémissement ne t'est point caché.

Mon cœur est dans l'agitation, la force m'abandonne, la lumière même a fui de mes yeux.

A la vue de mes plaies, mes amis, mes compagnons, demeurent immobiles ; mes proches se tiennent à l'écart.

Ceux qui veulent me perdre tendent des piéges ; ceux qui ont conjuré ma ruine forment des complots ; tout le jour ils méditent la trahison.

Et moi, je suis comme un sourd qui n'entend pas, comme un muet qui n'ouvre point la bouche ;

Je ressemble à un homme qui ne perçoit aucun son, qui n'a pas à la bouche des paroles de reproche :

Car j'espère en toi, Seigneur ; Adonaï, mon Dieu, tu répondras.

Fais, je t'en supplie, que mes adversaires ne se réjouissent pas à mon sujet, pendant que mon pied vacille.

Parce que je suis près du tombeau, et que ma douleur est toujours devant moi.

Je confesse mon iniquité; je souffre en punition de mon crime.

Mes ennemis vivent et se fortifient; ceux qui me haïssent croissent en nombre.

Ils me rendent le mal pour le bien, ils me persécutent, parce que je me suis appliqué à faire ce qui était bon.

Ne m'abandonne pas, Seigneur, ô mon Dieu! ne t'éloigne point de moi.

Hâte-toi de me secourir, Adonaï, mon sauveur!

V. — Seigneur, ne me reprends pas dans ta colère; ne me châtie pas dans ta fureur [1].

Aie pitié de moi, car je suis languissant; guéris-moi, car mes os sont ébranlés.

Mon âme est dans un trouble extrême: jusques à quand donc, ô Dieu ?...

Apaise-toi, Seigneur; délivre mon âme; sauve-moi par ta miséricorde.

Dans la mort on ne se souvient plus de toi; dans l'enfer. qui songe à te louer?

Je m'épuise à gémir; toutes les nuits j'arrose mon lit de larmes, je baigne ma couche de pleurs.

Mon visage est vieilli par la souffrance; il s'est ridé au milieu de mes adversaires.

Retirez-vous de moi, vous tous qui opérez l'iniquité; le Seigneur a entendu mes sanglots.

L'Éternel a écouté ma plainte; il a reçu ma prière.

Que tous mes ennemis rougissent et soient bouleversés; qu'ils reculent soudain couverts de honte!

[1] Psaume VI.

VI. — Aie pitié de moi, Seigneur, suivant ta bonté ; efface mes fautes, selon la grandeur de tes miséricordes [1].

Lave-moi de plus en plus de ma souillure, purifie-moi de mon crime :

Car je reconnais mes iniquités, et mon offense est sans cesse devant moi.

C'est contre toi, contre toi seul que j'ai péché; j'ai fait le mal en ta présence :

Voilà pourquoi tu es juste dans tes paroles, irrépréhensible dans tes jugements.

J'ai été conçu dans l'iniquité, et ma mère m'a réchauffé dans le péché :

Mais tu aimes que la vérité soit au fond des cœurs : découvre-moi donc intérieurement ta sagesse.

Nettoie-moi avec l'hyssope, et je deviendrai pur; lave-moi, et je serai plus blanc que la neige.

Fais-moi entendre des paroles d'allégresse et de joie, et mes os que tu as broyés tressailliront.

Détourne ton visage de mes offenses ; efface toutes mes fautes.

Crée en moi un cœur pur, ô Dieu ! renouvelle au-dedans de moi l'esprit de force.

Ne me rejette pas de ta présence, ne me retire pas ton Esprit-Saint.

Rends-moi la joie que donne ton salut ; que l'esprit de bonne volonté me soutienne :

Alors j'enseignerai tes voies aux méchants; et les impies retourneront à toi.

Absous-moi du sang versé, ô Dieu ! Dieu, mon Sauveur ! et ma langue chantera ta clémence.

[1] Psaume L.

Seigneur, ouvre mes lèvres, afin que ma bouche publie tes louanges.

Si tu avais voulu des offrandes, je t'en aurais présenté ; mais les holocaustes ne te satisfont pas.

Le sacrifice digne de Dieu est un cœur brisé : tu ne mépriseras pas, Seigneur, un cœur contrit et humilié.

Sois propice à Sion dans ta bonté, élève les murs de Jérusalem :

Alors tu agréeras les sacrifices de justice, l'holocauste et l'oblation parfaite; alors on chargera ton autel de victimes.

VII. — J'ai élevé mes yeux vers les montagnes, d'où il me viendra du secours.

Mon secours viendra du Seigneur, qui a fait le ciel et la terre [1].

Il ne permettra pas que ton pied chancelle; celui qui te garde ne dormira pas.

Il ne s'assoupira pas, il ne dormira point, celui qui garde Israël.

Dieu sera ton protecteur; il couvrira ta droite de ton ombre.

Durant le jour le soleil ne t'incommodera pas, ni la lune durant la nuit.

Dieu te préservera de tout mal et gardera ton âme.

Dieu protégera ta sortie et ta rentrée, maintenant et toujours.

VIII. — Si Dieu n'eût été avec nous, peut bien dire Israël [2] ;

[1] Psaume CXX. — [2] Psaume CXXIII.

Si Dieu n'eût été avec nous quand les hommes nous attaquaient,

Bientôt, dans leur bouillante colère, ils nous auraient dévorés tout vivants;

Bientôt les eaux nous eussent engloutis, et un torrent eût envahi nos âmes;

Bientôt enfin des vagues menaçantes nous auraient submergés.

Béni soit le Seigneur, qui ne nous a pas livrés en proie à leurs dents!

Telle que l'oiseau, notre âme s'est échappée du filet de l'oiseleur : le filet s'est rompu, et nous nous sommes sauvés.

Notre secours est dans le nom de Jéhovah, qui a créé le ciel et la terre.

IX. — Dieu est ma lumière et mon salut : qui craindrai-je ? il est le soutien de ma vie : qui me fera trembler[1] ?

Lorsque les méchants se sont approchés pour me dévorer, eux, mes persécuteurs, mes ennemis, ils ont chancelé, ils sont tombés!

Quand une armée camperait devant moi, mon cœur serait sans alarmes; si j'avais à combattre, au fort même de l'action j'espérerais.

Je ne demande au Seigneur qu'une chose, mais je la demande instamment : c'est d'habiter dans la maison de Dieu tous les jours de ma vie;

Pour contempler sa beauté, pour admirer son temple.

Il m'a caché dans sa retraite au jour mauvais; il m'a

[1] Psaume XXVI.

mis à couvert dans le secret de sa demeure; il m'a établi sur un rocher.

Maintenant encore il élèvera ma tête au-dessus des ennemis qui m'environnent.

Alors j'offrirai dans son tabernacle des sacrifices de louanges; je chanterai, je célébrerai l'Éternel.

Entends, ô Dieu! ma voix qui t'appelle; sois-moi propice, réponds-moi.

Mon cœur te redit : « cherchez ma face. » Ta face, Seigneur, je la cherche.

Ne me voile point ton visage; ne repousse pas ton serviteur avec colère.

Tu es mon appui, ne me délaisse point; ne me rejette pas, Dieu sauveur!

Mon père et ma mère m'ont quitté, mais Dieu m'a recueilli.

Enseigne-moi tes sentiers, Seigneur, conduis-moi dans le droit chemin, à cause de ceux qui m'observent.

Ne me livre pas aux désirs de mes adversaires, car des témoins trompeurs se sont élevés contre moi en soufflant l'injure.

J'espère goûter le bienfait du Seigneur dans la terre des vivants!

Attends Dieu, mon âme! aie courage; que ton cœur s'affermisse; attends Dieu!

X. — Celui qui habite dans le secret du Très-Haut repose à l'ombre du Tout-Puissant [1].

Il dit : « Le Seigneur est mon asile et mon refuge; il est mon Dieu, j'espère en lui. »

[1] Psaume XC.

Il te délivrera du filet de l'oiseleur, et de tout accident funeste.

Il te cachera sous ses plumes; tu t'abriteras sous ses ailes; sa vérité sera ton casque et ton bouclier.

Tu ne redouteras ni les frayeurs de la nuit, ni la flèche qui vole pendant le jour.

Ni la contagion qui se glisse dans les ténèbres, ni le fléau qui ravage en plein midi.

Mille tomberont à ta gauche, et dix mille à ta droite, mais le mal ne t'atteindra point :

Seulement tu verras de tes yeux et tu contempleras le châtiment des pécheurs.

Parce que tu as dit : « Dieu est mon refuge, » et que tu as choisi le Très-Haut pour ton asile.

Il ne t'arrivera point de mal, et aucune calamité n'approchera de ta demeure.

Il a ordonné à ses anges de te garder dans toutes tes voies;

C'est pourquoi ils te porteront entre leurs mains, de peur que tu ne heurtes ton pied contre la pierre.

Tu marcheras sur le léopard et sur l'aspic, tu fouleras le lion et le dragon.

« Il s'est attaché à moi, dit le Seigneur, je le délivrerai; je l'exalterai, parce qu'il a connu mon nom.

« Il m'a invoqué, je l'exaucerai; je le délivrerai, je le glorifierai.

« Je le rassasierai d'une longue suite de jours, et je lui ferai goûter mon salut. »

XI. — Que tes tabernacles sont aimables, Dieu des armées[1] !

[1] Psaume LXXXIII.

Mon âme languit et se consume, pour le parvis de Jéhovah ; mon corps et mon cœur tressaillent dans le Dieu vivant.

Le passereau trouve une demeure, et la tourterelle son nid pour déposer ses petits : tes autels... ô Dieu des armées, mon Seigneur et mon Roi !

Heureux ceux qui habitent dans ta maison! ils te loueront sans cesse. Heureux l'homme qui met sa force en toi, qui prend à cœur tes sentiers !

En traversant la vallée des larmes, ils font jaillir des sources abondantes et les pluies d'automne la fertilisent.

Ils marchent avec une ardeur toujours croissante, jusqu'à ce qu'ils arrivent en présence du Dieu de Sion,

Seigneur. Dieu des armées, écoute ma prière ; prête l'oreille, Dieu de Jacob !

O Dieu, notre bouclier ! vois, et considère la face de ton Christ.

Mieux vaut un jour dans tes parvis que mille autres; je préfère demeurer à l'entrée de la maison de mon Dieu, qu'habiter dans les tentes du méchant.

Dieu est une lumière et un bouclier : Jéhovah donne la grâce et la gloire; il n'éloigne point le bonheur de ceux qui marchent dans l'innocence.

Dieu des armées, heureux l'homme qui espère en toi !

XII. — Heureux celui qui craint le Seigneur, et qui marche dans ses sentiers[1] !

Tu vivras du travail de tes mains, tu goûteras le bien-être et la félicité.

[1] Psaume CXXVII.

Ton épouse sera comme une vigne féconde aux environs de ta maison ; tes enfants seront comme des plants d'oliviers autour de ta table.

Ainsi sera béni l'homme qui craint Dieu.

Que Dieu te bénisse du haut de Sion ! vois le bonheur de Jérusalem tous les jours de ta vie,

Vois les enfants de tes enfants. Paix à Israël !

IV.

I. — Pourquoi, Seigneur, te tiens-tu à l'écart ? pourquoi te caches-tu dans les temps d'angoisse[1] ?

Quand l'impie s'enfle d'orgueil, les pauvres sont tourmentés ; ils sont enveloppés dans les complots qu'il médite.

Le méchant se glorifie en ses désirs ; avare, il blasphème, il méprise le Seigneur.

Dans le gonflement de son cœur, il ne s'informe de rien, Dieu n'occupe aucune de ses pensées,

Ses voies sont toujours tortueuses ; tes jugements sont trop élevés pour ses yeux ; il souffle le dédain sur tous ses ennemis.

Il dit en lui-même : « Je ne serai point ébranlé ; je « vivrai sans cesse à l'abri du mal. »

Sa bouche est pleine d'imprécations, de fourberie et de violence ; sa langue cache le maléfice et le crime.

Il se met en embuscade dans les carrefours ; il égorge l'innocent dans les lieux écartés ; ses regards épient le faible.

Il tend ses piéges en secret, comme un lion dans son

[1] Psaume X. — Ce Psaume et les suivants nous font la peinture de l'empire du mal et de ses multiples perversités.

antre ; il observe le pauvre pour le surprendre ; il le saisit et l'entraine dans ses filets ;

Et l'opprimé succombe, il périt sous l'effort de ses persécuteurs.

« Dieu oublie, dit en lui-même le méchant ; il voile « sa face ; il ne voit jamais rien. »

Lève-toi, Seigneur ! étends ton bras, n'oublie point le faible,

Faut-il que l'impie oublie Dieu, qu'il dise en son cœur : « Tu ne t'informes pas ! »

Tu regardes pourtant : tu observes la malice et la violence, pour les livrer à ta justice.

Le pauvre s'abandonne à toi, tu es le protecteur de l'orphelin.

Brise le bras du pervers ; alors tu rechercheras le mal, et tu ne le retrouveras plus.

Dieu règne éternellement, les gentils seront exterminés de son empire.

Tu entends, Seigneur, le vœu des humbles, tu affermiras leur cœur, tu leur prêteras l'oreille,

Pour faire droit au pupille et à l'opprimé ; afin que le méchant n'entreprenne plus de bannir le faible de sa patrie.

II. — Sauve-moi, Seigneur, car il n'y a plus de juste ; il n'y a plus de fidèle parmi les enfants des hommes [1].

Chacun tient à son frère un langage perfide, et flatte avec un cœur double.

Que Dieu extermine toute lèvre trompeuse, la langue qui profère des discours superbes,

[1] Psaume XI.

Ceux qui disent : « Nous sommes forts par nos langues, nos lèvres sont à nous ; qui est notre maître ?

« Touché des maux de l'affligé et du gémissement du pauvre, je me lèverai, dit Jéhovah ; je mettrai à couvert celui sur qui on souffle le mépris. »

Les paroles du Seigneur sont pures ; c'est un argent éprouvé au feu, exempt de tout alliage grossier, et passé sept fois au creuset.

Tu seras leur protecteur, ô Dieu ! tu les préserveras à jamais de cette génération ;

Car les méchants se répandent de toutes parts ; quand ils s'élèvent, les enfants des hommes sont avilis.

III. — L'insensé a dit dans son cœur : « Il n'y a « point de Dieu. » Les hommes se sont pervertis ; ils ont corrompu leurs œuvres ; il n'y en a pas un seul qui fasse le bien [1].

Le Seigneur, du haut du ciel, a promené ses regards sur les enfants des hommes, pour voir s'il est quelqu'un qui comprenne, qui cherche Dieu.

Tous se sont détournés ; tous ensemble sont infectés : il n'y en a pas un qui fasse le bien, non pas un seul.

Leur gosier est un sépulcre ouvert, leur langue distille la flatterie ; le venin de l'aspic est sous leurs lèvres.

Leur bouche est pleine d'exécration et de mensonge, leurs pieds se hâtent pour répandre le sang.

Leurs voies sont bordées de périls et de contusions : ils ne connaissent point le sentier de la paix ; la crainte du Seigneur n'est point devant leurs yeux.

[1] Psaume XIII.

Ne comprendront-ils pas, tous ces ouvriers d'iniquité qui dévorent mon peuple comme du pain, et qui n'invoquent point Dieu ?

Un jour ils trembleront de crainte, parce que le Seigneur sera parmi la génération juste.

Vous vous moquez des pensées du pauvre, mais l'Éternel est son refuge.

Qui apportera de Sion le salut à Israël ?

Quand Dieu retirera son peuple de l'asservissement, Jacob triomphera, Israël fera éclater ses transports.

IV. — Lutte, Seigneur, avec ceux qui luttent contre moi ; combats ceux qui me font la guerre [1] :

Prends la cuirasse et le bouclier ; lève-toi pour me défendre.

Mets ta lance en arrêt, barre le passage à mes persécuteurs, dis à mon âme : « Je suis ton salut. »

Honte et confusion à ceux qui veulent me perdre !

Que ceux qui méditent ma ruine retournent en arrière couverts d'opprobre !

Qu'ils soient comme la paille devant la tempête, que l'ange du Seigneur les dissipe !

Que leur voie soit obscure et glissante ; que l'ange de Dieu les poursuive ;

Parce qu'ils ont caché sans raison un piége sous mes pas, qu'ils ont creusé gratuitement une fosse pour m'engloutir !

Qu'un malheur imprévu fonde sur eux ; qu'ils soient pris au piége qu'ils ont caché ; qu'ils y tombent pour leur perte,

[1] Psaume XXXIV.

Et mon âme se réjouira en Dieu, elle triomphera de sa délivrance,

Et toutes les puissances de mon être s'écrieront : « Ô « Dieu ! qui est semblable à toi, »

« Qui arraches le faible à un ennemi plus fort que « lui, le pauvre et l'indigent, à celui qui les dépouille ? »

Des témoins uniques se sont élevés ; ils m'ont même imputé des choses que j'ignorais,

Ils m'ont rendu le mal pour le bien ; ils m'ont poussé à bout :

Et pourtant quand ils souffraient, je me revêtais d'un sac, j'affligeais mon âme dans le jeûne, je répandais ma prière sur mon sein.

J'en agissais avec eux comme avec des frères ; j'étais courbé sous ma douleur comme un fils qui pleure sa mère :

Mais quand j'ai chancelé, eux se sont réjouis, ils se sont rassemblés en foule, ils m'ont frappé à l'improviste, ils n'ont cessé de me déchirer.

Au milieu d'hypocrites, parasites railleurs, ils ont grincé des dents contre moi.

Adonaï, quand regarderas-tu ? soustrais mon âme à leurs violences, mon seul bien à la fureur de ces lions :

Alors je te louerai dans les assemblées nombreuses, je te célébrerai au sein d'un peuple immense.

Que mes injustes ennemis ne se rient pas de moi ; que ceux qui me haïssent sans cause ne me considèrent pas d'un œil satisfait.

Ils ne parlent point le langage de la paix ; ils ne méditent que perfidie contre les paisibles habitants de la terre.

Ils dilatent leur bouche contre moi : « Triomphe ! triomphe ! s'écrient-ils, nos yeux contemplent sa ruine : »

Tu le vois, Seigneur! ne garde plus le silence, Adonaï, ne t'éloigne point de moi!

Réveille-toi, sors de ton sommeil, ô Dieu! pour me juger, pour défendre ma cause.

Juge-moi, Seigneur, selon ta justice; qu'ils ne se réjouissent pas à mon sujet.

Qu'ils ne disent pas en leur cœur : « Bien! nous l'avons exterminé. »

Que ceux qui triomphent de mes maux soient confondus!

Que ceux qui s'élèvent contre moi soient couverts de honte et d'opprobre!

Mais qu'ils chantent, qu'ils tressaillent d'allégresse, ceux qui sont affectionnés à ma cause; qu'ils disent sans cesse: « Gloire à Dieu qui veut la paix de son « serviteur! »

Et ma langue publiera ton équité; chaque jour elle célébrera ta louange.

V. — Pourquoi te glorifies-tu du mal, homme puissant dans le crime, quand la bonté de Dieu agit sans cesse?

Ta langue ne médite que les calamités: comme un rasoir tranchant, elle porte des coups perfides.

Tu chéris le mal plus que le bien, le mensonge plus que la parole droite.

Tu aimes tout discours pernicieux, ô langue trompeuse; aussi Dieu te détruira pour jamais;

Il te retranchera, il te jettera loin de ta demeure; il t'arrachera de la terre des vivants.

Les justes craindront à cette vue, et se riront de lui :

« Voilà l'homme qui n'a pas mis sa force en Dieu, qui

s'est confié dans la multitude de ses richesses, qui s'est affermi dans sa méchanceté ! »

Pour moi, tel qu'un olivier vert dans la maison du Seigneur, j'espérerai toujours en sa miséricorde.

Je te louerai éternellement dans tes œuvres, ô Dieu ! je serai dans l'attente de ton nom, parce qu'il est salutaire à tes saints.

VI. — L'insensé a dit dans son cœur : « Il n'y a point de Dieu. » Les hommes se sont pervertis ; ils sont devenus abominables par leurs iniquités ; il n'y en a pas un qui fasse le bien [1].

Le Seigneur a promené ses regards, du haut du ciel, sur les enfants des hommes, pour voir s'il est quelqu'un qui comprenne, qui cherche Dieu.

Tous se sont détournés ; tous ensemble sont infectés : il n'y en a pas un qui fasse le bien, non pas un seul.

Ne comprendront-ils pas, tous ces artisans du crime, qui dévorent mon peuple comme du pain, et qui n'invoquent point le Seigneur ?

Ils trembleront là où il n'y aura point à craindre.

Dieu dispersera les os de ceux qui t'oppriment : tu les couvriras d'opprobre, parce qu'ils seront rejetés du Très-Haut.

Qui rapportera de Sion le salut à Israël ?

Quand Dieu retirera son peuple de l'asservissement, Jacob triomphera, Israël fera éclater ses transports.

VII. — Est-il donc vrai que la justice est muette ? parlez, jugez selon la droiture, enfants des hommes [2].

[1] Psaume LII. — [2] Psaume LVII.

Mais vous commettez le mal dans vos cœurs, vous distribuez au poids sur la terre l'iniquité de vos mains.

Les méchants dévient dès le sein de leurs mères, les artisans du mensonge s'égarent dès le berceau.

Leur venin est comme celui du serpent, comme celu de l'aspic sourd, qui bouche ses oreilles.

Pour ne pas entendre la voix de l'enchanteur, du magicien habile à charmer.

Ébranle, ô Dieu ! leurs dents dans leurs bouches ! brise, Seigneur, les dents aiguës des lionceaux.

Qu'ils se dissipent comme l'eau qui s'écoule ; que leurs flèches s'émoussent quand ils bandent l'arc.

Qu'ils ressemblent à l'escargot qui se dissout et disparaît, à l'avorton qui ne voit point le soleil.

Avant que vos marmites aient senti· la flamme de la ronce épineuse, le souffle du Seigneur enlèvera celle-ci, tant vive que consumée.

A l'aspect de la vengeance le juste se réjouira ; il lavera ses pieds dans le sang de l'impie.

Et chacun s'écriera : « Oui, il y a une récompense pour le juste ; oui, il y a sur la terre un Dieu qui juge.

VIII. — Pourquoi, Seigneur, t'irrites-tu sans cesse ? pourquoi es-tu bouillant de colère contre le troupeau de ton pâturage [1] ?

Souviens-toi de ton peuple que tu adoptas jadis, et que tu rachetas, afin qu'il devînt la portion de ton héritage de ce mont Sion où tu as établi ta demeure.

Hâte tes pas vers d'anciennes ruines ; l'ennemi a tout dévasté dans le sanctuaire.

[1] Psaume LXXIII.

Tes adversaires ont poussé d'insolentes clameurs au sein de tes assemblées ; ils ont érigé leurs simulacres en trophées.

On les a vus, comme celui qui fend à grands coups de hache les troncs noueux des arbres,

Briser à l'envi les sculptures du temple avec la doloire et le marteau.

Ils ont livré ton sanctuaire aux flammes ; ils ont commis toutes sortes d'excès dans la demeure de son nom.

Ils ont dit en leur cœur : « Opprimons-les de concert ! » Ils ont incendié sur la terre tous les lieux consacrés au Seigneur.

Nous ne voyons plus nos emblèmes sacrés, plus de prophètes ; personne parmi nous qui prévoie le terme de nos maux.

Jusques à quand, Jéhovah, l'ennemi te bravera-t-il ? jusques à quand ne cessera-t-il d'outrager ton nom ?

Pourquoi détournes-tu ton bras ? Retire ta droite de ton sein pour exterminer.

De tout temps Dieu a été mon Roi ; il a opéré ses délivrances au milieu de la terre.

Tu as divisé la mer par ta puissance ; tu as brisé parmi ses flots la tête de nos dragons.

Tu as écrasé la tête du crocodile ; tu l'as donné en nourriture à l'habitant des déserts.

Tu as fait jaillir des sources et des torrents ; tu as desséché des fleuves intarissables.

Le jour t'appartient, ainsi que la nuit ; tu as créé les étoiles et le soleil.

Tu as fixé toutes les bornes de la terre, tu as fait l'été et l'hiver.

Souviens-toi que l'ennemi a insulté le Seigneur, qu'un peuple insensé a blasphémé ton nom.

Ne livre pas aux bêtes l'âme de ta tourterelle; n'oublie pas la vie de tes affligés.

Considère ton alliance, car les tentes des méchants remplissent tous les repaires de l'univers.

Que le malheureux ne se retire pas confondu ; que le pauvre et l'indigent bénissent ton nom.

Lève-toi, Seigneur ! juge ta cause, songe aux injures que tu reçois chaque jour de la part de l'insensé.

N'oublie pas le cri de tes adversaires, le tumulte toujours croissant de ceux qui se révoltent contre toi.

FIN DU TOME TROISIÈME ET DERNIER

TABLE DES MATIÈRES

LES ENFANTS DE DIEU

CHAPITRE PREMIER

LES ENFANTS DE DIEU

I

Ce que c'est qu'un catholique.

II

Les prérogatives des enfants de Dieu

CHAPITRE DEUXIÈME

LES ENFANTS DE DIEU AU MILIEU DU MONDE

I

Les Exilés.

III

Les Vainqueurs.

CHAPITRE TROISIÈME

LA VIE INTIME DES ENFANTS DE DIEU

I

La Conversion d'une âme.

II

La Tentation.

III

La Prière des enfants de Dieu.

IV

Les Larmes.

V

Le Sanctuaire.

VI

La Méditation des fins dernières.

LES ENNEMIS DE DIEU

I

Les Forcenés.

II

Les Mitigés.

RÉSUMÉ

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME ET DERNIER

Le Mans — Typ. Ed. Monnoyer.